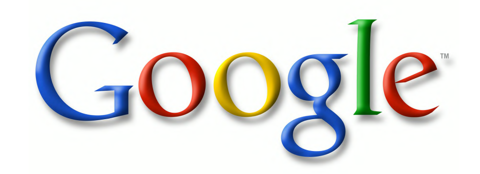


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

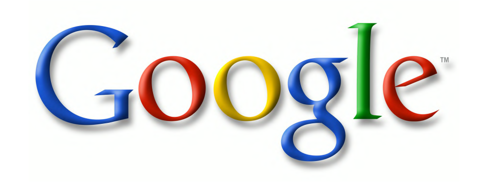
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

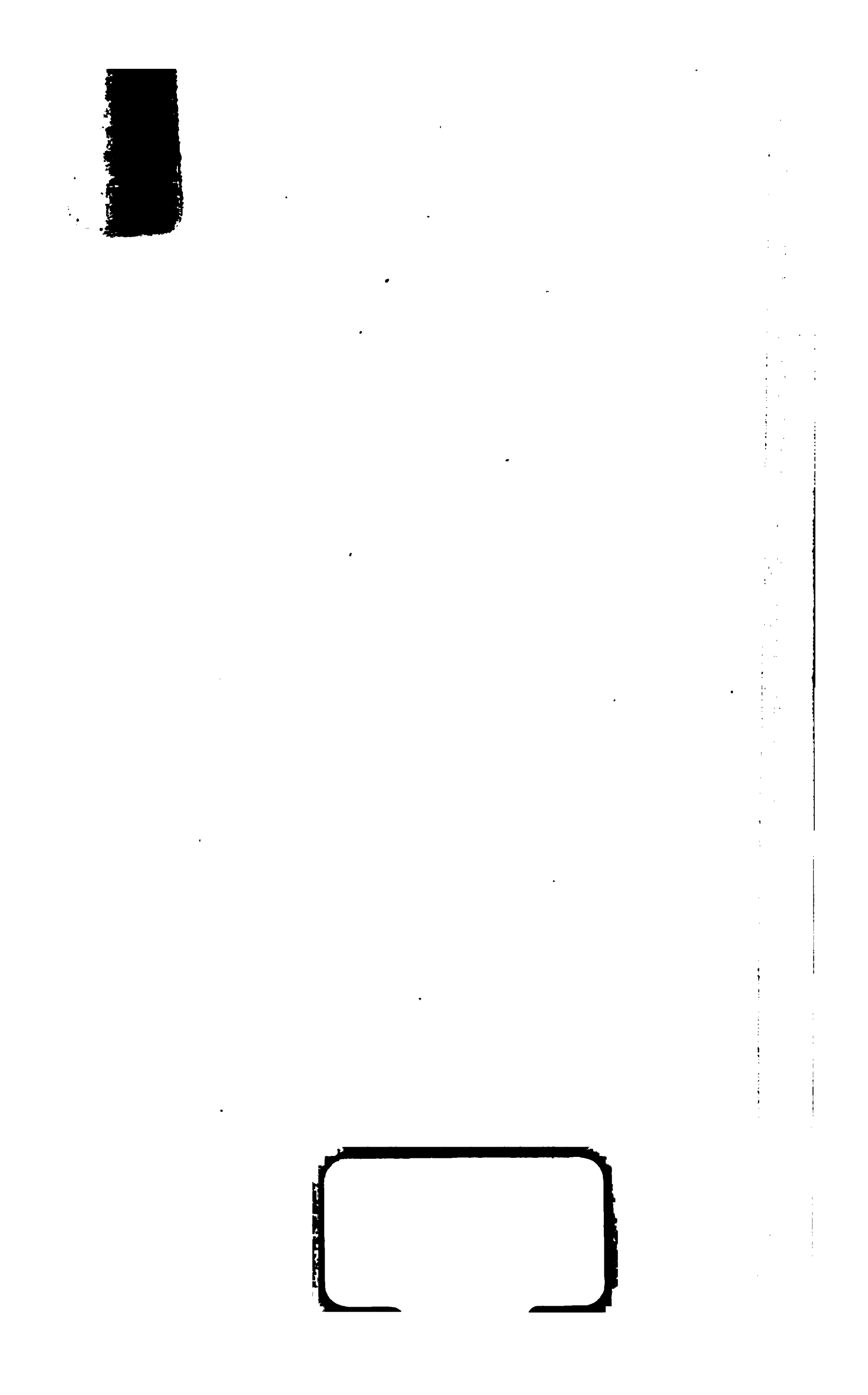
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


3 3433 06824657 2




ZFHB





BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SAPIA, RUE DU DOYENNÉ, 12.

LA DIVINITÉ
DE JÉSUS-CHRIST

ANNONCÉE PAR LES PROPHÈTES,

DÉMONTRÉE PAR LES ÉVANGÉLISTES,

PROUVÉE PAR L'ACCOMPLISSEMENT

DES PRÉDICTIONS DE JÉSUS-CHRIST

ET RECONNUE PAR LES PLUS GRANDS PHILOSOPHES DE L'UNIVERS;

OUVRAGE SUIVI DE

L'HISTOIRE D'UNE AME

ET DE CELLE DES CONVERSIONS LES PLUS CÉLÈBRES,

PAR M. DE GENOUDE.

TOME DEUXIÈME.



ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS

CHEZ DUFOUR ET C°, ÉDITEURS,

12, RUE DES SAINTS-PÈRES.

VATON, LIBRAIRE,	SAPIA, LIBRAIRE,
46, rue du Bac.	12. rue du Doyenné.

1842

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LA DIVINITÉ
DE JÉSUS-CHRIST.

An 1715. — *Condillac.*

On trouve des passages très-remarquables sur la divinité de Jésus-Christ dans l'écrit de cet auteur célèbre du dix-huitième siècle, ayant pour titre: *Considérations sur les progrès de la religion dans les trois premiers siècles*. Il commence par rappeler les obstacles insurmontables que la religion avait à traverser. « La manière dont la religion s'est répandue, dit Condillac, est le principal objet qui s'offre dans l'examen des trois premiers siècles. Vous verrez d'un côté les obstacles qu'elle a rencontrés, et de l'autre, les moyens miraculeux qui l'ont rendue victorieuse. Vous serez bientôt convaincu que sa propagation est une nouvelle preuve de sa Divinité...

Après avoir peint l'état des Juifs sous les princes asmonéens et sous Hérode, Condillac ajoute : « Hérode était étranger à la race de Jacob; c'était une preuve que le temps du Messie n'était pas éloigné. D'ailleurs les septante semaines marquées par Daniel étaient sur le point d'expirer, et les Juifs attendaient l'accomplissement des prophéties. Aussi Jésus-Christ est-il né sur la fin du règne d'Hérode. »

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jésus-Christ, et si visiblement, qu'il ne paraissait pas possible de les méconnaître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas

voir en lui le Messie qu'ils attendaient; ils s'opinâtrèrent pour la plupart dans leur aveuglement, tandis que la vérité, prêchée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Condillac trace le tableau de tous les efforts employés par les philosophes éclectiques aux premiers temps de l'Église, pour s'opposer à son établissement, en cherchant à égarer l'opinion au sujet de la Divinité de Jésus-Christ : « Ils dirent que Jésus-Christ n'était lui-même qu'un philosophe, qu'il avait reconnu la multitude des dieux, qu'il les avait adorés, que, par sagesse, il s'était élevé jusqu'à eux et qu'il en avait obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'aussi grands miracles à des philosophes qui n'avaient pas abjuré le paganisme. Ils choisirent parmi les plus anciens, Pythagore, et parmi les plus récents, Apollonius de Thyane, et l'on apprit, pour la première fois, les miracles que ces hommes étaient supposés avoir faits dans des temps où personne n'en avait été témoin. Les éclectiques ne se firent point un scrupule de ces impostures, c'était, selon eux, des fraudes pieuses. Ils avaient pris cette façon de penser des prêtres égyptiens.

Si cependant Jésus-Christ n'eut été qu'un philosophe, tel qu'Apollonius ou Pythagore, il n'aurait pas combattu le polythéisme. Aussi les éclectiques prétendaient-ils que les chrétiens lui attribuaient des choses qu'il n'avait point enseignées, comme si les apôtres et les disciples n'avaient pas prouvé par des miracles qu'ils prêchaient la vraie doctrine de leur maître.

« ...... Non-seulement le christianisme trouvait des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvait encore dans le caractère de ceux qui les avaient embrassées : dans l'orgueil des Pharisiens qui voulaient dominer sur le peuple et sur le roi même; dans l'obstination des Sadducéens qui niaient les plus grandes vérités plutôt que de céder; et dans l'enthou-

siasme des Esséniens, qui n'estimant que leur doctrine et leurs usages, croyaient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

Il fallait d'ailleurs abandonner (de la part des Juifs), proscrire un culte autrefois établi par des miracles, renoncer au titre de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, et avoir désormais avec eux le même Dieu et la même religion; c'étaient là certainement des nouveautés auxquelles les Juifs ne pouvaient pas naturellement s'accoutumer....

Ils imaginèrent pour la plupart un Messie au gré de leur ambition; ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avait envoyés plusieurs fois pour les tirer de l'oppression et de la servitude, et ils le jugèrent seulement plus grand. Ce devait être un héros, un conquérant, dont le royaume s'étendrait sur toute la terre, et qui comblerait les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattaient si fort leur amour-propre, qu'ils ne voyaient plus les humiliations du Messie ou qu'ils les expliquaient dans un sens figuré. Aussi avait-il été prédit qu'ils verraient sans connaître, qu'ils entendraient sans comprendre, qu'ils seraient réprouvés, et qu'un peuple, auparavant étranger et infidèle, entrerait dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnaître le Messie dans Jésus-Christ pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle. Les obstacles n'étaient pas moindres du côté des païens: il fallait leur persuader que leurs idoles n'étaient pas des dieux; il fallait ouvrir leurs yeux sur cette multitude de fables qu'ils avaient toujours ornées et qu'ils aimaient à croire parce qu'elles étaient ingénieuses.

Les Romains surtout étaient difficiles à convaincre: persuadés que leurs succès étaient l'effet de leur piété, et que les dieux de Rome avaient combattu pour eux, ils ne doutaient pas que la ruine de l'empire ne dût suivre de près le change-

ment du culte; et ils ont été attachés à leurs superstitions plus qu'aucun autre peuple.....

Les miracles de Jésus-Christ (*Considérations sur le premier siècle de l'Eglise)* annoncés et prêchés par les apôtres qui en avaient été témoins, et confirmés par les miracles qu'ils faisaient eux-mêmes, voilà les causes de la propagation du christianisme : les boiteux qui marchent, les aveugles qui voient, les morts qui ressuscitent, le don des langues communiqué par l'imposition des mains, sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles n'exigent pas que ceux qui les donnent se soient instruits dans les sciences humaines, ni que ceux qui s'y rendent se soient instruits dans l'art du raisonnement. On vit, on crut; et la foi, scellée du sang des martyrs, parvint, dans les siècles suivants, à ceux qui n'avaient pas vu. »

Dans le dernier chapitre de cet écrit, intitulé *Conclusion*, Condillac s'exprime ainsi : « Quand la religion chrétienne n'aurait point trouvé d'obstacles, ce serait encore une chose merveilleuse que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution serait unique dans son espèce. Que penserons-nous donc si elle a eu de plus les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples à combattre !..... »

« Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendissent le Messie dans le temps même de l'avénement de Jésus-Christ. Quantité de prophéties l'avaient annoncé, et ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à cet égard, était si connue, que le bruit s'en était répandu chez les païens : *Pluribus persuasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri*, *eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens*, *profectique judœâ rerum potirentur*. Et Suétone : *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio*, *esse in fatis*, *ut eo tempore judœâ profecti rerum potirentur*. Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formaient.

Or, les apôtres avaient les prophéties sous les yeux; ils étaient témoins des actions de Jésus-Christ, et ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Lorsque deux disciples de saint Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus-Christ s'il était le Messie, il répondit par des miracles : les aveugles voient, dit-il, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent. Les miracles que les apôtres voyaient, et dont les plus simples et les plus ignorants étaient à portée de se convaincre, ont été le second fondement de leur foi.

Jésus-Christ fit plusieurs prédictions dont les unes s'accomplirent pendant sa vie et d'autres après sa mort. Il prédit la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre et l'abandon momentané de tous ses disciples. Ce sont les évangélistes qui ont publié ces circonstances, aveu humiliant, que l'amour de la vérité pouvait seul leur arracher.

Il fallait de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des apôtres et des disciples. Le voile du temple se déchira, la terre trembla; elle se couvrit de ténèbres; Jésus-Christ ressuscita le troisième jour; il monta au Ciel à la vue des apôtres, et il leur envoya le Saint-Esprit. Convaincus une seconde fois, ils se reprochèrent leur lâcheté; ils se rappelèrent qu'elle avait été prédite; ils devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes, si incertains d'abord, sont-ils devenus si courageux? C'est qu'ils ont été convaincus; et ils l'ont été, parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de notre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légèrement.

Si je ne parlais que des motifs que nous avons de croire, l'incrédule pourrait dire que les évangélistes ont inventé ces faits. Mais les apôtres n'auraient pas pu croire sur des faits que les évangélistes auraient inventés. Or, il n'est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Quelque grands que fussent les obstacles que la religion devait rencontrer, Jésus-Christ annonce toutes ses conquêtes. Et, comme le remarque Condillac, c'est une de ses prédictions les plus étonnantes. « Il assure que son évangile serait prêché par toute la terre, et que ses disciples instruiraient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il dit : « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux ; et quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. »

Mais la prophétie sur la ruine de la ville et du temple de Jérusalem et sur la dispersion des Juifs est bien plus étonnante encore. Dans le temps où Jésus-Christ disait qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, cet événement ne paraissait pas vraisemblable. Il ne le paraissait même pas lorsque Titus faisait le siége de Jérusalem, car rien n'était moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple : ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres et pour les disciples qui vivaient encore! pour saint Jean, par exemple, et pour saint Siméon qui vécurent jusqu'au second siècle. Celui-ci, qui gouvernait alors l'église de Jérusalem, se retira lorsqu'il vit les aigles romaines ; et il suivit en cela le conseil que Jésus-Christ avait donné.

Les apôtres prouverent donc les miracles de Jésus-Christ en faisant des miracles eux-mêmes, en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus : ils communiquèrent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles, celui qui dut surtout accélérer la conversion des Gentils, c'est le don des langues; car, par ce moyen, l'Evangile se portait facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier

siècle de l'Eglise : des miracles partout, et partout aussi des témoins qui les attestaient.... »

Les œuvres de Jésus-Christ, disait Quadrat, dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues et connues, parce qu'elles étaient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses pour les malades guéris et pour les morts ressuscités. Or, ceux-ci ont été vus, non-seulement dans le temps de leur résurrection et de leur guérison, mais longtemps après; non-seulement dans le temps que Notre-Seigneur demeurerait sur la terre; mais ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, et quelques-uns vivaient même de nos jours. »

Si Quadrat parlait ainsi dans ce passage, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvait de témoins existants des miracles des apôtres et de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savants convertis.

An 1720. — *Bergier.*

Bergier est compté parmi les plus célèbres écrivains ecclésiastiques. En 1768, il publia la *Certitude des preuves du Christianisme.* Ce livre avait pour objet principal de réfuter l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, qui fut attribué à Fréret, mais dont l'auteur est M. Busigny. Nous empruntons à Bergier quelques passages remarquables sur la *Divinité de Jésus-Christ:*

« Quand on n'envisagerait Jésus-Christ que comme l'auteur d'une grande révolution survenue dans le monde, comme un législateur qui a enseigné la morale la plus pure, et établi la religion la plus sage et la plus sainte qu'il y ait sur la terre, il mériterait encore d'occuper la première place dans l'histoire et d'être représenté comme le plus grand des hommes.

« Mais, aux yeux d'un Chrétien, Jésus-Christ n'est pas seulement un envoyé de Dieu, c'est le Fils de Dieu, fait homme, le Rédempteur et le Sauveur du genre humain.

« Annoncé, par une suite de prophéties, pendant quarante siècles, attendu chez les Juifs et dans tout l'Orient, prévenu par un saint précurseur, précédé par des prodiges, Jésus paraît dans la Judée et prêche l'avénement du royaume des cieux. Sa naissance a été marquée par des miracles, mais son enfance a été obscure et cachée. Il est issu du sang des rois; il déclare que son royaume n'est pas de ce monde. Il prouve sa mission, et confirme sa doctrine par une multitude de miracles; il multiplie les pains, guérit les malades, ressuscite les morts, calme les tempêtes, marche sur les eaux, donne à ses disciples le pouvoir d'opérer de semblables prodiges; il les fait sans intérêt, sans vanité, sans affectation. Il refuse d'en faire pour contenter la curiosité ou pour punir les incrédules; on les obtient de lui par des prières, par la confiance, par la docilité. Les miracles des imposteurs ont pour but d'étonner et de séduire les hommes; ceux de Jésus-Christ sont tous destinés à les secourir, à les consoler, à les instruire, à les sanctifier.

« Sa doctrine est sublime, ce sont des mystères qu'il faut croire; mais un Dieu, qui enseigne les hommes, ne doit-il leur apprendre que ce qu'ils peuvent concevoir? Il n'argumente point, il ne dispute point comme les philosophes, il ordonne de croire sur sa parole, parce qu'il est Dieu. « Il ne convenait point, dit Lactance, que Dieu, parlant aux hommes, employât des raisonnements pour confirmer ses oracles, comme si l'on pouvait douter de ce qu'il dit; mais il a enseigné, comme il convient au souverain arbitre de toutes choses, auquel il ne convient point d'argumenter, mais de dire la vérité (Lact., *div. Institut.*, lib. 3, ch. 2). » Les mystères qu'il annonce ne sont point destinés à étonner la raison, mais à toucher le cœur : un Dieu en trois personnes, dont

chacune est occupée de notre sanctification; un Dieu, fait homme pour nous racheter et nous sauver, qui se donne à nous pour victime et pour nourriture de nos âmes; un Dieu, qui ne permet le péché que pour mieux éprouver la vertu; qui n'attache ses grâces qu'à ce qui réprime les passions; qui punit en ce monde, non pour se faire craindre, mais pour sauver ceux qu'il châtie. Est-il surprenant que cette doctrine forme des saints!....

« Il avait promis d'envoyer son esprit à ses apôtres, leur conduite et leurs succès prouvent que cet Esprit saint leur a été donné. Il avait prédit que la nation juive serait punie: le châtiment a été terrible, et dure encore; que l'Evangile serait prêché par toute la terre: il a été porté en effet aux extrémités du monde; que les Juifs et les païens, qui se détestaient, deviendraient les brebis d'un même pasteur: et le prodige s'est opéré; que son Eglise durerait jusqu'à la consommation des siècles: et déja nous lui comptons dix-huit cents ans de durée; que cependant sa doctrine serait toujours contredite et toujours attaquée: elle l'a toujours été et l'est encore; les philosophes même se chargent aujourd'hui de vérifier la prophétie.

« Grands génies, savants dissertateurs, montrez-nous, dans l'histoire du monde, quelque chose qui ressemble à la personne, à la conduite, au ministère de Jésus-Christ! Des historiens, qui ont su peindre un homme-Dieu sous des traits aussi singuliers et aussi majestueux, n'ont été ni des imbéciles, ni des imposteurs. Ils n'avaient point de modèle, et ils n'étaient pas assez habiles pour le forger. Un envoyé de Dieu, qui a rempli si parfaitement tous les caractères d'une mission divine, n'est lui-même ni un fourbe, ni un fanatique. Puisqu'il a dit qu'il était le Fils de Dieu, il l'est véritablement.

« Si nous comparons ce divin maître aux autres fondateurs de religions, quelle différence! La plupart de ceux-ci

ont confirmé le polythéisme et l'idolâtrie, par ce qu'ils les ont trouvés généralement établis. Quelques-uns ont peut-être adouci la férocité des mœurs; mais ils n'en ont pas diminué la corruption. Plusieurs étaient ou des conquérants qui inspiraient la crainte, ou des souverains respectés; ils ont employé la force, l'autorité ou la séduction pour se faire obéir; Jésus-Christ n'a eu d'ascendant sur les hommes que par sa sagesse, ses vertus, ses miracles; son ouvrage ne s'est accompli que lorsqu'il n'était plus sur la terre. Confucius a pu, sans prodige, rassembler les préceptes de morale des sages qui l'avaient précédé, et se faire un grand nom chez un peuple encore très-ignorant; mais il n'a pas corrigé la religion des Chinois, déjà infectés de polythéisme par le culte qu'ils rendaient aux esprits et aux ancêtres. Sa doctrine n'a pas empêché l'idolâtrie du dieu Fo de s'introduire à la Chine, et d'y devenir la religion populaire. Les philosophes indiens, quoique partagés en divers systèmes, se sont réunis pour plonger le peuple dans l'idolâtrie la plus grossière, ont mis une inégalité odieuse et une haine irréconciliable entre les différentes conditions des hommes. Les prétendus sages de l'Egypte y ont laissé établir un culte et des superstitions qui ont rendu cette nation ridicule aux yeux de toutes les autres. Zoroastre, pour réformer l'idolâtrie des Chaldéens et des Perses, y a substitué un système obscur, a multiplié à l'infini les pratiques minutieuses, a inondé de sang la Perse et les Indes, pour affermir ce qu'il appelait l'Arbre de sa loi. Les philosophes et les législateurs de la Grèce n'ont pas osé toucher aux fables et aux superstitions déjà si anciennes dans cette contrée; ils ont été plus occupés de leurs disputes que de la réforme des erreurs et de la correction des mœurs.

« Mahomet, imposteur voluptueux et perfide, a favorisé les passions des Arabes, pour parvenir à réunir dans sa tribu l'autorité religieuse et le pouvoir politique. Toute la sagesse

de ces hommes si vantés n'a consisté qu'à faire servir à leurs desseins ambitieux les préjugés, les erreurs, les vices qui dominaient dans leurs pays et dans leurs siècles. La plupart n'ont subjugué que des nations ignorantes et barbares. Jésus-Christ a fondé le Christianisme au milieu de la philosophie des Grecs et de l'urbanité romaine; il n'a épargné aucun vice, n'a fomenté aucune erreur; il a refusé le titre de roi, lorsqu'un peuple, nourri par un miracle de sa puissance, voulait le lui donner.

Le plus léger sentiment de reconnaissance doit donc suffire pour nous faire tomber aux pieds de Jésus-Christ et rendre hommage à sa Divinité. Vrai soleil de justice, il a répandu la lumière de la vérité et allumé le feu de la vertu; aucun peuple, aucun homme n'est demeuré dans les ténèbres de l'erreur et dans la corruption du péché, que ceux qui ont refusé de s'instruire et de se convertir. Avec toutes leurs disputes, les philosophes n'ont pas corrigé les mœurs d'une seule bourgade; par la voix de douze pêcheurs, notre divin maître a changé la face de la meilleure partie de l'univers...

« On ne peut nier la divinité de Jésus-Christ; il s'est attribué lui-même constamment le titre et les honneurs de la divinité; il veut que l'on honore le Fils comme on honore le Père (Jean, 5, v. 23). Lorsque les Juifs ont voulu le lapider, *parce qu'il se faisait Dieu*, loin de dissiper le scandale, il l'a confirmé (ch. 10, v. 33). Il a mieux aimé se laisser condamner à la mort que de renoncer à cette prétention (Matt., 26, v. 63). Après sa résurrection, il a souffert qu'un de ses apôtres le nommât *mon Seigneur et mon Dieu* (Jean, 201, v. 28). Suivant l'expression de saint Paul, il n'a point regardé comme une usurpation de s'égaler à Dieu (Philip. 2, v. 6).

« Or, si Jésus-Christ n'est pas véritablement Dieu dans toute la rigueur du terme, voilà une conduite abominable,

plus criminelle que celle de tous les imposteurs de l'univers...

« Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de rapporter et de réfuter les calomnies absurdes que les Juifs modernes ont forgées contre Jésus-Christ dans les *Sepher Tholdoth*, ou Vies de Jésus, qui ont paru dans les derniers siècles. Les anachronismes, les puérilités, les traits de démence dont ces livres sont remplis, font pitié à tout homme de bon sens. Orobio, juif très-instruit, n'a pas osé en citer un seul article.

« Comme nous donnons pour signe principal de la Divinité de Jésus-Christ les miracles qu'il a opérés, nous indiquerons, du moins en abrégé, les preuves générales de ces miracles.

« La première est le témoignage des apôtres et des évangélistes. Deux de ceux qui ont écrit l'histoire de Jésus-Christ se donnent pour témoins oculaires; les deux autres l'ont apprise de ces mêmes témoins. Saint Pierre prend à témoin de ces miracles les Juifs rassemblés à Jérusalem, le jour de la Pentecôte (Act., ch. 2, v. 23; ch. 10, v. 39). Ils ont donc été publiés dans la Judée même, peu de temps après, et sur le lieu où ils ont été opérés, en présence de ceux qui les ont vus, ou qui en ont été informés par la notoriété publique, et qui avaient intérêt de les contester, s'il eût été possible. Ces miracles sont encore confirmés par les témoignages de l'historien Josèphe, de Celse, de Julien, des Gnostiques, etc.

« Il faut se raidir contre l'évidence même, pour soutenir, comme les incrédules, que les miracles de Jésus n'ont été vus que par ses disciples; que les Juifs ne les ont pas vus, puisqu'ils n'y ont pas cru; que ces faits n'ont été écrits qu'après la ruine de Jérusalem, lorsqu'il n'y avait plus de témoins oculaires. Ces miracles ont été vus, non-seulement par tous les habitants de la Judée, qui ont voulu les voir, mais par tous les Juifs de l'univers, qui se trouvaient à Jé-

rusalem aux fêtes principales de l'année. Parce que la plupart de ces témoins n'ont pas cru la mission, la qualité du Messie, la divinité de Jésus-Christ, il ne s'ensuit pas qu'ils n'ont pas cru les miracles qu'ils avaient vus ; il s'ensuit seulement qu'ils n'en ont pas tiré les conséquences que ces miracles indiquaient. Ce sont deux choses fort différentes.

« Non-seulement les Juifs n'ont point contesté ces miracles dans le temps qu'on les a publiés, mais plusieurs les ont formellement avoués. Les uns les ont attribués à la magie et à l'intervention du démon ; les autres, à la prononciation du nom de Dieu, que Jésus aurait dérobée dans le temple. Si les Juifs en étaient disconvenus, Celse, qui les fait parler, Julien, Porphyre, Hiéroclès, n'auraient pas manqué d'alléguer cette réclamation des Juifs ; ils ne le font pas. Les disciples des apôtres se seraient plaints dans leurs écrits de la mauvaise foi des Juifs ; ils ne les en accusent pas. Les compilateurs du Talmud auraient allégué ce témoignage de leurs ancêtres ; tout au contraire, ils avouent les miracles de Jésus-Christ. (Galatin, *de arcanis cathol. verit.*, liv. 8, ch. 9). Orobio, juif très-savant, fidèle à suivre la tradition de sa nation, n'a pas osé jeter du doute sur ce fait essentiel.....

« Une preuve plus forte de la vérité des miracles de Jésus-Christ est le grand nombre de Juifs et de païens convertis par les apôtres et par les disciples du Sauveur. Quel motif a pu les engager à croire en Jésus-Christ, a se faire baptiser, à professer la foi chrétienne, à braver la haine publique, les persécutions et la mort, sinon une persuasion intime de la vérité des faits évangéliques ? C'est la preuve principale sur laquelle insistent les apôtres. Jésus-Christ lui-même avait dit aux Juifs (Jean, 10, 38) : « Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres. » Saint Pierre leur dit à son tour : « Vous savez que Dieu a prouvé le caractère de Jésus de Nazareth par les miracles qu'il a faits au milieu de vous ; vous l'avez mis à mort, mais Dieu l'a ressuscité ; faites pé-

nitence, et recevez le baptême (Act., ch. 2. v. 22). » Saint Paul dit aux païens : « Renoncez à vos dieux, adorez le seul Dieu, père de l'univers; reconnaissez Jésus-Christ son Fils, qu'il a ressuscité (Act., ch. 17, v. 24). Il a été prouvé Fils de Dieu par le pouvoir dont il a été revêtu, et par la résurrection des morts (Rom., ch. 1, v. 4). »

« Quant à l'objection tirée des prétendus miracles de Mahomet, de Zoroastre, d'Apollonius de Tyane, et de quelques autres imposteurs, ils ne sont revêtus d'aucun genre de probabilité; ils ne sont rapportés par aucun témoin oculaire; aucun de ceux qui les ont écrits n'a osé dire comme saint Jean en parlant de ceux du Christ : « Nous vous annonçons et nous vous attestons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons examiné avec attention, et ce que nous avons touché de nos mains (Jean, ch. 1, v. 1). »

An 1727. — *Deluc.*

Ce célèbre physicien, né à Genève, a laissé plusieurs écrits remarquables en faveur de la religion, et où se trouvent traités avec une grande supériorité de talent les questions les plus difficiles. On cite principalement de M. Deluc ses *Lettres sûr la nouvelle Exégèse, ou interprétation de l'Ecriture-Sainte.*

Dans cet écrit, il répond à une objection qu'on a faite contre le titre de Fils de Dieu, donné à Jésus-Christ : c'est, dit-on, une absurdité que de présenter Jésus-Christ pour modèle aux hommes en le considérant comme fils de Dieu, puisque les hommes ne sauraient jamais imiter un modèle divin.

Cette objection, dit le savant auteur, repose sur une équivoque. En effet, Jésus-Christ, quoique ayant revêtu la nature humaine, continua de jouir de quelques-uns des attributs du pouvoir divin, c'est-a-dire de commander à la nature, de faire des miracles, de ressusciter des morts. Est-ce là ce

qui est proposé à notre imitation? Non, sans doute: on le sait bien.

Ce que nous avons à imiter, ce sont les vertus de Jésus-Christ en tant qu'homme. Sa bonté, sa charité, sa clémence, son pardon des injures, sa tolérance, son équité, sa justice, sa patience, son activité pour faire le bien, son zèle pour le salut des hommes, ses égards pour eux sans distinction de condition, son obéissance aux lois civiles, sa tendresse de Fils et d'ami, sa résignation à la volonté du Père divin, telles sont les vertus chrétiennes; voilà ce que l'Ecriture-Sainte nous prescrit partout comme nos devoirs; et c'est sous ce rapport qu'il y est dit de Jésus-Christ: Il a souffert pour nous, nous laissant un *modèle*, afin que nous suivions ses traces (1. Pierre, II, 21). L'Ecriture va plus loin encore; car Dieu lui-même nous est présenté pour modèle *d'imitation* à divers égards, tels que sa miséricorde, sa patience, son pardon des offenses, son amour pour le bien et sa haine pour le mal, dont les règles sont prescrites par sa parole; et nous pouvons sous divers rapports le prendre pour modèle, puisqu'il nous appelle des *enfants*, et qu'il nous a formés à *son image*.

Tout cela est si évident, dit M. Deluc, si clairement expliqué, dans la sainte-Ecriture, des attributs de Jésus-Christ comme *fils de Dieu*, qu'il faut au moins une grande inattention pour pouvoir s'y méprendre.

Si la recommandation d'imiter Jésus-Christ, considéré seulement comme le *plus excellent des humains*, était suffisante pour déterminer les hommes à l'imitation, pourquoi n'imite-t-on pas déjà les gens de bien?

L'Ecriture-Sainte même nous invite à ces premiers pas vers la perfection. Saint Paul, par exemple, dit aux Philippiens: (chap. 1. — II) « non que j'aie atteint le but, mais je poursuis ce but pour tâcher d'y parvenir; c'est pourquoi aussi j'ai été pris par Jésus-Christ..... Soyez tous ensemble

nos *imitateurs*, nos frères,....... » (Deluc, *Lettres sur l'histoire de la nouvelle Exégèse.*)

Sherlock.

Sherlock, savant anglais, est auteur d'un écrit célèbre, *Dialogue sur la résurrection de Jésus-Christ* : cet ouvrage avait déjà été reçu avec un applaudissement universel tant en Angleterre qu'en Hollande, et il était peu connu encore en France. On en a donné une analyse très-étendue dans la *Raison du Christianisme.* Nous en extrairons seulement la substance logique, comme semble l'exiger la nature même de notre livre sur la *Divinité de Jésus-Christ.*

Sherlock raconte lui-même de la manière suivante les circonstances qui donnèrent lieu au *Dialogue sur la résurrection de Jésus-Christ.*

Le problème à résoudre était ainsi posé : « *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ examinés et jugés selon les règles du barreau.* »

Il n'y a pas longtemps, dit l'auteur, que je me trouvais avec quelques avocats, et comme nous nous connaissions tous, chacun avait la liberté de dire son sentiment sur tout ce qui pouvait fournir matière à la conversation. Nous nous étions rencontrés sans dessein, et ce qui arrive ordinairement dans ces occasions, le discours roula sur différents sujets. On parla, entre autres choses, du procès du sieur Woolston, qui peu de jours auparavant avait été atteint et convaincu ; ce qui nous conduisit à rechercher ce que nos lois ordonnent en pareils cas, quel châtiment elles infligent, et en général si ces sortes de matières sont de leur ressort. Nous nous trouvâmes partagés là-dessus. Il y en eut un qui, alléguant tout ce qu'on pouvait dire en faveur du sieur Woolston, témoigna qu'il approuvait fort ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, et semblait croire que ses arguments étaient

sans réplique. Sur quoi un autre lui dit, qu'il s'étonnait qu'un homme aussi habile que lui, et qui avait été nourri dans l'étude des lois, laquelle apprend à bien examiner la nature des preuves et leur force, pût être dans cette pensée. Je suis sûr, ajouta-t-il, que vous ne voudriez pas décider un différend d'un écu sur des raisons semblables à celles que vous croyez pourtant suffisantes pour renverser la certitude des miracles de Jésus-Christ.

Il est facile de s'imaginer que cela donna lieu à de grandes contestations, et fit que nous ne parlâmes d'autre chose le reste de la soirée. La dispute roula sur presque tout ce que le sieur Woolston a avancé dans ses discours, quoiqu'elle fût souvent interrompue par des digressions. A la fin, un de la compagnie nous dit en riant : « Messieurs, vous ne disputez pas comme des avocats ; si j'étais juge dans cette affaire, je vous ferais bien raisonner d'une manière plus précise. » Nous profitâmes de sa remarque, et nous lui dîmes que nous serions bien aises de remettre cette question sur le tapis, et de l'avoir pour juge.

Nous prîmes des jurés et des avocats, et le juge voyant que la compagnie était disposée à écouter, ordonna de commencer, et s'étant assis au haut bout de la table, il dit à haute voix : « Messieurs les jurés, prenez vos places. » Nous nous mîmes autour de lui, et il ordonna à l'avocat du sieur Woolston d'entrer en matière. »

Après que les avocats des deux parties eurent fini leurs plaidoiries, le juge résuma cette discussion. Nous tâcherons d'indiquer les principaux points de cette *récapitulation*.

Il y a trois différents périodes à considérer.

Le premier comprend le ministère de Jésus-Christ et finit à sa mort. On suppose que durant ce période la fraude fut consentie et ménagée.

Le second s'étend depuis sa mort jusqu'à sa résurrection.

Le troisième commence à la résurrection et renferme tout le ministère des apôtres.

A l'égard du premier de ces périodes et de la fraude dont on accuse Jésus, je dois vous faire remarquer (c'est le juge qui parle) que cette accusation n'a été soutenue d'aucune preuve, et même que tout ce que les Evangélistes nous rapportent de Jésus-Christ la combat formellement. Supposer comme on l'a fait, que si nous avions des livres juifs de ce temps là nous découvririons peut-être l'imposture, ce n'est pas alléguer des preuves, mais en désirer. Car, selon que M. B. l'a très-bien remarqué, comment est-ce que M. A. sait qu'il y a eu de tels livres? et puisqu'ils sont perdus, comment sait-il ce qu'ils contenaient? Peut-être que si nous les avions aujourd'hui, ils prouveraient d'une manière incontestable la vérité des faits rapportés dans l'Evangile.

Jésus-Christ ayant prédit sa résurrection, si cette résurrection n'est qu'une imposture, il en était certainement complice, et par conséquent le complot avait été formé pendant sa vie. Mais supposer que Jésus-Christ fût coupable d'une pareille fraude dans les circonstances où il se trouvait, c'est faire une supposition contraire à toute vraisemblance. Il n'est nullement probable que ni lui, ni aucun homme au monde eût voulu, sans y être porté par aucune tentation, forger une imposture qui ne devait avoir lieu qu'après sa mort? Et quand on accorderait que cela pourrait être, n'est-ce pas une chose tout-à-fait incroyable, qu'il eût voulu en avertir publiquement le monde, et par là faire que chacun se tînt en garde contre l'imposture; surtout, si l'on considère qu'il n'y avait que quelques femmes et douze hommes sans bien et sans éducation pour mener ce complot, tandis qu'il y avait le pouvoir réuni des Juifs et des Romains pour s'y opposer?

Les objections qui ont rapport au second période, ne reposant que sur la fable de l'enlèvement publiée par les Juifs, et par les soldats romains, on y a répondu en tâchant de prou-

ver, par l'histoire, que les Juifs eux-mêmes n'y ajoutèrent aucune foi.

La première preuve résulte de ce que, ayant eu les disciples de Jésus-Christ en leur pouvoir, ils ne les recherchèrent point pour cette imposture de la part qu'ils y auraient eue. Cependant, qui ne voit qu'ils avaient un intérêt tout particulier de le faire? A cela il n'y a point de réplique.

Une autre objection est tirée de ce que Jésus-Christ, après sa résurrection, n'apparut pas publiquement à tout le peuple, et en particulier aux principaux sacrificateurs et aux sénateurs juifs. On dit que sa mission les regardait d'une manière particulière, et qu'il paraît étrange que la principale preuve de cette mission, savoir, la résurrection, ne leur fût pas exposée et rendue sensible; mais que l'on choisit des témoins particuliers, pour être les spectateurs de cette grande merveille.

On répond premièrement, que la mission particulière dont Jésus-Christ était chargé par rapport aux Juifs expira à sa mort, de sorte que dès-lors ce peuple n'eut aucun droit de demander sur ce point des preuves particulières, et l'on a même fait voir que Jésus-Christ avant sa mort avait déclaré aux Juifs qu'ils ne le verraient plus jusqu'à ce qu'ils fussent mieux disposés à le recevoir.

On a répondu encore que par rapport aux témoins choisis, c'est une erreur de croire qu'ils fussent choisis comme étant les seuls qui devaient voir Jésus-Christ après sa résurtion, puisqu'en effet plusieurs autres personnes le virent; mais ils furent choisis comme étant propres à rendre témoignage de cette résurrection pour tout le monde: office pour lequel les autres témoins de ce fait ne reçurent pas une mission particulière.

On a tâché d'invalider le témoignage des anges et des femmes : l'histoire rapporte simplement que les femmes virent de jeunes hommes au sépulcre, que la superstition a pu leur faire prendre pour des anges.

A cela on a répondu que les anges ne sont pas proprement mis au rang des témoins de la résurrection ; car ils n'étaient pas du nombre des témoins choisis ou envoyés pour en rendre témoignage dans le monde ; qu'ils étaient en effet les ministres de Dieu, chargés de servir et d'assister à ce merveilleux événement.

Examinez maintenant la force de l'objection proposée. L'avocat de la partie adverse vous dit, qu'il est ordinaire aux hommes de mourir pour de fausses opinions ; mais alors même, leurs souffrances sont une preuve de leur sincérité, et ce serait être fort peu charitable, que d'accuser de dissimulation des gens qui meurent volontairement pour la doctrine qu'ils professent. Ils peuvent errer ; mais tout homme qui erre n'est pas pour cela un imposteur. Or, si l'on accorde que les souffrances des apôtres sont des preuves de leur sincérité, ce que l'on ne saurait raisonnablement nier, et si l'on considère qu'ils sont morts pour la vérité d'un fait dont ils avaient été eux-mêmes témoins, on verra combien leur témoignage a de force dans ce cas... Quand un homme me rapporte un fait extraordinaire, mais cependant tel qu'il est de sa nature un véritable objet des sens, si je ne le crois pas, ce n'est pas parce que je me défie de sa vue ou de son attouchement, mais parce que je doute de sa sincérité. Car si je voyais la même chose j'en croirais sans doute mes propres yeux ; et par conséquent mon soupçon ne vient pas de ce que les sens humains ne sont pas juges compétents de ce fait, mais de ce que je révoque en doute la sincérité de celui qui me le rapporte. Ainsi, dans de tels cas, il n'y a autre chose à prouver, si non que le témoin qui dépose est sincère ; et puisque les maux qu'on endure volontairement pour la vérité sont au moins une preuve de sincérité, les souffrances des apôtres pour la vérité de la résurrection de Jésus-Christ forment en leur faveur une preuve complète et sans réplique.

An 1728. — *Marmontel.*

L'auteur des *Contes moraux* et de *Bélisaire*, a laissé dans de belles pages les preuves de ses convictions religieuses. Dans un écrit adressé à ses *Enfants* sur les *Devoirs de l'homme envers un Dieu son rédempteur et son modèle*, il dit au sujet de la divinité de Jésus-Christ et de la sublimité de la morale évangélique : « C'est là le sceau de la divinité ; c'est là le degré de vertu où, par sa propre force, jamais le cœur humain n'avait pu se flatter d'atteindre. Le précepte comme l'exemple n'en pouvait venir que d'un Dieu. Ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, c'est la morale de l'Evangile...

« De bonne foi, peut-on reconnaître à ces traits le langage de quatre aventuriers incultes, l'ouvrage de quatre imposteurs ?

« L'Evangile n'est donc pas une fable inventée par ceux qui l'ont écrite ; et celui qu'on y fait parler a parlé véritablement. Or, qu'on le suive, qu'on l'entende, qu'on l'observe, durant les trois années de sa vie publique, soit avec ses disciples, soit au milieu du peuple, soit devant les pharisiens, devant les docteurs de la loi, soit en présence de ses juges, c'est toujours le même langage, le même caractère ; et ce caractère est divin.

« Oui, nous disent les incrédules, pressés par cette vérité, Jésus-Christ fut sans doute un mortel privilégié, doué d'une sagesse et d'une vertu singulière, peut-être un envoyé du ciel, et divinement inspiré ; mais n'est-ce pas aller trop loin que de le croire un Dieu fait homme?

« Il se donne lui-même, il est vrai, le nom de Fils de l'homme, quant à son humanité ; mais, lorsque Jean-Baptiste, du fond de sa prison, lui fait demander s'il n'est pas le Messie, quelle est sa réponse ? « Allez, dit-il aux disciples

de Jean, et rapportez-lui ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent. Tout m'a été prescrit par mon Père, dit-il ailleurs, personne ne connaît le Fils que le Père, personne ne connaît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils les fait connaître. » Ailleurs, ayant demandé à ses disciples : « Que pense-t-on que soit le Fils de l'homme? » et Pierre lui ayant répondu : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » « Tu es heureux, lui dit-il, car cela ne t'a point été révélé par la chair et le sang, mais par mon Père qui est dans les cieux. »

Et au moment qu'on vient l'arrêter et que Pierre tire l'épée pour le défendre. « Penses-tu, lui dit-il, que si je demandais du secours à mon Père, il ne m'envoyât pas sur le champ des légions d'anges? » Enfin, le grand prêtre Caïphe, qui l'interrogeait, lui ayant dit : Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ fils de Dieu? Jésus répondit : « Je le suis. »

Ryan.

Cet auteur est connu surtout par la publication de son livre intitulé : *Des bienfaits du Christianisme*. Nous en extrairons le chapitre qui traite du parallèle de la *Vie et des doctrines de Jésus-Christ et de Mahomet.*

« Si nous comparons la vie et la doctrine du Christ et du prophète de l'Arabie, le contraste paraît frappant au premier coup-d'œil. Le premier ne promet point des plaisirs sensuels et grossiers dans un élysée, comme les païens et les mahométans, mais des jouissances pures et spirituelles telles qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de les concevoir. Jésus-Christ défend non seulement les regards immodestes et les conversations obscènes, mais même les pensées impures, et il recommande l'abnégation de soi-même, la tempérance,

la charité, le pardon des injures et la résignation, non-seulement par ses préceptes, mais encore par son exemple. Jésus-Christ est sans tache, irréprochable. Mahomet, quoique possédant quelques qualités brillantes, était un brigand, un parjure, un meurtrier, un adultère et un fornicateur. Le premier prêchait la paix, la patience et l'amour; le second, la guerre, la vengeance et la haine. Le premier réprime l'incontinence des hommes par la monogamie; le dernier l'excite et l'encourage, en permettant à ses sectateurs la pluralité des femmes. Jésus-Christ permet un usage modéré de toutes les créatures; l'autre défend le vin et la chair de porc. Le premier ordonne aux hommes d'étudier les Ecritures; le dernier défend que le Coran soit traduit dans d'autres langues ou lu par le peuple. L'un propagea sa religion par ses propres vertus et celles de ses adeptes; l'autre par la tyrannie et les actes de violence. Les disciples de l'un furent d'innocents pêcheurs, tandis que ceux de l'autre pillaient et massacraient, sous prétexte de propager la religion du prophète. L'humilité et le pardon des offenses furent les traits caractéristiques du Christ, tandis que les passions odieuses de l'orgueil et de la vengeance brûlaient dans le cœur du prophète de l'Arabie. Les disciples du Christ furent bons et humains, tandis que les sectateurs de Mahomet, au dire même d'un historien non suspect de partialité, de Gibbon[1], les sectateurs de Mahomet ne furent que de saints voleurs, toujours empressés d'exécuter ou de prévenir l'ordre du massacre. L'Évangile fut propagé par les miracles et les vertus des premiers hommes qui l'ont professé, pendant que la fraude et la perfidie, la cruauté ainsi que l'injustice, furent souvent employées à propager le mahométisme. »

Ryan fait figurer dans son parallèle entre Jésus-Christ et Mahomet une excellente comparaison prise dans les sermons

[1] Gibb., ch. 13.

de Sherlok..... « Quand la religion naturelle aura vu Mahomet en scène, conduisez-la dans la retraite de ce prétendu prophète; montrez-lui les concubines et les femmes de Mahomet; qu'elle soit témoin de son adultère, et qu'elle l'entende alléguer la révélation et sa mission divine, pour justifier sa débauche et son oppression. Montrez-lui Jésus, humble et doux, faisant du bien à tous les enfants des hommes, instruisant patiemment et l'ignorant et le pervers; qu'elle le suive dans sa retraite la plus intime; qu'elle s'élève avec lui sur la montagne, et qu'elle entende les prières qu'il fait à Dieu. Conduisez-la près de la table du Christ pour y voir son repas frugal et entendre ses discours célestes; qu'elle le voie injurié; qu'elle assiste à sa comparution au tribunal, et qu'elle considère la patience avec laquelle il souffre les railleries et les reproches de ses ennemis. Conduisez-la enfin au pied de sa croix, et qu'elle l'y voie à l'agonie de la mort, et entende la dernière prière qu'il fait pour ses persécuteurs: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.» Lorsque la religion naturelle aura vu ainsi Jésus et Mahomet, demandez-lui lequel des deux est l'envoyé de Dieu? mais nous avons déjà sa réponse, lorsqu'elle vit une partie de cette scène par les yeux du centurion qui était près de la croix; c'est par sa bouche qu'elle parla, et dit: « *Cet homme est vraiment le Fils de Dieu*

An 1730. — *Porteus, évêque auglican de Londres.*

Le plus important de ses ouvrages es celui qui traite de la *Vérité de la divine origine de la révélation chrétienne.* La Divinité de Jésus-Christ est le pivot de cet ouvrage.

Voici les principales propositions qu'il s'est engagé à démontrer :

1° De la situation du monde païen avant la venue de Notre-Seigneur sur la terre, il résulte évidemment qu'une

révélation de la volonté de Dieu était nécessaire, et, par suite, une grande probabilité que cette révélation a été dans les desseins de la Providence à l'égard du genre humain;

2° Au moment précis où l'attente générale était tournée dans ce monde vers l'apparition d'un personnage investi d'une mission extraordinaire, Jésus-Christ descend sur la terre, annonce qu'il est le Fils de Dieu, et qu'il vient enseigner aux hommes la véritable religion. Cette religion, appelée chrétienne, du nom de son fondateur, a été professée par une grande quantité de peuples, depuis son origine jusqu'à ce jour;

3° Les livres du nouveau Testament furent réellement écrits par ceux à qui on les attribue. Ils contiennent une histoire fidèle de Jésus-Christ et de sa religion; on doit les considérer comme parfaitement authentiques, et leur accorder la foi la plus entière;

4° Les écritures de l'ancien Testament (lesquelles sont en rapport avec celles du nouveau) sont les écrits sincères de ceux dont elles portent le nom; elles donnent l'idée exacte de la loi mosaïque, des faits historiques, des commandements divins, des préceptes moraux et des prophéties qui concernent les temps antérieurs à Jésus-Christ et à la venue du Messie sur la terre;

5° Le caractère de Jésus-Christ, tel qu'il est représenté dans l'Evangile, offre les plus fortes raisons de croire qu'il ne pouvait être qu'un personnage divin;

6° La sublimité de ses doctrines et la pureté de sa morale confirment hautement cette persuasion;

7° La propagation si prompte et si merveilleuse du Christianisme est une preuve qu'elle fut favorisée par l'assistance et le soutien même de Dieu;

8° Si l'on compare le Christianisme avec la religion de Mahomet, on se convaincra sur-le-champ que cette dernière

est l'invention d'un homme, tandis que la religion chrétienne n'a pu être que l'œuvre d'un Dieu;

9° Les prédictions des anciens prophètes se sont exactement accomplies dans la personne de Jésus-Christ. Ces prédictions attestent qu'il a été le Messie attendu des Juifs et le grand Rédempteur que la bonté divine avait destiné au genre humain;

10° Les prophéties faites par Notre-Seigneur lui-même prouvent qu'il était doué de la connaissance des choses futures, attribut qui n'appartient qu'à un Dieu, ou à ceux que Dieu daigne réellement inspirer;

11° Les miracles accomplis par Jésus-Christ démontrent qu'il était en possession du pouvoir divin;

12° Sa résurrection d'entre les morts est un fait de la plus incontestable évidence; elle est le sceau de sa divinité et de la vérité de sa religion.

Après avoir prouvé toutes ces propositions, Porteus finit son travail par la conclusion suivante:

« En rassemblant, dit-il, les preuves qu'on vient de lire, en considérant la déplorable ignorance et la profonde dépravation où se trouvait le monde païen avant la naissance de Jésus-Christ; double circonstance qui rendait la divine intervention absolument nécessaire, et dès-lors tout-à-fait probable; l'apparition de Jésus-Christ, au moment même où la personne d'un Messie était attendue dans l'Orient; son caractère si plein d'excellence et de pureté, ses miracles accomplis à la face du jour et devant des milliers de témoins; miracles attestés par la mort d'un si grand nombre de martyrs; la merveilleuse mission des apôtres, pêcheurs obscurs et ignorants, qui triomphent du pouvoir des princes, des préjugés des nations, de l'orgueil et du faux-savoir des philosophes de ce monde; en réunissant, dis-je, toutes ces preuves sous un même point de vue, il est impossible à un esprit judicieux et de bonne foi de résister à la force de con-

iction qu'elles présentent. Si un assemblage pareil de témoignages ne suffit pas à l'homme désireux de s'instruire et de connaître la vérité, il faut renoncer à croire tout événement quelconque, accompli dans un temps antérieur au nôtre, et dont nos yeux n'ont pas été témoins; car, on peut l'affirmer sans hésiter, aucun exemple n'existe, parmi les faits qu'on dit arrivés dans les anciens âges, qui ait cet éclat d'évidence, cette puissance de démonstration dont s'environne le divin établissement du Christianisme sur la terre. Nous portons un défi solennel aux ennemis de notre foi de contredire cette assertion et de nous citer un fait historique, mieux attesté que ceux dont il a été parlé dans notre ouvrage. S'ils ne le peuvent (et nous savons bien qu'ils ne le peuvent), nous avons incontestablement le droit de dire, qu'une religion, appuyée sur des preuves d'authenticité si extraordinaires et si nombreuses, doit être vraie, et que tous les hommes qui consentiront à se laisser guider par la force des arguments et des preuves, sont tenus, sous peine d'impiété, de recevoir la religion de Jésus-Christ comme une révélation faite réellement par lui-même. » (Porteus, *Abrégé des preuves principales de la vérité et de la divinité de la révélation.*)

An 1732. — *Thomas.*

On trouve dans plusieurs parties des œuvres de ce célèbre académicien des observations et des remarques importantes sur le sujet que nous traitons. Nous en extrairons quelques fragments :

« Le déiste, dit Thomas, zélé partisan de la religion naturelle, s'attache avec empressement au moindre roseau qui paraît lui présenter quelque appui. Il prétend que Dieu serait inconstant, s'il avait successivement établi trois religions sur la terre; mais quoi de plus frivole et de plus in-

sensé qu'une telle objection? En effet, si ces trois religions entrent dans le plan de la Divinité; si, liées ensemble par une chaîne invisible, elles ne forment qu'une seule et même religion, moins développée dans un temps, plus épurée et plus perfectionnée dans un autre, quelle tache de caprice ou d'inconstance l'œil du théiste peut-il apercevoir dans cette conduite de l'Etre-Suprême? Il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que professe le Chrétien.

« L'histoire de sa naissance est l'histoire de la naissance du monde. Sous la loi de nature et sous les patriarches, sous Moïse et sous la loi écrite, sous David et sous les prophètes, enfin, sous Jésus-Christ même et sous la loi de l'Evangile, la religion a toujours été uniforme; on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, le même Christ comme sauveur du genre humain. Jésus-Christ, ou *attendu* ou *envoyé* sur la terre, a été dans tous les temps l'objet de l'espérance ou du culte des vrais adorateurs. Il est le centre commun où aboutissent et viennent se réunir ces trois religions qui n'en font qu'une. L'éternelle Providence, dans tous ces temps différents, a réglé les divers états de la religion sur les besoins des hommes. » (Thomas, *de la Révélation.*)

Et plus loin, Thomas rend hommage à la divinité du Christ : « C'était à ce Christ, à cet homme-Dieu, qui portait dans son sein l'éternelle vérité, c'était à lui qu'il était réservé de montrer aux hommes toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus et celle des récompenses. Tous les temps qui ont précédé sa naissance ont servi à préparer le genre humain à ces vérités sublimes. L'Eglise a toujours eu une tige subsistante, dont la racine touche à l'origine du monde. Toute la conduite de Dieu sur la religion forme une chaîne admirable, dont les premiers anneaux tiennent aux patriarches, et se succèdent ensuite jusqu'à nous sans être interrompus. Quel est donc l'aveuglement du théiste de ne

point apercevoir ce merveilleux enchaînement? ou, s'il l'aperçoit, quelle est son orgueilleuse stupidité d'oser accuser Dieu d'inconstance dans ses desseins?

An 1740. — *William Jones.*

William Jones est né dans le Northumberland. Il a publié divers ouvrages sur la théologie et la philosophie naturelle, un *Cours de leçons sur le langage figuré des saintes Ecritures*, et un *Recueil de Discours et autres compositions religieuses.*

Nous mettrons sous les yeux du lecteur une partie du travail auquel s'est livré William Jones sur les preuves de la Divinité du Christ d'après les Ecritures. Ce travail consiste surtout dans l'indication de la concordance entre les diverses parties de l'ancien et du nouveau Testament.

De la Divinité de Jésus-Christ.

§ I.

Isaïe, ch. 3, v. 13 et 15. — « Révérez le Seigneur, le Dieu des armées; ne craignez, ne redoutez que lui seul. Il sera pour nous un sanctuaire, et pour les deux maisons d'Israël, une pierre de chute et de scandale. »

Saint Pierre, Epît. 1, ch. 2, v. 7 et 8. — « Mais, pour les incrédules, la pierre, que ceux qui bâtissaient ont rejetée, est devenue la principale pierre de l'angle; c'est cette pierre contre laquelle ils heurtent et qui les fait tomber. »

§ II.

Isaïe, ch. 6, v. 5. — « Et j'ai vu de mes yeux le Seigneur, *le Dieu des armées.* »

Saint Jean, Evang., ch. 12, v. 41. — « Isaïe a dit ces choses, quand il a vu *sa* gloire (du Christ) et qu'il a parlé de lui. »

Jésus-Christ est la personne dont parle ici saint Jean, et dont Isaïe déclare avoir vu la gloire; mais le prophète a dit lui-même qu'il avait vu de ses yeux le *Dieu des armées*. Donc, *Jésus-Christ est le Dieu des armées.*

§ III.

Isaïe, ch. 44, v. 6. — « Voici ce que dit le Seigneur, le Roi d'Israël, le Rédempteur, le Dieu des armées : Je suis le premier et le dernier; hors de moi, il n'y a point de Dieu. »

Apocal., ch. 22, v. 13. — « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. »

Ces titres de premier et de dernier sont donnés à celui-là seul *hors duquel il n'y a point de Dieu*; mais Jésus a pris aussi ces titres; donc Jésus est le Dieu hors duquel il n'y en a pas. Mais il n'y a pas de Dieu hors celui qui est le *premier* et le *dernier*. Or, Jésus-Christ est le premier et le dernier; donc, hors Jésus-Christ il n'y a pas de *Dieu*.

§ IV.

Isaïe, ch. 43, v. 3. — « Je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton seul Sauveur. »

Jésus-Christ est donc notre *Sauveur*, ou, comme le dit saint Jean, ch. 4, v. 42, le Sauveur du monde. Mais, à moins qu'il ne soit Dieu aussi bien qu'homme, il ne saurait être un Sauveur; car le Seigneur a déclaré qu'il n'y avait pas d'autre Sauveur que lui-même. L'apôtre a donc raison de dire (Philipp., 2, v, 9) que Dieu a élevé l'homme-Christ en lui donnant un nom *au-dessus de tout nom*, celui de Jésus, qui ne peut être donné à nul autre.

§ V.

Apocal., ch. 22, v. 6. — « Et le Seigneur, Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. » (Id. v. 16.) « Moi, Jésus, j'ai envoyé *mon ange* pour vous rendre témoignage de ces choses dans les *Eglises*. »

L'ange qui apparut à saint Jean était l'ange du Seigneur Dieu, et le Seigneur Dieu l'avait envoyé; mais il était l'ange de Jésus, et Jésus l'avait envoyé; donc Jésus est *le Seigneur Dieu des esprits des prophètes*.

§ VI.

Saint Luc, ch. 1, v. 76. — « Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut; car tu iras *devant la face du Seigneur pour préparer sa voie.* »

Saint Matthieu, ch. 11, v. 10. — « Voilà que j'envoie devant vous mon ange, pour préparer la voie où vous devez marcher. »

Saint Jean-Baptiste va devant la face du Seigneur, c'est-à-dire du *Très-Haut*, dont il est le *prophète*, pour préparer sa voie. Mais il a été envoyé devant la *face de Jésus-Christ*, pour *préparer sa voie*; donc Jésus-Christ est le Seigneur et le Très-Haut.

§ VII.

Les deux textes suivants ne sont en quelque sorte que la répétition du même argument; mais, comme le *Christ* est désigné sous un nom différent, ils méritent d'être cités.

Saint Luc, ch. v. 16-17. — « Et il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il ira devant lui..... »

été elle-même qu'une idolâtrie plus raffinée et plus dangereuse. Le prophète, pour éviter toute équivoque à ce sujet, s'empresse d'ajouter, que les idoles brisées s'en iront en poussière. La même conclusion se fait remarquer dans l'apôtre saint Jean, qui, après avoir affirmé que Jésus-Christ est le vrai Dieu et la vie éternelle, finit par cette recommandation : « Gardez-vous des idoles... »

§ XXXVIII.

Saint Jean, ch. 1, v. 13. — « Nul ne vit jamais Dieu : le Fils unique, qui est au sein du Père lui-même, l'a dit ainsi. »

Le sens de ce passage est celui-ci : Quiconque a vu ce qui était visible de la personne du Christ, a vu la personne à laquelle est unie cette invisible et divine nature, que les Ecritures ont appelée du nom de *Père*. Jésus-Christ, quoiqu'il se soit manifesté dans la chair, est toujours le même Dieu invisible, qu'aucun homme n'a jamais contemplé et ne contemplera jamais de son vivant. Il en sera ainsi jusqu'au jour où il apparaîtra glorifié dans la personne même du Père ; alors nous le verrons tel qu'il est, ce qu'aucun homme n'a pu jusqu'à présent.

§ XLV.

Isaïe, ch. 55, v. 23. — « J'ai juré par moi-même, et la parole de justice, qui est sortie de ma bouche, ne retournera plus à moi. »

Id., v. 24. — Tout genou fléchira devant moi, toute langue jurera par mon nom. »

Ces mots, comparés à ceux de l'Epitre aux Romains (14-10, 11), sont les propres paroles de Jésus-Christ : « Car nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ. » (Rom. v. 10.) Selon cette parole de l'Ecriture : « Je jure par moi-

même, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi, et que toute langue confessera que je suis Dieu. » (Rom. 5, v. 11.)

Ainsi le Christ a juré par *lui-même*. Cela seul prouve qu'il est Dieu, et qu'il ne peut y avoir de Dieu plus grand que *lui*......

§ XLVII.

Héb., ch. 19, v. 20. — « En disant : C'est là le sang du Testament que Dieu vous a confié. »

Où un testament existe, il faut nécessairement qu'il y ait eu mort du *testateur*. Dieu est le testateur ; mais sa divine nature ne pouvant recevoir la mort, il s'ensuit que la personne qui a dû mourir pour donner lieu à l'exécution du testament, et qui est morte en effet comme un homme, était également Dieu et testateur. C'est pour exprimer cette étroite et parfaite union des *deux natures* dans la seule personne du Christ, que ce qui est vrai seulement de l'une, est prédit de toutes deux. A l'appui de cette assertion, voici deux autres exemples :

Apocal., 5, v. 9. « Parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang. »

Une distinction se fait voir ici entre les deux natures du Christ : l'acte de notre rachat au prix de son sang est attribué à l'Agneau, le Messie de l'humanité.

Mais ailleurs, ce même acte est attribué à sa divinité : « Soyez attentifs sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis évêques, afin de gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son sang. » (Act. des apôt., 20, v. 28.)

Non pas que Dieu, à strictement parler, ait de son propre sang à répandre ; mais celui qui a versé son sang pour nous était Dieu en même temps qu'il était homme ; en d'autres termes, le Dieu et l'homme se trouvaient unis dans la même

personne. Ainsi s'explique une chose qui manquerait d'exactitude sans une pareille union.

—

William Jones termine son remarquable travail par une conclusion dans laquelle il résume l'ensemble des considérations dont nous avons donné quelques extraits. Il a prouvé, dans son dernier chapitre, que Jésus-Christ est le Seigneur des anges, le commencement et la fin; qu'il n'existe pas de Dieu plus grand que lui; qu'il est le *Sauveur du monde* et le Dieu des saints prophètes et des apôtres; le Dieu très-haut, celui qui lit au fond des cœurs; que nous l'avons connu et compris sous le nom de Dieu, avec qui le monde s'est réconcilié. Quoique le Verbe de Dieu soit descendu dans ce monde, il n'en est pas moins Dieu dans la même nature divine que celui qui l'a envoyé. Jésus-Christ, homme parfait, issu de la race d'Abraham, né d'une mère, et en toutes choses semblable aux hommes, au milieu desquels il voulait ainsi paraître, Jésus-Christ n'en portait pas moins en lui la plénitude de la divinité. Il a souffert, il est mort, il a été percé sur la croix, il nous a rachetés de son sang; mais ce sang était le sang de Dieu, et sur la croix c'est Jéhovah qui a été percé.

An 1749. — *Gœthe.*

Gœthe, l'un des plus illustres littérateurs de l'Allemagne, a laissé dans plusieurs de ses ouvrages des preuves incontestables de sa foi dans les doctrines chrétiennes et en Jésus-Christ, leur divin fondateur.

Il s'exprime ainsi dans l'un de ses ouvrages intitulé: *Ma Vie.* « La moquerie voltairienne expira; alors naquit dans beaucoup d'esprits une tendance directement opposée, consistant à s'enfoncer dans les mystères les plus obscurs de ce

livre de Dieu, devenu la source des plus hautes méditations, des plus hardies conjectures de la part des âmes qui, lassées d'un présent sans charmes, ne peuvent vivre que dans le passé et dans un avenir rayonnant pour elles d'espérances...

« La philosophie à mes yeux n'était que secondaire, la plus grande opposition entre nos amis et moi venait de ce que je soutenais qu'on peut s'en passer, et que tout ce qu'elle a d'important est déjà contenu dans la religion et la poésie......

« De toute éternité la Divinité se produit par elle-même; mais la production ne pouvant se concevoir que comme variété, Dieu, en se produisant, doit se révéler nécessairement comme un second lui-même, et c'est ce que nous appelons le Fils. Or, ces deux personnes ne peuvent s'empêcher de poursuivre l'acte producteur, et de là sort une troisième personne, aussi nécessaire, aussi éternellement vivante que les deux autres, et qui complète l'idée de Dieu. Par elle le cercle divin est fermé, et l'on ne conçoit aucune possibilité pour ces trois personnes d'en produire une quatrième qui leur serait totalement semblable. Cependant, comme le besoin de produire ne s'éteint jamais, elles créèrent un quatrième être, mais qui déjà renfermait en lui une contradiction, étant indépendant comme Dieu, et pourtant contenu en lui et limité par lui. Cet être, c'est Lucifer.[1] »

Après avoir parlé de la création des anges, de leur révolte, de leur punition, Gœthe arrive à la création de l'homme, à la chute, à la rédemption : « C'est l'époque où jaillit dans le temps ce que nous appelons le fluide de la lumière, et où commença à se révéler ce qui est raconté de la création, suite d'émanations sortant les unes des autres, et s'épanouissant de plus en plus sous le souffle d'Elohim; mais, à ce monde nouveau, il manquait un être capable de le re-

[1] C'est ici une idée particulière de Gœthe.

placer dans ses premiers rapports avec la Divinité. C'est pour accomplir ce but que fut créé l'homme, à l'image de Dieu, mais, comme l'ange, à la fois indépendant et restreint.....

« Le fond de l'ingratitude est de se séparer de son bienfaiteur, et tel fut le caractère de cette seconde chute, dans laquelle fut encore une fois entraînée toute la création... » [1]

De là Gœthe passe à la nécessité de la *Rédemption.* « On peut la regarder même, dit-il, comme la condition à laquelle Dieu se condamne en créant; et de la perpétuité de ce sacrifice divin dépend la conservation du monde. De cette manière rien n'est plus naturel que l'incarnation du Fils de Dieu sous forme humaine, afin de partager quelque temps nos destins, et de nous offrir un modèle dont la vue rend nos joies plus graves et nos douleurs plus douces. L'histoire de toute les philosophies et de toutes les religions nous apprend que cette grande et indispensable vérité, voilée quelquefois de fables étranges et de symboles barbares, n'en a pas moins été unanimement reçue, dans tous les siècles, chez toutes les nations..... »

An 1750. — *Stolberg.*

Après avoir lu et comparé les plus habiles controversistes catholiques et protestants, pendant plusieurs années, et entretenu à ce sujet, avec l'évêque de Boulogne, une correspondance, dont une partie a été imprimée, Stolberg fit, en 1800, son entrée mémorable dans le sein de l'Eglise catholique.

Dans son *Traité de l'amour de Dieu*, Stolberg exprime, au sujet de la Divinité de Jésus-Christ, des sentiments d'une profonde piété et d'une grande élévation, comme on le verra par les passages suivants :

« La promesse que Dieu avait faite à l'homme après sa

chute faisait la grande attente des générations qui se suivirent ; mais cette promesse était obscure. De temps en temps Dieu laissait échapper des rayons révelateurs de cet avenir sur lequel était fondée l'ancienne alliance.

« L'Histoire sainte rapporte que, parmi les hôtes qui se présentèrent à la porte d'Abraham, il en vint un, un jour, qui s'annonça comme étant le Seigneur. Les deux autres étaient des anges. Abraham l'appelle le *Juge de toute la terre*. Lui-même se nomme Jéhovah.

« Mais ce Jéhovah est distingué d'un autre, qu'on nomme également Jéhovah ; car, lorsqu'il veut détruire les villes coupables, il est dit de lui : « Alors le Seigneur fit descendre du ciel, par le *Seigneur*, sur Sodome et sur Gomorrhe, une pluie de soufre et de feu. »

« Ils sont donc bien coupables les efforts de ces prétendus théologiens, qui, colorant d'un saint zèle une tendance contre la religion, se consument en efforts aussi pénibles qu'inutiles pour détruire, par l'interprétation individuelle des livres de l'ancien Testament, tout ce qui concerne le Fils de Dieu, lequel est cependant le véritable sujet de toute l'Ecriture sainte. Quelle réponse à faire à cette demande du sage : Qui est monté au ciel et en est descendu ? Qui renferme les vents dans sa main ? Qui a rassemblé les eaux comme dans un vêtement ? Qui a fixé les bornes de la terre ? Quel est son nom et quel est le nom de son Fils ? Le sais-tu ?

« Surtout que répondront ces faux interprètes à ces paroles du prophète Michée : « Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, de toi sortira celui qui dominera Israël, et son origine est du commencement et des jours de l'éternité. Juda ne sera abandonné qu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera ; alors le reste de ses frères se tournera vers les enfants d'Israël. Celui qui doit venir demeurera ferme, et il conduira son troupeau avec la force de Jéhovah, son Dieu ; les peuples se convertiront, parce que

sa gloire éclatera jusqu'aux extrémités de la terre; et celui-ci sera la paix. »

Isaïe parle aussi de ce fruit de la femme qui fut promis à l'homme après sa chute, de ce fruit d'une Vierge « qui concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel (c'est-à-dire Dieu avec nous); un fils, qui porte sur son épaule le sceau de sa domination, et qui sera appelé l'admirable, le conseil de Dieu, le fort, le Père de l'éternité, le prince de la paix. Il étendra de plus en plus son empire, il établira la paix éternelle, il s'assiéra sur le trône de David, et son règne sera éternellement fondé sur la justice et l'équité. » Telles sont les admirables expressions de ce grand prophète, qui a annoncé d'une manière si précise les douleurs et la mort du Christ.

Il serait trop long d'interroger tous les passages où il est question du Messie ou du mystère de la sainte Trinité. « Les cieux, y est-il dit, ont été créés par le Verbe de Dieu, et l'armée des cieux par le souffle de sa bouche. » On sait qu'en langue hébraïque le même mot exprime *souffle* et *esprit*, de même que, chez les Grecs, le mot *pneûma*, et en latin, le mot *spiritus*.

« J'ai établi dans un autre ouvrage, ajoute Stolberg, que les rabbins connaissaient parfaitement le dogme de la Trinité, et que quelques-uns même l'exprimaient par les mêmes mots que nous : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il leur a été facile de trouver ce dogme dans la sainte Ecriture, de même que la plupart des peuples de l'Asie l'ont puisé dans les traditions. C'est ainsi qu'on lit dans les traditions de tous les peuples l'histoire de l'enfance du genre humain, comme la raconte l'Ecriture, et les premiers événements du monde, comme le déluge universel et la conservation de notre espèce par une seule famille miraculeusement sauvée.....

« L'émanation continuelle de son être (de Dieu) fait l'existence des créatures; elles seraient aussitôt néant, s'il la leur retirait.

« Mais la création, dont l'origine est la pensée de Dieu, exprimée par le Verbe, est conservée par le Verbe, éternel comme sa pensée.

« Dieu est amour, et il a engendré le Fils, disent les saints Pères, en se contemplant lui-même, sans qu'il y ait pour lui de passé et d'avenir.

Dieu, pour créer, manifesta sa pensée, de même que l'homme exprime par la parole celle qu'il gardait cachée en lui : « Au commencement le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu; par lui toutes les choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

« Le Fils de Dieu a dit : Je suis la voie, la vérité, et la vie, personne ne vient au Père que par moi; nul ne connait le Fils, si ce n'est le Père; nul ne connait le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. »

« Car le Fils est la voie qni conduit au Père; il est aussi la vérité et la vie, mais par lui-même, et non comme les esprits qu'il a créés et qui participent à la vérité et à la vie qu'ils ont reçue de lui.

« Le disciple bien-aimé a dit de lui : « La vie était en lui, et la vie était la lumière des hommes. »

An 1760. — *Beauzée (Nicolas).*

Il fut un des plus célèbres grammairiens du dix-huitième siècle, et membre de l'Académie française. Outre ses ouvrages littéraires, Beauzée a publié une *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion.* Nous citerons de cet écrivain un passage remarquable sur la Divinité de Jésus-Christ :

« Moïse, dit Beauzée, a dit universellement la vérité. Sa chronologie est d'accord avec ce que l'on sait de plus ancien et de plus certain sur l'histoire du monde. Sa théologie est

appuyée sur les principes les plus avoués de la saine raison, et l'existence du Dieu de Moïse se trouve démontrée par la naissance de l'univers, par le bel ordre qu'on y admire, par l'unique destination de toutes les pièces qui le composent; et, enfin, par la contrariété même de nos pensées. Tout étant vrai dans les livres de Moïse, il en résulte un nouveau degré de force pour les preuves de son inspiration. Ces preuves sont des miracles éclatants, manifestement au-dessus des forces humaines, et opérés presque tous en présence d'un grand peuple, pris à témoin et intéressé pour son honneur et pour son bonheur à les nier s'ils sont faux. Moïse était donc envoyé de Dieu; la religion qu'il a donnée aux Juifs est donc divine; les promesses qu'il leur a faites sont donc certaines; le Messie qu'il leur a promis, ils ont donc dû l'attendre. Mais il est certain que les prophéties qui annoncent le Messie, soit celles de Moïse, soit celles des prophètes qui sont venus depuis, ont toutes été faites avant Jésus-Christ. Les Juifs en conviennent avec nous, et ils y sont forcés par la conformité de nos exemplaires avec les leurs qu'ils n'osent défigurer, et par l'authenticité de l'histoire qu'ils ne peuvent contredire. Jésus-Christ est donc le Messie qui était l'attente des nations, puisqu'il a accompli toutes les prophéties; car il est né dans les circonstances prédites par Jacob, et dans les temps fixés par Daniel; il a été mis à mort selon la prédiction de ce prophète; il a paru dans le second temple, conformément à celle d'Aggée; en un mot, et l'histoire même en est la preuve, tout ce qui a été prédit du Messie s'est accompli en Jésus-Christ. — Il est donc Dieu.

Cette vérité, qui suit nécessairement de ce qu'il est le Messie, devient bien plus évidente quand on fait réflexion qu'il s'est dit lui-même le Fils de Dieu; et que, entre tous les autres miracles qu'il a faits, celui de sa résurrection n'aurait pu être permis de la part de Dieu, s'il n'eût servi qu'à autoriser une imposture si horrible; rien cependant de plus cer-

tain que la résurrection de Jésus-Christ; les disciples, qui nous en ont fait le récit, n'ont pu être trompés; ils avaient plus de disposition à l'incrédulité qu'à la séduction.

Je le répète, Jésus-Christ est donc Dieu; la religion qu'il a enseignée est donc divine, et outre mille preuves dont on pourrait étayer cette croyance, la chose est évidente par l'établissement même de cette religion. Un petit nombre d'hommes, et des hommes même sans talent, sans faculté, sans crédit, ont surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à cet établissement : obstacles de la part du cœur humain qu'il fallait changer, de la part des idées humaines qu'il fallait renverser; de la part du gouvernement politique qu'il fallait contredire; de la part des grands qu'il fallait braver; de la calomnie qu'il fallait dissiper; de la fausse philosophie qu'il fallait réfuter. Tous ces obstacles pourtant ont été surmontés : le christianisme s'est établi, et de tous les anciens ennemis des chrétiens, il ne reste plus que les Juifs; mais cela même achève de prouver la vérité de la religion chrétienne, parce que cela même est prouvé par les prophéties qui la démontrent. »

Le cardinal Gerdil.

Gerdil reçut le chapeau de cardinal des mains du pape Pie VI. Il a publié de nombreux écrits en faveur de la religion chrétienne.

Dans son *Exposition abrégée des caractères de la vraie religion*, Gerdil explique d'une manière neuve et frappante toute l'histoire de Jésus-Christ et de la rédemption. Voici comment il parle de la naissance du Christ, après avoir passé en revue tous les événements et toutes les prophéties qui annonçaient sa venue.

« En ce temps donc, qui avait été marqué par les oracles des prophètes, où tout l'univers était en paix sous l'empire

d'Auguste, Hérode régnant en Judée, Jésus, fils de Dieu et en même temps fils d'Abraham et de David, naquit d'une vierge, sa mère, à Bethléem de Juda. Ainsi descendu du ciel en terre, et fait homme pour réconcilier le genre humain avec Dieu, il est venu éclairer toutes les nations pour les rappeler à la connaissance et au culte du Dieu d'Israël.

« Il vécut à Nazareth, pauvre et dans l'obscurité, jusqu'à l'âge de trente ans. Alors saint Jean-Baptiste, son précurseur, fit retentir le désert de sa voix pour préparer les voies au Christ envoyé de Dieu; et Jésus étant venu à lui, Jean, éclairé des lumières de l'Esprit-Saint, le montra au peuple qui était accouru en foule pour l'entendre.

« *Sa prédication.*—Aussitôt Jésus-Christ commença sa prédication en annonçant l'Evangile, c'est-à-dire la nouvelle si heureuse de l'avénement du règne de Dieu sur la terre.

« *Preuves de sa mission.* — Il prouve sa mission par les merveilles que, selon les prophéties, le Messie devait opérer en faveur des hommes, rendant la vue aux aveugles, ressuscitant les morts, guérissant toutes les sortes de maladies, et annonçant l'Evangile aux pauvres.

Les prophéties.—Il annonça que le temps était venu où le culte de Dieu devait cesser dans le temple de Jérusalem et dans celui de Samarie, et où apparaitraient de vrais adorateurs qui adoreraient le Père en esprit et en vérité! (Jean, 4).

« Il prédit sa mort et sa résurrection, (Matth. 16) la ruine du temple, dont il ne devait pas rester pierre sur pierre; la désolation et la dispersion du peuple juif, qui devait avoir lieu avant que fût passée la génération qui vivait alors. (Luc., 18, 19, 21.)

Sa passion, sa mort.— Il souffrit par la main des Juifs la passion la plus cruelle, et expira sur la croix en priant pour ses bourreaux, et versant son sang pour l'expiation des péchés et la rédemption des pécheurs.

Sa résurrection. — Etant ressuscité, il apparut à ses disciples, conversa avec eux, et se fit voir à plus de cinq cents personnes (Corinth. 15). Avant de monter au ciel, il ordonna à ses apôtres d'attendre à Jérusalem la venue du Saint-Esprit, et de se répandre ensuite dans tout le monde, enseignant toutes les nations, et les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en leur apprenant à observer toutes les choses qu'il leur avait prescrites; et il promit qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles. (Matt. 28.)

Ayant fait de cette manière à ses disciples l'étonnant commandement de convertir le monde, il les bénit et monta au ciel en leur présence.

Retournés à Jérusalem, les apôtres se réunirent dans une maison, où, avec Marie, mère de Jésus, de saintes femmes et les autres disciples, ils se mirent à prier tous ensemble, sans se lasser de prier.

Descente du Saint-Esprit.—Le jour de la Pentecôte étant venu, le Saint-Esprit descendit, et parut en forme de langues de feu dispersées, qui se reposèrent sur chacun d'eux.

Prédication des apôtres. — Embrasés de ce feu céleste, les apôtres commencèrent à prêcher courageusement l'Evangile, d'abord dans la Judée et à Samarie, ensuite chez les Gentils; et un petit nombre d'hommes grossiers et sans expérience, sans étude des arts libéraux, sans illustration de naissance, sans pouvoir et sans crédit dans le monde, eurent la puissance de convertir à la foi de Jésus-Christ une multitude innombrable de personnes.

Eglise fondée. — Ainsi, les apôtres fondent eux-mêmes un très-grand nombre d'églises, c'est-à-dire d'assemblées de fidèles, sous la direction des évêques et des prêtres consacrés par l'imposition des mains et le rit saint de l'ordination. L'Église de Jérusalem fut gouvernée par l'apôtre saint Jacques, appelé le *Mineur*; l'église d'Antioche, ville si renommée en Orient, fut si considérable par le nombre des fidèles, que

notoire dans une lettre à l'empereur Théodose. Julien lui-même, parlant des ruines de Jérusalem, convient qu'il avait tenté de le rebâtir. Les Juifs, qui ont écrit peu de temps après, font mention de cette entreprise, et attribuent à leurs péchés le malheureux succès qu'elle a eue relativement à eux.

Gerdil raconte vivement et en peu de mots, les preuves de la Divinité du Christ et l'accomplissement de ses prédictions.

« Il est certain, dit-il, que dix-huit cent ans avant nous, Jésus-Christ, auteur de cette religion sainte, est né, a vécu et est mort en Judée, pays de très-peu d'étendue, et méprisé de presque toutes les nations.

Il est certain qu'en ce temps là, le reste du monde était enveloppé dans la superstition de l'idolâtrie, et que le Dieu d'Israël, inconnu alors aux nations, n'était adoré en aucun lieu.

Il est certain que dans ce même temps, les Juifs avaient un corps d'écritures très-anciennes, et qu'ils regardaient eux-mêmes comme divines, dans lesquelles était prédite la venue, du Messie, qui devait naître en Judée, et par l'opération duquel le Dieu d'Israël devait être connu et adoré par toute la terre. Il est encore très-certain que telle était la croyance des Juifs, et que, pleins de confiance dans leurs Ecritures, ils attendaient le Messie vers ce temps là.

Jésus est venu, et a déclaré qu'il était le Messie promis dans les Ecritures (Jean. 4, 26). Pour démontrer qu'il l'était, indépendamment des autres preuves qu'il pouvait en donner, il fallait qu'ayant vécu dans la pauvreté, et étant mort sur une croix, ce fût par lui, par son opération, que le culte du Dieu d'Israël se répandît chez toutes les nations. Il l'avait promis, il l'exécuta.

Après la venue du Messie, le sacrifice ancien devait cesser, la nation juive devait être dispersée, et le temple détruit de fond en comble. Jésus-Christ avait prédit que tout cela

s'accomplirait avant que fût passée la génération alors vivante. Certainement les apôtres n'avaient ni le pouvoir, ni la force d'abattre le temple de Jérusalem et d'exterminer les Juifs. Les Romains viennent avant que la génération soit passée ; ils assiégent Jérusalem, comme Jésus-Christ l'avait dit, ruinent le temple et dispersent les Juifs...

La conversion des Gentils, amenés à reconnaître le Dieu des Juifs par l'entremise de quelques misérables pécheurs, était une œuvre humainement impossible. Jésus-Christ l'ordonne ; il assure qu'elle se fera, et elle se fait. Jésus-Christ prédit la dispersion des Juifs, et les Juifs sont dispersés. Il prédit qu'il ne restera pas pierre sur pierre du temple de Jérusalem, et le temple est détruit. Un empereur tente de le rebâtir, et des globes de feu qui s'élancent des fondements, rendent son entreprise inutile.

An 1770. — *Voltaire.*

« Avant la publication de l'Evangile, dit ce célèbre écrivain, les superstitions les plus insensées avaient étouffé la voix de la raison. La superstition, qui vient des hommes, avait paru triompher de la raison, qui vient de Dieu : mais la gloire de la religion révélée ou de l'Evangile est d'avoir seule détruit les superstitions de la terre.

« La religion naturelle est le commencement du Christianisme, et le vrai Christianisme est la loi naturelle perfectionnée.

« Nous voyons donc avec une extrême satisfaction que tous admettent un Dieu juste qui punit, qui récompense et qui pardonne. Les vrais Chrétiens doivent révérer cette base de la religion de Jésus-Christ. Point de religion sans la sincère adoration d'un Dieu unique.......

C'est l'Evangile qui a rappelé le genre humain à la liberté primitive, pour laquelle il est né.

« C'est à l'Evangile seul qu'on doit l'affranchissement de l'esclavage, où étaient tombés les peuples destinés à la liberté.

« L'Evangile seul a rétabli l'homme dans ses droits naturels.

« Toute religion, dont les dogmes offensent la morale, est nécessairement fausse... On n'entend la voix de Dieu que dans la bouche de la vertu. Les exemples de Jésus-Christ sont saints, sa morale est divine...

« A la naissance de Jésus-Christ, les anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile conduit trois mages jusqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde est né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or. Ces miracles éclatèrent dans le ciel et sur la terre,; ce sont des astres, des anges, des rois, qui en sont les ministres. Jésus-Christ doit être reconnu dès son enfance à tous ces prodiges.....

« Les miracles de Jésus-Christ marquent sa puissance et sa bonté, comme la vue rendue aux aveugles et la vie aux morts; des possédés délivrés, de l'eau changée en vin. Ils sont aussi le symbole de quelque vérité morale. Dès qu'on croit un miracle, on doit croire tous les autres, quand c'est le même livre qui les certifie..... livre dont la morale porte l'empreinte de Dieu même.....

« *Etablissement de l'Evangile.* — Il se forme dans la Galilée une religion toute fondée sur la pauvreté, sur l'égalité, sur le mépris des richesses; où l'on dit que le mauvais riche est damné; où Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, prononce ces terribles oracles contre l'ambition et l'avarice: « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. Il n'y aura jamais parmi vous ni premier, ni dernier. »

« Et c'est dans cet état de faiblesse que Jésus-Christ a prédit que toute la terre embrasserait un jour sa doctrine;

que les portes de l'enfer ne pourraient jamais prévaloir contre son Eglise, et que tout le monde lui serait soumis, l'empire romain en particulier; que le trône des Césars deviendrait le trône de la religion chrétienne; qu'il règnerait du mont Atlas aux îles du Japon.

« *Eucharistie.* — C'est assurément un bien pour la terre de mettre le plus grand frein aux crimes. Jésus-Christ n'a point établi l'Eucharistie en politique, mais en père. Il l'a établie par amour, pour se donner à nous, et nous diviniser par lui, »

An 1772. — *Frédéric Schlégel.*

Frédéric Schlégel est l'un des hommes illustres de son pays, dont l'esprit a le plus d'originalité. Voici comment il s'exprime dans sa *Philosophie de l'histoire* (tome 2), *sur l'établissement du Christianisme*, et sur son divin fondateur :

« Humainement envisagé, et en dehors de toutes les données que nous fournit la révélation, Jésus-Christ ne peut être regardé que comme un Socrate juif, le plus pur et le plus sublime de tous les législateurs, et dont la doctrine a eu, pour le monde régénéré, le même résultat qu'avaient eu pour la Grèce les enseignements du premier et du plus sage des philosophes d'Athènes. Mais un tel point de vue serait non-seulement vain, mais encore anti-historique; car si le médiateur divin est écarté de l'histoire, si l'incarnation du Verbe n'y est pas, alors tout l'enchaînement des événements de l'histoire est détruit, puisque la raison morale de tous les faits passés et futurs repose sur ce pivot des siècles, force et espérance de tout. Ainsi, bien que la Divinité de Jésus-Christ, s'il s'agissait de la prouver par des raisons, soit hors du domaine de l'histoire, elle n'en est pas moins la clé de voûte de tout l'édifice historique, qui, sans ce phare de lu-

mière et de grâce, serait un labyrinthe sans issue, un problême sans solution, un amas de décombres, le rêve ironique et désespérant d'un démon...

« C'est grâce à cette réunion suprême en lui des trois vertus, d'où toute vie découle, la foi, l'espérance et l'amour, que le Christianisme prit subitement une si étonnante extension dans toutes les provinces du monde romain, et jusques chez les Barbares et des nations même alors inconnues. Comme une flamme de vie céleste, il animait toute créature, rafraichissait toute veine, embrasait tout cœur d'un égal enthousiasme; aussi, tous les Chrétiens étaient-ils égaux, c'est-à-dire saints et pleins du Christ... »

An 1775. — *Bullet.*

Cet écrivain a publié un ouvrage très-important, qui a été traduit en anglais par Salisbury, Il a pour titre : *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens.*

Cet ouvrage, si utile à consulter, a été reproduit presque en entier dans la *Raison du Christianisme*, publiée par M. de Genoude. On y trouve consignés les faits les plus remarquables, relatifs à l'établissement du Christianisme; entre autres, la fameuse Lettre de Pline à Trajan, et la réponse de cet empereur à Pline.

Au sujet de l'empereur Alevandre Sévère, l'auteur dit: « Alexandre Sévère, cousin d'Héliogabale, fut élevé à l'empire, l'an 222. Lampride décrit ainsi sa manière de vivre: « Sa première occupation, quand il était levé, était d'aller adorer et sacrifier dans une espèce de temple qu'il avait dans le palais, où il avait mis les statues des meilleurs empereurs, des plus gens de bien, des âmes les plus saintes, parmi lesquelles étaient Apollonius, le Christ, Abraham et Orphée, qu'il honorait comme des dieux.

« Ce prince ne se contenta pas d'adorer Jésus-Christ en particulier, il voulut encore lui élever un temple et le faire recevoir au nombre des dieux. Il conserva aux Juifs leurs priviléges, et laissa vivre les Chrétiens en liberté.

« Non-seulement il les laissa vivre en liberté, mais encore il les favorisa. »

Nous sommes forcés de renvoyer le lecteur à l'excellent livre de Bullet; nous nous contenterons d'en citer la conclusion :

« Les Juifs et les païens, dit Bullet, nous font un double aveu; ils reconnaissent formellement la réalité des prodiges de Jésus et de ses disciples, et ils nous fournissent les faits dont nous avons formé l'Histoire de l'établissement du Christianisme; faits qui supposent nécessairement la réalité de ces prodiges.

« Des faits, avoués par ceux qui ont le plus grand intérêt de les contredire, sont incontestables. Les prodiges de Jésus et de ses disciples ont donc le plus haut degré de certitude.

« Il est prouvé que Dieu est auteur de ces prodiges; Dieu a donc autorisé et établi la religion chrétienne.

« Or, une religion qui a pour soi le témoignage et l'approbation de la Divinité, qui est même l'œuvre de la Divinité, est nécessairement vraie.

« Donc la religion chrétienne est véritable.

« Que le Dieu tout-puissant, qui, pour établir le Christianisme, n'a voulu employer que des instruments faibles, daigne continuer ce prodige, en se servant de cet ouvrage pour faire sentir la vérité de notre sainte religion à tous ceux qui ont le malheur d'en douter ou de la combattre. »

An 1780. — *Jean-Jacques Rousseau.*

Tout le monde connaît ce passage de Rousseau sur l'Evan-

gile et son divin auteur : « Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. (Emile, tom. 4., p. 105.) »

« La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation! Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronique au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint jusqu'au bout son personnage; et si cette mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exem-

ples. Aristide avait été juste avant que Socrate eut dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eut fait un devoir d'aimer sa patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eut loué la sobriété; avant qu'il eut défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les anciens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple?.....

La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus terrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile soit inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est, qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérités si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

« Nous reconnaissons l'autorité de Jésus-Christ, parce que notre intelligence acquiesce à ses préceptes et nous en découvre la sublimité. Elle nous dit qu'il convient aux hommes de suivre ces préceptes, mais qu'il était au-dessus d'eux de les trouver. Nous admettons la révélation comme émanée de l'esprit de Dieu sans en savoir la manière; pourvu que nous sachions que Dieu a parlé, peu nous importe d'expliquer comment il s'y est pris pour se faire entendre. Ainsi, recon-

naissant dans l'Evangile l'autorité divine, nous croyons Jésus-Christ revêtu de cette autorité ; nous reconnaissons une vertu plus qu'humaine dans sa conduite, et une sagesse plus qu'humaine dans ses leçons. Voilà ce qui est bien décidé pour nous. Nous ne respectons pas précisément ce livre sacré comme livre, mais comme la parole et la vie de Jésus-Christ..... (*Lettres de la Montagne*, liv. 4.)

An 1785. — *Joseph de Maistre.*

Dans son écrit : *Divinité de la religion chrétienne, prouvée par ses triomphes sur la philosophie moderne*, cet illustre écrivain s'exprime ainsi au sujet du catholicisme : « Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée ; et à s'en tenir même au christianisme, aucune institution dans l'univers ne peut lui être opposée....... Qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux, et révélant des dogmes incompréhensibles, crue pendant dix-huit siècles d'une grande partie du genre humain, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une secte ennemie qui n'a cessé de régner depuis Celse jusqu'à Condorcet ?.....

« Le christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants ; et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu.

En parlant de l'état de la religion en France après les saturnales révolutionnaires, de Maistre dit : « Les temples sont fermés ou ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés ; on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes ; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies ; et sur ces autels que la foi antique environna de chérubins éblouissants, on a fait monter des prostituées nues. Le philosophisme n'a donc plus de plaintes à

faire ; toutes les chances humaines sont en sa faveur ; on fait tout pour lui et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; » mais enfin il aura vaincu. Il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible, plus pur et plus vigoureux ; si l'hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le fils de la terre et l'étouffe dans ses bras, oh ! alors, il faudra dire : *le Christ commande, il règne, il est vainqueur.* »

An 1790. — *Laharpe.*

Laharpe, dans son livre intitulé *Apologie de la Religion Chrétienne*, (2e partie, chap. 1r.) développe avec beaucoup de force la proposition suivante :

Le monde existe, donc il y a un Dieu.

Le Christianisme existe, donc il est divin.

Ces deux enthymêmes sont également vrais et par la même raison.

Voilà le développement de ces deux arguments :

1°. Le monde existe ; or, tout ce qui existe a une cause première que l'on nomme Dieu. Donc il y a un Dieu.

2°. L'existence du Christianisme se rattache à la mission du Christ ; or, nous prouverons que la mission du Christ était divine. Donc, dans son origine le christianisme est divin.

Le Christianisme existe ; or, son existence suppose son établissement ; or, il n'a pu être établi par les apôtres sans le secours divin. Donc, à cause de la liaison nécessaire entre l'existence actuelle du Christianisme et son établissement, liaison que nous prouverons vraie, le christianisme est divin.

Ce sont là les trois rapports sous lesquel est développé l'enthymême dans les trois paragraphes de ce chapitre.

Observez que ces trois sens s'appliquent : 1° à l'œuvre du Christ, 2° à l'opposition que le Christianisme a trouvée avant d'arriver jusqu'a nous ; 3° à l'œuvre des apôtres dont l'auteur lie et rapporte les faits à l'époque actuelle, car la mission divine de Jésus-Christ est aussi prouvée qu'un autre fait historique quelconque.

Plus loin, en parlant des miracles du Christ, Laharpe s'exprime ainsi : « on nous dispensera, je pense, de parler des rêveries du Paganisme, et si parmi les dogmes qu'enseignent Zoroastre dans la Perse, Brama dans l'Inde, Osiris en Egypte, Odin dans le Nord, il se trouve quelques faits merveilleux, ce que nous connaissons de leurs livres, montre assez qu'ils n'ont pas pris plus de soin pour constater ces prétendus merveilles que l'auteur des contes Arabes. Il en est de même de Mahomet et de son Alcoran. Sans le sabre des musulmans, il est évident que ses voyages sur l'Alborac, et la lune qu'il mit dans sa manche, n'auraient pas fait grande fortune.

Voyez les miracles du Christ, un lépreux l'adore et lui dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — Je le veux, soyez guéri. » Un chef de la synagogue l'adore et lui dit : « Ma fille est morte ; mais venez, imposez lui les mains, et elle vivra. Jésus touche la main de la jeune fille et elle vit. « Des aveugles se présentent à lui et il leur dit : « Croyez vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? — Oui, Seigneur. » Il touche leurs yeux. « qu'il vous soit fait selon votre foi. »

C'est ainsi qu'il passait en faisant du bien : *pertransiit benefaciendo*, et en le faisant souverainement, il guérit les corps et il guérit en même temps les âmes : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis, » dit-il au paralytique qu'on lui présente : Ces paroles blessent les Pharisiens. » « Cet homme blasphème, disent-ils ; qui peut remettre les péches, si ce n'est Dieu seul ? et ils avaient raison : l'homme-Dieu répond à leurs pensés : « pourquoi avez-vous de mau-

vaises pensées dans vos cœurs ? quel est le plus facile ou de dire à cet homme : vos péchés vous sont remis, ou de dire : levez vous ! »

Voici ce qu'il dit sur la destruction du temple et l'impossibilité qu'il y eut de le reconstruire. « Mais j'entre, dit-il, dans le sens et la manière de voir de nos adversaires, et je prends en témoignagne ce Julien, qui, lui aussi demandait des miracles, mais plus grands que ceux à la vérité desquels il croyait, qui en vit et qui ne se convertit pas pour cela. Sa main sacrilége, pour donner un démenti à ce grand miracle à jamais subsistant de la réprobation du peuple juif, avait entrepris de réédifier le temple.

Les Juifs, accourus des quatre coins du monde, servirent sa fureur avec un zèle qui tenait de l'obstination; repoussés par les flammes qui dévoraient les fondement de l'édifice et les dispersaient au loin, trois fois et quatre fois ils essayèrent d'accomplir l'œuvre qu'ils avaient entreprise, et toujours repoussés par les flammes, qui enfin dévorèrent les travailleurs, ils furent obligés d'y renoncer. Ce ne sont point ici des faits douteux ; ils appartiennent à l'histoire ; ce sont les païens qui les rapportent, et entre autres Ammien-Marcellin, le plus accrédité de tous par sa véracité. Nombre de Juifs se convertirent à la foi chrétienne. »

An 1799. — *Duvoisin.*

Duvoisin, ancien professeur de Sorbonne et vicaire-général de Laon, est mort évêque de Nantes, sous l'empire. On lui doit un ouvrage remarquable : la *Démonstration évangélique*. Il a de plus écrit deux livres snr l'authenticité de l'ancien et du nouveau Testament.

Dans sa *Démonstration évangélique*, Duvoisin, en parlant des miracles de Jésus-Christ, réfute Voltaire par Jean-Jacques Rousseau : « Selon Voltaire, dit-il, et la plupart des

incrédules, les lois de la nature sont des lois éternelles, mathématiques, immuables, fondées sur l'essence de la matière; Dieu ne peut y déroger; l'idée de miracle renferme une contradiction manifeste.

« Je ne perdrai pas le temps à réfuter cette vaine métaphysique, empruntée des matérialistes, et qui mène droit à l'athéisme. Je suppose que vous croyez à l'existence d'un premier Etre, créateur de la matière, principe du mouvement, auteur, législateur et gouverneur de l'univers. Or, la possibilité des miracles est une conséquence nécesaire du dogme de la Divinité. « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée, répond Jean-Jacques Rousseau, serait impie, si elle n'était absurde (J.-J. Rousseau, Lett. de la Montagne). Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer..... »

« Il y aurait de la témérité à soutenir que Dieu ne peut se révéler aux hommes, soit pour les instruire, soit pour leur signifier ses volontés; ce serait contredire sans aucune preuve l'opinion de tous les peuples de la terre, qui n'ont jamais connu que des religions positives ou supposées révélées.....

« Il n'est point d'autre moyen propre à constater une révélation divine que les miracles. Ce qui ne sortirait pas de l'ordre naturel ne prouverait point l'intervention du maître de la nature.

« La preuve qui résulte des miracles, en faveur d'une révélation divine, est infaillible; elle est à la portée de tous les hommes. Elle impose par son éclat, prévient les raisonnements, et tranche les difficultés : *Miraculis conciliatur autoritas*, *autoritate fides imperatur* (Saint Augustin).

« Qu'un homme, dit Rousseau (*Emile*, t. 3, p. 95), vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie!

J'ordonne au soleil de changer sa course; aux étoiles, de former un autre arrangement; aux montagnes, de s'aplanir; aux flots de s'élever; à la terre de prendre un autre aspect. — A ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature? elle n'obéit point aux imposteurs...... »

« Vous n'exigerez pas que les miracles de l'Evangile, la résurrection de Jésus-Christ, par exemple, soient plus certains et mieux prouvés que la mort de César. Quiconque douterait de ce dernier fait serait un insensé.... .

« Il y a, je l'avoue, cette différence entre la mort de César et la résurrection de Jésus-Christ, que l'une est un fait naturel et l'autre un fait miraculeux ; mais, aux yeux de la critique, cette différence doit être comptée pour rien. Ce n'est pas comme miracle, c'est comme fait sensible que la résurrection de Jésus-Christ est l'objet du témoignage de l'histoire. Pour les sens, un miracle est un fait naturel et ordinaire; il n'est un prodige et un phénomène surnaturel qu'à l'égard de la raison qui veut remonter à la cause, et ne la trouve que hors de la nature. Jésus, marchant et conversant avec ses disciples, trois jours après sa mort, n'était pas pour leurs sens un objet différent de Jésus, parlant et agissant avant sa passion.

« Quoique puissent dire les sophistes, si j'avais vu Lazare sortir du tombeau à la voix de Jésus-Christ, je sens qu'il m'eût été impossible de ne pas croire fermement au miracle. J'y croirai également, si je suis convaincu par des preuves historiques indubitables que d'autres ont été témoins de ce grand spectacle. Tel est le véritable état de la question : il s'agit de faits et non de raisonnements; c'est l'histoire et l'histoire seule qu'il faut consulter. »

Nous indiquerons très-sommairement les principales propositions démontrées par le même auteur, dans ce qu'il dit sur l'*Authenticité des livres du nouveau Testament.*

« Toutes les sectes chrétiennes, dit Duvoisin, quoique di-

visées sur d'autres points, font également profession de croire que les livres du nouveau Testament sont les ouvrages des apôtres et des disciples dont ils portent les noms. Or, pourquoi, et sur quel principe de critique rejetterais-je un témoignage aussi unanime et aussi éclairé?..

Dans une question de cette nature, la tradition constante, la foi publique de l'Eglise chrétienne est décisive. C'est par l'opinion publique de l'antiquité que nous savons certainement qu'Homère, Thucydide, Xénophon, Tite-Live, sont les véritables auteurs des chefs-d'œuvre qui portent leurs noms. Nous admettons l'authenticité des écrits de Confucius, et celle de l'Alcoran, sur le témoignage des Chinois et des Mahométans.....

« En remontant de siècle en siècle jusqu'au temps des apôtres, je trouve un nombre infini d'écrivains qui citent, traduisent, expliquent, commentent les livres du nouveau Testament. Je ne parle pas des écrivains postérieurs au troisième siècle de l'ère chrétienne; car il n'est point d'incrédule qui ne convienne que, depuis cette époque, l'authenticité du nouveau Testament n'a souffert aucune contradiction...

Vers le milieu du second siècle, je vois saint Justin, qui, dans un écrit adressé à l'empereur Antonin, parle de l'usage établi parmi les Chrétiens, de lire, dans les assemblées religieuses, les écrits des prophètes et des apôtres. Or, quels sont ces *écrits des apôtres,* dont la lecture publique faisait partie du culte chrétien, dès le temps de saint Justin? Il ne faut pas le demander; on voit bien que ce sont les mêmes qui se lisaient du temps de saint Irénée, de Tertullien et d'Origène; les mêmes, par conséquent, qui se lisent encore aujourd'hui, et qui sont la base de notre liturgie. Mais ces lectures avaient commencé avant le temps de saint Justin, puisqu'il en parle comme d'un usage reçu dans toutes les églises. Ce n'est pas trop de trente à cinquante ans pour qu'une coutume semblable s'introduise dans une multitude

d'églises disséminées en Italie, en Grèce, dans l'Asie mineure, dans les Gaules, dans toutes les régions du monde connu. Or, trente à cinquante ans avant Justin, nous touchons au siècle des apôtres, et nous recevons ces écrits des mains de leurs disciples immédiats.....

Dans ce grand nombre d'hérétiques, qui se sont montrés presque aussitôt après la mort des apôtres, les uns admettaient, les autres rejettaient l'autorité des livres du nouveau Testament; mais tous, même ceux de la dernière classe, reconnaissent leur authenticité.

« Héracléon, Ptolémée, Valentin, établissaient leurs systèmes philosophiques et religieux sur des passages du nouveau Testament, qu'ils interprétaient à leur manière. Ils prétendaient que leur doctrine était celle des apôtres, et ne disputaient avec l'Eglise catholique que sur le sens de leurs écrits.

« Les Ebionites avaient un Evangile qu'ils appelaient l'*Evangile selon les Hébreux;* lequel, au rapport de saint Jérôme, qui l'avait vu, n'était autre chose que l'Evangile de saint Matthieu, légèrement altéré. C'étaient des juifs opiniâtrément attachés aux observances mosaïques. Saint Paul, qui avait enseigné l'inutilité de ces observances, n'était à leurs yeux qu'un déserteur de la loi; ils rejetaient ses épîtres, non comme supposées ou douteuses, mais comme hétérodoxes.....

« Les différentes sectes connues sous le nom de gnostiques ne contestaient nullement l'authenticité des écrits apostoliques.....

« De tous les anciens hérétiques, je ne vois que les Manichéens du quatrième siècle qui aient osé disputer contre l'authenticité des Evangiles. Il suffit de lire leurs objections rapportées par saint Augustin dans son livre contre Fauste, pour voir qu'ils ne s'appuient sur aucun principe de critique; qu'ils ne citent aucun témoignage de l'antiquité, et qu'ils ne

produisent d'autre preuve que l'opposition de leur doctrine avec celle des Evangiles.....

« Il est certain que les Juifs n'ont jamais contesté l'authenticité des Evangiles; on ne voit rien, ni dans les rabbins, ni dans les deux Thalmuds, ni dans le dialogue de saint Justin avec le juif Tryphon, qui donne lieu de le croire. Le silence, en pareil cas, vaut un aveu. Les Ebionites, qui appartenaient plus à la Synagogue qu'à l'Eglise, admettaient, comme on l'a dit, l'Evangile selon saint Matthieu.

« Pour ce qui est des païens, on sait quels philosophes combattaient le Christianisme. Il nous reste divers fragments de Celse, d'Hiéroclès, de Porphyre et de l'empereur Julien. Nous savons comment ces philosophes ont été combattus et réfutés par Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme et saint Cyrille d'Alexandrie..... L'authenticité des Evangiles n'entre pour rien dans cette controverse; ni les philosophes ne l'attaquent, ni les apologistes ne la défendent. Les philosophes avaient bien cependant connaissance des Evangiles. Celse et Porphyre en rapportent plusieurs traits; Julien les cite souvent. Celui-ci disait, dans un édit contre les Chrétiens: « Qu'ils aillent dans les conventicules des Galiléens, et que là ils expliquent Luc et Matthieu..... »

« Non-seulement au temps de Julien, mais dans le siècle précédent, les païens étaient convaincus de l'authenticité des Evangiles. Je n'en veux pas d'autre preuve que cet édit de Dioclétien, qui ordonnait aux Chrétiens, sous peine de mort, de livrer leurs Ecritures. Le raisonnement et la critique, ne pouvant rien contre les monuments du Christianisme, il fallut recourir à la violence; et l'on s'efforça d'anéantir des écrits qu'il était impossible de réfuter. »

Dans le chapitre des *Miracles de Jésus-Christ*, l'auteur de la *Démonstration évangélique* s'exprime ainsi: « Je remarque dans les miracles de Jésus-Christ deux caractères principaux: Leur importance et leur publicité.

« Considérés, soit en eux-mêmes, soit dans leurs conséquences, ce sont des faits de la plus haute importance. Par eux-mêmes, ils présentaient le spectacle le plus magnifique, le plus extraordinaire que l'on eût jamais vu. Un météore brillant avait annoncé la naissance de Jésus; les anges l'avaient célèbrée; du fond de l'Orient, les sages étaient venus se prosterner devant son berceau; plus d'une fois une voix céleste le proclame Fils de Dieu. On le voit marcher sur les flots et commander à la tempête; avec quelques pains et quelques poissons, il rassassie des milliers de personnes; par une seule parole, il guérit des démoniaques, des aveugles, des lépreux, des paralytiques; à sa voix, les morts sortent du tombeau. Il expire, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le voile du temple se déchire; jusque dans sa mort, il se montre le maître de la nature....

« Un second caractère des miracles de Jésus-Christ, c'est leur publicité, leur notoriété, leur évidence. Ce n'étaient pas de ces merveilles équivoques et momentanées, qui laissent douter si l'œil du spectateur n'a pas été trompé par des illusions ou ébloui par des prestiges. Ni les ressources de la nature, ni l'industrie humaine ne peuvent atteindre à ces guérisons subites et durables que Jésus opérait d'un seul mot. De pareilles œuvres portent l'empreinte manifeste d'une vertu surnaturelle...

« A l'évidence, à l'éclat des œuvres, se trouve réunie la publicité des lieux et des personnes. Les miracles de l'Evangile ne sont pas comme ces faux prodiges que l'on affecte de leur comparer, des faits obscurs et clandestins qui se dérobent au grand jour, et dont on ne cite qu'un petit nombre de témoins affidés et justement suspects : *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* (Act., XXVI). C'est dans toutes les villes de la Palestine, à Jérusalem, dans les places publiques, dans le temple, à l'époque de ces fêtes solennelles qui rassemblent toute la nation, que Jésus fait éclater

sa puissance. Ceux qui en ont ressenti les effets sont désignés par leur nom, par leur demeure, par leur profession; ils habitent, après leur guérison, les villes, les bourgades, qui les ont vus malades. On accourait pour voir Lazare ressuscité; et les chefs de la Synagogue cherchaient à le faire périr, « parce qu'il était cause qu'un grand nombre de Juifs croyaient en Jésus. »

« Des miracles aussi publics, qui n'eussent été que le produit de l'artifice ou l'effet de l'illusion, n'auraient pas résisté à un examen légal dirigé par des hommes puissants, et souverainement intéressés à dévoiler l'imposture. S'il paraissait trop difficile de les attaquer tous, il suffisait d'en réfuter un seul pour acquérir le droit de s'inscrire en faux contre tous les autres...

« Cependant je trouve deux conjonctures remarquables, où les chefs de la Synagogue commencent une information; mais bientôt ils se voient forcés de la suspendre, parce qu'elle les couvre de confusion. C'était à l'occasion d'un aveugle-né, à qui Jésus avait rendu la vue, et d'un boiteux guéri par les apôtres à la porte du temple. Ces deux faits sont racontés avec toutes leurs circonstances dans l'Evangile de saint Jean, chap. 9......

Saint Justin et Tertullien, dans leurs apologies, en appellent à une relation de la mort et des miracles de Jésus-Christ, que Pilate avait envoyée à Tibère. Nous apprenons d'Eusèbe que l'empereur Maximin, l'un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens, fit composer et répandre dans tout l'empire de faux actes, sous le nom de Pilate, remplis de calomnies et d'invectives contre Jésus-Christ. Les actes véritables avaient disparu. Mais ces faux actes, dont les Chrétiens n'eurent pas de peine à démontrer l'imposture, prouvent du moins qu'il y en avait eu de véritables, comme le disent saint Justin et Tertullien.

« Chalcidius, dans son Commentaire sur le *Timée* de Pla-

ton, parle de l'étoile qui conduisit des sages de la Chaldée aux pieds d'un Dieu qui venait de naître.

On trouve, dans les *Saturnales de Macrobe*, un mot de l'empereur Auguste, qui confirme ce que dit saint Matthieu du massacre des enfants nés à Bethléem et aux environs. « Il vaut mieux, dit ce prince, être le pourceau d'Hérode que son fils. » On lui avait rapporté qu'un fils d'Hérode avait été enveloppé dans le massacre général. Ce passage de Macrobe est important, surtout en ce qu'il détruit l'argument négatif qu'on voudrait tirer du silence de Josèphe.

Phlégon, l'affranchi de l'empereur Adrien, cité dans la chronique d'Eusèbe, avait fait mention de l'éclipse, ou, pour mieux dire, de l'obscurcissement du soleil, et des tremblements de terre qui signalèrent le moment où Jésus expira. Il parle de cette éclipse comme d'un phénomène dont il n'y avait pas d'exemple, parce qu'en effet elle eut lieu au temps de la pleine lune; et il la rapporte à l'an 4 de l'olympiade 202, qui est l'année même de la mort de Jésus-Christ. Throllus, autre écrivain païen du premier siècle, cité aussi par Eusèbe, avait dit la même chose. Tertullien, dans son Apologétique, assure que ce prodige avait été connu à Rome et consigné dans les registres publics : *Eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis.* »

Duvoisin poursuit l'œuvre de sa *Démonstration* avec la même logique et la même science, au sujet de la Résurrection de Jésus-Christ et des Miracles des apôtres.

An 1800. — *Erskine.*

Le célèbre ouvrage de lord Erskine : *Des preuves intrinsèques de la vérité du Christianisme* a été traduit en français (1829) sur la neuvième édition publiée à Londres.

« Il existe, dit Erskine, dans notre nature, un principe qui repousse les faits sans explication ou qui manquent en-

tre eux de connexité. Ce principe nous porte à réduire en théorie les éléments de nos connaissances afin de former dans notre esprit quelques systèmes de causes capables de nous rendre raison des effets dont nous sommes témoins. Nous ajoutons foi ou nous refusons de croire à la vérité de tout système qui nous est offert selon qu'il nous paraît susceptible ou non de fournir l'explication qui est l'objet de nos recherches. Nous avons la perception instinctive que les phénomènes de la nature sont liés entre eux par une relation de cause et d'effet; et nous avons en même temps le désir instinctif de classer et de coordonner conformément à cette relation si frappante, la masse, en apparence confuse, des faits dont nous sommes environnés......

Il faut que nous connaissions le mode d'action qu'observent ordinairement les causes pour être capables de les combiner en une théorie dont notre esprit ait lieu de se trouver satisfait.

C'est sur ce mode de raisonnement qu'est fondée notre conviction, que les divers phénomènes des corps célestes sont le résultat du principe ou de la loi de gravitation.......

Il y a une autre manière de raisonner qui diffère de celle qu'on vient de décrire, mais qui néanmoins s'en rapproche de bien près; elle consiste, au lieu de remonter des effets à une cause, à redescendre de la cause à ses effets. Une fois que nous sommes convaincus de l'existence d'une cause et que nous connaissons la marche habituelle de ses opérations, nous sommes disposés à croire aux autres effets qu'on lui attribue dès qu'une sorte de connexion nous paraît exister entre la cause et ses autres effets. »

Erskine suppose qu'un homme qui aurait vu la machine à vapeur raconte ce fait à Archimède. Celui-ci, en vertu du mode de raisonnement indiqué ci-dessus, parviendra à construire lui-même une autre machine à vapeur.

Erskine dit ensuite : « Nous raisonnons, quant à l'intelli-

genèse des actions, de même qu'en ce qui concerne leur moralité. Quand nous voyons un objet accompli au moyen d'un plan évidemment disposé pour cette fin, nous attribuons la formation de ce plan à une intention intelligente. Dans ce cas aussi, notre raisonnement va de la cause à l'effet, et nous concluons qu'une intelligence supérieure, se combinant avec le désir d'obtenir certain résultat, doit concevoir et exécuter quelque plan adapté à l'accomplissement de cet objet spécial...

Ainsi, dans un système qui se propose une révélation venant des cieux, qui renferme l'histoire des transactions de Dieu avec les hommes, et qui doit nous développer à l'égard du développement moral de cet univers des vérités dont la connaissance et la foi nous conduiront au bonheur ici-bas et dans le monde à venir, alors, sans doute, nous trouverons, si les prétentions de ce système sont bien fondées, des preuves de son authenticité tout à fait indépendantes des témoignages extérieurs qui serviraient en outre à l'attester...

Dans l'hypothèse d'Archimède et de la machine à vapeur, le jugement qu'on a supposé s'établissait sur la conviction d'Archimède, que des causes déterminées doivent produire des effets analogues, et sur son expérience, que les causes, assignées par le voyageur, étaient dans l'ordre naturel, immédiatement suivies des effets qu'on leur attribuait....

De même la perfection morale des doctrines de la Bible est le fondement sur lequel repose en partie la preuve de son authenticité et de son importance. Quelque soit le principe de croyance qui tende au progrès réel de la perfection morale, ce principe possède jusqu'à un certain point le caractère de la vérité. J'entends par la perfection morale, la connaissance de ce qui est bien, accompagnée de l'amour et de la pratique de ce qu'on a jugé ainsi. Une pareille qualité implique nécessairement des notions justes sur nos rapports avec les êtres dont nous sommes environnés. »

Tel est le genre d'argumentation qu'Erskine applique à

toutes les vérités du christianisme, puis il dit en parlant du Christ : « Si le Christ n'a été qu'un prédicateur inspiré, sa mort a bien peu d'importance pour nous ; car elle n'offre aucune démonstration de la bonté de Dieu, et conséquemment ne peut ni rendre la paix à une conscience troublée, ni exciter une affection reconnaissante. Elle ne donne aucune juste mesure du crime et du danger qu'entraîne le péché, et par conséquent elle ne peut inculquer fortement l'idée de la malignité qui lui est inhérente; l'on perd ainsi tout le bienfait du christianisme considéré comme une démonstration palpable du caractère divin. De cette manière encore, tous les passages de l'Ecriture qui, au nom de la mort du Christ, sollicitent avec tant de force notre gratitude, notre vénération, notre confiance filiale, deviennent des mots vides de sens : car si le Christ n'est pas Dieu, il n'y a aucune connexion naturelle ou nécessaire entre l'excitation à ces sentiments et la foi au sacrifice de Jésus; tandis que dans la supposition contraire cette connexion devient claire et irréfragable...

Si nous discernons, ajoute Erskine, dans la révélation chrétienne, cette harmonie, qui est le sceau que Dieu lui a imprimé, nous ne ferons pas difficulté d'admettre les preuves extérieures par lesquelles il a attesté au monde cette révélation; et bien que nos connaissances ou notre disposition ne nous permettent pas de suivre les arguments qui appuient ces miracles, cependant, si nous sommes convaincus que la vertu salutaire des doctrines de l'Evangile est adaptée aux nécessités et aux infirmités de notre nature, nous n'hésiterons pas à l'attribuer au grand médecin des âmes et à y recourir comme à la source de notre santé spirituelle. »

Un autre ouvrage d'Erskine, l'*Essai sur la Foi*, a obtenu le plus grand succès en Angleterre. Ce *Traité de la Foi* et le traité des *Preuves intrinsèques de la vérité du Christianisme*, doivent fixer l'attention de tous les esprits élevés. Forcés de nous restreindre dans nos citations, nous ne pou-

vons que recommander ici l'*Essai sur la Foi* où l'on trouve un grand nombre de passages admirables au sujet de la divinité de Jésus-Christ. « Nous lisons dans les Ecritures, dit lord Erskine : Car nous devons reconnaître que l'homme est justifié par la foi dans les décrets de la loi. En effet, c'est la grâce qui vous a sauvé par la foi; et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu. (Ephés. 2-8). C'est dans l'Evangile que nous est révélée la justice de Dieu, selon les différents degrés de notre foi, ainsi qu'il est écrit : « Ce juste vit de la foi (Rom. 1-17). Qui croit au Fils à la vie éternelle. (Saint Jean, 3-36.)

« Un homme sincère, dit Erskine, dans sa croyance, est bien certainement exempté du reproche de déception et d'hypocrisie; mais sa sincérité, sa droiture, ne rendra pas bon ce qui est mauvais; elle ne fera pas changer le sens véritable de la Bible, elle n'altèrera pas la volonté de Dieu. « Comprends-tu bien ce que tu lis? » fut la question que Philippe adressa à l'*Eunuque*. C'est une question que tous ceux qui lisent la Bible devraient s'adresser à eux-mêmes avec le plus grand soin. Car il est dit dans la parabole du semeur : « Si celui qui entend la parole d'en haut, ne la comprend pas, alors vient l'esprit de ténèbres qui emporte la semence mise au cœur de cet homme. »

Les Juifs croyaient à l'autorité et à l'inspiration en vertu desquelles parlait Moïse, ils avaient pour son nom et son caractère beaucoup plus de vénération que n'en montrent la plus grande partie de ceux qui se disent chrétiens; et cependant, celui à qui toutes les pensées du cœur sont connues a dit : « Les Juifs n'ont pas cru à Moïse; car, si vous aviez cru à Moïse, dit Jésus-Christ, vous me croiriez, puisqu'il a écrit à mon sujet. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles? » Jésus-Christ ne veut pas dire ici que les Juifs n'ont pas cru que Dieu même parlât par la bouche de Moïse, il nie seulement qu'ils aient cru

au vrai sens que leur présentait Moïse. Ils ne l'ont pas compris, et par conséquent ils n'ont pu le croire; ils ont cru à leur propre interprétation de la loi, ils n'ont pas cru au sens, à l'intelligence réelle que Moïse avait mise dans cette loi. (Erskine. — *Essai sur la Foi.*)

La mort de Jésus-Christ, dit encore Erskine, qui est le point central auquel viennent aboutir tous les faits contenus dans l'Evangile, nous est représentée comme une expiation des péchés de ce monde réclamée par une sainteté infinie et accordée par un amour également infini. « Il a, par la grâce de Dieu, souffert la mort pour chacun des hommes. Lui seul a dépouillé le grand nombre des hommes de leurs péchés. » Ceci est la marque du jugement que Dieu a porté sur le crime du genre humain. La punition infligée au représentant des hommes sert de mesure aux iniquités dont il venait remplir la place. C'était un acte de justice. « Jésus-Christ est mort sous la sentence rendue par suite du péché. » Ici est un appel à la conscience, au sentiment que nous avons du bien et du mal, et nous ne pouvons comprendre cet appel que par les informations que notre conscience nous fournit. « Il y a là-dedans de l'amour, non parce que nous avons aimé Dieu; mais parce qu'il nous a aimé lui-même et qu'il a envoyé son Fils pour l'expiation de nos péchés. » Ce n'est pas une simple description, ni le secours d'un dictionnaire qui peuvent nous expliquer tout ceci. Pour le comprendre, il faut que nos âmes se mettent en contact avec l'état de réprobation et de ruine dont l'expiation nous délivre, et en même temps avec la miséricorde qui a conçu ce plan d'expiation. Rien n'est plus aisé que de dire et de répéter des mots... » (Idem, idem.)

Notre Seigneur, en priant pour ses disciples, dit : « La vie éternelle consiste à savoir que toi seul es le vrai Dieu, et Jésus-Christ celui que tu as envoyé, » c'est-à-dire : le secret de la vie éternelle, de la sanctification et du bonheur doit se

trouver dans ces principes du caractère divin que l'œuvre du Christ a manifestés. L'amour sans bornes qui a livré l'agneau au brûlant sacrifice, cette sainteté pure et redoutable qui a requis l'expiation, l'identité éternelle d'une séparation de Dieu et de la séparation du bonheur, d'un retour à Dieu et du retour au bonheur, voilà la leçon de la croix, là nous voyons se réaliser la glorieuse vision de Malachie.

« Ces vérités constituent l'Evangile; elles doivent être comprises pour être crues, et senties pour être comprises. (Idem. — Idem.)

An 1802. — *De la Luzerne.*

M. de la Luzerne, évêque de Langres, député du clergé aux états-généraux, et cardinal. Il a publié, entre autres, un ouvrage ayant pour titre : *Instructions pastorales sur l'excellence de la religion.*

M. de la Luzerne a traité d'une manière très-profonde la question de la résurrection de Jésus-Christ, en tant que le miracle peut être contesté par les incrédules.

Après avoir relevé les faits qui sont avoués des deux parts, M. de la Luzerne dit : « De la double relation soit des apôtres soit des disciples, s'ensuit aussi la certitude de deux faits : le premier que le corps de Jésus-Christ était dans le tombeau, le samedi au matin; le second, qu'il n'y était plus le dimanche matin. La précaution prise par les Juifs le samedi, de mettre un scellé et des gardes au tombeau, aurait été ridicule s'ils n'avaient pas su que le corps y était. L'assertion répandue par eux le dimanche aurait été tout aussi absurde si le corps y était resté. Il est donc certain que c'est dans l'intervalle du samedi matin au matin du dimanche, que le corps de Jésus-Christ a disparu du tombeau. La question entre les apôtres et les Juifs, de même qu'entre nous et les incrédules, se réduit à savoir si c'est la résurrection racon-

tée par les Evangélistes, ou l'enlèvement raconté par les gardes que l'on doit croire....

Nous avons donc deux moyens de prouver la vérité de la résurrection; le premier est de faire voir que le témoignage des apôtres réunit tous les caractères qui peuvent lui imprimer la certitude; le second est de montrer que le récit des Juifs est une fable absurde. »

Après avoir démontré que les apôtres ont été sincères et de bonne foi, et que le contraire ne peut se supposer, il ajoute: « De toutes ces raisons, il s'ensuit évidemment qu'il est impossible de regarder les témoins de la résurrection comme des imposteurs, et qu'il est au contraire très-certain qu'ils étaient entièrement persuadés de ce grand miracle qu'ils publièrent; dès qu'il est démontré qu'ils n'ont été ni trompeurs ni trompés, leur narration réunit toutes les qualités qui produisent la certitude, et il ne peut rester à un esprit raisonnable aucun doute sur la vérité de la résurrection. »

L'enlèvement du corps par les apôtres est un fait inadmissible. « La manière dont on prétend, dit M. de la Luzerne, que les apôtres ont exécuté leur coup, suppose en eux deux choses contradictoires, une dextérité incroyable pour tirer subitement le corps du tombeau, et une extrême maladresse dans leurs mesures. On veut qu'ils aient perdu la nuit du vendredi au samedi, temps où il n'y avait pas encore de garde au tombeau, et qu'ils soient venus dans la nuit suivante, lorsque le tombeau était entouré de soldats. Du moment où le sépulcre a été gardé, l'enlèvement a été impossible; et c'est alors qu'on veut qu'il ait été exécuté. Il faut de plus, dire qu'après être venus à bout de retirer le corps du tombeau, au lieu de s'enfuir sur le champ, comme ils devaient en être très-pressés, et d'emporter le corps dans l'état où il était, les disciples se sont amusés à déposer les linges et à les remettre en ordre, et qu'ils ont perdu à cette inutile opération un temps qui devait leur être bien précieux.

L'aveu des soldats qui gardaient le corps confirme la vérité de la résurrection. « Les soldats conviennent et répandent le bruit qu'ils se sont laissés aller au sommeil, et qu'ils ont laissé emporter pendant ce temps le corps qu'ils étaient chargés de garder. Ils sont donc convaincus, de leur propre aveu, d'une faute très-grave et très-punissable. On sait combien sont sévères les peines contre les militaires qui manquent à leur consigne. Nous voyons, très-peu de temps après, Hérode envoyer au supplice les soldats qu'il avait chargés de la garde de saint Pierre, parce que cet apôtre avait été tiré miraculeusement de sa prison. L'enlèvement du corps de Jésus-Christ était d'une bien plus grande conséquence, le délit de ses gardes bien autrement grave, l'intérêt du sanhédrin à les punir infiniment plus grand. Sa confiance trahie, l'enlèvement qu'il avait voulu prévenir effectué; les précautions qu'il avait prises, rendues inutiles, et tout cela par la faute de ses propres satellites, devait le remplir d'indignation contre eux; il avait tout pouvoir de leur infliger un châtiment si bien mérité, et cependant, il n'en fait rien; il ne leur inflige pas la plus légère punition, il ne leur fait pas la plus légère réprimande. Cette indulgence suppose donc que les chefs étaient convaincus de la réalité de la résurrection. »

Opinion générale du peuple de Judée sur la résurrection.

Il y a plus encore, quelques semaines après, les apôtres annoncent hautement dans Jérusalem, à tout le peuple qui y est rassemblé, la résurrection de leur maître. Dès leurs premières prédications, trois mille, cinq mille personnes sont converties. Le sanhédrin commence à s'effrayer de ce prodigieux succès; il se détermine à mander les apôtres... Ceux-ci vont donc être convaincus d'en avoir imposé sur le fait de la résurrection. En convainquant les apôtres de ce fait si grave,

par ce seul coup on fait tomber leur prédication, on anéa
tit leur parti, on ramène tous ceux qu'ils avaient pu
duire. Mais non, il ne sera pas dit un mot de ce prétendu
lit. Le seul reproche fait aux apôtres est de prêcher la
surrection; il n'est nullement question de ce qui aurait
infiniment plus grave, de l'enlèvement du corps, pour s
poser la résurrection.

An 1805. — *Napoléon.*

Napoléon n'aimait pas les Juifs, qu'il traita sévèrem
tout en leur faisant quelques concessions; il était en gr
défiance à l'égard des protestants, comme ennemis de l'
glise et recélant dans leurs dogmes le principe de l'insurr
tion. On le voit dans le passage suivant, où il rend un
éclatant hommage à l'Eglise de Jésus-Christ. Ce passage
extrait d'un mémoire dicté par lui, et adressé à la cour
Rome, en 1805 :

« Dieu a permis qu'un grand nombre de peuples osât ro
pre tous les liens de l'obéissance, et parmi ceux qui n'
pas été séparés, plusieurs ont écouté avidement les maxi
qui tendaient à détruire tout sentiment de religion, et
ébranler même les principes de la morale humaine. Le d
sordre allait croissant et tous les genres de mécréance éta
en honneur, lorsque Dieu, pour accomplir ses desseins,
suscité l'empereur. Celui-ci a d'abord, par l'autorité de s
exemple, arrêté le torrent des opinions dominantes; il a f
éclater hautement sa reconnaissance envers *Dieu, l'aute*
de ses victoires; et, à peine a-t-il été investi du suprême po
voir, qu'il a ouvert les temples, relevé les autels : par s
soins, trente millions de catholiques sont revenus à l'obé
sance envers le chef visible de l'Eglise de Jésus-Christ.

L'empereur rend grâce à Dieu d'avoir été choisi pour op
rer un tel bien; mais il est loin de croire qu'il ne reste rien

faire pour maintenir les résultats heureux de cette restauration. L'empire de la religion est rétabli ; cependant les opinions qui, pendant le cours de deux siècles, avaient incessamment travaillé à saper ses bases, ont conservé tous leurs dangers, toute leur force. Contre les attaques d'un tel ennemi le pouvoir et les richesses ne sont d'aucun aide.

Toujour fidèle au plan que l'empereur s'est fait dès le principe, il mettra sa gloire et son bonheur à être un des plus fermes soutiens du Saint-Siége, et un des plus sincères défenseurs de la prospérité des nations chrétiennes. Il veut qu'on place au premier rang des actions qui ont jeté de l'éclat sur sa vie, le respect qu'il a toujours montré pour l'Eglise de Rome, et le succès des efforts qu'il a faits pour lui réconcilier le cœur et la foi de la première nation de l'univers.

CINQUIÈME SECTION.

—

LES CONCILES.

An de Jésus-Christ 50. — *Concile des apôtres, tenu à Jérusalem.*

Il eut lieu à l'occasion des troubles qui agitaient l'Eglise d'Antioche, où quelques Chrétiens, qui avaient appartenu à la secte des pharisiens, soutenaient qu'il fallait circoncire les gentils, et leur faire observer la loi de Moïse. Saint Pierre fit l'ouverture de ce premier concile, en prononçant les paroles suivantes : « Mes frères, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a choisi pour faire connaître l'Evangile aux Gentils par ma bouche, afin qu'ils crussent ; et Dieu, qui connaît les cœurs, a rendu témoignage à leur foi, leur donnant le Saint-Esprit comme à nous, sans distinction. Pourquoi donc tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug, que nos pères, ni nous, n'avons pu porter ? Mais nous espérons être sauvés par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, aussi bien qu'eux. « Toute la multitude étant restée en silence après le discours de Saint Pierre, saint Paul et saint Barnabé racontèrent les miracles et les prodiges que Dieu avait faits par leur ministère chez les Gentils (Act. 15, 13).

An 196. — *Concile de Césarée, au sujet de la célébration de la Pâque.*

La question de la Pâque y fut examinée avec beaucoup

de soin, et il y fut arrêté que cette fête serait célébrée le dimanche. Les Pères y prouvèrent (saint Jérôme, liv. des *Hommes illustres*, p. 118)., par l'autorité d'une tradition non-interrompue depuis les apôtres, qu'on devait la célébrer ce jour-là. Le pape saint Victor convoqua vers le même temps un concile à Rome pour résoudre la même difficulté. On voyait encore du temps d'Eusèbe la lettre synodale du concile de Rome (Eusèb. *Hist. eccl.*, liv. 5, ch. 23, p. 190).

An 243. — *Concile d'Arabie.*

Dans ce Concile, Origène entre en conférence avec Bérylle de Bostres, évêque, qui était tombé dans plusieurs erreurs au sujet de la Divinité de Jésus-Christ. On voyait encore au temps d'Eusèbe les actes de tout ce qui s'était passé dans ce concile : les mémoires de Bérylle, le résultat et la décision du synode assemblé contre lui, les questions qui lui furent proposées par Origène, et les conférences qu'ils eurent ensemble dans l'église de Bostres. Socrate a invoqué l'autorité de ce concile pour prouver que le Verbe, en se faisant homme, a pris non-seulement un corps, mais aussi une âme humaine (Eusèb., *Hist. eccl.*, ch. 33, p. 231).

An 246. — *Concile d'Asie, contre les erreurs de Noétius.*

Cet hérésiarque enseignait que Jésus-Christ était la même personne que le Père. Il désavoua d'abord ses erreurs devant les prêtres d'Asie, qui l'avaient fait comparaître devant eux, mais il y retomba bientôt. Mandé de nouveau devant le concile, il persévéra dans son impiété, en disant quel mal il faisait, puisqu'il honorait Jésus-Christ, et qu'il ne reconnaissait qu'un seul Dieu qui était né, qui avait souffert et qui était

mort? Les prêtres lui répondirent qu'ils ne reconnaissaient non plus qu'un seul Dieu, mais qu'ils reconnaissaient aussi Jésus-Christ; qu'ils reconnaissaient le Fils, qui a souffert pour nous, qui est mort, qui est ressuscité le troisième jour, qui est assis à la droite du Père, qui viendra juger les vivants et les morts. Noétius fut retranché du sein de l'Eglise (Epiph. Hérés., 58, p. 489).

An 256. — *Concile de Carthage.*

Saint Cyprien présida ce concile. Cécile, évêque de Bilta, s'exprima ainsi : « Je ne connais qu'un baptême dans l'Eglise, et n'en connais point hors de l'Eglise. Cet unique baptême ne peut être que là où se trouve la véritable espérance et la véritable foi; car il est écrit : « Il n'y a qu'une foi, qu'une espérance et qu'un baptême. » Némésien de Thubunes démontra dans un long discours la nullité du baptême des hérétiques, et appuya son avis de plusieurs passages de l'Ecriture, en rapportant les paroles de saint Jean, où Jésus-Christ dit : « Si l'on ne renaît de l'eau et de l'Esprit, on ne peut entrer dans le royaume des cieux. »

An 263. — *Concile de Rome.*

Il fut assemblé par le pape saint Denis, au sujet de la doctrine qu'on attribuait à saint Denis d'Alexandrie, dans une lettre adressée par celui-ci au pape saint Sixte relativement à l'hérésie de Sabellius, qui niait l'incarnation, la descente aux enfers, la résurrection. Saint Denis d'Alexandrie avait écrit dans le même temps, au sujet de Sabellius, une lettre à Euphranor et à Ammone, dans laquelle, combattant ses erreurs, et voulant prouver contre lui la distinction des personnes divines, il insistait sur ce que Jésus-Christ a dit de lui-même : « Je suis la vigne, et mon Père le vigneron. »

Saint Denis d'Alexandrie répondit au concile par un ouvrage divisé en trois livres, intitulé : *Réfutation et Apologie*, où il se justifiait entièrement des erreurs qu'on lui attribuait (*Liv. des Synod.* p. 757).

An 264. — *Concile d'Antioche.*

Il eut pour objet de condamner les erreurs de Paul de Samosate, qui avait succédé à Démétrien dans le siége épiscopal d'Antioche, qu'il déshonora autant par le dérèglement de ses mœurs que par l'impiété de sa doctrine au sujet de Jésus-Christ et de sa Divinité. Il prétendait, entre autres erreurs, que Jésus-Christ n'avait commencé d'être que lors de la naissance de Marie, et qu'il avait reçu d'elle le commencement de son être. Il fallut convoquer successivement trois conciles pour convaincre d'erreur Paul de Samosate, qui laissait toujours espérer sa rétractation. Il fut déposé et excommunié par le concile (Eusèb., *Hist. eccl.*, liv. 7, ch. 30, p. 282).

An 321. — *Concile d'Alexandrie.*

Ce concile condamna Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, ou qui ne la croyait pas entière et conformément au dogme de l'Eglise. Au nombre des sectateurs d'Arius, figuraient deux évêques, Second de Ptolémaïde dans la Pentapole, et Théonas de Marmarique ; sept prêtres, Achillas, Aithale, Carpon, un autre Arius, Sarmate, Corès, Piste, et onze diacres.

An 325. — *Concile œcuménique de Nicée.*

On sait que, dans ce concile célèbre, les Pères assemblés, après avoir réfuté toutes les erreurs soulevées par les Ariens,

dressèrent cette profession de foi, qu'on appelle le Symbole de Nicée. Ce fut Osius, qui fut chargé de la rédaction, et Hermogènes, depuis évêque de Césarée en Cappadoce, de le transcrire et de le réciter devant le concile. Ce symbole est devenu le régulateur de la foi, surtout en ce qui concerne la divinité de Jésus-Christ, puisqu'il y est dit : « Nous croyons en un seul Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites dans le ciel et sur la terre. »

Ce grand et invincible Symbole, comme l'appelle saint Basile (Bas. Lett. 81, p. 174), seul capable de ruiner toutes sortes d'impiétés, a servi dans la suite de rempart contre tous les efforts du démon ; il a été comme un roc, contre lequel toutes les vagues de l'hérésie se sont brisées.

An 351. — *Grand Concile de Sirmium.*

Les évêques assemblés dans ce concile, ayant reconnu que Photin renouvelait les erreurs de Sabellius de Lybie et de Paul de Samosate, le déposèrent. Ils composèrent ensuite le célèbre Formulaire, dont nous citons ici quelques passages. Il commence ainsi : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-Puissant... et en son Fils unique, notre Seigneur, qui est né du Père avant tous les siècles ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre, visibles et invisibles ; qui est Verbe et sagesse, vertu et vie et vraie lumière ; qui, dans les derniers temps, a été fait chair pour nous, est né de la sainte Vierge, a été crucifié, est mort, est ressuscité, est monté au ciel. » Ce Symbole est suivi de vingt-sept formules d'anathèmes, dont la plupart sont dirigés contre ceux qui ne croiraient

pas à la divinité du Fils, telle qu'elle est annoncée dans le Symbole.

Tel est ce premier Formulaire de Sirmium, où saint Hilaire remarque, chez les évêques qui le composèrent, une attention extrême à rechercher la vérité; beaucoup de netteté et d'exactitude dans l'exposition de leur croyance. Selon lui, leurs sentiments au sujet du Verbe divin, son origine d'un principe existant et de la substance de Dieu, son éternité, sont exposés d'une manière sincère, et de nature à éloigner toutes les ambiguités. Ils s'expliquent aussi nettement sur sa divinité et même son identité d'essence avec le Père. En parlant de son incarnation et des infirmités de sa chair, ils lui conservent en tant que Dieu toute sa grandeur (Saint Hil., *Syn.*, p. 1177).

An 341. — *Concile de Laodicée.*

Le trente-cinquième canon de ce concile s'exprime ainsi : « Il ne faut pas que les Chrétiens quittent l'Eglise de Dieu pour aller invoquer des anges et faire des assemblées défendues. Si donc on trouve quelqu'un adonné à cette idolâtrie cachée, qu'il soit anathème, parce qu'il a laissé notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, pour s'abandonner à l'idolâtrie (Conc. XXV).

An 359. — *Concile de Rimini*

Le concile fit lire les professions de foi des sectes, qui prétendirent toutes avoir la véritable foi, ensuite celle du concile de Nicée, à laquelle seule il s'arrêta, rejetant toutes les autres, et rédigea son décret à peu près en ces termes : « Nous croyons que le moyen d'être agréable à tous les catholiques, est de ne point nous éloigner du symbole que nous avons appris, et dont nous avons reconnu la vérité après en

avoir conféré tous ensemble. C'est la foi que nous avons reçue par les prophètes de Dieu le Père, par Jésus-Christ notre Seigneur, que le Saint-Esprit nous a enseignée par les apôtres, jusqu'au concile de Nicée, et qui subsiste toujours la même à présent. Nous croyons qu'on ne doit rien y ajouter ni rien en retrancher. Tous les évêques catholiques, sans en exepter un seul, souscrivirent à ce décret. (St. Hil. fragm. 7, p. 1341.) » Les mêmes évêques ajoutèrent encore à l'occasion des hérésies d'Arius : « . . . . C'est pourquoi nous la condamnons avec toutes les hérésies qui se sont élevées contre la tradition catholique et apostolique, comme elles ont déjà été condamnées par les conciles précédents. Nous anathématisons donc ceux qui disent que le fils de Dieu a été tiré du néant, ou d'une autre substance que le Père, et qu'il n'est pas vrai Dieu de vrai Dieu. Et si quelqu'un dit que le Père et le Fils sont deux dieux, c'est-à-dire deux principes, ne confessant pas une même divinité du Père et du Fils, qu'il soit anathême; si quelqu'un dit que le Fils a été fait ou créé, qu'il soit anathême; si quelqu'un dit que le Fils de Dieu a commencé d'être, lorsqu'il est né de la vierge Marie, ou qu'il y avait un temps dans lequel il n'était pas, qu'il soit anathême..... si quelqu'un dit que le Fils de Dieu a été fait dans le temps, ou qu'il est un pur homme, et ne confesse point qu'il est né de Dieu le Père avant tous les siècles, qu'il soit anathême.... si quelqu'un dit que toutes choses ont été créées non par le Verbe, mais sans lui et avant lui; qu'il soit anathême. » Tels sont les principaux anathêmes formulés par ce concile contre les diverses erreurs d'Arius, de Photin et de Sabellius (St. Hil. ibid.).

Des députés furent envoyés auprès de l'empereur Constantin, pour lui faire connaître le résultat du concile, avec une lettre que le concile écrivit à l'empereur, et qui se trouve rapportée tout entière dans les écrivains ecclésiastiques, entre autres dans les écrits de saint Athanase. Elle commence

en ces termes : « Pour obéir à l'ordre de Dieu et aux inspirations de votre haute piété, nous nous sommes assemblés de toutes les provinces de l'Occident dans la ville de Rimini, afin de faire connaître à tout le monde quelle est la vraie foi de l'Eglise et qui sont ceux qui la combattent par leurs hérésies. Après donc en avoir délibéré, nous avons pensé qu'on devait s'en tenir à la foi qui dure depuis tant de siècles, et que nous avons reçue par la prédication des prophètes, des évangélistes et des apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ, protecteur de votre empire. »

An 360. — *Concile de Constantinople.*

Ce concile condamna Aëtius, dont les écrits ont été réfutés par saint Epiphane. Aëtius avait écrit en outre plusieurs lettres à l'empereur Constantin et à d'autres personnes où il s'efforçait d'attaquer par des arguments captieux les bases de la religion : ce qui lui avait fait donner le surnom d'athée. Saint Basile parle de ces lettres, et dit que cet hérétique prétendait démontrer la dissemblance des personnes divines par ce passage de saint Paul « Il y a un Dieu le Père qui est tout, et un Seigneur Jésus-Christ par qui est tout, et un Saint-Esprit en qui est tout ce qui est. » (St. Bas. du Saint-Esprit, tom. 3, ch. 2, p. 4.)

An 361. — *Concile de Paris.*

Ce concile s'assembla pour condamner les erreurs d'Arius. Voilà le commencement de la lettre synodale, qui fut rédigée par les évêques de ce concile : « A leurs bien-aimés et très-heureux confrères dans le sacerdoce les évêques de l'Orient qui demeurent en Jésus-Christ dans l'étendue de plusieurs provinces, les évêques des Gaules, salut. Nous rendons grâce à Dieu le Père par notre Sei-

gneur Jésus-Christ dans tout le sentiment de notre vie et de notre foi, de ce qu'il nous a établis dans la lumière de la science de sa foi, par la doctrine des prophètes et des apôtres.... Toute l'espérance pleine et entière de notre salut est de reconnaître Dieu le père tout-puissant par Jésus-Christ son fils unique dans son Saint-Esprit... Nous croyons que le Fils de Dieu est semblable à Dieu son père, puisqu'il est l'image invisible de Dieu... C'est ce que Jésus-Christ lui-même a fait connaître, en disant à ses disciples : « Mon Père et moi nous sommes une même chose ; » exprimant ainsi non-seulement l'amour qui unit le Fils au Père, mais aussi l'unité de la nature divine, telle que doit la posséder un Dieu qui procède d'un Dieu, suivant ces autres paroles du Christ : « Celui qui me voit, voit mon Père. Si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi dans le Père. » (St. Jean 10, 9 et 38.).... Nous croyons aussi que le Fils de Dieu a obéi à son Père jusqu'à la mort, même la mort de la croix, puisqu'il a dit en parlant de sa future ascension dans le ciel : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vous ai dit, que je m'en vais à mon Père, parceque mon Père est plus grand que moi (Id. 14, 28). » ... Que s'il se trouve quelqu'un dans les Gaules qui combatte ce que nous venons de confesser, nous protestons etc. etc. (St. Hil. fragm. 11, p. 1353).

An 363. — *Concile d'Alexandrie.*

L'un des premiers soins de l'empereur Jovien, lorsqu'il fut parvenu à l'empire, fut de rendre le gouvernement des Eglises à ceux qui faisaient profession de la foi du concile de Nicée, et de rappeler les évêques bannis sous Julien, et principalement saint Athanase. Il écrivit même à celui-ci une lettre par laquelle il le priait de lui envoyer par écrit une

instruction exacte sur les principaux articles de la foi, alors compromise par un grand nombre de sectes et d'hérésies.

Ce fut pour satisfaire à cette demande de l'empereur que saint Athanase assembla le concile d'Alexandrie de l'année 363. Les évêques réunis écrivirent à l'empereur une lettre, dans laquelle ils disaient : « La véritable foi en notre Seigneur Jésus-Christ peut être facilement reconnue par tout le monde, puisqu'elle est clairement exprimée dans les divines Ecritures, où il est facile de la lire... Sachez donc, empereur très-aimé de Dieu, que la foi, établie au concile de Nicée, est la même qui a été prêchée de tout temps et dans toutes les églises du monde entier; et surtout dans celles de la Bretagne, des Gaules, de toute l'Italie, dans toutes celles d'Afrique, de Sardaigne, de Chypre, de Crète, de la Pamphilie, de la Lycie, de l'Isaurie, de toute l'Egypte et de la Lybie, du Pont, de la Cappadoce, et dans toutes les églises d'Orient, à l'exeption du petit nombre de celles qui ont eu le malheur de tomber dans les erreurs d'Arius.

An 375. — *Concile d'Illyrie.*

Le concile d'Illyrie s'assembla sur le désir et sous les auspices de l'empereur Valentinien; il avait pour objet de détruire les hérésies qui agitaient les provinces de ce nom.

Les évêques, assemblés en grand nombre, déclarèrent qu'ils professaient au sujet de la consubstantialité des trois personnes divines et de l'incarnation du Verbe, ce qui avait été enseigné dans les conciles précédents, tenus à Nicée, à Rome et dans les Gaules : c'est-à-dire qu'ils croyaient en une seule et même substance du Père, du Fils et du Saint-Esprit en trois personnes; et que Jésus-Christ est un Dieu portant la chair, et non un homme portant la divinité.

An 379. — *Concile de Rome.*

Il eut lieu pour combattre plusieurs hérésies et pour recevoir ceux qui voudraient rentrer dans le sein de l'Eglise. Ce concile rédigea une confession de foi qui approuve en tous points celle de Nicée. Parmi les formules d'anathême dirigées contre les hérétiques, nous remarquons les suivantes, relatives à la Divinité de Jésus-Christ : « Si quelqu'un ne confesse pas que le Fils est né du Père, c'est-à-dire de sa substance divine, qu'il soit anathême... Celui qui ne confesse pas que le Père a fait toutes les créatures visibles et invisibles par le Fils qui s'est incarné, qu'il soit anathême ; de même celui qui ne dira pas que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'ont qu'une divinité, une majesté, une puissance, une gloire, qu'il soit anathême.... le nom de Dieux (au nombre pluriel,) a été donné par Dieu même aux anges et aux saints, mais il n'a pas été donné au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; c'est le nom Dieu (au nombre singulier,) qui leur a été donné à cause de l'unité et de l'égalité de leur divinité, afin que nous sachions que nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le salut des chrétiens est donc fondé sur le baptême au nom de la Trinité, c'est-à-dire, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et sur la croyance qu'en cette trinité, il n'y a qu'une même divinité, une même puissance, une même majesté, une même substance. Telle est la confession de foi du concile de Rome.

An 381. *Concile de Constantinople.*

Les Pères du concile de Constantinople travaillèrent au rétablissement et à l'affermissement de la foi contre les hérésies. Le symbole qui y fut rédigé, comprend celui de Nicée tout entier ; mais il est plus étendu sous quelques rapports et forme

avec celui de Nicée le symbole adopté depuis longtemps par les Chrétiens, c'est le symbole où l'on dit : « Il est descendu des cieux et s'est incarné par le Saint-Esprit et de la vierge Marie, et s'est fait homme ; il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate ; il a souffert, il a été enseveli ; et il est ressuscité le troisième jour, suivant les Ecritures ; il est monté aux cieux, il est assis à la droite du Père, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts. Son règne n'aura point de fin. Nous croyons en une église catholique. (Théodor. liv. 5, ch. 9.)

An 381. — *Concile d'Aquilée.*

On y reconnut contre les Ariens, l'éternité du fils de Dieu, sa divinité, son incorruptibilité et son immortalité selon la génération divine, sa sagesse, sa bonté, sa puissance. Saint Ambroise eut la plus grande part dans tout ce qui se fit dans ce concile ; on y discuta et condamna une lettre d'Arius.

An 393. — *Concile général d'Afrique, à Hippone.*

Saint Augustin, alors prêtre de l'Eglise d'Hippone, fut chargé de faire en présence de cette auguste assemblée une explication du symbole. Cette explication donna lieu au célèbre discours qu'il composa à ce sujet, et qui se trouve parmi ses œuvres, sous le titre de *la foi et du symbole.* (vie de saint Aug. chap. 7, par *Possidonius.*)

An 397. — *Concile de Carthage.*

Ce concile fit un assez grand nombre de canons relatifs à la discipline. On lit dans le vingt-quatrième : « on n'offrira sur l'autel pour le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ que ce qu'il a ordonné, c'est-à-dire,

du pain et du vin mêlé d'eau. » (Concil. tom. 2, pag. 1068, conc. 24.)

An 412. — *Concile de Cirthe.*

On a de ce concile une lettre synodale, signée par plusieurs évêques et par saint Augustin qui s'en reconnait l'auteur dans son second livre des *rétractations*. C'est aux Donatistes que saint Augustin s'adresse dans cette lettre, au nom du concile. Il y consigne les aveux des Donatistes, qui reconnaissaient que l'Eglise de Jésus-Christ était dès ce temps répandue par toute la terre. Ils se trouvent accablés, dit-il, par un grand nombre d'autorités puisées dans les Ecritures, qui montrent que l'Eglise, après avoir pris naissance à Jérusalem, a été croissant dans les lieux où les apôtres ont prêché, et dont les noms et la description se trouvent consignés dans leurs Epîtres; c'est delà qu'elle s'est étendue jusque chez toutes les nations. (œuvres de saint Aug. p. 456.)

An 412. — *Concile de Brague.*

Voici ce qu'on lit dans les *décrets* de ce concile : Pancratien se lève et dit : « je crois en Dieu, un, véritable, éternel, non engendré, qui ne procède de personne, créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent; et en un Verbe, engendré du Père, avant les temps, Dieu de Dieu véritable, de la même substance que le Père, sans lequel rien n'a été fait et par qui toutes choses ont été créées; et en un Saint-Esprit qui procède du Père et du Verbe, un en divinité avec eux, qui a parlé par la bouche des prophètes, qui s'est reposé sur les apôtres..... je crois que dans cette trinité, il n'y a ni plus grand ni plus petit, ni antérieur, ni postérieur, mais une seule divinité en trois personnes égales....... je crois que notre Dieu a créé Adam et Eve, nos premiers parents; qu'il

nous a visités, par son Fils, né de la race de David, selon la chair. » A chaque article, les évêques répondaient : nous croyons ainsi.

An 447. — *Concile de Tolède.*

On a de ce concile, qui eut pour objet principal d'arrêter les ravages que produisait l'hérésie des Priscillianistes, une profession de foi. On y établit clairement la réalité des deux natures et leur union en une même personne dans Jésus-Christ. Ce concile déclare que nous devons croire que le monde est créé par Dieu ; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes distinctes ; que le Fils, en se faisant homme, a pris un corps et une âme humaine ; que l'ancienne et la nouvelle loi sont d'un même Dieu. (Concil. tom. 2, p. 1227.)

An 451. — *Concile de Calcédoine.*

Le Concile de Calcédoine est l'un des plus célèbres qu'ait eu l'Eglise. Il fut divisé en seize *sessions*, et il fut terminé par une lettre que les membres du concile adressèrent à l'empereur Marcien, qui contient le résumé de toutes les discussions qui avaient eu lieu, et que l'on peut considérer comme une profession de foi. En voici quelques passages, où le concile explique sa pensée sur la divinité de Jésus-Christ : « Le symbole de Nicée avait suffisamment établi la foi de l'Incarnation en disant que le Fils de Dieu est descendu du ciel et qu'il s'est fait chair. Mais les hérétiques qui ont attaqué la vérité de ce mystère, soit en refusant à la sainte Vierge le titre de mère de Dieu, soit en niant que le Fils de Dieu eût pris une âme raisonnable, soit en confondant les deux natures en Jésus-Christ, ont engagé les docteurs de l'Eglise à montrer qu'il est Dieu parfait et homme parfait ; qu'en lui,

les deux natures, la divine et l'humaine, sont unies en une seule personne sans confusion ; qu'on peut dire de lui et qu'il est né dans le temps et qu'il est de toute éternité; qu'il est impassible en tant que Dieu, passible en tant qu'homme. »

Le but de toute cette discussion était de montrer que ce que saint Basile, le pape Damase et plusieurs autres, ont fait autrefois contre les Ariens, les Macédoniens et les Appollinaristes, saint Léon a été contraint de le faire contre les nouvelles erreurs d'Eutychès. »

Pour démontrer cette conformité de doctrine, les évêques du concile terminent leur lettre à l'Empereur en citant divers passages tirés des écrits de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Athanase, de saint Amphiloque, d'Antiochus de Ptolémaïde, de saint Flavien d'Antioche, de Chrysostôme, d'Alticus, de saint Procle et de saint Cyrille, qui tous ont professé la même croyance à l'égard de notre Seigneur Jésus-Christ sur sa divinité et son humanité. (Concil. tom. 4, p. 820.)

An 494. — *Concile à Rome.*

La lettre aux évêques de Lucanie semble être le résultat d'un concile. En effet, le pape Gélase en tint un à Rome en l'année 494, dont on a le *décret* relatif à la distinction entre les livres authentiques et apocryphes. Il y est dit : « qu'encore que toutes les Eglises catholiques du monde ne fassent ensemble qu'une épouse de Jésus-Christ, toutefois l'Eglise romaine a été préférée à toutes les autres, non par la décision de quelque concile, mais par la parole même de Jésus-Christ, lorsqu'il a dit : « *Tu es pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise.* A saint Pierre a été associé saint Paul. Le second siége a été établi à Alexandrie au nom de saint Pierre par saint Marc son disciple. Le troisième siége, établi à An-

tioche, porte aussi le nom de saint Pierre, parce qu'il y a demeuré avant de venir à Rome, et que le nom des Chrétiens y a commencé. (Conc. tom. 20, p. 1260.)

An 501. — *Conférence de Lyon avec les Ariens.*

L'exemple de saint Remy, qui, après la conversion de Clovis détruisait partout les autels des idoles et étendait l'empire de la foi, par les miracles qu'il opérait, excita plusieurs évêques à se réunir à Lyon pour essayer de ramener les Ariens. (Conc. tom 5, spécil. 110.) Ils allèrent tous saluer le Roi Gondebaud, qui était à Savigny, et obtinrent audience de lui, malgré la vive opposition de quelques Ariens. Saint Avit prit la parole et prouva que les catholiques n'adoraient point plusieurs dieux; ce qu'il démontra si clairement qu'il se fit admirer même des Ariens. Plusieurs de ceux-ci se convertirent et furent baptisés quelques jours après. Gondebaud lui-même, après avoir terminé la guerre avec Clovis, voyant combien étaient faibles les arguments des hérétiques, confessa devant saint Avit que le Fils de Dieu et le Saint-Esprit sont égaux au Père (Grég. ch. 34).

An 529. — *Concile d'Orange.*

Ce concile rendit vingt-cinq canons pour expliquer la foi catholique au sujet de la grâce. Il y est dit, entre autres, que par le péché du premier homme, le libre arbitre a été tellement affaibli que personne n'a pu avoir l'amour de Dieu, comme il convient, s'il n'a été prévenu par la grâce..... C'est pourquoi nous croyons que depuis la venue de notre Seigneur Jésus-Christ cette grâce, dans ceux qui désirent le baptême, ne vient pas du libre arbitre, mais de la bonté de Jésus-Christ. Nous croyons aussi que tous ceux qui ont reçu le baptême peuvent et doivent, par le secours de Jésus-Christ, accomplir ce qui tend au salut de leur âme. (Conc. 9, 10.)

An 529. — *Concile de Vaison.*

Ce concile se tint la même année que le précédent. Dans les cinq canons qui restent de ce concile, on lit : « On récitera dans nos églises le nom du pape ; et après le *Gloria Patri*, on ajoutera, *sicut erat in principio*, comme on fait à Rome, en Afrique et en Italie, à cause des hérétiques qui disent que le Fils de Dieu a commencé dans le temps (Conc. p. 1679).

An 531. — *Conférences de Constantinople.*

Elles eurent lieu par l'ordre de l'empereur Justinien, dans l'espoir de ramener à l'unité de l'Eglise les partisans de Sévère. Il y eut plusieurs conférences. L'empereur assista à la troisième avec le sénat et le patriarche Euphémius. Comme les orientaux cherchèrent à persuader à Justinien que les catholiques n'avaient pas tous une même foi conforme et orthodoxe sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, l'empereur interrogea sur ce point Hypace, archevêque d'Ephèse, qui répondit : « Nous confessons avec l'Eglise catholique que les souffrances et les miracles appartiennent à la même personne de Jésus-Christ, mais non à la même nature. La chair est passible, la Divinité impassible. Il est un de la Trinité, selon la nature divine, et un d'entre les hommes, selon la chair. Il est consubstantiel au Père selon la Divinité, et à nous selon l'humanité (P., p. 1778). »

An 619. — *Second Concile de Séville.*

Un évêque Syrien comparut devant ce concile. Il était de la secte des *Acéphales*, qui niait la distinction des natures en Jésus-Christ, et soutenait que la Divinité était passible.

Il résista longtemps aux instructions des évêques catholiques; mais enfin il se convertit et fut reçu à leur communion; ce qui les mit dans le cas d'ajouter au décret de ce concile une réfutation très-détaillée de cette hérésie, à l'aide de l'Ecriture et des Pères (Act., 12, 13).

An 635. — *Quatrième Concile de Tolède.*

On lit dans les actes de ce concile : « Quand les évêques convoqués furent tous assemblés dans l'église de Sainte-Léocadie, le roi Sisenand y entra avec quelques seigneurs; et s'étant prosterné à terre, il leur demanda avec larmes et gémissements de prier Dieu pour lui; puis, il les exhorta à maintenir les droits de l'Eglise et à corriger les abus. Ils firent soixante-quinze canons, dont le premier est une profession de foi, où les mystères de la Trinité et de l'Incarnation sont expliqués avec beaucoup de clarté et de force contre les principales hérésies. Il y est dit expressément que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (Canon 3). »

An 645. — *Conférences de saint Maxime avec Pyrrus.*

Le pape Théodore, ayant reçu les Lettres synodales de Paul, nouveau patriarche de Constantinople, et des évêques qui l'avaient ordonné, lui écrivit en ces termes: « La lecture de vos lettres nous a fait connaître que votre foi est pure et conforme à la nôtre..... Cependant vous n'avez point fait ôter des lieux publics l'écrit qui y était affiché au grand scandale des églises: c'est l'Ecthèse d'Héraclius..... Si la foi confirmée par tant de conciles est corrigée par Héraclius et par Pyrrus, c'est en vain que les Pères l'ont examinée avec tant de soin..... «

Ce même Pyrrus se trouvant en Afrique en même temps

que saint Maxime, le patrice Grégoire, gouverneur de la province, les engagea à une conférence, qui se tint en sa présence et en celle des évêques qui se rencontrèrent dans ce pays, devant plusieurs personnes considérables. Pyrrus demanda à Maxime : « Jésus-Christ est-il un ou non ? — Un, sans doute, répondit saint Maxime. — Si donc il est un, reprit Pyrrus, il voulait comme une seule personne, et par conséquent il n'avait qu'une volonté. Saint Maxime répondit : Quand on avance une proposition, sans distinguer les divers sens qu'elle peut présenter, on ne fait que confondre et embrouiller la question ; ce qui est indigne d'un homme instruit. Dites-moi donc : Jésus-Christ, qui est un, est-il seulement Dieu ou seulement homme, ou Dieu et homme tout ensemble ? — Assurément, dit Pyrrus, il est Dieu et homme. Saint Maxime ajouta : Etant donc par nature Dieu et homme, voulait-il comme Dieu et comme homme, ou seulement comme Christ ? S'il voulait comme Dieu et comme homme, il est clair qu'il voulait en deux natures et non pas en une seule, quoiqu'il ne fût qu'un. » (Conc. tom. 160.) Pyrrus, convaincu par saint Maxime, alla à Rome mettre la rétractation de ses erreurs entre les mains du pape.

An 649. — *Concile de Latran.*

On examina publiquement dans ce concile les écrits de Théodore, évêque de Pharan, comme suspects d'hérésie. Après la lecture qui fut faite des passages plus particulièrement signalés, le pape prit la parole pour en relever les erreurs, surtout celles qui attaquaient la vérité du mystère de l'Incarnation. Théodore voulait prétendre que l'incarnation du Verbe en un corps humain n'avait été qu'apparente, et qu'il n'avait pas eu un corps réel. Le pape opposa aux erreurs de Théodore l'autorité des Pères, par de nombreuses citations (Conc., p. 170, 171), en particulier de saint Cy-

rille, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Denis, de saint Bazile et du concile de Calcédoine.

Le concile formula son jugement en vingt canons, où il condamna quiconque ne confesse pas la Trinité et l'incarnation du Verbe; que Marie est mère de Dieu; que Jésus-Christ est consubstantiel au Père; que les deux natures subsistent en lui distinctes; tous ceux qui ne reçoivent pas comme la vérité tout ce qui a été enseigné par les Pères et par les cinq conciles généraux. On y condamne quiconque n'anathématise pas tous les hérétiques, particulièrement ceux qui ont attaqué la Trinité et l'incarnation du Verbe, depuis Sabellius et Arius jusqu'à Origène, Dydime et Evagre; on y ajoute ceux qui ont suivi leurs erreurs, savoir: Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de Constantinople et ses successeurs, Pyrrus et Paul.

An 680. — *Sixième Concile général.*

Ce concile eut dix-huit sessions. L'empereur assista en personne à la dernière; on y comptait plus de cent soixante évêques. On y lut la définition de foi du concile, dans laquelle il déclare qu'il adhère aux cinq conciles précédents, et rapporte les propositions des conciles de Nicée et de Constantinople. Il signale les auteurs des hérésies contre la divinité de Jésus-Christ, savoir: Théodore de Pharan, Sergius, Pyrrus, Paul et Pierre de Constantinople, le pape Honorius, Cyrus d'Alexandrie, Macaire d'Antioche, et Etienne, son disciple. Il approuve les deux lettres du pape Agathon et de son concile, comme conformes au concile de Calcédoine et à la doctrine de saint Léon et de saint Cyrille; enfin il explique le mystère de l'Incarnation, et défend d'enseigner une autre doctrine..... et il ajoute ces paroles: « Aux quatre saints conciles mémoire éternelle! au saint concile cinquième, mémoire éternelle! » (Conc. p. 1044, 1048, 1058, 1069.)

An 809. — *Huitième Concile général.*

Après les canons formulés par ce concile, on publia la dé-finition du concile; Métrophane de Smyrne et Cyprien d Claudiopolis en firent la lecture en même temps aux de extrémités opposées de l'assemblée. Nous faisons mention d ce concile, en ce qu'il confirme et continue la perpétuité d la foi catholique sur tout ce qui se rapporte à la divinité d Jésus-Christ. L'histoire ecclésiastique rapporte que la défin tion du concile, lue à haute voix, est un long discours q contient une très-ample et très-explicative profession de fo avec anathême contre les hérétiques, en particulier cont les Monothélites et les Iconoclastes. On approuve les se conciles généraux qui ont précédé, auxquels on joint cel ci comme le huitième, et on confirme la condamnation pr noncé contre Photius par les papes Nicolas et Adrien. L'e pereur Basile assista à ce concile, où il prit même la paro sur les questions qui s'agitaient.

An 868.

La discipline ecclésiastique s'était relâchée, vers cette ép que, en Germanie ainsi qu'en d'autres lieux. Ce fut un d motifs qui donnèrent lieu au concile de Vormes. Le roi Lo voulut y assister en personne. Les prélats, qui le comp saient, commencèrent par une profession de foi fort déta lée, dans laquelle ils s'expliquent très-clairement sur to les articles contenus dans le Symbole, en particulier sur l Trinité; ils reconnaissent que, bien qu'il y ait en Dieu tro personnes distinctes l'une de l'autre, en vertu de leur rel tion mutuelle, il n'y a toutefois qu'une seule nature, u substance, une même divinité. Ils reconnaissent que le Sain Esprit procède du Père et du Fils, et que le Fils seul s'est inc né pour la rédemption du genre humain (Conc., t. 8, p. 94

An 1166. — *Concile de Constantinople.*

Ce concile eut lieu à la prière de l'empereur Manuel au sujet d'une question sur la divinité de Jésus-Christ. Elle avait été soulevée par Démétrius, de Lampé, bourgade d'Asie. Il avait accusé les Allemands avec qui il avait eu des relations, d'errer sur un point capital de la religion, celui de l'égalité du Père et du Fils. L'empereur Manuel eut lui-même une conférence à ce sujet avec Démétrius. Peu de temps après, celui-ci présenta un livre qu'il avait composé et dans lequel il essayait de faire prévaloir ses erreurs. Le concile dont nous parlons fut présidé par Luc Chrysoberge, patriarche de Constantinople. Il fit neuf canons qui contiennent, en substance, que ces paroles de Jésus-Christ : « Mon père est plus grand que moi », doivent, suivant les interprétations des saints Pères, s'entendre de Jésus-Christ selon son humanité dans laquelle il a souffert ; que le Verbe, en prenant la nature humaine, ne l'a pas changée en divinité. Le concile dit anathème à tous ceux qui ne recevaient pas les paroles de Jésus-Christ : *Mon Père est plus grand que moi*, comme les saints les ont expliquées et comme l'ont résolu les conciles. Les canons de ce concile furent signés par l'empereur Manuel et gravés sur des pierres que l'on déposa dans l'église de Sainte Sophie.

An 1209. — *Concile de Paris.*

On répandit en ce temps, disent les actes de ce concile, dans Paris et les environs, de nouvelles erreurs qui y causèrent de grands troubles. Elles avaient pour auteur un sieur Amaury, clerc, natif de Bène, au Pays-Chartrain. Il attaquait et rabaissait la divinité de Jésus-Christ, en soutenant que chaque chrétien est obligé de croire qu'il est membre de

Jésus-Christ, et que personne ne peut être sauvé sans cette croyance dont il faisait un article de foi. Ses erreurs furent déférées au pape Innocent III qui le condamna après l'avoir entendu et après avoir examiné les objections élevées par l'université de Paris contre les doctrines d'Amaury. Il ne se rétracta point, et il eut quelques disciples qui cherchèrent à propager ses erreurs en y ajoutant de nouvelles. Le concile assemblé condamna le mémoire d'Amaury et l'excommunia. Ses disciples furent aussi condamnés par le même concile. Outre les erreurs d'Amaury qu'ils embrassaient, ils niaient de plus la résurrection et la présence réelle.

An 1219. — *Quatrième concile de Latran; douzième concile général.*

Quatre cent douze évêques assistèrent à ce concile, et il fut présidé par le pape Innocent III. On y dressa soixante-dix décrets ou canons. Ces canons commencèrent par l'exposition de la foi catholique, et cela était nécessaire à cause des Albigeois et des Vaudois qui troublaient alors plusieurs provinces. On lit dans cette profession de foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; qu'une seule essence, une seule substance, une seule nature; que le Père ne tient sa substance de personne, que le Fils la tient du Père, et que le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre, sans commencement ni fin; que le Père engendre, que le Fils est engendré, que le Saint-Esprit procède; qu'ils sont consubstantiels et égaux en tout, également puissants, également éternels, un seul principe de toutes choses, créateur des choses visibles et invisibles, des spirituelles et des corporelles. Cette sainte Trinité, indivisible selon son essence, a donné au monde le fils unique de Dieu, Jésus-Christ, qui s'est incarné par la vertu commune de toute la Trinité, et conçu de Marie toujours vierge : im-

mortel et impassible selon sa divinité, il s'est fait passible et mortel selon son humanité. Il est mort, descendu aux enfers, ressuscité d'entre les morts et monté au ciel, etc.....

En conséquence de cette exposition de la foi catholique, le concile condamna le livre de l'abbé Joachim contre Pierre Lombard sur la Trinité. Ce concile condamna aussi la doctrine d'Amaury comme contraire à la foi sur la divinité de Jésus-Christ. Amaury avait déjà été condamné par le concile de Paris.

An 1260. — *Concile d'Arles.*

Florentin, évêque d'Acre en Palestine, venait d'être transféré à l'archevêché d'Arles, en Provence, et il célébra avec ses suffragants un concile provincial, où il publia dix-sept canons. (Concil., tom. 11, p. 2359.) Dans la préface il est dit : « Il s'est élevé de notre temps de faux docteurs qui veulent établir une doctrine pernicieuse ; et, sous prétexte d'honorer le Saint-Esprit, diminuent l'effet de la rédemption du Fils de Dieu en le bornant à un certain temps.

Ainsi, la secte des joachimistes anéantit la rédemption de Jésus-Christ et prétend que les sacrements doivent finir, en disant que toutes les figures et tous les signes cesseront, et que la vérité paraîtra à découvert....... C'est pourquoi, de l'autorité de notre concile provincial, nous condamnons leurs écrits tels qu'ils sont venus entre nos mains, etc.

An 1302. — *Concile de Rome.*

Le pape Boniface assembla un concile à Rome en l'année 1302. Aucun des prélats français n'y parut à cause des différents qui existaient alors entre le roi de France et le S. Pontife. On regarda comme l'œuvre de ce concile la fameuse décrétale *Unam sanctam*, dont voici le préambule qui rentre dans le

sujet de cet ouvrage : « Nous croyons et confessons une église sainte, catholique et apostolique, hors de laquelle il n'y a point de salut. Nous reconnaissons aussi qu'elle est unique, que c'est un seul corps qui n'a qu'un chef. Ce seul chef est Jésus-Christ, et saint Pierre, son vicaire, et le successeur de saint Pierre, Ainsi, soit que les Grecs ou d'autres disent qu'ils ne sont pas soumis à ce successeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont pas des ouailles de Jésus-Christ, puisqu'il a dit lui-même qu'il n'y a qu'un troupeau et un pasteur. (Jean, 10, v. 16.)

An 1438. — *Concile de Ferrare.*

Au commencement de cette année, le pape Eugène passa de Bologne à Ferrare pour y tenir le concile universel avec les Grecs, en vertu de sa bulle *doctoris gentium*. Le pape entra le premier et prit place sur son trône, au côté septentrional de l'Eglise ; ensuite l'empereur s'assit au côté méridional. Du côté du pape étaient huit cardinaux et près de deux cents évêques. Mais au milieu de l'Eglise, et devant l'autel, sur un trône, était l'Evangile représentant Jésus-Christ comme présidant le concile, et de chaque côté les chefs des apôtres, saint Pierre et saint Paul.

An 1439. — *Concile de Florence.*

Le concile de Ferrare, dont il est question dans l'article qui précède, fut transféré à Florence. Dans cette session et les sept suivantes, jusqu'à la vingt-cinquième, on parla de l'addition au saint symbole, tant sur la forme, si elle était nécessaire, que sur le fond, s'il est vrai que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. On convint que les mots *filioque* devaient être conservés.

Dans l'une des sessions si nombreuses de ce concile cé-

lèbre à cause des divisions entre les grecs et les latins, on demanda son avis à chacun des assistants. Le patriarche grec prit la parole et dit : « Nous avons ouï les paroles des Pères, tant d'Occident que d'Orient; nous croyons que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils. » L'empereur parla ensuite et dit : « Je crois que ce saint concile n'est inférieur à aucun de ceux qui ont été célébrés jusqu'à présent. Je dois donc suivre son jugement et le soutenir comme empereur, parce que je suis persuadé que l'Eglise ne peut errer dans les doctrines, étant assemblée en concile. » Dorothée de Mitylène dit : « Mon avis est que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe, et c'est ce que je confesse devant Dieu et devant les hommes. »

L'union des Grecs fut consacrée par une bulle à la suite du concile par le pape Eugène. Elle commence ainsi : « Nous décidons comme vérité de foi que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un seul principe et par une seule inspiration, déclarant que c'est dans le même sens que quelques-uns des Pères ont dit qu'il procède du Père et du Fils... Et plus loin, la bulle dit : « Nous décidons aussi que le saint Siége de Rome, et le pape qui le remplit, a la primauté dans tout le monde; que le pape est le successeur de saint Pierre, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Eglise, et que Jésus-Christ lui a donné, en la personne de saint Pierre, la pleine puisssance d'enseigner et de gouverner l'Eglise universelle, comme il est ainsi exprimé dans les actes des conciles universels et des canons. (Fleury, *Hist. eccl.*, *t.* 4.)

An 1528. — *Concile de la province de Sens, tenu à Paris.*

Ce concile fut assemblé par le cardinal Duprat, archevêque de Sens et chancelier de France, qui voulait opposer les lumières de ce concile aux envahissements de l'hérésie en

France à cette époque. Ce concile eut deux objets principaux en vue : la condamnation des erreurs de Luther et la réforme de la discipline. Il fit sur le dogme seize décrets, qui embrassent la plupart des points, décidés depuis dans le concile de Trente.

L'Eglise étant le représentant de Jésus-Christ sur la terre, on peut dire que ce qui concerne sa naissance, sa durée et sa perpétuité, rentre dans notre sujet de la *Divinité de Jésus-Christ.* Le concile déclare donc que l'Eglise ne peut tomber dans une erreur sur la foi, et touchant les mœurs, étant la colonne et le soutien de la vérité. Dans son deuxième décret, il dit qu'elle est une, sainte, infaillible, indéfectible, visible ; dans le troisième, qu'elle est représentée par les conciles généraux, qui ont le pouvoir de décider les articles qui regardent la foi, l'extirpation des hérésies et la réforme des mœurs...

Dans le onzième décret, ce concile déclare que la nécessité du sacrifice de la messe est appuyée par un grand nombre de témoignages de l'Ecriture, et particulièrement de saint Luc (ch. 22) : *Accepto pane..... Hoc facite in meam commemorationem...* ; que cet holocauste, cette victime pour le péché, ce sacrifice continuel, est cette oblation pure que le prophète Malachie a prédit qu'on devait offrir dans tous les lieux du monde. (Fleury, *Hist. eccl.*, t. 4.)

An 1546. — *Concile de Trente.*

La quatrième session de ce concile eut lieu le 8 avril. On y lut deux décrets du concile. Dans le premier, les Pères disent en substance, qu'ayant toujours présent à l'esprit le devoir de conserver dans l'Eglise, par la destruction de toutes les erreurs, la pureté même de l'Evangile promis par les prophètes, publié par Jésus-Christ et prêché par ses apôtres, auxquels il donna mission de l'annoncer à tous les hommes,

comme la source de toute vérité, qui regarde le salut et le règlement des mœurs; et considérant que cette vérité et cette règle de mœurs sont contenues dans les livres écrits ou dans les traditions reçues par les apôtres de la bouche de Jésus-Christ même, ou inspirées aux apôtres par le Saint-Esprit, et venues de main en main jusqu'à nous, le concile reçoit comme canoniques les livres qu'il désigne, et frappe d'anathème tous ceux qui rejettent cette décision ou qui ne la suivent pas.

Le même concile, dans sa cinquième session, rendit plusieurs décrets qui contiennent implicitement ou explicitement l'affirmation et la confession de la Divinité de Jésus-Christ (Hist. du Conc. de Trente).

SIXIÈME SECTION.

NOTICE

SUR LES CONVERSIONS LES PLUS CÉLÈBRES

OPÉRÉES DANS CES DERNIERS TEMPS

PAR LA CROYANCE EN LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

An 1780. — *Jean Auguste Starck*, fils du président du consistoire luthérien de Schwérin. — Il fut de bonne heure professeur de langues orientales à Pétersbourg. La lecture de l'*Histoire des Variations* le détermina á quitter sa chaire pour venir faire son abjuration à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice, le 8 février 1766. On conserve à Paris l'acte de son abjuration, signé de lui, de l'abbé Toubert, savant orientaliste, et d'un vicaire de Saint-Sulpice. Dans le dessein de travailler à la réunion des églises chrétiennes, il accepta la charge de surintendant-général des églises réformées de la Prusse, et publia son fameux ouvrage du *Banquet de Théodule*. Ce livre célèbre eut cinq éditions en huit années. On peut le regarder comme le testament religieux de l'auteur, qui mourut en 1816, après avoir abandonné ses fonctions. On lui doit encore un autre ouvrage, *Triomphe de la Philosophie*, où il montre que la révolution française, même dans ce qu'elle a eu de plus horrible, n'est que l'enfant du philosophisme, comme celui-ci l'est du protestantisme.

An 1788. — *Georges Zoëga*, fils d'un ministre luthérien, naquit le 20 décembre 1755, à Dahler, dans le Jutland (Danemarck). A seize ans, l'histoire, la géographie, les langues latine, anglaise et française, lui étaient devenues familières; il étudiait le grec avec assiduité, commençait à traduire l'hébreu, et faisait dans ces diverses connaissances des progrès rapides. L'amour de l'exactitude historique, qui demeura l'un des traits les plus saillants de son esprit, s'unissait, dans les compositions de sa première jeunesse, à la vivacité de l'imagination. En 1772, il alla continuer ses études dans l'école d'Altona, et puis dans l'université de Gœttingue, où les écrits de Winckelmann produisirent sur lui une profonde impression et développèrent dans son âme ce sentiment élevé du beau, qui le conduisit au même terme. Vers le printemps de 1776, dans un voyage académique, il prit sa route à travers l'Italie, dont sa famille se prétendait originaire. Venise et surtout Rome, les beautés de la nature, celles de l'art, les pompes de l'Eglise romaine, laissèrent dans son imagination une trace ineffaçable. Dès ce moment, son âme appartint à cette contrée illustre, qu'il ne fit pourtant que parcourir. Revenu en Allemagne, et voyant le vague et le scepticisme qui régnaient en philosophie, il se rejeta dans le sein de la religion pour échapper au doute. Dans de petites compositions qu'il fit alors à ce sujet, l'on entrevoit déjà sa secrète préférence pour le catholicisme. En effet, il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que là. En 1780, il fit un second voyage en Italie, revit la capitale du monde chrétien au grand jour de la fête de Saint-Pierre, et s'y retrouva comme dans la patrie de son cœur. Il se livra sur-le-champ, avec son ardeur accoutumée, à l'étude des monuments, dont il entreprit une revue générale, considérant son séjour actuel comme une simple préparation à un plus durable, et formant peut-être en secret, dès cette époque, le dessein de se fixer à Rome. Ce qui me la rend doublement chère, disait-il, c'est qu'on

trouve à la fois dans son enceinte la ville et la campagne, l'antique et le moderne, la simplicité et la magnificence, l'infinie variété de formes qu'offre le spectacle de la nature et jusqu'à la misérable richesse d'un art surchargé sans but. En 1782, il passa six mois à Vienne, en Autriche, à étudier la numismatique, sous la direction du savant abbé Eckhel. Il y vivait entre les monuments et les livres, plongé dans ses études, mais toujours aspirant à l'Italie. Après les savants, il n'avait guère de société que celle du nonce apostolique, Garampi, le même qui, à Dresde, avait reçu l'abjuration de Winckelmann. En 1783, muni des lettres de recommandation du même nonce, il fit un troisième voyage à Rome. Il y fut introduit dans le palais du célèbre Borgia, depuis cardinal, alors secrétaire de la Propagande. Ce prélat, passionné pour les sciences et pour ceux qui s'y consacraient sans réserve, l'accueillit bientôt avec une distinction particulière entre tous les jeunes Danois qu'attiraient chez lui la libéralité éclairée de son caractère et ses précieuses collections. Dans ce troisième séjour dans la capitale du monde chrétien, Zoëga abjura le luthéranisme, embrassa l'antique foi de ses pères, et épousa la fille d'un peintre. Mais pour ménager la sensibilité de son père, et aussi pour éviter la persécution du Danemarck, sa patrie, dont les lois défendent de tolérer quiconque embrasse le catholicisme, il garda un secret absolu sur sa conversion. Au mois de juillet 1784, il fut saisi d'une fièvre ardente qui le mit à deux doigts de la mort. Borgia, désormais son second père, l'entoura de tous les soins les plus délicats durant sa longue convalescence. Ce ne fut que dans ce moment suprême qu'il apprit à son protecteur qu'il était catholique et marié. Après bien des travaux sur l'archéologie, qui l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe, Zoëga mourut à Rome le 12 avril 1809, et fut enterré dans l'église de Saint-André delle Fratte.

—

An 1783. — *Thayer.* On a annoncé dans les papiers publics la conversion d'un ministre protestant, opérée à Rome à l'occasion des miracles du vénérable Labre. Il en raconte ainsi lui-même les circonstances :

« Je suis ce protestant converti à la foi ; j'y ai été conduit par une providence spéciale que je ne puis méconnaître. Comme l'aveugle de l'Evangile miraculeusement éclairé, je me fais un plaisir et un devoir de publier les miséricordes du Dieu de bonté à qui je dois la lumière et la vie de la grâce. Ma conversion a été publique et mon abjuration solennelle à Rome. Ayant passé ensuite en France, j'ai raconté mon histoire, ou plutôt celle de la divine Providence sur moi, à un grand nombre de personnes respectables qui désiraient d'en apprendre les particularités. D'ailleurs, quelques amis m'ont pressé d'en donner au public une relation abrégée, pour une plus grande édification et pour la plus grande gloire de Dieu. Je me suis rendu à leurs raisons et à leur autorité, et me suis déterminé, selon leur conseil, à la présenter en anglais et en français en faveur de ceux qui n'entendent que l'une de ces deux langues. Quant au français, qui ne m'est pas encore bien familier, j'avoue que j'ai été obligé d'emprunter du secours et de faire retoucher mon style trop incorrect.

« Je suis né à Boston, d'une famille assez fortunée ; j'ai été élevé dans la religion protestante, la seule dominante et presque la seule connue dans la nouvelle Angleterre. J'avais d'abord refusé de faire mes études ; mais, à l'âge de seize ans, par réflexion et par je ne sais quel désir d'apprendre, je le demandai moi-même à mes parents ; alors, à force d'application, je réparai le temps perdu, et, avec le secours d'un bon maître, je fis des progrès assez rapides. Mes études finies, je fus fait ministre dans la secte puritaine, et j'en exerçai les fonctions pendant deux ans, m'appliquant à l'Ecriture sainte et à la prédication.

Cependant je sentais une inclination secrète à voyager, je nourrissais ce désir, et je formai la résolution de passer en Europe pour apprendre les langues européennes le plus en usage et me mettre au fait de la constitution des états, des mœurs, des usages, des lois et du gouvernement des nations principales, afin d'acquérir, par ces connaissances politiques, plus de considération dans ma patrie et de lui être plus utile. Telles étaient mes vues humaines : je ne me doutais pas des desseins secrets de la Providence, qui me préparait par là des avantages infiniment plus précieux. Je m'embarquai donc pour l'Europe; j'arrivai en France vers la fin de l'année 1781. Je me mis à lire les meilleurs auteurs et à m'instruire des principes du gouvernement. J'essuyai alors une maladie, et, comme je craignais qu'elle ne devînt grave, mon premier soin fut de défendre qu'on laissât approcher de moi aucun prêtre catholique, tant j'étais attaché à ma secte !

« Après mon rétablissement, j'allai passer trois mois en Angleterre, appliqué, comme en France, à observer les mœurs et les usages du pays. On m'y invita à prêcher; je le fis, et l'on trouva que ma doctrine n'était pas conforme à celle du pays où je parlais. Je répondis que je l'avais puisée dans l'Evangile : c'est que les protestants trouvent dans le même Evangile bien des doctrines différentes. Je revins ensuite en France, pour aller de là à Rome, toujours occupé des mêmes vues, mais bien prévenu, comme on l'imagine aisément, contre la religion du pays et contre la nation, que l'on m'avait représentée sous les traits les plus odieux. J'avais cependant déja conçu, dans mon séjour en France, une idée moins défavorable de la religion catholique, et mon commerce avec les Italiens me fit revenir aussi de mes préventions contre eux. Dans le trajet de Marseille à Rome, nous fûmes obligés, faute de vent, de nous arrêter plusieurs jours dans un petit port que l'on nomme *Port-Ercole*. Le marquis d'Elmoro, vieillard respectable, major de la place, sans que

j'eusse aucune recommandation auprès de lui, m'accueillit et me traita avec une bonté et une affection paternelles : sa maison, sa table, sa bibliothèque, tout fut à mon service. Quand nous nous quittâmes, il me fit promettre d'entretenir avec lui un commerce de lettres. J'ai eu le bonheur de rencontrer partout des Italiens du même caractère ; et tous ceux auxquels j'ai eu affaire m'ont témoigné le même empressement à m'obliger, surtout dans la maison honnête et vertueuse où j'ai logé à Rome, et dans laquelle je me suis trouvé comme au sein de ma famille. Tant de bonté et de cordialité à l'égard d'un étranger, d'un protestant connu pour tel, me touchait et m'étonnait tout à la fois. Cette religion, me disais-je, n'est donc pas si insociable, et elle n'inspire pas, comme on me l'avait dit, des sentiments d'aversion et d'intolérance pour ceux qui lui sont étrangers. Je condamnais ainsi moi-même, de jour en jour, les injustes préventions que l'on m'avait suggérées contre elle, et Dieu disposait les choses de loin pour me conduire insensiblement au terme heureux où je suis parvenu. Dès que je fus arrivé à Rome, je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir ces chefs-d'œuvre fameux et ces monuments antiques qui attirent les étrangers, entre autres la Rotonde ou le Panthéon, temple autrefois consacré au culte de toutes les fausses divinités du paganisme, et aujourd'hui dédié à l'honneur de la sainte Vierge et des saints.

« A la vue de ce superbe édifice, je fus frappé d'une idée qui me parut grande et qui serait, me disais-je à moi-même, bien propre à fournir la matière d'un beau discours, si la religion catholique était vraie. Voici en substance l'idée qui me vint alors à l'esprit. Ce temple autrefois consacré au culte des faux dieux, devenu un temple du vrai Dieu ; la croix de Jésus-Christ élevée sur les débris de toutes les idoles réunies, comme pour lui faire un plus beau trophée, et de là, montrée à toute la terre ; cette ville, autrefois maîtresse de

tout l'univers et la capitale du monde païen, devenue la capitale du monde chrétien : voilà des monuments parlants et toujours subsistants du triomphe de Jésus-Christ sur le fort armé, et de l'établissement de son empire sur les ruines de l'empire du démon; il était digne de Dieu de faire du centre de l'idolâtrie le centre de la vraie religion; de la première ville du monde, la capitale de l'Eglise; de cette école fameuse de tous les arts, de cette ville célèbre qui fixe tous les regards et attire les curieux et les étrangers de toutes les parties de l'univers, l'école de la vérité et le centre commun d'union entre tous les fidèles qui croient en Jésus-Christ. Alors il ne manquerait rien à la gloire extérieure de sa religion et à la visibilité de son Eglise, qu'il a voulu, sans doute, mettre sous les yeux de tous les peuples; alors elle serait véritablement cette ville bâtie sur la montagne, exposée à la vue de toutes les nations, de manière à ne pouvoir être cachée. Cette idée me plaisait beaucoup, et, comme j'aimais l'éloquence de la chaire, je désirais qu'elle fût vraie, pour pouvoir traiter un si beau sujet. Ce premier trait de lumière aurait dû me conduire plus loin; mais ce n'était encore, à mes yeux, qu'une belle chimère, et je la laissai là pour m'occuper des objets que je m'étais proposés.

« J'appris l'italien beaucoup plus vite et plus aisément que le français, et je fus bientôt en état de lire les meilleurs auteurs en cette langue. J'étudiais en même temps, selon mon projet, la constitution et l'état actuel de Rome.

« Cependant la religion catholique me revenait de temps en temps à l'esprit : quoiqu'elle n'entrât point dans le plan d'études que je m'étais tracé, je désirais de m'en instruire à fond, pendant que j'étais dans cette ville, comme j'aurais voulu connaître la religion de Mahomet si je m'étais trouvé à Constantinople. Du reste, j'étais bien éloigné de soupçonner que la mienne fût fausse, ou du moins de penser à en

embrasser une autre ; seulement je voulais apprendre la doctrine des catholiques de leur propre bouche, afin de ne leur imputer que ce qu'ils disent eux-mêmes. Je m'adressai pour cela à plusieurs ecclésiastiques, et, selon ma coutume de faire parler chacun sur sa profession, je les mis sur la religion ; mais ils avaient plus de piété que de lumières. Voyant un protestant décidé, ils me condamnèrent sans m'éclairer, et nous nous quittâmes également mécontents, eux de mon attachement à mon erreur, et moi de leur zèle qui ne me paraissait pas selon la science ; au reste, je ne voulais que connaître leurs opinions et non me détromper des miennes ; je ne sentais pas le besoin de m'éclairer, mais je désirais de satisfaire ma curiosité ; et, grâce à cette Providence admirable qui faisait tout servir à mon bien, comme le désir de voyager m'avait amené au centre des lumières sans que je le susse, le désir de m'instruire me conduisit aussi à la connaissance de la vérité sans que j'y songeasse.

« Après avoir souvent cherché l'occasion de m'entretenir avec un homme instruit, qui pût et qui voulût me mettre au fait de la doctrine catholique, je rencontrai deux ecclésiastiques dans un endroit où j'avais coutume d'aller : je liai conversation avec eux et je leur déclarai ce que j'étais et ce que je désirais. Je pensais alors, au sujet des jésuites, ce qu'en pensent tous les protestants ; cependant j'ajoutai que je serais bien aise de faire connaissance avec quelqu'un d'entre eux. Je n'ignore pas, disais-je, qu'ils sont adroits et politiques ; mais ils passent pour être très-éclairés : je saurai bien profiter de leurs lumières et me tenir en garde contre leurs subtilités (c'était justement à deux jésuites que je parlais). Ma franchise ne leur déplut pas ; ils m'avouèrent qu'ils étaient eux-mêmes de la société. Nous n'entreprendrons pas, me dirent-ils, de vous donner par nous-mêmes les instructions que vous désirez ; nous vous adresserons à un fort habile homme, qui est bien capable de vous satisfaire. Ils

m'introduisirent en effet chez un de leurs confrères fort connu dans Rome et très-considéré pour sa science et pour sa vertu. Monsieur, lui dis-je en l'abordant, il se peut que j'aie quelques fausses idées sur votre religion, ne la connaissant que sur les rapports que m'en ont fait ses ennemis. Si cela est, mon dessein est de me détromper, car je ne voudrais avoir de préjugés contre personne. N'espérez pourtant pas de me convertir, à coup sûr vous n'y réussirez pas. Ce début un peu brusque n'empêcha pas qu'il ne me reçut avec une douceur et une affabilité qui ne pouvait être l'effet que d'une charité véritable : il consentit à la demande que je lui fis d'avoir avec lui des entretiens sur la religion. D'abord il m'exposa par ordre tous les articles de la doctrine catholique : cette exposition dura plusieurs jours. Je l'écoutai attentivement et sans l'interrompre ; mais de retour chez moi, je ne manquais pas chaque fois de mettre par écrit les difficultés et les raisonnements qui semblaient combattre chacun de ces dogmes et de ces articles. Quoiqu'il me vînt à l'esprit bien des difficultés, je ne laissai pas de remarquer cet accord merveilleux qui se trouvait dans l'ensemble de la religion catholique, et d'y entrevoir une sagesse qui me paraissait avoir quelque chose de divin. Quand il eut achevé cette exposition, je lui proposai, à mon tour, mes difficultés et mes doutes : nous passâmes plus de trois mois ensemble à discuter tous les articles. Je me vis plus d'une fois sans réponse, parce que j'apportais de la droiture dans cette discussion et que je voulais sincèrement m'instruire et ne pas chicaner. Il me restait néanmoins encore des nuages et des embarras que j'étais fort empressé d'éclaircir ; et comme cet homme respectable ne pouvait me donner que quelques heures, et par intervalle, pour remplir le vide qui se trouvait entre nos conférences, j'eus recours à un autre jésuite qui n'avait pas moins de zèle ni moins de lumières. Celui-ci s'y prit avec moi d'une manière qui m'étonna d'abord : Nous

n'entrerons pas en matière aujourd'hui, me dit-il; allez, récitez l'oraison dominicale trois fois et revenez tel jour. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce début. Eh quoi! lui dis-je, je ne suis pas encore de votre Eglise et déjà vous m'imposez une pénitence? Je le quittai après ce propos; cependant, en revenant chez moi, je fis cette réflexion, que la prière, loin de m'égarer, ne pourrait que m'être utile, et qu'une religion qui enseigne à commencer par la prière l'examen que l'on en fait, était apparemment bien sûre d'elle-même; j'exécutai donc ce qu'il m'avait prescrit, et j'allai le trouver au jour qu'il m'avait indiqué. Je savais déjà quelle était la doctrine catholique; il ne s'agissait, avec lui, que d'éclairer les différents points sur lesquels il me restait encore des nuages. A mesure que je lui proposais mes difficultés sur chacun de ces points, il m'indiquait les endroits des meilleurs théologiens et controversistes où elles étaient traitées avec étendue, et me procurait leurs ouvrages. Je les étudiais attentivement; cette étude me donna lieu d'examiner à fond chacun des articles contestés entre les protestants et les catholiques, et de peser les raisons que ceux-ci apportent pour prouver leurs sentiments. Je tirais encore beaucoup de secours d'un religieux augustin, à qui je m'adressai dans le même temps; il s'attacha à me faire distinguer ce qui est de foi parmi les catholiques, d'avec les simples opinions que l'Eglise permet de traiter dans les écoles, sans les adopter ni les rejeter. Cette distinction répandit du jour sur la matière, et contribua beaucoup à mettre de la netteté dans mes idées; car les protestants ont coutume de confondre ces deux objets, et par là ils embrouillent tout. Il y a une parfaite unité dans le dogme, la diversité n'est que dans les opinions; en mêlant ces deux choses, ils en prennent occasion d'attribuer à la foi ce qui ne convient qu'aux opinions libres et indifférentes.

« Le soins que j'eus de consulter aussi plusieurs docteurs me fut doublement utile; je profitais de leurs lumières par-

ticulières, et je fus à portée de remarquer qu'ils étaient parfaitement d'accord sur la foi, qui, en effet, doit être une, comme la vérité est une. Cette uniformité de sentiments qui, dans tous les siècles, a régné entre les catholiques, me faisait une vive impression, parce que je ne l'avais jamais vue parmi nous....

« J'avais eu des liaisons avec les chefs de nos sectes; je m'étais souvent entretenu avec eux; je connaissais bien leurs sentiments; il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels : bien plus, il n'y en avait aucun qui n'eût varié dans sa doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célèbres prédicateurs m'en fit un jour l'aveu. Quand je prêchai dans un tel endroit, me dit-il, je passai pour hétérodoxe. Je l'étais effectivement alors, j'avais des sentiments très-erronés; mais j'ai changé depuis ce temps-là, et si je prêchais aujourd'hui, ma doctrine serait jugée pure et exacte. Au reste, ajoutait-il, cela m'est commun avec tous nos prédicateurs; je n'en connais aucun qui n'ait varié comme moi dans ses sentiments sur la doctrine. Cet aveu ne me fit point impression dans le temps qu'il me parlait, mais il me revint depuis à l'esprit, et fit naître en moi bien des réflexions; nouvelle preuve de ce que l'on dit ordinairement que les bons ou mauvais principes reçus dans la jeunesse produisent tôt ou tard leur effet.

« Cette instabilité de nos chefs dans leur doctrine me faisait peine. Je voyais qu'elle était une suite inévitable du principe fondamental des protestants, selon lequel chacun est seul juge de sa foi. D'après ce principe, il n'y a aucune règle fixe de croyance; de là l'éternelle contradiction des ministres entre eux, de là la fréquente variation de chacun d'eux dans sa doctrine. J'avais essayé de les concilier tous, et je n'y avais trouvé d'autre moyen que de prétendre qu'il suffisait de croire en Jésus-Christ et d'avoir intention d'honorer la divinité; mais avec ce système, qui me plaisait beaucoup,

j'aurais réuni toutes les sectes, même les plus opposées ; aussi je me mettais de jour en jour plus au large et je ne donnais point de bornes à la liberté de penser. J'avais des amis chez les quakers et les anabaptistes, les arméniens et autres ; j'aurais peu à peu adopté le tolérantisme dans sa plus grande universalité. Les protestants ont beau dire qu'ils admettent l'Ecriture pour règle de leur foi ; dès qu'ils ne reconnaissent aucune autorité vivante pour en fixer le sens ; dès qu'ils en abandonnent l'interprétation à chaque particulier, il n'y a plus moyen de les convaincre d'erreur ; et s'il plaît au socinien, par exemple, de dire qu'il ne trouve dans l'Écriture rien qui démontre la divinité de Jésus-Christ, personne n'a droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme, ni de le condamner parce qu'il le rejette. Ce principe mène encore plus loin, il conduit un homme qui raisonne juste à l'indifférence de toutes les religions, et il renverse les fondements du christianisme, en établissant la raison de chaque particulier arbitre suprême de sa croyance. Cette réflexion, et mille autres qui me vinrent à l'esprit, n'eurent pas alors tout l'effet qu'elles devaient produire, mais elles me disposèrent à ouvrir un jour les yeux à la vérité. Déjà mes recherches m'avaient conduit beaucoup plus loin que je n'avais pensé ; je ne voulais d'abord que prendre une connaissance exacte de la doctrine catholique, et insensiblement j'en étais venu au point de n'y trouver rien que de raisonnable : je n'avais, en commençant cet examen, aucun soupçon que ma secte fût fausse ; déjà j'en apercevais les endroits faibles et j'avais des doutes ; il s'en fallait bien cependant que je fusse résolu de la quitter.

» Les préjugés dans lesquels javais été élevé avaient encore trop d'empire sur mon esprit, et mon cœur n'était pas encore disposé au sacrifice que ce changement exigeait de moi. Je crus faire beaucoup en prenant la résolution d'emporter avec moi, en Amérique, les meilleurs ouvrages de

controverse composés par des catholiques, et de les lire à mon retour dans ma patrie, déterminé alors à changer de religion si je ne pouvais répondre à leurs raisonnements après y avoir bien réfléchi ; car j'avais pris le parti, quelque preuve que l'on pût m'apporter, de ne point faire mon abjuration à Rome, de peur, me disais-je à moi-même, de faire une démarche précipitée. Mais la Providence, toujours attentive sur moi, ne me permit pas d'user de tous ces délais, qui auraient pu m'être funestes ; elle ménagea divers événements qui hâtèrent le moment de ma conversion : il me tomba entre les mains un ouvrage du père Segnery sur l'Ange-Gardien. Cette pieuse croyance, que chacun de nous a un ange tutélaire pour témoin de toutes ses actions, n'était pas nouvelle pour moi ; on me l'avait inspirée dès l'enfance ; mais elle n'avait jusqu'alors influé en rien, ou du moins très-peu, sur ma conduite ; la lecture de cet ouvrage réveilla les premières impressions de piété que l'on m'avait données autrefois. Je réfléchis sur ma vie passée, je me reprochai d'avoir si souvent manqué au respect que je devais à mon ange gardien, et je formai la résolution de veiller désormais sur moi-même pour éviter tout ce qui pourrait lui déplaire. Cette attention à m'éloigner du péché contribua sans doute à ma conversion à la foi ; c'était un obstacle de moins à la grâce que Dieu voulait m'accorder.

« J'en étais là, lorsque la mort du vénérable Labre, et les miracles que l'on disait obtenus par son intercession, commençèrent à faire du bruit dans Rome, et à devenir le sujet de presque toutes les conversations. Malgré les instructions que j'avais reçues et les lumières qu'elles m'avaient procurées, je n'étais nullement disposé à croire tout ce qu'on en racontait. De tous mes préjugés contre les catholiques, le plus enraciné était une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils disent être arrivés chez eux ; j'avais été élevé dans cette persuasion comme tous les protestants,

qui, bien loin d'admettre le don des miracles, le dédaignent, et prennent le parti de nier qu'il soit véritable. Je ne me contentai pas de nier absolument ceux que l'on publiait alors, j'en fis un sujet de raillerie; je me permis, dans les cafés, des plaisanteries très-indécentes sur le serviteur de Dieu, dont la pauvreté et la malpropreté apparente me révoltaient, et, sur cet article, j'allais beaucoup plus loin que mes amis même protestants comme moi. Cependant, le nombre et le poids des témoignagnes croissant chaque jour, je crus que je devais examiner la chose par moi-même, je m'entretins plusieurs fois avec le confesseur du défunt, duquel j'appris une partie de sa vie. J'allai voir quatre des personnes que l'on disait avoir été guéries miraculeusement; je m'assurai de leur état actuel et de celui dans lequel elles étaient précédemment; je m'informai du genre et de la durée de la maladie dont elles avaient été attaquées, et des circonstances de leur guérison opérée en un instant; je recueillis les témoignages de ceux qui les connaissaient, et d'après toutes ces informations, faites avec le plus grand soin, je restai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles était mieux prouvée que ne le sont les faits les plus avérés. Une de ces personnes, religieuse au couvent de Sainte-Appollonie, avait un vaisseau rompu dans la poitrine, depuis dix-huit mois; elle était tombée dans une langueur qui augmentait chaque jour; sa faiblesse était telle qu'elle ne pouvait supporter aucune nourriture. Elle invoqua le vénérable Labre; elle prit avec foi une liqueur où l'on avait trempé une de ses reliques, et elle se trouva guérie dans un instant. Le jour même, elle descendit au chœur avec les autres religieuses; elle mangea sans être incommodée, et fit avec facilité les ouvrages les plus pénibles de la maison. C'est ce que la supérieure et six de la même communauté m'attestèrent. Je vis moi-même plusieurs fois la religieuse guérie, je lui parlai et la trouvai pleine de santé et

de force. Je ne m'en tins pas là ; je fis visite au médecin qui en avait pris soin pendant tout le temps de son infirmité; il me confirma tout ce que la communauté avait dit à son sujet, et il ajouta qu'il était prêt à jurer sur l'Evangile que la maladie était naturellement incurable. Je continuai de voir la religieuse pendant tout le reste de mon séjour à Rome, c'est-à-dire pendant environ quatre mois; j'eus le temps de m'assurer que sa guérison était constante, et à mon départ je la laissai en parfaite santé. Persuadé comme je l'étais que les guérisons avaient quelque chose de surnaturel, je ne pouvais me défendre de faire des retours sur moi-même et sur le danger que je courais en restant dans ma secte; ces réflexions me mettaient dans d'étranges perplexités : il serait difficile d'exprimer la situation violente où je me trouvai alors. La vérité se montrait à moi de tout côté, mais elle était combattue par tous les préjugés que j'avais sucés avec le lait; je sentais la force des raisons que l'on oppose à la doctrine des protestants, je n'avais pas le courage de me rendre; je voyais clairement que la vérité de l'Eglise romaine est fondée sur des preuves multipliées et sans réplique; je voyais que ses réponses à tout ce que les protestants lui reprochent sont solides et satisfaisantes; mais il fallait abjurer des erreurs dans lesquelles j'avais été élevé, et que j'avais moi-même prêchées aux autres. J'étais ministre dans ma secte, et il fallait renoncer à mon état, à ma fortune; j'étais tendrement attaché à ma famille, et il fallait encourir son indignation; des interêts si chers me retenaient : en un mot, mon esprit était convaincu, mais mon cœur n'était pas changé. Ce fut dans ces circonstances, où j'étais flottant et irrésolu, qu'on me mit entre les mains un petit livre intitulé : *Manifesto d'un' cavaliere cristiano convertito alla religione cattolica ;* livre qu'il serait bon de traduire en plusieurs langues, et de répandre partout où il y a des hérétiques. L'auteur rend compte historiquement de sa conversion, et discute briève-

ment tous les points controversés entre les catholiques et les protestants. Il place au commencement une prière, qui lui fut communiquée par un catholique, pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint, que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

« Dieu de bonté, tout-puissant et éternel, père des miséricordes, sauveur du genre humain, je vous supplie humblement, par votre souveraine bonté, d'éclairer mon esprit et de toucher mon cœur, afin que, par le moyen de la vraie foi, de l'espérance et de la charité, je vive et je meure dans la vraie religion de Jésus-Christ. Je suis certain que, comme il n'y a qu'un seul Dieu il ne peut y avoir qu'une seule foi, une seule religion, une seule voie de salut, et que toutes les voies opposées à celles-ci ne peuvent conduire qu'à l'enfer. C'est cette foi, ô mon Dieu ! que je recherche avec empressement pour l'embrasser et me sauver. Je proteste donc devant votre divine majesté, et je jure par tous vos divins attributs, que je suivrai la religion que vous m'aurez fait connaître pour vraie, et que j'abandonnerai, quoiqu'il doive m'en coûter, celle où je reconnaîtrai des erreurs et de la fausseté. Je ne mérite pas, il est vrai, cette faveur, à cause de la grandeur de mes péchés, dont j'ai une profonde douleur, puisqu'ils offensent un Dieu si bon, si grand, si saint, si digne d'être aimé ; mais, ce que je ne mérite pas, j'espère l'obtenir de votre infinie miséricorde, et je vous conjure de me l'accorder par les mérites du sang précieux qui a été répandu pour nous, pauvres pécheurs, par votre Fils unique Jésus-Christ. Amen. »

« J'avais, en recevant ce livre, un pressentiment qu'il allait me porter un dernier coup; aussi ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je pus me déterminer à le lire ; mon âme était, pour ainsi dire, déchirée par deux mouvements contraires. Quels combats, quels assauts n'eus-je pas alors à soutenir ! Je parcourais surtout des yeux cette prière, sans

pouvoir me résoudre à la dire; je désirais d'être éclairé, et je craignais de l'être trop; mon intérêt temporel et mille autres motifs se présentaient en foule à mon esprit, et balançaient les salutaires impressions de la grâce. Enfin l'intérêt du salut éternel l'emporta; je me jetai à genoux, je m'excitai à réciter cette prière avec le plus de sincérité qu'il me fut possible; et la violente agitation de mon âme, ainsi que les combats qui venaient de s'y livrer, produisirent une abondance de larmes. Je me mis donc à lire ce livre, qui est une exposition abrégée des principales preuves qui établissent la vérité de la religion catholique. L'ensemble de ces différentes preuves, que je n'avais vues jusqu'alors que séparément, tant de traits de lumière réunis dans un foyer me frappèrent vivement; d'ailleurs, je n'opposais plus à la grâce les mêmes résistances; Dieu parlait à mon cœur en même temps qu'il éclairait mon esprit, et me donnait la force de surmonter les obstacles qui m'avaient arrêté jusque-là. Je n'avais pas achevé la lecture de ce livre, que je m'écriai : Mon Dieu, je vous promets de me faire catholique. Le même jour, j'annonçai ma résolution à la famille chez laquelle je demeurais, elle en eut beaucoup de joie, parce qu'elle avait une piété sincère. J'allai le soir au café, où je fis part de mon changement à tous mes amis, la plupart protestants; et, pour réparer autant qu'il était en moi le scandale que j'avais donné, je défendis la sainteté du vénérable Labre, et je déclarai que j'avais plus de preuves de la vérité de ses miracles que je n'en exigerais pour quelque fait que ce fût. De plus, pour ne pas rougir de Jésus-Christ, j'invitai un grand nombre d'amis à être témoins de mon abjuration. Plusieurs plaignirent ma faiblesse, quelques-uns s'en moquèrent; mais Dieu, qui m'a appelé à la foi, m'a soutenu, et j'ai cette ferme confiance qu'il me soutiendra jusqu'à la mort. Je dois avouer ici qu'avant mon abjuration, j'eus encore quelque temps à combattre mon imagination sur

le culte de la sainte Vierge et des saints. J'étais cependant éclairé sur cet article ; je ne doutais pas qu'il ne fût utile d'employer auprès du Fils l'intercession de sa sainte Mère, et que, loin de lui faire injure en aimant et honorant celle qu'il a aimée lui-même si tendrement, c'était l'honorer davantage. Cependant mes anciennes préventions me revenaient toujours à l'esprit, et me troublaient malgré moi. Le reproche d'idolâtrie, que j'avais entendu faire aux catholiques, à ce sujet, m'effrayait encore, quoique je le crusse très-mal fondé. Je ressemblais à ces personnes qui, ayant eu dans leur enfance l'imagination fortement frappée des contes ridicules de revenants, ne peuvent, même dans l'âge mûr, se défendre d'un frémissement involontaire, lorsque ces idées reviennent à leur esprit, en dépit de la raison qui en rougit. Il fallut me faire violence ; et, quand je commençai à invoquer la sainte Vierge, je ne le fis qu'en tremblant. Je m'adressai d'abord à Jésus-Christ, lui protestant que je n'avais d'autre dessein que de l'honorer, et que je désirais le faire plus parfaitement par l'entremise de sa sainte Mère, le priant de ne pas m'imputer les intentions idolâtriques que je désavouais de toute mon âme. Ensuite, m'adressant à la sainte Vierge elle-même : « Mère tendre, lui dis-je, s'il est permis d'implorer votre secours, aidez-moi dans l'état misérable où je suis ; c'est par vous que le Sauveur est venu à nous, c'est par vous que je désire d'aller à lui. Les Ecritures m'apprennent que c'est par votre moyen que s'est opéré le premier miracle de la foi évangélique dans l'ordre de la grâce (la sanctification de saint Jean-Baptiste), et le premier dans l'ordre de la nature (le changement de l'eau en vin) ; en voici un autre à faire : ne me refusez pas d'y employer votre crédit ; je ne le mérite pas, il y a trop longtemps que je vous méconnais ; mais je commence, quoique en tremblant, à m'adresser à vous ; intercédez pour moi auprès de votre divin fils. » Puis revenant à Dieu : « Seigneur, ajoutai-je, je vous

demande vos lumières ; vous avez promis d'exaucer ceux qui vous invoquent ; c'est de tout mon cœur que je le fais. Je cherche la vérité, à quel prix que ce soit; vous en êtes témoin, ô mon Dieu ! je ne saurais me tromper en m'adressant à votre sainte Mère ; vous seriez vous-même la cause de mon erreur. » La confiance et la tranquillité furent le fruit de cette prière. Depuis ce temps, j'ai toujours recouru à la sainte Vierge, et je suis sûr d'avoir obtenu plusieurs grâces par son intercession ; la reconnaissance m'oblige à faire cet aveu ; je cherche à entrer dans toutes les intentions qui tendent à l'honorer ; je me suis engagé, et je travaille à étendre son culte en tout ce qui peut dépendre de moi. Il se présente ici une réflexion bien naturelle : Dieu peut-il permettre qu'un homme se trompe dans le choix d'une religion, quand, après une vigilance exacte sur sa conduite, après des prières ferventes, après des recherches longues et laborieuses, il s'est déterminé à l'embrasser aux dépens de tout ce qu'il y a de plus cher au monde, famille, état, fortune, réputation ? Si cette religion était fausse, ne pourrait il pas dire à Dieu avec un célèbre théologien : Seigneur, c'est vous qui m'avez trompé ? Cette réflexion acquerra un nouveau degré de force, si j'ajoute le prodigieux changement qui s'est fait en moi depuis ma conversion. J'hésite à le publier ; mais il me semble que je dois le faire pour glorifier la divine miséricorde, et pour rendre hommage à la religion catholique que j'ai maintenant le bonheur de professer. Que mon état est différent de celui où j'étais auparavant ! mes pensées, mes goûts, mes desseins, tout est changé, je ne me reconnais plus moi-même. Dès que j'eus pris mon parti, je renonçai aux études profanes qui m'avaient occupé jusque-là ; je laissai mes livres à-demi lus ; je me défis de ceux qui étaient à moi. Depuis ce temps, les passions n'ont eu que peu d'empire sur moi, mes projets d'ambition et d'établissement dans le monde m'ont quitté entièrement ; je n'y prétends plus rien ;

je n'ai plus de plaisir que dans les choses de Dieu ; je sens au fond de mon cœur une paix que je n'avais jamais connue. Ce n'est plus, comme auparavant, la trompeuse sécurité d'une conscience assoupie qui présume de la miséricorde de Dieu, et qui ne voit pas le danger auquel elle est exposée ; c'est la douce confiance d'un fils qui se trouve dans les bras de son père, et qui a lieu d'espérer que rien ne pourra l'en arracher, malgré les périls qui l'environnent. Oui, cette religion est faite pour le cœur ; quelque solides, quelque fortes que soient les preuves qui m'ont convaincu qu'elle est la véritable religion de Jésus-Christ, le contentement, la joie pure qui l'accompagne, est pour moi une autre espèce de preuve qui n'est pas moins persuasive. Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire sont celles qui me donnent aujourd'hui le plus de consolation. Le mystère de l'Eucharistie, qui m'avait paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices spirituelles. La confession, que j'avais regardée comme un joug insupportable, me semble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon âme. Ah ! si les hérétiques et les incrédules pouvaient sentir les douceurs que l'on goûte aux pieds des autels, ils cesseraient bientôt de l'être ! Que ne puis-je me faire entendre à tous ! je leur crierais : Goûtez et voyez par votre propre expérience combien le Seigneur est doux, combien il est bon pour ceux qui le servent dans la sainte société qu'il a formée lui-même et qu'il vivifie par son esprit. Voilà le désir dominant, l'unique désir de mon cœur, celui d'étendre autant que je le pourrai l'empire de la véritable foi qui fait maintenant mon bonheur ; je n'ambitionne rien de plus : c'est pour cela que je désire de retourner dans mon pays, espérant d'y être, malgré mon indignité, l'instrument de la conversion de mes compatriotes. Et telle est la conviction où je suis de la vérité de l'Eglise romaine, et ma reconnaissance de la grâce signalée que Dieu m'a faite de m'appeler à la vraie foi, que

je la scellerais de mon sang, si Dieu m'accordait cette grâce; je ne doute pas qu'il ne m'en donnât la force. Je conjure ceux qui liront cet écrit de prier avec ferveur le père des lumières et le Dieu des miséricordes, d'accomplir ses volontés sur son serviteur, d'ouvrir un accès facile à la foi dans mon pays, de la faire germer et fructifier dans un pays où elle n'a jamais été professée. Peut-être (je m'arrête avec plaisir à cette pensée consolante), peut-être celui qui établit les empires et les détruit à son gré, qui fait tout pour ses élus et pour l'intérêt de son Eglise, n'a-t-il permis et conduit à une fin glorieuse l'étonnante révolution dont nous venons d'être les témoins, que pour accomplir quelque grand dessein et une révolution bien plus heureuse encore dans l'ordre de la grâce. Ainsi soit-il. »

Après sa conversion, M. Thayer revint en France, entra au séminaire, et reçut la prêtrise en 1787.

An 1785. — *Le duc Adolphe-Frédéric de Mecklenbourg-Schwerin*, né le 18 décembre 1785, et quatrième fils de Frédéric-François, grand-duc de Mecklenbourg, et de Louise de Saxe-Gotha. Dès sa jeunesse, il montra beaucoup de penchant pour la religion catholique, et ce penchant se fortifia par le soin qu'il avait de lire de bons ouvrages. Le jeune prince en vint au point de demander à son père la permission de changer de religion; et, pour le distraire de cette idée, on lui ordonna de voyager, et on le mit sous la conduite d'un gouverneur qui devait le conduire dans les diverses universités protestantes d'Allemagne, et à qui il était recommandé surtout d'empêcher que son élève ne fréquentât les catholiques, ou ne lût leurs ouvrages. Mais cette défense ne changea point les dispositions du jeune prince, qui trouvait, dans les livres protestants mêmes, des motifs d'éloi-

gnement pour leur doctrine. Il exposait ses doutes à son gouverneur, qui tâchait de les résoudre de son mieux, mais qui, d'ailleurs, en homme sage et modéré, s'abstenait de ces imputations de fanatisme et d'imposture que tant de protestants se permettent encore contre les catholiques. Charmé lui-même de la solidité d'esprit du prince, et voyant l'inutilité des précautions prises pour le détourner de son projet, il finit par lui permettre de lire les livres catholiques, et se contenta de rendre au père de son élève compte des sentiments de cet intéressant jeune homme. C'est alors que le prince Adolphe lut l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, de Bossuet, lecture qui fit sur lui une profonde impression, et le décida tout-à-fait. On a vu un exemplaire de l'ouvrage sur lequel il avait exposé en abrégé les principaux motifs de sa conversion. Enfin, après bien des instances, il obtint du prince son père la liberté de suivre les mouvements de sa conscience; mais à condition qu'il ferait son abjuration loin de sa famille, et qu'il resterait en pays étranger. On lui assignait seulement une certaine somme par an. Le prince Adolphe fit son abjuration à Genève, il y a déjà bien des années. Il alla ensuite passer quelque temps à Fribourg, en Suisse, où il menait la vie la plus édifiante. Sa piété, son assiduité aux pratiques de la religion, ses entretiens, qui annonçaient assez la vivacité de sa foi, tout chez lui était d'un grand exemple. On était touché en outre de la simplicité de ses manières, de la franchise de son caractère et de la solidité de son esprit. Le prince se rendit ensuite à Rome, où il ne se fit pas moins estimer. Ce fut pendant son séjour dans cette capitale qu'il perdit successivement son père et son frère aîné. Celui-ci s'était toujours montré très-opposé à la conversion du prince. Ces événements rappelèrent le prince Adolphe dans sa famille; mais il ne devait pas jouir longtemps du plaisir de la revoir; une maladie l'a emporté à l'âge de trente-sept ans.

1786. — *Mademoiselle Pitt*, parente du célèbre ministre d'Angleterre de ce nom, et née à Londres. — Ayant perdu très-jeune encore son père et sa mère, elle fut confiée à une grand'tante qui l'éleva dans les principes de la religion protestante dont elle faisait profession. Elle lui parlait souvent de la vie religieuse (vie inconnue en Angleterre depuis que la religion catholique en a été bannie) et des personnes à qui elle l'avait vu pratiquer. Quoique protestante, elle avait passé plusieurs années dans un couvent qu'on croit être de la Flandre autrichienne. Sans avoir été assez heureuse pour en rapporter le don de la foi, elle en était revenue pleine d'estime et de vénération pour le genre de vie qu'on y menait. Comme elle en parlait souvent avec complaisance à son élève, celle-ci, dès l'âge de quinze ans, conçut un grand désir de voir quelque monastère de religieuses, pour le connaître par elle-même. L'opinion avantageuse et distinguée que lui en avait laissée sa grand'tante, allait jusqu'à désirer qu'il lui fût possible d'embrasser cet état, sans renoncer à la religion de ses pères, car elle y était fort attachée. Mais il manquait à l'institutrice l'assistance et l'esprit de celui qui tient les cœurs dans sa main; et ce n'est pas dans la bouche d'une protestante que Dieu met le don de les attirer à lui. Les paroles de la tante furent toutefois pour la nièce comme une première semence qui, par une disposition particulière de la Providence, devait produire son fruit dans son temps, semence qui demeura longtemps comme étouffée dans son cœur par l'amour du monde qui crût en elle avec l'âge, et lui eut bientôt fait perdre de vue toute idée de retraite dans un monastère.

Elle se fit remarquer par sa simplicité et sa modestie, tant qu'elle vécut sous les yeux de celle qui lui tenait lieu de mère; car il ne manquait à celle-ci que de professer la vraie foi pour lui servir de modèle en tout; et quoiqu'elle ait eu le malheur de mourir hors de l'Eglise, c'en fut un pour

la jeune pupille de l'avoir perdue à l'âge de vingt-trois ans. Privée de sa compagnie, de ses leçons et de ses bons conseils, elle prit le goût du grand monde et se livra à tout ce qu'il avait d'attrayant pour une personne de sa condition, avec d'autant plus de facilité, qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire. Jusqu'à l'âge de trente-un ans, elle ne montra pas d'autres inclinations. Voici par où commença son changement.

Le 1er janvier 1785, étant convalescente, après une maladie qui l'avait conduite aux portes de la mort, elle eut pendant son sommeil un songe dont elle fait ainsi la description dans une lettre adressée à M. Roussen, curé de Saint-Jacques, à Abbeville.

« Je m'imaginais, dit-elle, entrer dans un couvent dont toutes les religieuses portaient une croix d'argent sur la poitrine. Je fus conduite au chœur, où je les vis toutes placées en ordre. A leur tête j'en aperçois une qui était le vrai portrait de ma grand'tante. On me dit d'entrer, et on me le dit trois fois, en ajoutant : *Ne craignez point; c'est une véritable amie que vous trouverez dans cette personne. Vous aurez de la peine à lui rendre vos sentiments, mais que cette difficulté ne vous arrête point.* J'entrai.

« Du chœur on me conduisit dans un appartement qui m'était destiné. L'escalier qui y conduisait se trouva si mauvais, que je fus contrainte, pour m'y soutenir, de prendre une corde qui servait de guide. J'entendis alors une voix qui me dit encore que je *mourrais dans cette maison.* Cette parole fit une grande impression sur mon esprit; et l'attention que j'y prêtais me donnait beaucoup de mécontentement contre moi-même. Ce songe me revint les deux nuits suivantes. »

« Huit mois après ce songe, reprend-elle dans sa lettre à M. le curé de Saint-Jacques, j'eus la curiosité de voir la France, et un grand désir d'y venir passer quelque temps

pour en apprendre la langue. Je le communiquai à quelqu'un de ma nation, qui, par ses correspondances dans plusieurs villes françaises, pouvait facilement m'aider à l'exécution de mon projet. Il entra dans mes vues. Comme il connaissait un respectable négociant de Saint-Valery-sur-Somme, il m'offrit de m'adresser à lui. J'acceptai la proposition et je m'embarquai sur le vaisseau du capitaine Lamy. Arrivée chez le négociant de Saint-Valery, je m'en rapportai à tout ce qu'il ferait pour me rendre le service que j'étais venu chercher en France. Deux de ses enfants avaient été élevés au couvent de la Visitation d'Abbeville, et il connaissait parfaitement cette maison. Il m'adressa à la supérieure en qualité d'Anglaise qui désirait y passer quelque temps avec les grandes pensionnaires. Il ne savait rien de mon songe, et moi-même je n'y pensais plus. C'était là cependant où il devait se vérifier dans tous les points.

« J'y arrive (le 27 septembre 1785), je vois les religieuses avec leur croix d'argent. Présentée à la supérieure, qui était alors madame de Maison, je reconnais à son visage le portrait de ma grand'tante. J'avoue que je fus si frappée de cette ressemblance, que je me sentis prête à tomber en faiblesse. Je ne fis d'ailleurs en ce moment nul cas de mon songe : tenant alors de de l'incrédulité de Thomas, surnommé Didyme, je ne pus y ajouter foi. La vie religieuse que je devais embrasser, à en croire ce qui m'avait été dit, me paraissait trop contraire à la liberté anglaise, dans laquelle j'avais vécu jusque-là. Bien loin de penser que je dusse mourir dans cette maison, plusieurs choses me donnèrent, dès le premier jour, envie de la quitter, entre autres, la vue de l'escalier tournant par où l'on me conduisit à la chambre que je devais occuper.

« J'avais conçu d'abord tant d'aversion d'un séjour aussi pauvre et aussi simple que la chambre dont on m'avait mise en possession, que, ne pouvant dissimuler ma mauvaise hu-

meur, mes premières pensées avaient été de repartir sans délai, et je m'en étais expliquée ouvertement. On m'engagea à différer un peu; j'y consentis. Mon éloignement diminua, et, au bout de deux jours, je pris le parti de rester, mais uniquement pour apprendre la langue. Devenue habitante de la maison, j'avais besoin d'une personne capable de me former à parler français. On m'envoya une religieuse qui m'offrit de me rendre ce service. Les premiers entretiens ne roulèrent que là dessus; mais nous ne tardâmes pas à parler religion. Je tenais trop à la mienne pour écouter favorablement les doutes qu'on voulait m'inspirer contre elle; je la croyais la plus conforme à la raison et à l'Evangile. Persuadée que l'Eglise romaine était tombée dans l'erreur et la superstition, j'en concluais toujours que la réforme était nécessaire. Je ne me refusai pas néanmoins à la discussion des différents articles qui divisent l'Eglise catholique de la protestante. Celle-ci ne me fera pas un crime, je l'espère, d'avoir usé de cette condescendance, puisque, n'admettant point sur la terre de juge en matière de foi, elle ne peut trouver mauvais que toute personne particulière, même de notre sexe, examine si la doctrine qu'on professe est conforme à l'Ecriture sainte et à la droite raison. Je voulus donc bien entrer dans l'examen de quelques points contestés. Je les discutai avec la religieuse qui m'avait été donnée pour la langue française, et un ecclésiastique parlant assez bien l'anglais pour m'expliquer les motifs de crédibilité qui se réunissaient en faveur de la religion catholique, et résoudre les objections que je faisais pour la mienne. Je fus frappée des raisonnements qu'on me fit sur les promesses de Jésus-Christ: *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Eglise.* Je me déterminai dès lors à l'examen le plus sérieux. Il fut long.

» J'avais trop cru que l'Ecriture était suffisante pour fixer

notre foi. On me démontra, par l'Ecriture elle-même, qu'elle ne pouvait suffire, au moins à tous les hommes. On m'allégua les paroles de saint Pierre lorsqu'il avance que, dans les écrits de saint Paul, *il se trouve des endroits obscurs et difficiles que les esprits ignorants et peu solides entendent mal, ainsi que d'autres écrits, pour leur propre ruine.* Ce raisonnement et plusieurs autres me persuadèrent que Jésus-Christ avait établi une autorité permanente pour régler notre foi et pour déterminer le sens des différents textes qui établissent nos dogmes, selon ces paroles: *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise.*

« Je conçus encore que si l'Eglise catholique, avant la réforme, était tombée dans l'erreur et dans la superstition, comme je l'avais toujours pensé, dès lors il ne serait plus resté d'autorité légitime pour guider les fidèles dans leur croyance : ce que je ne pouvais concilier avec les promesses de notre Seigneur. Tout ceci, sans me convaincre entièrement, ne laissait pas de me troubler beaucoup. Je désirais de m'instruire de plus en plus et de connaître la véritable Eglise. Ce que je cherchais surtout, c'était où se trouvait l'unité de la foi; car je voyais clairement qu'elle ne pouvait être dans l'église protestante, chaque membre de cette église s'attribuant le droit d'interpréter à sa manière les textes qui expriment les différents dogmes; ce qui ne peut manquer de produire de la diversité dans la foi, surtout quand il s'agit d'interpréter les textes difficiles dont parle saint Pierre, inconvénient que je vis bien ne pouvoir se trouver dans l'Eglise romaine. Ce fut alors que je me sentis portée à me rendre à son autorité et à me soumettre à ses décisions.

« A l'égard de l'Eucharistie, on me cita les promesses de Jésus-Christ, au sixième chapitre de l'Evangile selon saint Jean, et les paroles de l'institution : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang;* paroles qui, dans le sens naturel, n'expriment autre chose que la doctrine catholique. J'ai long-

temps réfléchi sur ces textes, et, après y avoir bien pensé en la présence de Dieu, je n'ai pu résister à l'autorité de l'Eglise universelle, qui, dès avant la réforme, en avait déterminé le sens légitime, sans avoir eu recours à des interprétations figurées ou spirituelles. Quant au rapport de nos sens, comme ils peuvent nous tromper, je comprenais qu'ils devaient céder à la parole de Dieu, toujours infaillible, expliquée par son Eglise.

« J'eus plus de peine à me rendre au dogme du purgatoire. Cependant, outre le texte du livre des Machabées (livre à la vérité que les protestants n'admettent pas, mais qui n'en exprime pas moins une doctrine très-ancienne et fort répandue chez les Juifs), je fus très-ébranlée par ces paroles de saint Paul et par l'interprétation que leur donne l'Eglise universelle : *Si l'ouvrage dè quelqu'un est brulé, il en souffrira la perte : il sera néanmoins lui-même sauvé, mais comme en passant par le feu.*

« Il ne me fut pas difficile de reconnaître un chef ecclésiastique, successeur de saint Pierre, distinct des princes temporels, ainsi que la nécessité de la confession et des rigueurs de la pénitence.

» J'avais encore quelque inquiétude à l'égard des honneurs rendus aux images; mais je fus rassurée quand on m'eut fait voir que ces honneurs ne se rapportaient nullement à la matière dont elles sont composées, et qu'ils se dirigeaient uniquement vers Jésus-Christ ou les saints qui règnent avec lui dans le Ciel; qu'il en était du respect que nous portons aux images à peu près comme de l'accueil que ferait un peuple reconnaissant à la statue ou à l'image d'un prince célèbre par ses vertus et ses bienfaits. Je reconnus de même que l'invocation des saints n'est point injurieuse à Dieu ni à Jesus-Christ, puisque nous les supplions seulement de joindre leurs prières aux nôtres pour obtenir de Dieu, par Jésus-Christ, les grâces dont nous avons besoin.

« Enfin, après de grands combats et de longues perplexités, je ne pus résister plus longtemps à la lumière ni aux mouvements secrets du Saint-Esprit. »

Ce fut alors que mademoiselle Pitt se rendit à l'église, et que, prosternée devant l'autel, elle fit cette prière avec toute l'effusion d'un cœur qui cherche ardemment la vérité : « Seigneur, je veux sauver mon âme. Si la religion protestante est la vraie religion, faites-moi mourir avant que j'en embrasse une autre. Si, au contraire, la religion catholique est la vraie, laissez-moi la vie, et donnez-moi la force de l'embrasser, avec la grâce de suivre tout ce qu'elle enseigne. » Elle se lève comblée de joie quelques moments après, et pleinement décidée à faire profession de la foi catholique qu'elle avait déjà dans le cœur.

« Dieu, poursuit-elle, me demandait le sacrifice de ma raison et de tout ce qui m'avait retenue dans le monde jusqu'au moment de mon voyage en France. Je le fis aux pieds de notre Seigneur; je rentrai dans le sein de l'Église catholique romaine, la plus ancienne des églises, où je trouvai dès lors, par ma soumission à la vraie épouse de Jésus-Christ, et où je trouve encore aujourd'hui le calme parfait de la conscience, avec la plus forte persuasion que je suis dans la voie du salut. »

Mademoiselle Pitt a supprimé dans sa lettre le détail de son abjuration; voici ce qui en a été rapporté par des témoins oculaires. Quand on la vit ferme dans son projet qu'elle avait conçu de renoncer solennellement à la religion anglicane, on désigna, pour le jour de la cérémonie, le 22 février 1786. La Providence fit survenir un obstacle qui obligea de la remettre au lendemain. Ce délai fut un nouveau sujet de joie pour mademoiselle Pitt. *Quel bonheur pour moi*, dit-elle, *ce sera le jour anniversaire de mon baptême!* Elle abjura donc le 23, cinq mois après son entrée au couvent.

Après son abjuration, elle délibéra sur l'état qu'elle choi-

sirait. Elle se sentait portée à la vie religieuse. Elle n'avait point d'obstacle à craindre de la part de ses parents, qui ne lui donnaient nulle inquiétude sur le parti qu'elle avait pris; mais la vivacité de son caractère et la délicatesse de sa santé lui paraissaient à elle-même, autant qu'aux religieuses, résister à ce dessein. Pendant cinq à six mois elle consulta Dieu dans la prière, et prit conseil des personnes sages qui devaient diriger la démarche importante qu'elle méditait. Au mois d'avril 1786, elle fut tourmentée d'un rhume fort opiniâtre. L'envie qu'elle avait depuis quelque temps de prendre le voile et d'entrer au noviciat ne laissa pas de s'affaiblir, et ce n'était pas sans inquiétude, ni même sans frayeur qu'elle y pensait. Dieu voulait, par cette épreuve, la mieux préparer à la grâce qu'il lui réservait. Le besoin fréquent qu'elle avait d'être dispensée alors de plusieurs points de la règle dont elle faisait l'essai, donnait à ceux mêmes qui prenaient le plus d'intérêt à son entrée dans le cloître, tout lieu de craindre que ce ne fût pas sa vocation. Mais, encouragée par les exemples qu'on lui cita de plusieurs religieuses dont la santé fort délicate s'était fortifiée, soit au noviciat, soit après avoir fait leurs vœux, elle prit le voile le 3 juillet 1786.

—

An 1786. — *La princesse Gallitzin, née comtesse Amélie de Schmettau.* — Placée dès son enfance dans un pensionnat de Breslau pour y recevoir une éducation à la mode, elle en sortit après huit ou neuf ans avec quelques connaissances en musique, mais du reste si ignorante, qu'elle était encore très-peu exercée à lire et à écrire. Elle se montra de plus si gauche dans les sociétés, que sa mère la mit à Berlin dans un pensionnat tenu par un certain athée français nommé Prémonval. Elle y resta dix-huit mois, non pour apprendre à lire et à écrire, mais à danser, à parler français, avec un

peu de mythologie. Sous la direction d'un pareil guide, sorti de l'école de Lamethrie, elle oublia nécessairement les idées religieuses qu'on lui avait inspirées précédemment. Revenue à la maison paternelle, elle se dégoûta bientôt de la vie ennuyeuse et froide du grand monde; son orgueil était froissé, d'ailleurs, de se vòir, par suite de son ignorance, incapable de parler de tout, comme les autres demoiselles de qualité, avec un air d'esprit et de savoir. Elle résolut d'acquérir cette facilité par la lecture. Sans aucune direction pour le choix des ouvrages, il lui fallut s'abandonner à un loueur de livres, qui lui en envoyait de temps en temps. Quoique ce fussent des romans et qu'elle les dévorât, cette manie de lire ne produisit sur elle d'autre effet que de lui faire aimer la solitude, qu'elle partageait entre la lecture et la musique. Peu à peu une certaine réminiscence de ses premières impressions religieuses lui fit considérer son état moral : elle en conçut une peur terrible de l'enfer et du diable. Le besoin de se rassurer éveilla en elle ce penchant à la méditation, qui occupa une grande partie de sa vie, et qui, enfin, par bien des écarts et par les sentiers stériles de la sagesse naturelle, la conduisit à la porte de la vérité céleste. Le sentiment de la dignité morale de l'homme, l'importance de la distinction entre le bien et le mal, se réveillèrent en elle. Tels furent les résultats de la réflexion à laquelle s'était assujétie une jeune personne de quinze ans. Combien peu de son sexe, par la lecture des romans, deviennent capables de faire une réflexion sérieuse sur leur conduite. Cependant la jeune comtesse n'échappa point à la contagion qui, d'Angleterre et de France, par les frivoles écrits d'un Voltaire, d'un Helvétius, d'un Diderot et autres, répandait l'incrédulité, le matérialisme et le libertinage de la pensée parmi tous les grands et dans la plupart des cours. La princesse, guidée par le sentiment du juste, mais étrangère à la religion positive, cherchait, par le moyen de sa raison, à se rendre évidentes les vérités de

l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Même après son mariage avec le prince de Gallitzin en 1768, elle continua, avec une ardeur toujours croissante, à consacrer la plus grande partie de ses heures à réfléchir sur sa destination en ce monde, et des sujets semblables. Gallitzin, son époux, était admirateur passionné de Voltaire et de Diderot. Partout où la princesse se trouva, en l'accompagnant, elle ne découvrit que la licence la plus immorale et la plus profonde corruption. Ces expériences la déterminèrent, au commencement de l'année 1770, à se retirer tout-à-fait du monde et de son commerce, pour se consacrer exclusivement à l'éducation de ses enfants, Marianne, née en 1769, et Démétrius, né en 1770, et pour suppléer à ce qui avait été si fort négligé dans la sienne propre. Après plusieurs années de séjour en Hollande, où son mari était ambassadeur de Russie, elle établit, en 1779, son domicile à Munster. Là elle se lia d'amitié avec M. de Furstenberg, à qui ses connaissances en fait d'éducation avaient acquis une grande renommée. Cependant elle continua longtemps encore à n'appuyer la conduite morale que sur l'amour de soi ou l'égoïsme, et s'efforçait, d'après ces principes, de faire de ses enfants des gens de bien. Ce ne fut que plus tard qu'elle reconnut l'insuffisance de ces principes d'éducation, et regretta d'avoir, manque de croyance, fondé la sienne si tard sur la base de la vérité religieuse. En l'année 1783, la miséricordieuse main de Dieu lui envoya une grave maladie. Comme elle commençait à prendre un caractère fort sérieux, M. de Furstenberg envoya son confesseur au lit de la malade pour lui offrir la croyance au Sauveur et les secours de l'Eglise. Elle s'en excusa, manque de conviction. Toutefois, elle fit à M. de Furstenberg une réponse qui le tranquillisa, lui promettant sans doute, si Dieu lui prolongeait la vie, d'étudier sérieusement le christianisme et de s'en instruire. Elle guérit, et, pendant sa convalescence, elle commença effectivement à réfléchir

sur le christianisme. Vers la fin du mois d'août 1786, elle revint à la foi et à l'Eglise. Profondément convaincue, par ses réflexions et son expérience, de la faiblesse humaine, vivement pénétrée de l'insuffisance de ses forces, elle passa le reste de ses jours dans la prière, dans des combats contre sa volonté propre et dans des regrets sur sa vie passée. L'abnégation de soi-même, la plus profonde humilité et le renoncement à sa volonté étaient devenus son exercice continuel. Sous la direction de Furstenberg et particulièrement de son sage confesseur Overberg, elle s'avança dans les voies de la piété et de la mort continuelle à soi-même. Ses dernières années furent une grande épreuve de sa résignation à la volonté de Dieu. Elle avait à lutter contre des maladies continues et douloureuses. De plus, son mari étant mort, elle eut beaucoup à souffrir de la part de sa famille, qui l'accusait d'avoir contribué à faire prendre à son fils la résolution, non-seulement de se faire catholique, mais d'embrasser l'état de missionnaire dans le Nouveau-Monde. Enfin, après une très douloureuse maladie, qu'elle souffrit avec une religieuse patience, elle mourut le 27 avril 1806, munie de toutes les consolations des mourants.

—

An 1788. — *M. Allègre*, jeune ministre protestant, se convertit peu avant la révolution, et écrivit à ce sujet la lettre suivante à M. Thayer, autre ministre protestant converti :

« Monsieur, vous avez eu tant de part à ma conversion, que la reconnaissance m'engage à vous en apprendre en détail les circonstances. Je viens donc, pour m'acquitter de ce que je vous dois, vous inviter à bénir le Seigneur de l'heureux changement qu'il a opéré dans mon cœur. Souffrez que je me félicite du bonheur que j'ai de vous témoigner l'af-

fection et le respect que j'ai pour vous : sentiments que m'ont inspirés l'histoire de votre conversion et les détails édifiants qu'une main charitable m'a communiqué sur votre compte. Pour vous, monsieur, qu'anime un zèle si ardent pour la gloire de Dieu, avec quel plaisir n'apprendrez-vous pas que, tandis que vous recevez tant d'abjurations, la relation de votre conversion est lue avec fruit en province !

« Jé suis fils de ministre, et j'ai été ministre moi-même. Mon père, mort depuis longtemps, me laissa fort jeune avec deux frères dont je suis l'aîné, sous la conduite de notre mère, femme respectable, dont l'unique occupation fut dès-lors de veiller à notre éducation et de nous donner de bonnes mœurs : elle vint s'établir avec nous à Nîmes, et nous fit entrer au collége de MM. les Doctrinaires. A peine j'eus fini mes premières études, que cette bonne mère, consentant à s'expatrier, nous accompagna à Lausanne, où j'ai passé six années sous ses yeux. Je dois donc rendre grâces à Dieu d'avoir été élevé par une aussi bonne institutrice, dont la conduite édifiante et les bonnes leçons ont fait germer dans mon cœur la vertu et la piété, m'ont peu à peu corrigé de mes défauts, et ont ainsi préparé de loin ma conversion. La tendresse de ma digne mère était trop vigilante pour que je pusse tomber dans le libertinage des autres jeunes gens. Mais le démon, qui a plus d'un moyen pour nous perdre, m'inspira de lire, lorsque j'étais en philosophie, les ouvrages de quelques incrédules modernes, auteurs dangereux, qui se cachent sous le masque de la probité et de la religion même pour saper plus sûrement les fondements de la foi ; méprisables auteurs, qu'il suffit de connaître pour être à l'épreuve de leur fausse philosophie et de leur séduisante éloquence : c'était à peu près ce que des gens de bien me disaient contre ces auteurs. Hélas ! je prenais leur défense. Dieu sait le regret que j'en ai. Cependant leurs mauvais principes diminuèrent insensiblement mes sentiments de religion et ré-

duisirent mon christianisme à bien peu de chose. Je trouvai alors fort commodes les principes des protestants, selon lesquels chacun est juge de sa foi. Je me fis un système de religion d'où les mystères furent bannis. Vainement m'aurait-on opposé l'autorité de l'Ecriture et des textes formels ; j'en aurais aisément éludé la force, en leur donnant un tour favorable à mes principes, à l'exemple, je ne dis pas des sociniens, mais d'un grand nombre de protestants qui rejettent l'éternité des peines, le mystère de la Trinité, l'existence des démons, etc., quoique ces dogmes soient assez clairement énoncés dans les livres saints. En général, on peut dire que les protestants s'abusent par ce respect qu'ils prétendent avoir pour l'Ecriture, qui n'est dans le vrai pour eux qu'un fantôme de juge auquel ils font dire tout ce qu'ils veulent, et dans les décisions duquel ils ne voient que ce qu'ils croient.

« Je persistai pendant plus d'un an dans cette espèce d'incrédulité assez générale parmi les protestants. Il est vrai qu'elle n'était pas absolument décidée chez moi. Je doutais, je craignais de me tromper ; je demandais souvent à Dieu qu'il me fît connaître la vérité. Il eut pitié de mon état. Une longue maladie, qui suspendit mes études, me donna le temps de m'occuper de la religion : j'étais bien loin encore d'en croire les mystères ; Dieu changea mon cœur d'une manière extraordinaire. Un soir, après avoir eu avec une personne, qu'il serait inutile de nommer, une longue conversation sur le socinianisme, j'allai me coucher ; le lendemain, je trouvai ma façon de penser toute différente ; je ne me sentis plus de répugnance à croire les dogmes que j'avais rejetés jusqu'alors.

« Dieu ne laisse rien d'imparfait, ce qu'il a commencé il l'achève. C'est ce qu'il a fait à mon égard : en cessant d'être socinien, je commençai à douter de la vérité du calvinisme ; le titre de calviniste me choquait ; car, outre qu'il attestait la nouveauté de notre croyance, je ne voulais pas me dire le

disciple d'un homme. D'ailleurs, disais-je en moi-même, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait point mettre Luther, Calvin et leurs sectateurs au nombre des hérétiques : comme eux Luther, le chef des réformés, a soutenu des opinions opposées aux opinions reçues : comme eux il a été anathématisé par l'Eglise assemblée : comme eux il a protesté contre le concile qui l'a condamné. La lecture des ouvrages de Nicole contre les protestants fit naître en moi de nouvelles réflexions. Dès-lors il ne me fut plus possible de douter qu'ils ne fussent coupables de schisme. Pour se laver de ce reproche, les protestants disent qu'à la vérité ils se sont séparés de l'Eglise romaine, mais que l'Eglise romaine n'est point la vraie Eglise. On leur demande où était donc la vraie Eglise avant Luther et Calvin ! Ils sont forcés de dire qu'elle était invisible. On les presse par cet argument auquel il est difficile de répondre : La vraie Eglise doit toujours subsister, suivant les promesses de son fondateur ; elle ne peut subsister sans une profession publique de foi, puisque c'est le devoir des fidèles de confesser Jésus-Christ devant les hommes ; donc la vraie Eglise doit toujours être visible.

« Au reste, Nicole n'était pas le seul qui me rendait la réforme suspecte. Les écrits polémiques des protestants, ceux en particulier de Jurieu produisaient sur moi cet effet. Vous connaissez, monsieur, le fanatisme de ce ministre, et ses inconséquences qui sautent aux yeux ; mais, pour ne parler que du plus fameux de ses ouvrages, quelle idée pouvais-je avoir d'un système qui ne fait entrer la société des protestants dans l'Eglise de Jésus-Christ qu'en ouvrant la porte de cette sainte Eglise aux sectes les plus opposées par leur croyance et leur profession de foi ?

« Cependant on me fit faire les études relatives au ministère. Pendant le peu de temps que je consacrai à cet objet, j'aurais dû perdre de vue mes difficultés et mes doutes, si je n'avais eu occasion de remarquer la cohérence qui se trouve

entre les principes de la religion catholique ; je la fis remarquer à un de mes amis. Ne serait-ce pas là, lui dis-je, une preuve de la vérité et de la divinité de cette religion ? Non, me répondit-il, mais plutôt de son ancienneté. Cette réponse, dans le sens que je la pris, n'était pas capable de diminuer le respect que j'avais pour l'Eglise romaine. Je puis dire qu'alors même j'étais catholique, puisque si une maladie dangereuse m'eût fait voir la mort de près, je n'aurais pas hésité à demander un prêtre, et j'aurais volontiers passé par-dessus quelques difficultés qu'il me restait encore à résoudre. Ce fut dans ces dispositions que je quittai Lausanne pour retourner en France, charmé de venir dans un pays où la religion catholique était établie et où je pouvais promptement trouver des secours spirituels, si la mort venait à me surprendre. Cependant, pour ne pas faire une démarche imprudente, je me remis sur de nouveaux frais à chercher la vérité. Je lus d'abord une partie de l'histoire des variations des protestants, par M. Bossuet, ouvrage si propre à me faire sentir la justesse d'une réflexion que l'auteur met à la tête de sa préface : « Si les protestants, dit-il, savaient à fond comment s'est formée leur religion, avec combien de variations et avec quelles circonstances leurs professions de foi ont été dressées ; comment ils se sont séparés premièrement de nous, et puis entre eux....... cette réforme dont ils se vantent ne les contenterait guère ; et, pour dire franchement ce que j'en pense, elle ne leur inspirerait que du mépris. » Et quel autre sentiment, en effet, peut-on avoir pour la réforme, quand on lit dans l'histoire les emportements de son auteur, ces propos indécents dans lesquels il fait intervenir, tantôt d'une manière ridicule le nom du diable, tantôt d'une manière impie le nom adorable du Sauveur. D'ailleurs, les changements successifs qu'a subis la doctrine des protestants et les divisions continuelles qu'il y a eu entre eux depuis leur schisme, devraient, ce me semble, leur prouver invinciblement, d'un

côté, que la vérité n'est pas chez eux, puisque la vérité est une; et, de l'autre, la nécessité d'un tribunal infaillible qui termine les disputes et entretienne l'unité, la paix et la charité.

« Quelques progrès que j'eusse déjà faits dans la recherche de la vérité, je ne me déclarai point alors pour elle, parce qu'il me restait encore plusieurs doutes à éclaircir : ainsi, après avoir été pendant un an proposant à Saint-Laurent, dans le diocèse de Nîmes, je fus placé sous le même titre à Montaran, près d'Uzès. Ce fut la Providence elle-même qui me conduisit dans cette paroisse, dont le respectable vicaire devait, par sa conduite édifiante et ses bonnes prières, avancer l'ouvrage de ma conversion. Il était impossible que je ne fusse pas touché de la régularité de ce saint prêtre, de son désintéressement, de son amour pour les pauvres, et que je n'aimasse toujours davantage une religion qui lui inspirait tant de zèle et de ferveur. J'eus avec lui, sous certains prétextes, une longue conversation, dans laquelle, distinguant soigneusement les articles de foi des opinions, il m'exposa avec clarté la doctrine de l'Eglise catholique, et me présenta plusieurs motifs de crédibilité en sa faveur. Les difficultés que je ne pus lui proposer alors, et la solution de ces difficultés, furent le sujet d'une correspondance par lettres, que nous eûmes quelque temps après notre entrevue. Le culte des saints était ce qui me faisait le plus de peine, parce que je le croyais contraire à l'Ecriture, qui ne nous défend pourtant nulle part d'honorer les serviteurs de Dieu et d'avoir recours à leurs prières. L'invocation de la sainte Vierge, en particulier, me paraissait condamnée par la réponse de Jésus à Marie, qui lui demandait un miracle aux noces de Cana : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Tandis que j'aurais dû observer que, quelque dure que paraisse la réponse du Sauveur à sa mère, il ne laisse pas d'accueillir sa demande et de l'exaucer, puisqu'il accorde à son intercession un mira-

cle d'autant plus grand, qu'il dérangeait en quelque sorte l'ordre de la Providence, le temps de manifester sa gloire n'étant pas encore venu.

« Pour la présence de notre Seigneur dans l'eucharistie, j'étais assez disposé à la croire, quand je lisais sans préjugés l'institution de cet auguste sacrement. J'ai vu, depuis, les preuves multipliées de ce dogme; mais dès-lors même les propres principes des calvinistes me le faisaient regarder comme très-compatible avec le salut, puisqu'ils offrent leur communion avec les luthériens qui le croient, et dans la doctrine desquels ils conviennent unanimement qu'il n'y a point de venin. La présence réelle une fois admise, la manière dont les catholiques l'entendent, et les conséquences qu'ils en tirent, ne devaient rien avoir de rebutant pour moi, et devaient, au contraire, me paraître très-justes et très-naturelles. Mais les préjugés de mon enfance me revenaient toujours dans l'esprit, et résistaient à tous les moyens d'instruction que j'employais. Persuadé que Dieu seul pouvait me faire connaître la vérité, j'eus recours à la prière; je ne l'avais jamais négligée, j'en fis alors un usage particulier. Je ne cessai de demander au Pere des lumières qu'il éclairât mon esprit.

« Combien de fois lui ai-je dit avec la plus grande ferveur: Mon Dieu, ouvrez les yeux de mon entendement, afin que je sache dans quelle religion je dois vivre et mourir. Pour ne mettre nul obstacle aux grâces de Dieu, dont j'avais un si pressant besoin, je tâchai de me corriger des plus petits défauts: je m'imposai même des privations et des pénitences. Dieu fut touché de mes vœux et de mes bonnes dispositions. Deux semaines avant la fin de l'année que je devais passer à Montaran, lorsque j'étais indécis sur ce que je devais faire, ou, pour mieux dire, comme j'étais bien déterminé à prendre encore une année pour me décider, le saint vicaire dont j'ai parlé me fit passer la relation de la conver-

sion d'un ministre protestant opérée à Rome à l'occasion des miracles du pieux Labre. Quelle impression fit sur moi la lecture de ce petit ouvrage ! Je ne pouvais révoquer en doute la réalité des miracles que M. Thayer avait examinés avec toute la défiance d'un protestant. Il était entré dans la plus grande discussion des points controversés ; il ne s'était rendu qu'à l'évidence. Des miracles aussi bien appuyés, un exemple aussi frappant que le vôtre, voilà, Monsieur, ce qui acheva de me convertir. Je lus avec transport la prière qui se trouve dans votre relation, et je l'adressai plusieurs fois à Dieu, avec le plus vif désir d'être exaucé. Je m'occupai ensuite des moyens de me rendre à Avignon. Après avoir fait à Dieu le sacrifice pénible de ma famille et de mon état, et pris quelques arrangements nécessaires, je vins me jeter entre les bras de M. le supérieur du séminaire de Saint-Charles, qui m'accueillit avec tous les témoignages d'amitié et de charité que l'on peut attendre d'un vrai ministre de Jésus-Christ. Mon premier soin fut de proposer, soit à M. le supérieur soit à MM. les directeurs, ses dignes confrères, toutes les difficultés que j'avais eues et celles qui me restaient encore : les réponses qu'on me fit ne laissèrent rien à désirer. Je méditai ensuite avec soin sur les preuves de la vérité de la religion catholique, et une forte conviction prit la place des doutes. Je ne soupirai plus qu'après le moment de mon abjuration, que je fis le jour de la fête de saint Pierre, mon patron. Que de grâces n'ai-je pas reçues de Dieu depuis ce jour ! Il a daigné me recevoir quelquefois à sa table. A l'anxiété, à l'incertitude qui me désolaient, il a fait succéder dans mon cœur la tranquillité et la paix ; et la crainte de la mort et des jugements de Dieu a fait place à la confiance et à la joie. Maintenant je ne désire rien par rapport à moi, si ce n'est que Dieu joigne à tant de grâces qu'il m'a faites, celle d'une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits : *Quia misericordia tua magna est super me : et eruisti animam meam ex inferno inferiori.*

« Voilà, Monsieur, en peu de mots, l'histoire de ma conversion. Je désire qu'elle puisse vous édifier. Qu'il me soit permis, après vous avoir renouvelé mes protestations d'estime et d'attachement, de vous demander une grâce : c'est que vous vous souveniez de moi dans vos prières, et que l'abondante moisson que Dieu vous prépare dans un pays éloigné ne vous fasse pas oublier une âme dont la conversion est, pour ainsi dire, votre ouvrage. Si vous daignez m'écrire quelques mots d'édification, et m'apprendre les nouvelles merveilles que Dieu a opérées par votre moyen, croyez que je sentirai le prix de cette faveur. Je me ferai un devoir à l'avenir, si vous le voulez bien, de vous apprendre tout ce qui pourra m'arriver d'intéressant, surtout si je prends l'état ecclésiastique, et si j'ai ce nouveau trait de ressemblance avec une personne que je voudrais pouvoir imiter en tout.

« J'ai l'honneur, etc.

—

An 1788. — *Le chevalier de Martineau.* L'histoire de sa conversion et de sa mort est rapportée dans la lettre suivante d'un directeur du séminaire de Paris à un de ses confrères :

« Monsieur et cher confrère, vous me demandez un détail de la conversion de M. de Martineau ; je vous l'envoie d'autant plus volontiers que, malgré les vifs regrets qu'excite dans mon cœur le souvenir de ce respectable ecclésiastique, je trouve une grande douceur à m'occuper encore de lui. Vous comprenez déjà qu'avec l'histoire de sa conversion que vous attendez, je vous envoie celle de sa mort que vous n'attendiez pas ; vous lirez l'une et l'autre, je l'espère, avec beaucoup d'intérêt, et vous ne manquerez pas de les faire lire à M. Allègre, votre cher néophyte. Il y trouvera de quoi s'affermir de plus en plus dans la religion qu'il vient d'embrasser, en reconnaissant, dans la personne de M. Mar-

tineau, l'accomplissement le plus marqué de cette promesse de l'Esprit saint : « Celui qui craint le Seigneur jouira d'un grand bonheur à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort. » *Timenti Dominum benè erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur* (Eccl. 1, 13); bonheur dont il n'eût pu jouir, s'il n'avait eu celui de mourir dans le sein de l'Eglise et muni des derniers secours qu'elle porte à ses enfants.

« Pierre-Mathieu-François Saint-Avit de Martineau de la Jalque naquit le 8 mars 1763, dans la petite ville de Sainte-Foi, en Agénois, d'un père et d'une mère faisant profession du calvinisme, mariés à la manière des protestants. Peu de jours après sa naissance, il fut baptisé par un ministre de la prétendue réforme; mais, à l'âge de quatre ans, il tomba entre les mains de quelques zélés catholiques qui, ayant lieu de suspecter la validité de son baptême, le firent rebaptiser sous condition.

« Son père, lorsqu'il le vit en état de commencer ses études, l'envoya au collége de Bordeaux. Il savait bien qu'en le confiant aux instituteurs de cette maison, il le livrait à des maîtres qui lui inspireraient des sentiments fort différents des siens, mais il se rassurait sur les leçons qu'il se proposait de lui donner lorsque le temps des vacances le rappellerait auprès de lui. Dès son premier voyage, il n'omit rien avant le départ pour le prémunir contre les principes de la foi catholique. L'enfant ne fut que trop docile aux impressions que ce premier maître avait pris soin de jeter dans son esprit. Il fit toutes ses humanités avec un succès qui répondait à ses heureuses dispositions ; et, par les attestations de ses professeurs, que j'ai trouvées après sa mort, on voit qu'il se distingua toujours entre ses condisciples. On remarqua de plus qu'il sut également se concilier l'estime de ses maîtres par les belles qualités de son esprit, et gagner leur affection par les agréments de son caractère. Ils crurent pendant

quelque temps élever un enfant catholique, mais ils découvrirent dans sa conduite quelques traits d'hypocrisie; toutefois ils ne désespérèrent pas de le gagner peu à peu, et d'en faire un enfant de l'Eglise. Lorsqu'on lui témoignait les soupçons qu'on avait sur sa religion, il en était quitte pour dissimuler adroitement les sentiments qu'il conservait toujours dans son cœur. Ainsi, quand on lui eut reproché de s'être échappé plusieurs fois de la chapelle pendant la sainte messe, ou de s'être caché pour n'y point assister, il s'y rendit assidu. Il se confessait tous les mois pour se conformer à la règle du collége, mais il faisait un jeu de la confession; et, lorsqu'il se trouvait avec ses parents ou ses amis protestants, il plaisantait sur ce qu'il avait dit à l'oreille du confesseur. Celui-ci lui parla souvent de la première communion pour l'engager à s'y préparer. Sa réponse ordinaire était, que la chose avait trop d'importance pour n'y pas penser longtemps, et qu'il ne pouvait se déterminer à la faire si tôt. Sorti du collége, il se démasqua, et reprit, dans la maison paternelle, tout le langage qu'on y parlait. Il venait d'achever sa rhétorique. Son père, gentilhomme d'une fortune aisée, et jaloux de lui procurer une éducation conforme à sa naissance et au dessein qu'il avait de le mettre au service, n'épargna rien pour en faire un officier capable de se distinguer dans la profession des armes. Comme il avait une taille avantageuse, de la souplesse dans les membres et beaucoup de dextérité, la danse, le manége et l'exercice des armes firent remarquer en lui tous les talents extérieurs qui peuvent relever ceux de l'esprit. Au mois de mai 1780, on obtint pour lui une place sur la frégate *la Railleuse*, commandée par M. de Saint-Côme. Il avait dix-neuf ans, lorsque, par ordre de M. de la Touche, lieutenant-général des armées navales, il s'embarqua pour passer en Amérique. Après avoir servi vingt mois en qualité de volontaire navigateur, au mois de janvier 1782, il reçut ordre de s'embarquer sur le vais-

seau du roi *la Victoire*, commandé par M. le chevalier d'Albert Saint-Hippolyte, chef d'escadre. Ce second service ayant fini par le retour du vaisseau dans les ports de France, il se rendit chez son père au mois de mai 1782, bien résolu de suivre la carrière où il avait fait les premiers pas. On voit, par les certificats des officiers supérieurs sous l'ordre desquels il avait fait ses deux campagnes, qu'il avait su mériter leurs suffrages autant par sa conduite et ses mœurs que par sa bravoure et sa fidélité à la discipline militaire. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit quelquefois écarté; son génie vif et bouillant, joint à son habileté à manier les armes, l'exposait plus que beaucoup d'autres à tourner contre lui-même et ses collégues celles dont il ne devait user que contre les ennemis de la patrie et de l'état; plus d'une fois il oublia la défense imposée par les lois divines et humaines à tous ceux qui portent le glaive, de l'ensanglanter par un crime; il se laissa emporter à la fureur du duel. Mille fois, depuis que la religion eut tout changé en lui, il a béni le Seigneur de n'avoir point péri dans ces détestables combats, comme de n'avoir porté le coup de la mort à aucun de ses complices. Il n'y pensait qu'avec horreur; et, de tous les égarements de sa vie, c'était celui dont le souvenir faisait les plus vives impressions sur son esprit.

« De retour dans sa famille, il s'appliqua à cultiver ses talents militaires, et attendit l'occasion la plus prochaine de s'embarquer de nouveau. Comme il aimait beaucoup l'exercice, son père lui fit présent d'un beau cheval, sur lequel il se promenait souvent sans lui mettre de mors, pour ne point lui gâter la bouche. Voulant un jour le monter, et ne trouvant point le bridon avec lequel il avait coutume de le gouverner, il se contenta d'un licou. L'animal, qui se sentit plus libre qu'à l'ordinaire, eut à peine fait quelques pas, qu'il prit le galop sans que le cavalier pût venir à bout de le retenir; il eut bientôt parcouru un très-long espace de terrain, et, loin

de modérer sa course, plus il avançait, plus son impétuosité redoublait. Le jeune officier, pour éviter le péril affreux dont il était menacé, prit le parti de se débarrasser et de se jeter par terre; en se précipitant, il se renversa sur une de ses jambes; la secousse fut si violente, que le poids de son corps fit casser cette même jambe, et avec tant de bruit, qu'il ne put douter, à l'instant même de sa chute, de l'accident funeste qui venait de lui arriver. Quelques personnes de la campagne, qui travaillaient près de là, accoururent à l'instant; il avait déjà perdu connaissance. On le transporta chez son père, où l'on n'eut rien de plus pressé que d'appeler un chirurgien pour visiter la jambe et pour la remettre. On conçoit aisément tout ce que dut souffrir, dans cette douloureuse opération, un jeune homme naturellement fort impatient, et combien il lui en coûta de se voir condamné à garder le lit durant des mois entiers. Il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions; celle qui le tourmentait le plus, c'était la crainte de ne pouvoir dans la suite marcher que très-difficilement, de demeurer même peut-être boiteux tout le reste de sa vie. La longueur de sa guérison ne contribua pas peu à augmenter cette crainte; il fut contraint de garder le lit plus longtemps qu'il n'est ordinaire après un accident semblable. Dieu, qui voulait l'attirer à lui, ne prolongea ses souffrances et l'espèce de captivité où il avait permis qu'il fût réduit, que pour le forcer en quelque sorte à rentrer dans son cœur, et à s'occuper moins de son sort temporel que du sort éternel de son âme. Soit que les instructions qu'il avait entendues au collége de Bordeaux lui revinssent à l'esprit, et commençassent à produire en lui ce qu'elles n'avaient pu opérer alors, soit qu'il fût visité par quelque zélé catholique du pays, qui plaignait plus son aveuglement spirituel que la situation de son corps, et qui entreprit de l'instruire (ce que je n'ai pu découvrir), il est certain que les grâces, tant intérieures qu'extérieures, qu'il reçut alors, ne trouvèrent plus

son cœur aussi indocile qu'il l'avait été jusque-là. On n'est jamais mieux disposé à reconnaître la vérité de la religion catholique et le vice des sectes qui l'ont abandonnée, que lorsque, seul avec Dieu et soi-même, on sait arrêter ses regards sur les années éternelles, et méditer l'Evangile. Le jeune chevalier de Martineau en fit l'expérience; et, convaincu déjà de la fausseté de la doctrine qu'il avait sucée avec le lait, il prit la résolution d'y renoncer pour se faire catholique. Mais de si heureuses dispositions ne furent pas de longue durée; la bonne semence qui promettait des fruits permanents de salut fut étouffée presque aussitôt qu'on l'avait vue naître. Les souffrances étaient le moyen dont la divine Providence s'était servie pour lui faire ouvrir les yeux à la lumière; mais, assuré de sa guérison, il oublia bientôt ses promesses, et ne pensa plus à renoncer à l'erreur. Les démarches éclatantes qu'il s'agissait de faire pour abjurer le calvinisme, les sacrifices que ce changement exigeait de lui, et surtout la faiblesse de son cœur, qui n'avait pas le courage de rompre les liens de ses passions, ni de s'élever au-dessus du respect humain, ennemi si terrible aux jeunes gens, tout cela fit avorter le généreux dessein qu'il avait formé de se convertir.

« Au retour de la santé dont il était enfin à la veille de jouir, après plusieurs mois de langueur et d'ennui, le souvenir de l'éternité s'éloigna entièrement de son esprit; et, désabusé des dogmes de Calvin, dont il sentait l'absurdité, sans avoir le courage de dévouer à la religion catholique un cœur dont l'ambition et les autres passions de son âge s'étaient emparées de nouveau, il ne savait plus lui-même ce qu'il était; il ne se félicitait plus que des avantages dont on le flattait et des moyens de s'avancer qui l'attendaient après son rétablissement, lorsque la main, qui l'avait frappé si rudement une première fois, lui porta un nouveau coup auquel il ne s'attendait pas et qu'il n'avait pas même lieu d'ap-

préhender. Comme le chirurgien l'assura que sa jambe était parfaitement remise et qu'il pouvait commencer d'en faire usage, muni des appuis qu'on prend en pareil cas, il essaya de marcher ; il n'avait fait que trois ou quatre pas, lorsque le pied lui ayant glissé, sa jambe se brisa une seconde fois : nouvel accident qui fut infiniment plus fâcheux que le premier. Les secours ne lui manquèrent pas ; mais la seconde fraction se trouva beaucoup plus dangereuse que la première, et le chirurgien ne dissimula point la difficulté qu'il y aurait, non-seulement à rétablir la jambe, et surtout sans que le jeune officier perdît rien de la bonne grâce avec laquelle il marchait, mais encore à la conserver. Je voudrais être à portée de recueillir ici tout ce qui se passa dans son âme et tout ce que lui suggéra, dans cette extrémité, la violence d'une douleur qui devait peu différer du désespoir. Ce que je sais au moins, c'est qu'il ne put méconnaître dans cette seconde chute une punition du ciel, et qu'il ne tarda pas à s'en avouer digne par l'ingratitude avec laquelle il avait abusé de sa guérison. On ne l'eut pas plus tôt rapporté sur son lit, qu'il l'arrosa de ses larmes ; mais ce n'était encore que des larmes arrachées par le sentiment d'une douleur aigüe ; il ne tarda pas à en verser qui furent le fruit d'un cœur brisé par la contrition. « Hélas ! disait-il, « que deviendrai-je s'il faut en venir à me couper la jambe, « comme j'en suis visiblement menacé ? (on crut long-temps « qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre) et s'il faut su- « bir cette terrible opération, qui m'a dit que je serais du « petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'y survivre ? » Ces réflexions lui étaient toujours présentes ; se voyant menacé de si près d'être enlevé de ce monde et porté au tombeau, il ne pouvait penser sans frémir que son sort roulait sur l'effrayante alternative ou d'être éternellement dans le séjour des incrédules et des impies, ou d'aller jouir du bonheur promis aux fidèles et aux pécheurs sincèrement con-

vertis. Ainsi, n'ayant plus la force de résister aux sollicitations pressantes de la grâce, et persuadé qu'il serait hors de la voie du salut tant qu'il ne se jetterait pas entre les bras de l'Eglise romaine, il se détermina à faire venir secrètement un vertueux curé qui n'était pas éloigné de sa maison. Celui-ci, aussi consolé des dispositions où il le trouva qu'il avait été affligé de son retour à ses premières erreurs lors de sa convalescence, seconda ses désirs de conversion avec tout le zèle d'un digne ministre de Jésus-Christ et de son Eglise. Il l'instruisit dans les fréquents entretiens qu'il eut avec lui, et le dirigea avec autant de sagesse que d'affection et de charité. Mais, pendant que la grâce avançait l'œuvre de Dieu dans son âme, les hommes de l'art à qui sa jambe était livrée voyaient s'affaiblir de jour en jour l'espoir de le rétablir. Le mal crut tellement, que, désespérant de pouvoir rejoindre les deux parties de la jambe, ils décidèrent qu'on procéderait incessamment à l'amputation. On en faisait tous les préparatifs, et en même temps on y disposait le malade par tout ce qui peut inspirer la patience et la force nécessaires dans une épreuve si douloureuse. Il forma dès-lors la résolution inébranlable d'exécuter, si Dieu lui accordait de nouveau la guérison, un projet qui était un gage bien assuré du changement de son cœur ; c'était de quitter la maison paternelle, où il voyait bien qu'il ne pouvait faire son salut, pour faire hautement profession de la religion catholique. A son second baptême, on lui avait donné saint Pierre pour patron ; il l'invoqua alors, pour la première fois de sa vie, en lui promettant de ne plus vivre séparé de l'Eglise, mais d'embrasser la foi et de tout sacrifier à son salut. Après avoir pris ses mesures avec Dieu et avec son âme, il pria instamment son père de consentir qu'on différât l'opération. C'est à moi-même ou en ma présence qu'il a assuré plusieurs fois que, du moment qu'il eut fait cette prière, il s'opera un changement si heureux dans l'état de sa jambe, qu'il l'a tou-

jours regardé comme une sorte de miracle. On continua donc de le panser sans lui parler d'amputation, et l'on attendit le moment favorable de l'y déterminer. Mais l'on fut bien surpris de trouver sa jambe, au bout de quelques jours, entièrement différente de ce qu'elle avait été jusque-là. Le doigt de Dieu se montrait trop sensiblement à lui dans une guérison si désespérée de ceux qui le traitaient ou qui le visitaient, pour qu'il ne le reconnût pas. Il renouvela sa résolution et s'y affermit plus que jamais; dès-lors plus de projet de service de marine, ni de démarches pour avancer sa fortune. Il était sincèrement catholique dans le cœur; mais il lui fallait un guide pour marcher dans la carrière où Jésus-Christ l'appelait, et il ne lui fut pas aisé, tant qu'il garda le lit ou la chambre, de se le procurer. Il fut assez heureux toutefois pour se ménager quelques entrevues avec le digne ecclésiastique qui avait déjà tenté l'œuvre de sa conversion, et l'on convint des mesures que l'on prendrait dès que le malade serait en état de sortir. Ce ne fut qu'après onze mois, depuis sa chute, qu'il se trouva rétabli. On craignait beaucoup pour lui, et il craignait lui-même que sa jambe, après avoir essuyé tant de traitements entre les mains des chirurgiens, n'eût contracté, soit quelque difformité considérable, soit une faiblesse qui rendît son pas défectueux; on s'attendait même à le voir boiter un peu; mais on fut heureusement trompé, et tout ce qui lui resta fut un anneau qui s'était formé autour de sa jambe, à l'endroit de la fracture. Un succès aussi complet, loin de lui faire oublier la main paternelle qui, après l'avoir affligé, venait de le guérir si parfaitement, ne fit que ranimer sa ferveur; le premier usage qu'il fit de ses jambes fut d'aller rendre à notre Seigneur ses actions de grâces et recevoir les charitables avis du pieux directeur qui lui avait déjà porté les premiers secours spirituels. Celui-ci lui donna à lire l'*Histoire des variations*, les *Avertissements* et les *Instructions pastorales*, avec l'*Exposition de la doctrine ca-*

tholique et autres ouvrages de M. Bossuet, composés pour la défense de la foi contre les protestants. Quoiqu'il n'eût étudié ni théologie ni philosophie, il comprit assez ce qu'il lisait pour se convaincre de la nécessité d'embrasser la religion catholique. Mais comment se déclarer pour elle dans le sein d'une famille où le nom seul de l'Eglise romaine était en horreur? Il sonda les dispositions de son père, qui l'aimait tendrement. Il espéra que son affection le rendrait, sinon favorable, du moins indifférent sur son projet. De temps en temps, il hasardait quelques mots dans la conversation, à dessein de faire entrevoir le projet qu'il roulait dans son esprit. Il savait se taire quand il le fallait, de peur de choquer un père dont il était infiniment jaloux de conserver l'amitié. Celui-ci se borna d'abord à prendre le ton de la plaisanterie, et son cœur paternel substitua cette peine douce et légère à la rigueur que lui eût inspirée contre un autre son attachement pour sa secte. Le jeune homme, enhardi par cette espèce d'impunité, prit ses moments pour s'ouvrir davantage et pour annoncer sans détour qu'il pensait très-sérieusement à se déclarer enfant de l'Eglise catholique. Alors on changea de langage à son égard; aux représentations et aux railleries succédèrent les reproches et les menaces. Tous deux se trouvaient dans une étrange perplexité. L'amour filial ne cédait qu'avec peine dans le cœur de l'un aux motifs supérieurs qui lui faisaient un devoir de la résistance; une affection réciproque combattait chez l'autre la nécessité où il croyait être de sévir contre son cher chevalier. Chacun s'occupait du dernier parti qu'il avait à prendre. On sait que le zèle de la religion chez les sectaires est capable de se porter aux derniers excès. L'affection qu'avait toujours eue ce père infortuné pour son enfant se changea en résolution de le déshériter, s'il en venait à abjurer le calvinisme, et de le bannir de sa maison. Un traitement si dur plongea le jeune de Martineau dans la douleur la plus amère, mais il ne le découragea point;

pour prévenir le coup, il résolut de s'éloigner lui-même de la maison paternelle ; et, déterminé à se voir privé de tout plutôt que de perdre son âme, il se concerta avec son directeur et un curé voisin qui connaissait à Poitiers des prêtres aussi vertueux que lui, sur les moyens de mettre son projet à exécution. La maison de M. Bernard, alors professeur de philosophie et depuis principal du collége de Poitiers, fut l'asile que Dieu prépara à ce généreux transfuge. Tout fut disposé secrètement pour le voyage ; et, dès qu'il eut touché la somme qui lui était due pour appointements de son service de mer, il partit. Rendu à Poitiers, il alla se jeter entre les bras de l'homme charitable qui devait lui servir de père ; il en fut reçu avec une charité et une tendresse qui soulagèrent beaucoup la douleur qu'il avait ressentie de s'être vu obligé de fuir de la maison paternelle, et le chagrin qui le suivait partout de s'en voir exilé peut-être pour toujours, sans avoir pu dire adieu à la personne du monde la plus chère à son cœur. Depuis plusieurs années il avait perdu sa mère ; il était inconsolable du malheur qu'elle avait eu de mourir hors du sein de l'Eglise. Il n'avait plus qu'un père et qu'un frère, mais qui lui étaient devenus plus étrangers que si jamais il n'avait eu de rapports avec eux. Quelle tribulation pour un fils plein d'âme et des grands sentiments que donne la religion ! Dieu lui fit éprouver alors ce que promet Notre-Seigneur à ceux qui auront quitté pour lui père et mère, frère, sœur et ami ; pour un père et un frère selon la chair, qu'il venait de perdre, il en trouva plusieurs selon l'esprit. M. Bernard et M. de Senailhac, ci-devant principal du collége de Poitiers, et depuis vicaire-général de Saint-Claude, eurent bientôt connu tout le prix du dépôt que la divine Providence avait remis entre leurs mains. Ils l'instruisirent, et en peu de temps ils le trouvèrent capable de recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Comme il n'avait assisté aux prêches que dans son enfance, et que, depuis son retour du

collége de Bordeaux chez son père, où il s'occupait moins des exercices de sa religion que de ses fonctions militaires, il n'y avait point reparu ; comme d'ailleurs la vie édifiante qu'il menait à Poitiers, depuis qu'il était arrivé dans cette ville, était déjà un témoignage éclatant de sa foi et de sa vertu, on ne jugea pas nécessaire de recevoir son abjuration avec la solennité ordinaire. La confession, dont il avait fait si long-temps un sujet de dérision et une profanation horrible, était devenue pour lui une source de consolation et de paix. Sa première communion offrit à ceux qui en furent témoins un spectacle attendrissant. Tout ce qu'il avait perdu en quittant la maison de son père, il le retrouvait dans le pain céleste, avec les délices intérieures qu'il n'avait jamais connues.

« Les hommes de Dieu qui lui administraient les secours spirituels n'étaient pas moins attentifs à ses besoins temporels. Il n'avait emporté, en quittant Sainte-Foix, sa patrie, que la somme de 427 livres, qui était la récompense de son service militaire, ressource précieuse que Dieu lui avait comme mise en réserve pour le besoin actuel où il venait de se trouver, et qu'il se félicitait de n'avoir reçue que deux ans après son débarquement. Ce secours lui avait fourni les frais de son voyage et de quoi faire les premières dépenses de son séjour à Poitiers. Ses protecteurs, après l'avoir instruit et fortifié dans les principes de la foi qu'il professait, le placèrent dans la maison d'un respectable magistrat (M. de la Mardière), conseiller au présidial de cette ville, pour y remplir les fonctions de précepteur ; il fut chargé de l'éducation de deux enfants ; il s'en acquitta avec un zèle et une intelligence qui le firent bientôt estimer et chérir comme le premier enfant de la maison. Tout cela n'était point la maison paternelle ; et, en esprit chaque jour auprès du père et du frère avec lesquels il ne lui était plus permis de vivre, il ne pouvait trouver que dans la méditation de quoi soutenir le poids de la douleur qui l'accablait. A la tristesse qui paraissait sur

son visage lorsqu'on lui parlait de sa famille, on s'apercevait bientôt du chagrin qu'il nourrissait dans son cœur; on n'en sentait que mieux le prix des services qu'il rendait et de ce que l'on faisait pour le payer de retour. Dans toutes les maisons de Poitiers où l'on s'entretenait du jeune chevalier de Martineau, de ses malheurs, de son esprit, de ses talents, des charmes de sa conversation, de sa douceur, de sa tendre piété, c'était à qui en ferait le plus d'éloges.

« Prêt à tout et capable de tout, on eût voulu pouvoir le multiplier et le posséder tout à la fois dans plusieurs des premières maisons de Poitiers. Une partie des moments libres qui lui restaient après avoir donné des leçons à ses élèves, il la consacrait à instruire un autre enfant dans une maison voisine de celle de M. de la Mardière. Mais, plus occupé encore du soin de se former lui-même, il assistait aux leçons de philosophie que donnait M. Bernard au collége, et il s'y distinguait autant par ses succès que par sa vertu. Elle fut mise plus d'une fois à l'épreuve; mais, outre l'esprit de lumière qui l'avait conduit dans cette ville, il avait, dans les personnes qu'il fréquentait, plus d'un ange visible qui veillait sur lui et savait le mettre en garde contre les périls auxquels était exposé son salut; tous les piéges qu'on lui tendit ne servirent donc qu'à l'affermir dans la vertu. Quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent une fois d'aller à la comédie : il refusa; et, aux instances qu'on lui fit pour l'y entraîner, il répondit en homme incapable de se laisser ébranler. Plus il résistait, plus on le pressait de se rendre. Dans la pensée que peut-être il était arrêté par la petite dépense qu'il faudrait faire, on lui offrit un billet : c'eût été une conquête et un triomphe pour les jeunes gens qui l'entouraient; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à faire connaître la fermeté de son âme et la solidité de sa vertu. On ne fut pas tenté, dans la suite, de lui faire jamais semblable proposition. Autant ceux qui aimaient leur plaisir étaient jaloux de

l'attirer à eux, autant il avait de zèle à les attirer à Dieu. « Non, m'écrivait M. l'abbé d'Aviau, depuis archevêque de Bordeaux, je n'ai rien vu en lui, ou entendu, qui ne tendît au bien, à la perfection; et comme il cherchait à répandre sur ceux qui l'entouraient le beau feu dont il était consumé, plus d'une fois Dieu a béni les essais de son zèle. »

L'épreuve dont je viens de parler n'est pas comparable à celle dont j'ai été informé tout récemment par l'homme du monde le mieux instruit sur ce qui le regarde. Une vertu médiocre y eût succombé; la sienne n'en devint que plus solide et plus forte. Peu de temps après qu'il eut quitté Sainte-Foix, sa patrie, on l'accusa dans cette ville d'avoir joué la religion en la faisant servir de voile à un commerce criminel, dont on prétendait donner des preuves sans réplique. On ajoutait qu'il avait fui au moment où le scandale devenait trop public pour qu'il pût se dérober autrement à la diffamation. Les apparences rendaient le fait si vraisemblable, et les couleurs qu'on lui donnait étaient si séduisantes, que les catholiques de Sainte-Foix, comme les calvinistes, ne croyaient pas pouvoir l'en disculper. Le curé même, qui avait adressé M. de Martineau à M. de Senailhac, d'après lequel je raconte le fait, le crut comme les autres. Il en écrivit à celui-ci, et il le fit en homme qui voulait obliger son ami, lui marquant qu'il était trompé par le prétendu converti à qui il avait fait accueil; que c'était un jeune homme sans mœurs et un hypocrite, dont on ne parlait plus à Sainte-Foix qu'avec indignation et horreur. M. de Senailhac le connaissait trop bien pour ajouter foi à l'imputation. Après avoir hésité longtemps s'il lui en parlerait, il fut déterminé, par des raisons de prudence et de sagesse, à ne pas lui laisser ignorer la calomnie. Une accusation si cruelle fut pour lui un coup de foudre qui le frappa rudement sans le renverser. « Ce sont, dit-il, mes ennemis qui me poursuivent; jamais je n'ai fait rien de semblable à ce qu'ils m'imputent,

pas même étant calviniste. » M. de Senailhac le consola, surtout en lui rapportant que saint Athanase, entre plusieurs autres, avait essuyé une calomnie encore plus atroce, puisqu'elle tombait sur la personne d'un évêque, « Peut-être, lui répondit-il en sanglotant, que Dieu fera connaître mon innocence. » Elle fut reconnue en effet; mais ce ne fut qu'au bout d'un an, et sans qu'il eût rien fait ni rien écrit pour se justifier. La fausseté du bruit qui s'était répandu contre son honneur fut mise dans une évidence à laquelle il était impossible de se refuser. Aussi tous les catholiques qui l'avaient cru coupable firent-ils aux calomniateurs qui avaient accrédité l'opinion publique, des reproches proportionnés à l'injure qu'ils avaient faite à sa réputation. C'est ainsi que Dieu, après avoir éprouvé son serviteur, le vengea de la manière la plus éclatante, et confondit la malice de ses persécuteurs par l'hommage qu'on fut forcé partout de rendre à sa vertu.

» Il était alors dans sa vingt-unième année; il se sentait de l'attrait pour l'état ecclésiastique : un des motifs qui l'y portait était le désir, s'il avait le bonheur de parvenir au sacerdoce, de consacrer les prémices de son zèle à aller tenter la conversion de son père et de son frère. Plein d'ardeur et d'émulation par caractère, cette perspective augmentait beaucoup l'énergie de son âme. Il fallait, pour exécuter son dessein, entreprendre un cours de philosophie : depuis plus de trois ans il avait perdu de vue les belles-lettres, et, entièrement livré à l'étude de la navigation, il avait négligé totalement la lecture des auteurs latins. Avec moins de pénétration et de facilité, il lui eût été impossible d'embrasser tout à la fois tant d'occupations différentes, et il eût entrepris trop de choses pour réussir dans aucune; mais précepteur excellent dans deux maisons, il était encore meilleur élève dans l'université, où il étudiait la philosophie. Les éléments de cette science, tout arides qu'ils sont, ne le dégoûtèrent

point. Ce fut un jeu pour lui, et en quatre ou cinq mois il fit de si rapides progrès dans la logique et la métaphysique, qu'on pensa à le produire au premier acte public. Il accepta l'offre qu'on lui fit d'ouvrir la carrière des thèses au commencement d'avril, en disputant sur la partie de la philosophie qu'il avait déjà parcourue; et le programme était imprimé lorsque la même Providence qui l'avait conduit à Poitiers sembla avoir de nouveaux desseins sur lui.

» La sensation que fit ce jeune étudiant dans la ville parmi toutes les personnes vertueuses, ne tarda pas à inspirer le plus grand intérêt à son sort. M. l'abbé d'Aviau, vicaire-général, depuis archevêque de Vienne, ne fut pas le dernier à s'occuper de lui. Il avait lu depuis peu de temps la relation de la conversion de M. Thayer, cet ex-ministre de Boston, depuis missionnaire apostolique, dont tout le monde sait l'histoire, et qui venait de recevoir la tonsure au petit séminaire de Saint-Sulpice, où il demeurait : il la fit lire à M. de Martineau, celui-ci fut frappé des traits de la grâce dont elle était remplie; et ce qui lui fit une impression toute particulière, ce fut d'apprendre que M. Thayer soupirait comme lui après le moment où, ayant reçu le sacerdoce, il pourrait se rendre auprès de son père et de ses frères, ne désirant rien tant, après son propre salut, que de leur procurer le trésor de la foi. M. d'Aviau ayant connu ses dispositions, lui obtint une place au séminaire de Saint-Sulpice, où M. Thayer lui-même se préparait, par l'étude de la théologie, à recevoir les saints ordres. Les deux néophytes s'embrassèrent avec tendresse, comme deux frères en Jésus-Christ qui, après avoir couru les plus grands périls sur mer, se trouvent miraculeusement rendus au même port. M. de Martineau fut un modèle de piété et de vertu. Il reçut le sous-diaconat au mois de septembre 1787. Sa santé s'était altérée : elle se rétablit dans le courant de l'année suivante. Mais, au mois de décembre 1788, ayant travaillé au-delà

de ses forces dans un incendie qui avait éclaté au séminaire, il en tomba grièvement malade, et mourut dans les plus admirables sentiments de résignation et de patience. »

—

An 1790. — *Nicolas-Joseph-Albert de Diesbach.* — Né à Berne le 15 février 1732, d'une des familles les plus distinguées du canton, il était d'abord entré au service, et devint capitaine dans le régiment d'infanterie dont le comte de Diesbach, son oncle, était colonel, au service du roi de Sardaigne. Étant entré par hasard dans une église à Turin, il fut frappé d'un sermon de controverse qu'il entendit, s'entretint ensuite avec le prédicateur et finit par rentrer dans le sein de l'Eglise. Son changement ayant été connu, on le renvoya du régiment et on confisqua son patrimoine, en vertu de la tolérance que les protestants prêchent avec tant de chaleur, qu'ils oublient de la pratiquer. Le roi de Sardaigne donna à M. de Diesbach une compagnie dans un de ses régiments italiens, et le jeune officier épousa la fille du consul d'Espagne à Nice. Il en eut une fille qui depuis se fit religieuse. Pour lui, ayant perdu sa femme, il quitta le service, entra chez les Jésuites en 1759, et reçut les ordres. Il se consacra aux missions, et rendit de grands services en Piémont et en Suisse; il donnait des exercices et des instructions à Turin, allait à Fribourg, et visitait ses parents protestants, qui, toutefois, ne lui rendirent pas son bien; seulement une de ses sœurs lui comptait chaque année la portion du revenu qui lui était échue. La suppression de la Société affligea vivement le P. Diesbach, et il conçut l'espoir de parvenir à la rétablir; il se donna beaucoup de mouvement à ce sujet, de concert avec le P. Virgineo, jésuite piémontais, qui est mort à Vienne lors de la première invasion des Français, ayant été victime de son zèle à assister les ma-

lades dans les hôpitaux. Le P. Diesbach, visita aussi, comme missionnaire, une partie de l'Allemagne et de la France, et mourut à Vienne vers 1798. Il avait publié *le Chrétien catholique inviolablement attaché à sa religion*, *le Solitaire chrétien catholique*, ainsi que quelques autres livres de piété. Il avait aussi un frère, mort catholique, qui était maréchal-de-camp au service de France, et qui commandait un régiment suisse au commencement de la révolution.

—

An 1800. — *Frédéric-Léopold, comte de Stolberg*, né à Bramstæd, dans le Holstein, le 7 novembre 1750. Son père, ministre du roi de Danemarck, ne négligea rien pour l'éducation de son fils; il l'envoya faire ses études à Goettingue, puis à Halle. Le jeune comte se distingua par ses progrès dans les lettres; il apprit non-seulement le latin et le grec, mais encore le français, l'anglais et l'italien; il s'appliqua aussi à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et montrait dès ce temps un amour ardent pour la vérité. A peine eut-il terminé ses cours, qu'il se fit remarquer, comme écrivain et comme poète, par une traduction en vers de l'Iliade d'Homère, ainsi que par plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Il devint bientôt l'ami intime de tous les savants et beaux esprits de l'Allemagne, tels que Klopstock, Cramer, Gleim, Voss, Goethe, Lavater. Il fit, en la compagnie de ces deux derniers, un voyage dans la Suisse, le Milanais, le Piémont et la Savoie, avec son frère aîné Christian, qui partageait tous ses goûts littéraires. En 1782, il épousa Agnès, baronne de Witzlében, femme d'un rare mérite, qui lui donna quatre enfants, et mourut en 1788. Cette dame faisait, ainsi que son mari, profession de la religion luthérienne. Le comte de Stolberg occupa plusieurs emplois honorables; il fut successivement gentilhomme de la

chambre du roi de Danemarck, ministre plénipotentiaire de Lubeck à Copenhague, ambassadeur de Danemarck à Berlin, président du gouvernement à Eutin, envoyé extraordinaire du duc d'Oldenbourg en Russie, où il fut décoré des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre Newski.

Pendant l'année 1789, M. de Stolberg épousa, en secondes noces, Sophie, comtesse de Rœdern, dont il eut neuf enfants. Il fit avec elle un voyage en Italie et en Sicile, de 1790 à 1793, parcourant cette belle contrée en observateur, et rédigea même une relation de ce voyage où l'on admire tour à tour la pureté de son goût, le brillant de son imagination, la variété et l'étendue de ses connaissances, la rectitude de son jugement.

Le comte de Stolberg avait puisé, dans sa première éducation, des sentiments religieux qu'on retrouve dans tous ses écrits, et qui allaient se fortifiant avec l'âge. Bien loin de se laisser entraîner à cet esprit d'irréligion et d'anarchie qui, de la France bouleversée de fond en comble, se répandait en Allemagne, il travailla constamment à y mettre une digue. Dans cette vue, il publia en trois volumes une traduction des derniers discours de Socrate et des plus sublimes dialogues de Platon, avec des notes et une épître dédicatoire adressée à ses fils. Ces notes, et surtout la dédicace, excitèrent contre lui les amis de la révolution, beaucoup plus répandus alors qu'on ne le suppose dans les universités germaniques. Frédéric-Léopold avait hautement et publiquement manifesté son zèle pour la religion; on osa publiquement lui reprocher d'être chrétien.

L'esprit révolutionnaire avait même pénétré dans les sciences morales et théologiques. Une grande partie des ministres protestants, se laissant aller au courant des nouvelles doctrines, en proclamaient les principes, soit dans des ouvrages exégétiques, soit dans les chaires des temples et des écoles, et livraient le texte des saintes Ecritures aux interprétations

les plus hardies et les plus révoltantes. Au même temps, le clergé de France, pour être resté fidèle aux règles de l'Eglise, était dispersé dans toutes les contrées de l'Europe. Le nord de l'Allemagne avait reçu un assez grand nombre de ces honorables proscrits, et leur courage était un témoignage de plus en faveur de l'Eglise à laquelle ils appartenaient. Le comte de Stolberg se joignit aux âmes généreuses qui accueillirent ces fugitifs et qui s'empressèrent d'adoucir les rigueurs de leur exil. Ce fut dans ces circonstances qu'il commença de s'occuper plus particulièrement de religion, et de chercher la vérité de bonne foi. Il eut occasion de connaître la princesse de Gallitzin, née comtesse de Schmettau, qui, après avoir résidé à La Haye, où son mari était ambassadeur, s'était retirée à Munster et y avait embrassé la religion catholique. Cette dame, d'un esprit élevé et d'une piété solide, avait de fréquents entretiens avec le comte, tantôt sur la religion, tantôt sur des matières de littérature et de philosophie. Elle contribua beaucoup à le fortifier dans ses recherches, et à dissiper les préventions qu'il avait conservées de son éducation. M. de Stolberg étudia l'Ecriture, les Pères de l'Eglise et les controversistes. D'abord il n'avait cherché dans les Pères que le mérite de l'éloquence et la force du raisonnement; mais leurs ouvrages lui découvrirent l'antiquité de la doctrine catholique et la nouveauté du protestantisme. Toutefois il ne se pressa point; et, mettant dans ses recherches toute la candeur et la maturité d'une âme droite, il travailla, pendant plusieurs années, à s'environner de toutes les lumières. A cet effet, il noua une correspondance avec M. Asseline, évêque de Boulogne, réfugié alors en Allemagne. Il exposa ses doutes au prélat, qui y répondit par des réflexions qui ont été insérées dans le t. 6 de ses *Œuvres choisies*, et que le comte reçut avec la plus vive reconnaissance.

Toutefois il lui restait bien des obstacles à vaincre; le respect humain, la perte des titres honorifiques et peut-être de

la fortune, les railleries d'une famille entière, de nombreux amis et compatriotes trop prévenus, l'éclat qu'allait faire une démarche extraordinaire, tout cela aurait arrêté peut-être une âme moins généreuse, mais le comte de Stolberg se mit au-dessus de toute considération humaine; après sept ans d'examen et de recherches, il rendit hommage à la vérité. S'étant démis de toutes les places que le duc d'Oldenbourg lui avait confiées, il se rendit à Munster, ainsi que sa femme, et tous deux y abjurèrent le protestantisme en mai 1800. Deux fragments de lettres montrent quelle était la ferveur de leurs sentiments :

« Munster, 16 mai 1800.

« Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant; le passereau trouve sa demeure, et la tourterelle se fait un nid pour y déposer ses petits; vos autels, Dieu des vertus, ô mon roi et mon Dieu, sont l'asile où maintenant je repose en paix et dans l'allégresse.

« Voilà, Madame, voilà les sentiments dont mon âme devrait être pénétrée. Inondé d'un torrent de sainte joie, mon cœur devrait être un temple où la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la louange du Dieu et du Père de notre Seigneur Jésus-Christ, se fît entendre sans cesse, car il a fait miséricorde à moi et à Sophie, et il la fera à mes enfants. Il a regardé avec une complaisance indulgente le désir de connaître la vérité, désir que lui-même avait fait naître. Il a exaucé les prières ferventes que plusieurs saintes personnes lui adressaient pour moi, prosternées aux pieds des autels. Il est tombé de mes yeux comme des écailles dans le moment où mon cœur opposait une disposition d'amertume et de dégoût à la douceur d'une manne céleste que Dieu me faisait offrir.

« Léop. »

« Eutin, 16 août 1800.

« Je ne saurais vous exprimer combien je suis pénétré de la grande idee que Dieu a bien voulu nous faire, à Sophie et à moi, la grâce de nous faire entrer dans son Eglise : c'est un bonheur toujours nouveau pour nous. Que notre louange de son nom ne tarisse pas, jusqu'à ce que nous entonnions le nouveau cantique! Il est bien juste que ce bonheur soit mêlé de quelque amertume; la situation dans laquelle nous nous trouvons dans ce moment n'en manque pas. On nous fuit, on nous abandonne...... Je voudrais déjà être à Munster, car notre situation ici est pénible au-delà de ce que je pourrais vous dire. Je sens cependant qu'il ne tient qu'à moi de cueillir des roses immortelles de ces épines; que celui qui a bien voulu se faire couronner d'épines m'en donne la grâce! qu'il veuille dompter ma nature rebelle, et lui faire subir volontiers le saint joug de la croix!..... Quelle grâce Dieu nous a faite! que son saint nom en soit béni éternellement. »

Après sa conversion, le comte quitta Eutin, et se fixa pendant onze ans à Munster ou dans les environs; il habita ensuite le comté de Ravensberg, et enfin le château de Sondermulhen, dans le pays d'Osnabruck. Il eut la satisfaction de voir tous ses enfants suivre son exemple; ceux qui étaient en âge de raison embrassèrent aussi la religion catholique, les autres furent élevés dans les principes de cette religion. Il n'y eut qu'une fille du premier lit, qui, ayant épousé le comte de Stolberg-Wernigerode, persévéra dans le protestantisme. On n'a pas besoin de dire que M. de Stolberg honora sa démarche par tout le reste de sa conduite. Il était fidèle aux pratiques de piété. Dès lors ses travaux prirent un caractère plus grave, et il s'occupa principalement de sujets de religion. Il traduisit en allemand deux écrits de saint Au-

gustin : *De la vraie Religion* et *Des Mœurs de l'Eglise chrétienne*. Mais son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la Religion de J.-C.*, qui parut pour la première fois à Hambourg, en 1806, et eut successivement quinze volumes. Cet ouvrage commence à la création et va jusqu'à l'an 450 de l'ère chrétienne; il suppose beaucoup de recherches et un grand zèle pour la religion. L'histoire profane y est souvent mêlée avec l'histoire sainte. Le style en est agréable et varié, la critique saine, les réflexions courtes et justes. Les traditions des peuples, les égarements de la mythologie, les anciens usages de l'Eglise, la réfutation des erreurs et de l'incrédulité, tout cela jette dans le récit un vif intérêt : aussi cet ouvrage a confirmé beaucoup de catholiques dans leur croyance, et ramené plusieurs protestants. On dit que c'est à cette lecture que le prince de Mecklenbourg a dû sa conversion. Dans ce moment, on imprime à Rome, avec les presses de la Propagande, une traduction de cet ouvrage en italien.

Quoique l'*Histoire de la Religion* demandât beaucoup de recherches, et que les volumes se succédassent rapidement, cependant l'auteur trouva encore le temps de composer d'autres ouvrages, tels qu'une traduction d'un *Discours de sainte Catherine de Sienne, sur la perfection*, une *Vie d'Alfred-le-Grand*, la *Vie de saint Vincent de Paule*, un opuscule de l'*Esprit du siècle*, etc., des *Réflexions sur la sainte Ecriture*, et enfin le *Livre de la Charité*, plein de piété et d'onction, qui parut quelques jours après sa mort, et peut être regardé comme son testament.

La dernière année de sa vie, se voyant attaqué par le conseiller Voss, plus furieusement que jamais, et jusque dans son honneur, le comte de Stolberg ne crut pas pouvoir se dispenser de lui répondre ; mais il le fit avec une modération rare. Il regrettait, disait-il à ses amis, d'être obligé de montrer la fausseté des imputations de son adversaire, et il crai-

gnait qu'on ne le soupçonnât de quelque ressentiment. La maladie dont il fut atteint, et qui était provoquée, en grande partie, par la peine qu'il éprouvait de se voir aussi outrageusement calomnié par un homme qu'alors même il appelait encore son ami, l'empêcha d'achever cet écrit, qui fut terminé et publié par son frère, sous le titre de *Courte réfutation du conseiller Voss.*

La mort du comte de Stolberg fut digne de sa vie. L'abbé Kellermann, ecclésiastique estimable, qui avait été gouverneur de ses enfants, et qui occupait alors une cure à Munster, étant venu passer quelques jours à Sondermuhlen à la fin de novembre 1819, parut avoir été envoyé par la Providence pour donner au comte les dernières consolations. Dès le lendemain de son arrivée, M. de Stolberg tomba malade. Un médecin des environs d'Osnabruck, ayant jugé la maladie mortelle, le comte témoigna aussitôt le désir de recevoir les sacrements, qui lui furent administrés dans la nuit du 3 au 4 décembre. Il voulut se lever pour adorer à genoux le Saint-Sacrement, et il édifia tous les assistants par la vivacité de sa foi. Six heures avant sa mort, il fit venir tous ses enfants, et leur adressa la parole à tous, puis à chacun en particulier. Il leur recommanda de prier pour les morts, de demeurer fermes dans la religion catholique et de conserver l'union entre eux. Souvent, avant sa maladie, il les avait exhortés à pardonner au conseiller Voss ses procédés, et il répéta cette invitation avant de recevoir le viatique et l'extrême-onction. Il ne nous est pas permis, dit-il, de nous dispenser de prier pour lui. Depuis, il ne nomma plus cet adversaire, et il ne s'occupa plus que de l'éternité. Sentant ses forces diminuer, il demanda lui-même les prières des agonisants, que sa fille Julie et son confesseur commencèrent auprès de lui. Les larmes les empêchant de continuer, le mourant continua lui-même les prières. Ses dernières paroles furent : *Loué soit Jésus-Christ!* Il mourut quelques instants après

les avoir proférées, le 5 décembre 1819, vers sept heures du soir, étant âgé de soixante-neuf ans. Il avait composé lui-même son épitaphe ainsi concue : *Ci-gît Frédéric-Léopold de Stolberg, né le 7 novembre* 1750, *mort le... Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle.* Il défendit à sa famille de rien ajouter à cette épitaphe ; car, disait-il, lorsqu'il est question de l'éternité, il faut taire les choses qui passent avec le temps. Il fut enterré, sur sa demande, à Stockampen, en Prusse, auprès d'un de ses enfants, François de Stolberg, qui y était mort le 29 mars 1815, à l'âge de treize ans, ayant montré, dans un âge si tendre, une innocence de mœurs, une disposition à la piété et une résignation touchantes.

—

An 1800. — *Sarrasin*, célèbre ministre calviniste à Genève, fut ramené à la religion catholique par la vue des persécutions endurées avec tant de patience par le pape Pie VI. (Voir sa *Confession de foi*, publiée à cette époque.)

—

An 1802. — Une conversion dont les motifs furent publiquement développés et juridiquement déposés à la grande chancellerie d'Angleterre, est celle de Mme *Hartzinger*, née à Angerstroem. Elle avait vécu jusqu'en 1802 dans une complète indifférence sur la religion. A cette époque, étant âgée de cinquante ans, elle voulut en avoir une avec connaissance de cause. Elle se met d'abord à étudier la liturgie anglicane, principalement les trente-neuf articles. N'y trouvant pas les éclaircissements qu'elle cherchait, y voyant au contraire des choses contradictoires, elle consulte, d'après

l'avis de son frère, les plus habiles ministres. Leurs réponses lui paraissent vagues, incertaines et contraires les unes aux autres. Ayant demandé à l'un d'eux s'il avait le pouvoir de remettre les péchés, ainsi que Notre-Seigneur le donna aux apôtres, tout déconcerté il répondit que c'était pour lui une question si nouvelle et si inattendue, qu'il n'y avait pas encore pensé jusque-là. Afin de pouvoir mieux comparer ces diverses réponses, elle les écrivait sur la marge de son livre de liturgie. Ne trouvant point la lumière de ce côté, elle se tourna d'un autre. Comme elle recevait dans sa maison plusieurs émigrés français, et parmi eux quelques ecclésiastiques, elle les engageait, comme malgré eux, à discuter tantôt tel point de controverse, tantôt tel autre. Nos compatriotes se prêtaient avec peine à ces discussions, de crainte qu'on ne les dénonçât comme des faiseurs de prosélytes. Quelques-uns mêmes pensaient à quitter la maison pour éviter ces controverses sans cesse renaissantes, lorsque tout d'un coup cette dame se déelara catholique et fit publiquement son abjuration. Son mari, à la suite d'affaires moitié politiques moitié commerciales dont il avait été chargé sur le continent, avait reçu défense de reparaître en Angleterre. Son fils étudiait pour être ministre anglican. Quand la mère eut déclaré sa conversion, un membre de la famille, son frère, lui fit promettre juridiquement, si elle voulait conserver la tutelle de son fils et de sa fille, qu'elle n'userait point de son autorité pour les engager à suivre son exemple, ce qui l'aurait mise dans le cas d'être déportée à Botany-Bay. Le fils, après avoir en grande partie achevé ses études, fut pris d'un mal de jambe qui le retint plusieurs semaines sur son lit. Pendant ce temps, il lisait les ouvrages anglicans qui devaient le préparer à son examen de ministre. Qui le croirait ! c'est la lecture de ces livres-là même qui le convertit, et un jour, sans que personne s'y attendît, il annonce à sa mère qu'il est catholique, et demande un prêtre pour recevoir les der-

niers sacrements, persuadé qu'il devait mourir bientôt. Il mourut en effet peu de jours après. A ce coup, toute la famille s'émeut et crie à la séduction. Le frère de madame Hartzinger la cite par-devant le chancelier, comme prévenue d'avoir provoqué le changement du jeune homme par des moyens illégaux. Arrivée à la chancellerie, elle prête serment que ni elle ni personne de sa maison n'a influencé la démarche de son fils. Interpellée par le chancelier de déclarer qui l'avait *séduite* elle-même, elle raconte l'histoire de sa conversion, annonce que ce qui l'a éloignée de l'anglicanisme, c'étaient les réponses insoutenables et contradictoires des ministres; et, pour preuve, fait voir ces mêmes réponses écrites jour par jour sur la marge de sa liturgie, qui reste déposée à la chancellerie. Comme il n'y avait rien à répondre, on assoupit l'affaire et il n'en fut plus question. Pendant ces débats, la fille partageait les préventions des autres parents et entretenait une correspondance active avec son père. Le calme rétabli, sa mère se contentait de prier pour elle, lorsqu'un jour elle l'aperçoit à genoux devant une image de la sainte Vierge; surprise, elle lui demande ce qu'elle fait là. « Ah ! ma mère, lui répond l'autre en se jetant dans ses bras, et moi aussi je suis catholique. » Elle s'était instruite et convertie en secret. A cette nouvelle, le père fit venir sa fille auprès de lui, et la mit entre les mains de trois ou quatre ministres protestants, qui, l'un après l'autre, cherchèrent à l'ébranler par leurs raisonnements. A chaque conférence, la jeune personne demandait un délai pour répondre, et puis, sous main, consultait un prêtre catholique. Cette curieuse controverse a été imprimée. Le père, voyant que tous les efforts n'aboutissaient à rien, la renvoya à sa mère. Depuis cette époque Mme Hartzinger s'adonna entièrement aux bonnes œuvres, au soulagement des pauvres, à la visite des hôpitaux, et mourut dans ces saintes pratiques il y a quatre ou cinq ans.

An 1803. — *Frédéric de Schlégel.* — Il était né à Hanovre en 1772. Comme Starck et Zoëga, comme Hamann, il devait le jour à un pasteur de la confession d'Augsbourg. Son père, surintendant consistorial, auteur de cantiques estimés et rédacteur du nouveau cathéchisme hanovrien, le nourrit de la plus pure sève du luthéranisme. Il n'avait rien négligé d'ailleurs pour l'éducation de ses fils. L'aîné, Auguste-Guillaume, grâce à ses liaisons avec Mme de Staël, est devenu l'un des noms les plus européens de l'Allemagne. Le second, Frédéric, se montra bientôt digne du droit d'aînesse, même avec un tel frère; et tous deux devaient encore faire oublier la triple illustration de leur famille, celle de leur père comme littérateur et poète, celle d'un de leurs oncles comme auteur dramatique, et d'un autre comme historien du Danemarck.

Destiné d'abord au commerce, Frédéric était entraîné vers les lettres par une vocation irrésistible et supérieure. Un morceau de lui sur les *Ecoles des poètes grecs*, des travaux philologiques d'une richesse et d'une nouveauté remarquables, des aperçus critiques d'un ordre éminent, confiés à un journal de Berlin (*Allemagne*), éveillèrent une attention générale.

Quand Frédéric fit paraître, en 1797, son livre *des Grecs et des Romains*, l'originalité de pensée, la profondeur d'érudition, firent jeter un long cri d'admiration, et le vieux Heyne lui-même, le roi littéraire de Gœttingue, combla d'éloges le jeune homme qui venait de saisir le sceptre de l'esthétique ou de l'art de sentir et de juger le beau, et qui devait le garder jusqu'à la fin.

Son amour d'artiste pour le moyen-âge avait singulièrement modifié ses préventions d'enfance contre la foi catholique. Son puissant génie entrevit bientôt que Luther et Calvin, avec leur littérature superficielle, pédantesque, avaient méconnu la grandeur et la beauté du christia-

nisme. Il sentit bien vite et profondément que si l'œuvre de la création et de la rédemption ne devait aboutir qu'à l'informe réforme du moine défroqué de Wittemberg, la Providence divine et l'histoire humaine ne seraient au fond qu'une ignoble caricature, une moquerie sacrilége de Dieu et des hommes. Il y avait donc chez Frédéric une lutte profonde de lui-même avec lui-même. Sa femme, Dorothée Mendelssohn, fille du célèbre philosophe juif de ce nom, se trouvait dans un état semblable. Femme d'un grand mérite, auteur elle-même de plusieurs ouvrages distingués en littérature, capable de seconder son mari dans tous ses travaux, le judaïsme actuel fut loin de répondre à l'étendue de son esprit et de son cœur. Elle vit sans peine que depuis dix-huit siècles, ce n'est qu'un corps sans âme, une lettre morte; et que depuis dix-huit siècles, son âme et sa vie ont passé dans le christianisme. Elle eut donc la pensée d'embrasser le christianisme protestant. Mais son mari lui fit l'observation que, pour rester à moitié chemin, il ne valait pas la peine de changer. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'ils vinrent l'un et l'autre à Paris. C'était en 1802, lorsque les temples se rouvraient au milieu d'une influence croissante, et que dix-huit siècles après la mort de son divin fondateur, l'Eglise sortait du tombeau, glorieuse de ses blessures. Frédéric Schlégel assista à ce grand spectacle. Il fut dégoûté du matérialisme qui trônait à l'institut et pérorait sans rival dans les chaires publiques. Il essaya des leçons de philosophie; mais Cabanis et Fourcroy avaient plus d'autorité que les enseignements spiritualistes d'outre-Rhin. Frédéric put écrire avec une sanglante, mais juste réprobation, qu'il n'y avait plus parmi nous ni philosophie ni poésie, et que la chimie et l'art oratoire étaient les deux principales branches de la littérature française.

C'est dans ces dispositions qu'il quitta la France en 1803. Peu de mois après, il embrassait le catholicisme avec sa

femme, dans cette incomparable cathédrale de Cologne, qui est le plus sublime chef-d'œuvre de l'art chrétien, comme Saint-Pierre de Rome est la plus admirable transfiguration de l'art grec. La sincérité de cette conversion n'a point été mise en doute. Je crois, dit Heyne lui-même, son ennemi, qu'il en agit sérieusement avec le catholicisme. En effet, il supprima la seconde partie de sa *Lucinde*, et n'épargna rien pour effacer le souvenir de la première, jusqu'a en retirer tous les exemplaires qui se trouvaient encore en librairie.

Bientôt l'*Europe* succéda à l'*Athenœum* et continua la haute et éclatante protestation de Frédéric Schlégel contre le rationalisme de Paris et de Berlin. Sans avoir la force d'esprit et de cœur pour imiter le catholicisme complet de son frère, A.-G. Schlégel s'associait à ses protestations comme par le passé. Celui qui est aujourd'hui le plus grand poète et le plus grand critique de l'Allemagne, Tieck s'unit à ce mouvement avec un abandon si intime qu'on le crut tout-à-fait catholique. L'homme que l'opinion désignait comme le légitime et définitif successeur de Kant, Schelling, fut gravement soupçonné dans le même sens. Un troisième, Frédéric de Hardenberg, si connu sous le nom de Novalis, se mourait en composant des chants religieux dont la véritable Eglise ne désavouerait point l'inspiration virginale et sainte. Ces hommes supérieurs auraient pu s'appeler les amis d'Iéna, comme ceux qui se pressaient autour de Stolberg adolescent s'étaient appelés les amis de Goettingue.

An 1803. — *M. de Hardenberg*, conseiller provincial dans le comté de Mansfeld. Au nom de M. Hardenberg il faut joindre celui de plusieurs personnages distingués qui se convertirent vers le même temps au catholicisme, tels que feu son frère, qui avait épousé en secondes noces une fille du

comte de Stolberg, depuis dame d'honneur de la princesse Cunégonde, tante du roi de Saxe; la première femme de M. de Hardenberg avait aussi fait abjuration; M. le comte de Senft-Pilsach, ancien ambassadeur du roi de Saxe en France, qui s'est fait catholique, ainsi que toute sa famille, et est actuellement ambassadeur d'Autriche à Turin; le docteur Christian Schlosser, professeur à Bonn, et le docteur et conseiller Frédéric Schlosser, deux frères, connus comme littérateurs et publicistes, qui ont fait abjuration, ainsi que leurs femmes; le docteur Nicolas Moeller, actuellement professeur à l'université catholique de Louvain. Il s'est converti à Hambourg, en 1803, avec sa vertueuse épouse, Charlotte Alberti, fille du ministre protestant de ce nom, et connu par ses rapports avec Lessing. Cette dame est sœur de la femme du célèbre poète allemand Tieck, laquelle s'est convertie avec sa fille ainée. M. le baron d'Eckstein, écrivain collaborateur des *Annales de Vienne*; M. Adam Muller, de Berlin, conseiller de cour à Weymar, depuis consul autrichien à Leipsick, et publiciste distingué; M. Biester, de Berlin, fils d'un homme qui s'était fait un nom par son opposition à la religion; M. Freudenfeld, professeur à Bonn, et pasteur protestant converti, dit-on, en assistant à une instruction qu'un jeune séminariste catholique faisait à des enfants, et parti ensuite pour Rome afin de se consacrer aux missions; les deux frères Gossler, fils du président de ce nom, auparavant étudiants à Bonn, et aujourd'hui demeurant à Berlin : il paraît que leur conversion est due principalement au zèle de M. Freudenfeld, leur professeur; M. Voltz, prédicateur de la cour de Carlsruhe, qui a fait abjuration en 1817, et est aujourd'hui professeur à Fribourg et prêtre; M. Overbeck, célèbre artiste de Lubeck, maintenant à Rome. On dit que d'autres artistes allemands, qui sont dans cette capitale, ont aussi embrassé la religion catholique. En l'année 1822, un jeune homme d'une famille distinguée, M. Ernest de Ga-

gern, frère du célèbre député de ce nom, a fait abjuration à Mayence pendant le carême, après des instructions préalables, et avec l'assentiment de son père qui est luthérien. M. Ernest de Gagern est entré depuis dans un couvent de Franciscains.

An 1808. — *M. Georges Chamberlayne*, prêtre, qui est mort il y a quelques années, avait été élevé dans la religion protestante et occupait une place dans l'université de Cambridge. Ayant eu occasion de voyager en France peu de temps avant la révolution, il rencontra un père de l'Oratoire, qui fit naître en lui quelques doutes sur les fondements du protestantisme. Par son conseil, M. Chamberlayne lut l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, de Bossuet, le *Discours sur l'Histoire universelle*, la *Perpétuité de la foi*, etc. Ces livres firent impression sur un esprit droit et sur un cœur bien disposé. M. Chamberlayne devint zélé catholique, renonça à sa place de Cambridge, et, quoiqu'il ne fût pas jeune, alla faire ses études à Douai, et fut ordonné prêtre. Il fut pendant plusieurs années chargé d'une congrégation dans sa patrie, et mourut à Londres, en 1815, également aimé pour ses heureuses qualités et estimé pour sa piété et son zèle. Il y a eu en Irlande, il y a peu d'années, d'autres conversions très-remarquables, entre autres celle d'un gentilhomme, M. Charles-Robert Frizell, qui demeure maintenant en France.

An 1809. — *M. E. Cleveland Blythe*, médecin, né à Salem, dans l'état de Massachusets, le 20 janvier 1771, d'une famille épiscopale, est aussi revenu à l'Eglise; il voyagea dans les Indes et en Europe, et ayant lu, jeune encore,

siastique. Le prélat le plaça dans son séminaire d'Aschaffenbourg, où M. Werner reçut l'ordination sacerdotale en 1814. Etant allé à Vienne, il s'y livra au ministère de la chaire, prêchant l'hiver dans la capitale, et l'été dans les provinces environnantes. Un grand concours se portait à ses sermons. La Hongrie, la Styrie, Venise même, furent le théâtre de son zèle. Il passa une partie de l'année 1817 chez le comte Nicolas de Grohalski, vice-gouverneur de Kaminiek, dans la partie de la Pologne russe, et il y connut l'évêque de Mar-kiewiez, qui le nomma chanoine honoraire de son église. C'est à son retour de Vienne que ce prédicateur est entré dans la congrégation du Saint-Rédempteur, fondée en Italie par le B. Liguori. On a de M. Werner quinze différents ouvrages qui l'ont placé au rang des littérateurs distingués, et qui, pour la plupart, sont antérieurs à sa conversion. Un des plus connus est son poëme dramatique des *Fils de la vallée* (1803, 2 volumes). Ses tragédies ont eu du succès. En 1807, il publia son *Martin Luther*, qu'il a réfuté lui-même, en 1814. Il n'y avait encore d'imprimé, en 1822, que deux de ses sermons. Depuis 1814, cet homme estimable a été continuellement en butte aux calomnies et aux sarcasmes des protestants; on ne peut lui pardonner son changement et son zèle, tandis qu'il est visible que son ancien attachement au protestantisme prouve la droiture de son cœur; il était de bonne foi, il cherchait la vérité, et s'est déclaré pour elle dès qu'il l'eût trouvée.

—

An 1810. — Une conversion remarquable est celle de *M. Jean-Henry Rahké, de Worms.* — Né le 7 décembre 1790, de parents protestants, il avait dès son enfance beaucoup de goût pour la religion. Aux approches de la conscription, sous Bonaparte, il se plaça, pour éviter le service militaire, dans la manufacture d'armes de Mutzig, en Alsace. Il y fit con-

naissance avec un peintre estimable, M. Sorg, rentré lui-même dans le sein de l'Eglise catholique. Cet artiste s'intéressa à M. Rahké, et lui donna des leçons de dessin. Pieux, fort attaché à l'Eglise, et doué d'un caractère aimable, il gagna la confiance de M. Rahké, qui était le premier à lui parler de religion, et à lui demander des explications sur ses difficultés et ses doutes; celui-ci avait déjà beaucoup lu sur ces matières, et ne pouvait s'empêcher de trouver le protestantisme trop sec, trop vague, et peu fait pour tranquilliser. Il ne voyait dans cette religion rien de touchant, de consolant, de fortifiant. M. Sorg, sans provoquer des entretiens sur ce sujet, répondait aux questions de son jeune ami, et lui faisait part de ses propres impressions avec franchise. M. Rahké eut beaucoup d'obstacles à vaincre : sa famille et ses amis n'omirent rien pour le détourner et l'effrayer; mais s'étant convaincu du vice de la réforme, il fit publiquement abjuration à Mutzig même, en 1810, y poursuivit ses études, qu'il avait interrompues, et se mit en état d'entrer en philosophie. En 1812, il retourna dans sa patrie, et entra au séminaire de Mayence, où il étudia sous MM Liebermann, Kalt et Mertian. En 1818, il reçut les ordres. Depuis il a été vicaire à Hernnsheim, près de Worms : aujourd'hui il est aumônier à l'hôpital de Mayence, et il remplit les fonctions du ministère avec autant de charité que de zèle, se félicitant tous les jours de la grâce que Dieu lui a faite.

An 1815. Conversions de plusieurs personnages anglais et écossais : *Lord Filtz Gérald;* une sœur de *lord Grenvile; lady Arundell; lady Burke*, épouse d'un seigneur irlandais; *madame la générale Pèche*; *miss Charlotte Slade*, fille d'un général anglais; *M. James Banks*, fils d'un ministre protestant; *M. Morlay*, ministre anglican, qui a quitté la place

qu'il occupait, est venu en France et a reçu les ordres sacrés; *M. Thornton*, à Nantes, qui s'est décidé, dit-on, par la lecture de la lettre de M. de Haller; *miss Campbell*, Ecossaise, la même qui épousa depuis M. le prince de Polignac, et se convertit, en 1818, avant qu'il fût question de son mariage; cette dame est morte depuis; *madame Jerningham, née Middleton*, qui fut un modèle de foi, de charité et de bonnes œuvres. M. *Hill*, lieutenant dans le premier régiment des gardes à cheval du roi d'Angleterre, s'étant converti il y a quelques années, est devenu prêtre et religieux, et est aujourd'hui missionnaire en Amérique; deux personnes de sa famille ont suivi son exemple, entre autres sa sœur, madame *Myott*, femme d'un ministre anglican, laquelle se fit catholique après la mort de son mari, et est aujourd'hui la supérieure du couvent des dames anglaises, à Bruges, communauté florissante et maison renommée pour l'éducation. Dans le collége de Saint-Edmond, à Old-Hall-Green, qui forme le séminaire du district de Londres, parmi les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique, il s'en trouvait, il y a peu d'années, six qui étaient des protestants convertis.

—

An 1816. — *Henri Moorman*. La conversion de ce jeune Anglais, du plus beau caractère, fut remarquable par plusieurs de ses circonstances. Il se trouvait, en 1815, habiter à Londres la même maison qu'un de nos plus célèbres écrivains, M. F. de La Mennais, alors retiré en Angleterre. Henri Moorman, plein de candeur, regardait M. de La Mennais comme plongé dans les ténèbres d'une religion superstitieuse. Dans la ferveur de son zèle, il entreprit de le convertir à l'Eglise anglicane, et il lui présenta, pour le persuader, les trente-neuf articles de la confession de foi de cette église. Notre compatriote reçut son présent avec bonté, et lui pro-

posa modestement quelques difficultés sur plusieurs articles de cette confession de foi. Le jeune homme n'en trouve pas la solution, mais promet de consulter les ministres. Ceux-ci dédaignent de lui répondre ou ne lui donnent que des réponses en l'air. La bonne foi du jeune Moorman est humiliée d'être obligée d'avouer ce procédé de ses pasteurs ; il a plusieurs entretiens avec l'écrivain français, dont les lumières et la charité triomphèrent de ses préventions. Cette âme franche et loyale s'ouvrit à la vérité et l'embrassa avec ardeur. Moorman s'échappa d'Angleterre, en 1816, et vint retrouver à Paris celui qui l'avait éclairé ; il fit abjuration en secret, retourna ensuite à Londres et résista à toutes les séductions comme à toutes les menaces par lesquelles on essaya d'ébranler sa constance. Les contradictions qu'il éprouva furent peut-être la cause d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, en 1818. Son caractère aimable et sa foi généreuse l'avaient lié de la manière la plus étroite à l'homme illustre qui avait contribué à sa conversion et qui a vivement ressenti cette perte. Le jeune Moorman entretenait avec lui une correspondance assidue, et il y montrait une foi, une piété et un courage dignes d'admiration.

An 1817 (à 1822). — Plusieurs Anglais et Anglaises ont aussi fait abjuration en France : *Madame la comtesse de Choiseul, née Johnson*, a renoncé au protestantisme le 18 novembre 1817, entre les mains de feu l'abbé Carron. *Marie-Élisabeth Clare*, fille d'un ministre anglican, fit la même démarche en décembre 1818, à Meung-sur-Loire ; elle avait alors quarante-cinq ans, et travaillait depuis plus d'un an à s'éclairer et à s'instruire. *Mademoiselle Smith* et *madame Gouverna*, celle-ci Anglaise, celle-là Américaine, se réunirent à l'Eglise, le 9 août 1818, dans la chapelle du même

abbé Carron. *Lady Boyle*, qui a épousé depuis sir Thomas Webb; *miss Loveday*, *miss Nancy Allen*, *madame Marie Saru de Palmer*, femme de M. le comte de Laage de Foussac, maréchal-de-camp, ont eu le même bonheur en 1822, ainsi que *madame Adrienne-Victorine de Suffren de Saint-Tropez* et *Marie-Anne Erskine*, veuve Emden. Enfin, le 24 décembre 1822, un Anglais d'une famille riche et honorable, *sir Léopold Wright*, fit abjuration du protestantisme à Paris, entre les mains de M. Guillaume Poynter, évêque d'Hali et vicaire apostolique de Londres. Sir Léopold a exposé les motifs de sa conversion dans une lettre très-touchante à sa mère, et qui a été rendue publique.

—

An 1817. — Le *duc de Saxe-Gotha*, proche parent du roi d'Angleterre, édifiant à la fois, par sa tendre piété, les protestants et les catholiques, a embrassé la religion catholique.

—

An 1818. — Le prince *Frédéric-Auguste-Charles*, troisième fils du grand-duc de Hesse-Darmstadt, né le 4 mai 1788. Pour le féliciter de son retour à l'Eglise catholique, et répondre en même temps aux lettres qu'il en avait reçues, notre saint Père le Pape Pie VII lui adressa le bref suivant en 1818 :

« Cher fils et prince, salut et bénédiction apostolique. C'est avec un grand plaisir que nous avons reçu dernièrement vos lettres remplies pour nous d'attachement et de dévouement ; ce témoignage nous a été fort agréable de la part d'un prince que nous sommes loin d'avoir oublié, comme vous paraissiez le croire, mais dont nous nous souvenons toujours avec un tendre intérêt. Vous le méritez certaine-

ment par ce zèle et cette ardeur avec lesquels vous avez renoncé à l'erreur où vous étiez né, pour embrasser la religion catholique ; et, afin de la professer publiquement, vous n'avez point hésité de renoncer à toute espérance du pouvoir souverain auquel vous aviez droit par votre naissance. Nous avons appris d'ailleurs avec quelle fermeté vous persévérez dans cette profession de la foi catholique, et nous en trouvons encore une preuve signalée dans votre lettre que nous avons relue avec la plus vive consolation.

« Comme le soin que nous prenons de vous écrire vous montre suffisamment notre estime et notre bienveillance, vous pourrez aussi facilement comprendre combien votre projet de venir bientôt dans notre capitale nous a été agréable, et combien nous nous réjouirons de pouvoir vous y faire l'accueil le plus affectueux. Nous sommes reconnaissant des bonnes dispositions du grand-duc de Hesse, votre père, à notre égard; dispositions qu'il nous a fait connaître par vous; nous sommes surtout très-touché de ses inclinations favorables pour les catholiques de ses états, et nous en avons eu plus d'une preuve. Plût à Dieu que nous pussions être unis ensemble par les liens d'une parfaite charité!

« Nous vous exhortons vivement non-seulement à suivre constamment et à pratiquer avec une religieuse fidélité la foi que vous avez embrassée, mais encore à exciter, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, vos parents à suivre votre exemple; priez Dieu que la miséricorde qui vous a été faite rejaillisse sur vos proches qui sont dans l'erreur où vous avez été vous-même. Nous avons la confiance que vos exemples et vos prières pourront y contribuer beaucoup, et nous l'espérons d'autant plus que plusieurs personnes de l'illustre maison de Hesse-Darmstadt ont renoncé à l'erreur et sont rentrées dans le sein de l'Eglise.

« Au reste, sensible à votre démarche, nous éprouvons pour vous un mouvement de tendresse paternelle d'autant

plus vif que nous voyons mieux quel est votre zèle et votre piété ; nous vous accordons de tout notre cœur notre bénédiction apostolique. Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 6 janvier 1818, dix-huitième année de notre pontificat.

« PIUS P. P. VII.

An 1818. — M. *Démétrius Gallitzin*, voyageant en Amérique, se convertit ; depuis il a reçu les ordres et il exerce le ministère avec autant de zèle que de piété ; il dessert une congrégation très-importante dans le diocèse de Philadelphie, et est plus connu sous le nom de Smith, qu'il a porté longtemps.

An 1820. — Une des plus glorieuses conquêtes que l'Église catholique ait faites depuis quelque temps en Suisse, c'est sans doute celle de l'illustre *de Haller*, membre du conseil souverain de Berne. Voici comment lui-même raconte à sa famille l'histoire et les motifs de sa conversion :

« Ma chère bien-aimée épouse, et vous mes très-chers frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, auxquels je suis bien tendrement attaché, soit par les liens du sang, soit par une alliance dont je m'honore, et par le souvenir de tant de bienfaits, je ne pensais pas que je serais jamais dans le cas de vous faire de Paris une ouverture qui vous surprendra et vous affligera peut-être, qui me coûte aussi par cette seule raison, mais à laquelle la nécessité m'oblige, et qui, tôt ou tard, se tournera pour vous en consolation et en joie. Depuis longues années nous vivons ensemble dans la meilleure harmonie ; le ciel l'a récompensée par toutes sortes de bénédictions : accordez-moi encore votre amitié ; écoutez-

moi avec bonté dans une des époques les plus décisives de ma vie.

« Vous connaissez depuis longtemps, et par mes discours et par les bruits publics, mon penchant pour l'Eglise catholique, qui n'est autre chose que la société universelle des Chrétiens. Ce penchant ne date pas d'aujourd'hui; personne ne m'y a engagé, personne ne m'a sollicité; il est le fruit naturel d'un bon cœur, d'une raison saine et de la grâce particulière de Dieu, qui, dans le cours de ma vie, m'y a conduit d'une manière presque miraculeuse. Mes frères et sœurs se rappelleront peut-être avec quelle équité feu notre père parlait souvent des catholiques au sein de sa famille; il les connaissait par nombre de relations littéraires, il les aimait et justifiait même leur croyance sur divers points. Ce germe s'est développé dans moi, et malgré les erreurs de ma jeunesse, mon ignorance du moins ne fut jamais une répugnance. La beauté des temples catholiques éleva toujours mon âme vers des objets religieux; la nudité des nôtres, dont on a fait disparaître jusqu'au dernier emblème du Christianisme, la sécheresse de notre culte me déplurent; il me semblait souvent qu'il nous manquait quelque chose, que nous étions étrangers au milieu des chrétiens. Vous trouverez déjà des traces de ces dispositions dans un éloge de Lavater que je fis, il y a vingt-un ans, à Weimar. On avait reproché à cet homme célèbre le même penchant; je cherchai à le justifier, et quoique, hélas! je n'eusse alors d'autre religion que la religion dite naturelle, ou plutôt celle que je me faisais à moi-même, la manière dont j'y parlais, par les seules lumières du bon sens, de la confession, de l'abstinence périodique considérée comme un exercice de privation, de la décoration des temples, de la cérémonie du lavement des pieds, et même de l'unité de l'Eglise, frappa d'étonnement même de savants catholiques. Pendant mon émigration, j'appris à connaître beaucoup de prélats et de prêtres catholi-

ques, et, quoiqu'ils ne me parlassent jamais de religion, ou du moins qu'ils ne cherchassent pas à ébranler ma croyance, je ne pus qu'admirer leur esprit de charité, leur résignation au milieu de tous les outrages, et, j'ose le dire, même leurs lumières et leurs profondes connaissances. Je ne sais quelle secrète sympathie m'attira vers eux, et comment ils m'inspirèrent toujours tant de confiance. L'étude des livres sur les sociétés secrètes et révolutionnaires de l'Allemagne me montra l'exemple d'une association spirituelle, répandue sur tout le globe pour enseigner, maintenir et propager des principes impies et détestables, mais néanmoins devenue puissante par son organisation, l'union de ses membres et les divers moyens qu'ils ont employés pour arriver à leur but; et, bien que ces sociétés m'inspirassent de l'horreur, elles me firent cependant sentir la nécessité d'une société religieuse contraire, d'une autorité enseignante et gardienne de la vérité, afin de mettre un frein aux écarts de la raison individuelle, de réunir les bons, et d'empêcher que les hommes ne fussent livrés à tout vent de doctrine; mais je ne me doutais pas encore, et je ne m'aperçus que beaucoup plus tard que cette société existe dans l'Eglise chrétienne, universelle ou catholique, et que c'est là la raison de la haine qu'ont tous les impies contre cette Eglise, tandis que toutes les âmes honnêtes et religieuses, même dans les confessions dissidentes, se rapprochent d'elle, du moins par sentiment. Pendant mon séjour à Vienne, bien que ma conversion eût pu alors m'être utile sous des rapports temporels, je n'y pensai même pas, et personne ne m'en parla. Tout au plus quelques bonnes âmes, qui me voulaient du bien, voyant mon cœur sans haine et mon esprit sans préjugés, laissèrent percer des vœux ou de légères insinuations. Un jour, en passant devant une librairie, je vis un petit livre destiné pour le peuple, et où sont expliqués tous les rits et cérémonies de l'Eglise catholique; je l'achetai par pure curiosité, et je le possède

encore. Quelle ne fut pas ma surprise, en y apprenant tant de choses instructives, le sens, le but et l'utilité de tant d'usages que nous prenons pour des superstitions ! Mais ce furent surtout mes réflexions et mes études politiques qui me conduisirent peu à peu à reconnaître des vérités que j'étais loin de prévoir. Dégoûté des fausses doctrines dominantes, et y voyant la cause de tous les maux, la pureté de mon cœur me fit toujours rechercher d'autres principes sur l'origine légitime et la nature des rapports sociaux. Une seule idée, simple et féconde, véritablement inspirée par la grâce de Dieu, celle de partir d'en haut, de placer, dans l'ordre du temps et dans la science comme dans la nature, le père avant les enfants, le maître avant les serviteurs, le prince avant les sujets, le docteur avant les disciples, amena, de conséquences en conséquences, le plan de ce livre qui fait aujourd'hui tant de bruit en Europe, et qui, j'ose le dire, est destiné peut-être à rétablir les vrais principes de la justice sociale, et à réparer beaucoup de maux sur la terre. Je me représentai donc aussi une puissance ou une autorité spirituelle préexistante, le fondateur d'une doctrine religieuse s'agrégeant des disciples, les réunissant en société pour maintenir et propager cette doctrine, leur donnant des lois et des institutions, acquérant peu à peu des propriétés territoriales pour satisfaire aux divers besoins de cette société religieuse, pouvant même parvenir à une indépendance extérieure ou temporelle, etc. Consultant ensuite l'histoire et l'expérience, je vis que tout cela s'était ainsi réalisé dans l'Église catholique ; et cette seule observation m'en fit reconnaître la nécessité, la vérité, la légitimité. Des personnes pénétrantes parmi les catholiques remarquèrent déjà cette propension dans l'*Abrégé de la science politique*, que je fis imprimer en 1808, et me dirent que je partageais leur foi sans le savoir. La lecture fréquente et attentive de la Bible me prouva bien plus encore que je ne m'étais pas trompé ; car,

avec cet esprit de justice et d'impartialité que Dieu m'a donné, je ne pus y méconnaître d'innombrables passages qui n'ont de rapport qu'à un royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire une Eglise ou une société de fidèles, que saint Paul appelle le corps de Jésus-Christ (Timoth. 3, 15), ayant son chef et ses membres, destinés à maintenir et à perpétuer la religion chrétienne, à rassembler les bons, à les séparer des méchants, à les fortifier par leur union, etc.; passages que nos ministres ne citent jamais, parce que, dans le sens protestant, il est impossible de leur donner une explication simple et naturelle. Le petit ouvrage que je publiai en 1811, sous le titre de *Religion politique* ou de *Politique religieuse*, et qui n'est qu'un rapprochement des passages de l'Ecriture sainte sur les rapports et les devoirs sociaux, fournit une nouvelle preuve de ces principes, bien que j'y aie gardé encore beaucoup de ménagement, et que peu de personnes aient pénétré toute ma pensée.

« Ainsi, mes chers frères et sœurs, je puis dire en vérité que, dès l'année 1808, j'étais catholique dans l'âme et protestant seulement de nom. Ce sentiment prit un nouveau degré de force en 1815, époque où la Providence, dans sa miséricorde, semble avoir réuni l'évêché de Bâle à notre canton pour nous instruire et nous familiariser avec les véritables notions de l'Eglise universelle, et pour détruire tant de fatales préventions. Envoyé dans cette nouvelle partie de notre territoire, rédigeant les instructions pour l'acte de réunion et cet acte lui-même, j'appris à connaître des hommes distingués et des ouvrages plus célèbres encore, qui m'étaient nécessaires ou utiles pour enrichir et perfectionner le quatrième volume de mon ouvrage, traitant des sociétés religieuses ou des empires ecclésiastiques. Leur lecture nourrissait mon esprit et mon âme; peu à peu les derniers doutes disparurent, même sur le dogme, dont je m'étais jusqu'alors peu occupé; le bandeau tomba de mes yeux, mon esprit se

trouva d'accord avec mon cœur, il me semblait avoir trouvé *la voie, la vérité, la vie*, et mon âme, ayant faim et soif de vérité, me parut enfin satisfaite. D'un autre côté, je lisais aussi des auteurs protestants, principalement ceux qui traitent de ce qu'on appelle droit ecclésiastique, et, le croiriez-vous, mes chers frères et sœurs, ce furent eux, plus encore que les écrivains catholiques, qui me confirmèrent dans mes sentiments. Leurs incertitudes et leurs variations éternelles, leurs contradictions, leurs réticences, et les concessions qui leur échappent parfois dans des moments de sincérité, enfin ce ton de sécheresse, d'aigreur et de dédain, si peu conforme soit à la religion et à la charité chrétienne, soit aux égards dus à des frères aînés et à une Eglise encore aujourd'hui si nombreuse et si respectable, me prouvèrent que nous n'étions pas dans la vérité, parce que la vérité ne varie point et ne se sert point d'armes de cette espèce. J'entrevis au surplus avec la plus grande évidence ce qu'au fond les deux partis avouent, savoir : que la révolution du seizième siècle, que nous appelons la réforme, est, dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats, l'image parfaite et le précurseur de la révolution politique de nos jours; et mon aversion pour cette dernière me donna du dégoût pour la première. De ce dont le cœur était plein la bouche abonda, et tout le monde sait combien mes discours, en 1816 et 1817, roulaient souvent sur ces matières. Des théologiens, protestants même, en furent souvent frappés, et m'approuvèrent dans les points principaux. Aussi les trois premiers volumes de la *Restauration*, qui furent imprimés à cette époque, bien qu'ils ne traitent que des gouvernements temporels, renferment déjà grand nombre de passages favorables à l'Eglise catholique, et pas un seul qui lui soit contraire.

« Dans l'automne de 1818, des affaires particulières m'appelèrent à Naples. Faisant le voyage de Reggio à Rome avec une famille anglaise et un abbé français, il fut souvent ques-

tion de matières ecclésiastiques, parce que l'aspect de l'Italie et de ses nombreux monuments en fournit l'occasion à chaque pas. L'abbé, se trouvant un moment seul avec moi, me fit l'éloge des sentiments équitables de ces Anglais pour la religion catholique, et sur ma réponse que cela ne m'étonnait pas, que la révolution avait ouvert les yeux à beaucoup de monde, et que j'étais aussi protestant, il ne voulut pas le croire. Il m'appliqua même ces paroles que notre Sauveur dit au centenier de Capharnaüm : « Pareille foi, je « ne l'ai pas trouvée parmi les nôtres. » Voyant mes dispositions, il insista fortement pour m'engager à retourner dans le sein de l'Eglise, que je reconnaissais pour véritable et légitime. J'y répugnais encore, soit par respect humain, ou pour ne pas faire de la peine à ma famille, soit pour renvoyer cette démarche jusqu'à la fin de mes jours, soit parce que j'espérais peut-être que mon quatrième volume ferait plus d'effet en sortant en apparence de la plume d'un protestant. Sur cela il cessa ses instances, mais il m'écrivit encore une lettre de Rome, où il me rappela seulement quelques passages de l'Ecriture sainte, et, entre autres, celui-ci : « Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas « vos cœurs (Ps. XCIV). »

« Les choses en restèrent sur ce pied pendant toute l'année 1819, époque où je travaillais principalement au quatrième volume de la *Restauration*, dont chaque chapitre me confirma dans ma foi, et me prouva la nécessité, la vérité, la sainteté et les immenses bienfaits de l'Eglise catholique. Mon âme en fut émue au-delà de toute expression. En automne, le duc Adolphe de Mechlenbourg-Schwerin, passant quelques jours à Berne, vint me voir. Egalement rentré dans le sein de l'Eglise, et néanmoins réconcilié maintenant avec toute sa famille protestante, ce prince aimable, voyant mes dispositions d'une part et mes inquiétudes de l'autre, m'informa que je pourrais être catholique en secret, obtenir dis-

pense pour les actes extérieurs, et que grand nombre de protestants se trouvaient dans le même cas. Cette idée me calma, parce qu'elle m'offrait le moyen de satisfaire à ma conscience sans aucun éclat public, que je désirais d'éviter. Toutefois je ne pris encore aucune résolution.

« Quelques dimanches avant Noël 1819, je versais un matin des larmes dans mon cabinet par une émotion religieuse; réfléchissant au passage de l'Ecriture que l'abbé français m'avait rappelé; inquiet sur l'éducation de mes enfants, et priant Dieu pour eux; quand ma femme vint me proposer d'aller au sermon, parce qu'un savant professeur prêchait. Je m'y rendis. Quel fut mon étonnement et mon émotion en l'entendant prendre pour texte ces paroles : « Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur! » Ce sermon semblait inspiré par la Providence même, pour être appliqué à ma situation particulière. L'orateur ne développa point son texte de la manière ordinaire; il parla de l'établissement du Christianisme et de l'Eglise chrétienne, de saint Pierre convertissant en un seul jour cinq mille infidèles, du grain de sénevé dont il résulterait un *grand arbre*, de la nécessité d'entrer dans le *royaume de Dieu*, du danger de renvoyer cette résolution jusqu'à la fin de ses jours, etc. Le soir, j'eus une longue conversation avec l'auteur même de ce discours. Je lui fis remarquer que notre Eglise protestante ne présentait pas l'image d'un arbre, mais plutôt de feuilles dispersées, devenues le jouet des vents; qu'un arbre avait une racine, un tronc, des branches et des feuilles, tenant les uns aux autres, et que l'Eglise catholique seule me semblait porter ce caractère, comme ayant un chef et des membres, comme formant un troupeau soumis par une hiérarchie graduelle à un seul pasteur. La conversation s'engagea encore sur divers points, sur ce qu'on doit entendre par le *royaume de Dieu*, sur la perpétuité du Saint-Siége, qui très-certainement a quelque

chose de miraculeux, sur la difficulté ou plutôt l'impossibilité de maintenir une croyance fixe dans l'Eglise protestante, etc. Le savant théologien m'écouta avec beaucoup d'intérêt, et ne put disconvenir de la justesse de plusieurs de mes observations. Il convint aussi que la séparation de l'Eglise universelle était un malheur, et se retrancha finalement derrière les objections ordinaires, sur les anciens abus introduits dans l'Eglise et sur le déréglement de plusieurs de ses membres ou de ses chefs ; objections qui me semblaient prouver bien peu, vu que chez nous aussi il y a des abus et de très-grands ; que l'histoire ne rapporte pas des choses fort édifiantes de Luther et de Calvin ; que nos ministres ne sont pas plus irréprochables que les prêtres catholiques ; qu'enfin parmi eux quelques hommes peuvent bien être corrompus, mais jamais l'universalité, encore moins la foi et la religion qu'ils enseignent.

« Quant à moi, convaincu par la Bible même que le royaume de Dieu sur la terre ne consiste pas seulement dans la connaissance et l'accomplissement de ses préceptes (ce qui est sans doute son but et sa fin), mais aussi dans les moyens extérieurs pour y parvenir, c'est-à-dire dans l'Eglise, ou l'autorité établie pour enseigner, interpréter et propager ces mêmes lois divines, et nous procurer par-là la paix et la joie dans le Saint-Esprit, qui est le dernier objet de cet empire céleste, je crus voir dans le sermon que je venais d'entendre le doigt de Dieu qui m'indiquait le chemin à suivre, et il me décida. J'écrivis le lendemain à un ami, qui seul connaissait mes dispositions et ma longue perplexité, le billet suivant :

« Je n'ai pu dormir cette nuit, et de douces larmes ont « coulé de mes yeux. Le Seigneur paraît avoir exaucé les « prières de tant de chrétiens en ma faveur. Sa grâce opère « si puissamment en moi, que je ne peux ni ne veux plus y « résister. Il m'est impossible de vivre désormais dans cette

« éternelle révolte contre Dieu et contre ma propre convic-
« tion. Allez donc à Fribourg, mon respectable ami, dites à
« Monseigneur l'évêque ce dont nous sommes convenus. Im-
« plorez la miséricorde de l'Eglise en faveur d'une brebis
« née dans l'erreur, entourée de ses partisans, mais qui jette
« un regard de tendresse vers la mère commune, et qui
« n'attend que le moment propice pour se réunir publique-
« ment au troupeau de Jésus-Christ, gouverné par ses légi-
« times pasteurs. »

« La démarche fut faite, non pas de suite, mais après un intervalle de plusieurs jours de réflexion, pendant lesquels j'insistai encore. L'évêque, à qui mes ouvrages politiques m'avaient déjà fait connaître, me répondit par une lettre pleine de bonté et de charité qui me fit fondre en larmes, et qui seule m'aurait fait reconnaître la divinité de cette Eglise, si je n'en avais pas été persuadé d'avance. Il me dit que depuis long-temps il m'avait envisagé comme un enfant de l'Eglise catholique, et qu'il n'était pas surpris de ma résolution, qu'il s'y attendait, qu'il m'en félicitait. Il entra dans toute ma position, dans la délicatesse de mes rapports de famille et de société; il m'annonça que l'Eglise se contenterait de la profession de foi, et que, pour éviter un plus grand mal ou pour faire un plus grand bien, je pourrais être dispensé des actes extérieurs pour un temps indéterminé; enfin il m'indiqua le petit nombre de préparations et de formalités à remplir. Néanmoins, plus de huit mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels je composai le petit ouvrage sur la constitution d'Espagne, et j'achevai le quatrième volume de la *Restauration*, qui parut à la fin d'août 1820. Ce dernier ouvrage, bien qu'il ne traite que des sociétés spirituelles ou religieuses en général, et moins des dogmes que de la nature et de l'organisation de l'Eglise, est néanmoins écrit d'un bout à l'autre dans des principes catholiques, et renferme, pour ainsi dire, une profession de foi faite devant l'univers entier. L'é-

vêque ne me pressa nullement pendant cet intervalle. Ce n'est point l'esprit de cette Eglise, comme vous le croyez peut-être; elle ne fait point violence, mais elle ouvre à celui qui frappe; elle voit venir, elle laisse faire la grâce de Dieu, assez puissante quand une fois elle a touché le cœur de l'homme. J'aurais pu renvoyer encore, je n'ai rien précipité; il a fallu une lutte de dix à douze ans pour me décider; mais je n'avais plus de repos, ma résolution resta inébranlable. Enfin, on arrangea le lieu et le jour avec toute la prudence possible, et ce fut le 17 octobre 1820, dans la maison de campagne de M. de Boccard, allié d'Affry, à Jetschwill, où l'évêque se rendit comme pour faire visite à la famille, que je fis ma profession de foi et ma confession générale; je reçus l'absolution, vu mon sincère repentir, et le surlendemain, à six heures du matin, dans l'oratoire particulier de l'évêque, à Fribourg, le sacrement de la confirmation et celui de la communion, qui me donnèrent une force, un calme et une satisfaction inexprimables, et dont aucun protestant ne peut se faire une idée.

« Afin de ne pas faire d'éclat public, et de ne point affliger le cœur de mes parents, mon intention était de garder ce secret dans le fond de mon âme et de ne le déclarer que dans un moment plus favorable, ou, si ce moment n'arrivait pas, du moins à l'approche de ma mort et dans mon testament. Cependant il n'est pas permis de renier sa foi. Aussi vous vous rappellerez, mes chers frères et sœurs, que lors des bruits qui coururent à la fin de décembre, et des questions qu'on me fit, je ne vous ai jamais dit que j'étais protestant; mais tout en avouant ma propension et même ma croyance, je vous ai répondu, tantôt qu'extérieurement et *publiquement* je n'avais pas changé; tantôt que je ne pratiquais pas les actes de la religion catholique, tantôt que, pour l'apparence, j'étais toujours le même, et que je ne jugeais pas nécessaire de faire une démarche ou déclaration

publique ; ce qui était bien conforme à la vérité. Si, par hasard, ce dont je ne me souviens pas, il m'était échappé une expression qui eût eu l'air d'une dénégation, elle n'était pas dans ma volonté, et j'en demanderais pardon à Dieu et aux hommes. Un jour, dans une effusion de cœur et de tendresse, j'en fis même l'ouverture à ma femme; je l'instruisis des bruits qui couraient ; je lui avouai mon intime conviction; je lui dis tout, excepté le dernier secret; je ne lui cachai même pas que, si on m'interrogeait publiquement, je ne pourrais renier ma foi ; que je serais obligé de me déclarer, et qu'il semblait presque que Dieu voulait me forcer à donner cet exemple. A ma grande consolation, ma femme reçut cet aveu avec beaucoup de calme; elle ne m'en fit point de reproche, et c'est ce qui me fait espérer que le ciel, écoutant mes ferventes prières, l'assistera de sa grâce et adoucira l'amertume que je crains de lui causer. La seule chose qu'elle me dit, avec une tendre résignation, ce furent ces paroles : « Si tu étais obligé de te déclarer, nous « ne pourrions pas rester à Berne. Toutefois on peut vivre « partout. » Une autre fois, elle laissa échapper seulement ces mots : « Si cela n'est pas indispensable, ne le fais point à « cause de tes enfants. » C'était là aussi mon intention : on se contenta de mes réponses, et la tempête paraissait apaisée.

« Mon voyage à Paris n'avait aucun rapport avec cet objet. Mon but était purement personnel et littéraire, comme je l'ai encore écrit d'ici à mon frère aîné. Mais à peine avais-je passé huit jours dans cette capitale, où je comptais enfin jouir de quelques moments de satisfaction, voilà qu'on me mande de Suisse que deux folliculaires, n'aimant pas plus la religion protestante que la catholique, d'ailleurs éternellement ennemis de ma patrie et de ma personne, ne comptant pour rien la paix d'une famille et le bonheur d'un individu, annoncent au public ce qu'ils appellent mon changement; et

que l'une de ces feuilles, quoique sans me nommer, désigne cependant le lieu et l'époque avec assez de vérité. Je ne saurais vous exprimer, mes chers frères et sœurs, dans quel état de bouleversement cette nouvelle a jeté mon âme. J'en devins malade, et vos peines seules causaient les miennes. J'ignore absolument par qui ce secret peut avoir été trahi, mais j'en comprends toutefois la possibilité. Mon quatrième volume a excité une attention générale et produit une grande sensation, tant en Suisse que dans l'étranger. Les catholiques en sont ravis de joie, ils en louent le Seigneur; grand nombre de protestants même l'approuvent et font de sérieuses réflexions. Chacun aura voulu savoir si j'étais en effet catholique, si mes actions répondaient à mes écrits; on aura fait des questions partout; un domestique aura peut-être fait et communiqué une conjecture, un autre l'aura grossie, un troisième l'aura affirmée comme une certitude, et en rapprochant les indices, la vérité aura fini par être devinée. Quoiqu'il en soit, je ne puis reconnaître dans tout ceci que le doigt de Dieu, qui se sert quelquefois des méchants mêmes pour exécuter ses desseins, et qui, par des événements successifs, paraît vouloir décidément que je donne cet exemple au monde et ne reste pas à moitié chemin. « Que sa volonté soit faite ! » je dois m'y soumettre avec humilité. Après avoir donc versé bien des larmes, réfléchi des nuits entières, invoqué à genoux l'assistance du Saint-Esprit, et consulté des personnes sages et prudentes, je n'ai trouvé de calme et de repos que dans la résolution de vous avouer toute la vérité, jusqu'ici couverte d'un voile; de confesser devant les hommes la foi que je confesse devant Dieu, et de porter, s'il le faut, la part de croix qu'il daignera m'envoyer, me fiant à sa miséricorde. J'espère que, vu mon obéissance et mes instantes prières, il donnera à ma femme, mes enfants et ma famille, la force de supporter les peines et les tribulations qui seront les suites momentanées de cette réso-

lution. J'en appelle à votre propre jugement, mes chers frères et sœurs, si je puis faire autrement, si le secret peut encore être gardé. L'éclat que je voulais éviter est déjà fait par mes ennemis ; il n'y a plus rien à y ajouter. Une réponse négative à ces articles de gazette, un démenti net et formel, tel que vous le demandez, n'est pas possible. Une réponse évasive ou ambiguë serait facile à faire, mais ne servirait de rien, et ne ferait qu'augmenter et prolonger notre commun tourment ; ou elle serait prise pour une dénégation, ce qui ne peut s'accorder avec le devoir d'un honnête homme et d'un chrétien, ou bien l'on devinerait la vérité à travers le voile, et le but ne serait pas rempli. Je passerais au contraire pour un homme irrésolu, craintif, vacillant, qui, par respect humain, n'ose pas avouer sa religion. Je serais éternellement dans une position fausse, louche, finalement mésestimé, tant des protestants que des catholiques. D'autres articles de gazette suivraient ; on me tourmenterait toujours par des questions, tantôt en badinant, tantôt d'une manière sérieuse : vous connaissez mon ingénuité, qui rougit de tout ce qui a seulement l'apparence d'un mensonge, et tôt ou tard il faudrait pourtant dire la vérité. Ajoutez à cela la publication de mon quatrième volume, qui est répandu dans le monde entier, et qu'on réimprime déjà dans ce moment. Les annonces les plus flatteuses en ont été faites dans divers journaux littéraires ; de toutes les parties de la Suisse et de l'Allemagne, il m'est arrivé des lettres de remerciement et de touchants témoignages de satisfaction. Bien certainement personne ne le réfutera, mais aussi personne ne croira qu'après un tel livre on puisse rester protestant. Ce serait une contradiction choquante qui ôterait toute force persuasive à un ouvrage destiné peut-être à produire de grands effets. Si, au contraire, prenant une résolution vertueuse et me soumettant à la volonté de Dieu, manifestée par tant de signes, j'avoue toute la vérité, il en résultera sans doute pour vous

de la surprise et de l'affliction, mais elle passera bientôt, comme tant d'autres exemples l'ont prouvé; on sera forcé d'estimer un homme qui, sans aucun avantage temporel, sacrifiant au contraire ses plus chers intérêts, luttant contre des sollicitations qui lui brisent le cœur, ne renie point la foi dont il est convaincu, et la tranquillité me sera acquise pour le reste de mes jours. Vous-mêmes, mes chers amis, j'en ai la persuasion intime, vous ne cesserez de m'aimer; et moi, par la raison même que je suis chrétien catholique, je vous aimerai plus tendrement encore. Au reste, tout ce que la douceur et l'amitié peuvent exiger ou permettre de ménagements, pourvu que ma conscience soit satisfaite, je l'observerai de bien grand cœur, et je m'en rapporte à ce sujet aux vœux et aux conseils de ma famille. Croyez-vous qu'il faille faire la déclaration au Gouvernement? je vous y autorise; et vous pourrez même donner des copies de cette lettre. Convient-il de demander la démission de mes places, surtout celle du conseil secret, quoique aucune loi ne m'y oblige, et qu'il faudrait plutôt donner l'exemple contraire? je le ferai bien volontiers. Depuis longtemps je suis dégoûté de ces places, soit parce que je ne puis y faire aucun bien, soit par mon vif désir d'employer le peu de vie qui me reste au salut de mon âme et à l'achevement d'un ouvrage pour lequel le ciel semble m'avoir plus particulièrement destiné. Pensez-vous qu'il serait même nécessaire ou convenable de quitter Berne, du moins pour quelque temps? ma fortune, bien que médiocre, y suffit, et j'espère que ma tendre épouse ne m'abandonnera point; mais, s'il est possible, je voudrais vivre et mourir dans ma patrie. Quant à mes chers enfants, j'adresse des vœux au ciel pour qu'il les dirige lui-même dans la bonne voie; mais ils sont déjà trop âgés pour que je veuille les engager malgré eux, quoique les lois elles-mêmes exigent qu'ils suivent la religion du père. Fasse le ciel que tôt ou tard leur volonté et celle de leur mère n'y soient pas contraires!

mais avant tout il faut leur propre et libre conviction. Ce qui me console en attendant, c'est ma persuasion intime que bientôt peut-être il se sera passé des événements en Europe qui faciliteront ces sortes de retours à des millions de nos frères séparés; nombre de préjugés disparaîtront, les exemples se multiplieront, et si, en ce cas, mes enfants inclinent vers l'Eglise universelle, ils n'auront pas à soutenir la même lutte que leur père.

« Maintenant, mes chers frères et sœurs, et vous surtout tendre compagne de ma vie, si après cet exposé ingénu et cet aveu sincère, il m'est permis d'ajouter quelques motifs de consolations, songez d'abord que ce n'est pas ma propre volonté, mais celle de Dieu qui a dirigé tout cela. Jamais je n'ai désiré, encore moins recherché cette espèce de renom ou de célébrité littéraire qui cause des inquiétudes à ma femme, et qui, pour quelques moments de satisfaction, n'est en effet qu'une source de chagrins, une couronne d'épines. Mais pour le bien du monde, il faut aussi des hommes qui se prononçent, qui défendent ou rétablissent la vérité, surtout dans une époque de grande crise; et en pareil cas, on n'est pas son propre maître : c'est une Providence supérieure qui assigne à chacun sa place. Si j'avais pu m'imaginer que je recevrais cette mission, jamais je ne me serais engagé dans les liens du mariage, afin de n'associer personne à mon infortune : le ciel en a décidé autrement; il a eu ses desseins. N'attribuez pas ce que je vais vous dire à un vain amour-propre; on est bien loin de ce sentiment quand on pleure et qu'on souffre jusqu'au fond de l'âme; mais en considérant le cours de ma vie, je ne puis plus en douter, mes chers amis, je suis un instrument dans la main de Dieu, qui a daigné me choisir pour préparer ou exécuter quelque dessein de sa miséricorde, et qui me conduit d'après sa volonté et non d'après la mienne. C'est lui qui m'accorda ces dons du cœur et de l'esprit qui, dès ma tendre enfance, me firent aimer la vé-

rité avec passion et combattre l'erreur, ou ce qui me paraissait tel; c'est lui qui m'inspira plus tard ces idées simples et heureuses, dont le développement me fit découvrir un nouveau monde de vérités; c'est lui qui, depuis seize ans, me donne cette application exclusive au même objet, ce courage moral dont je m'étonne souvent moi-même, cette persévérance inébranlable, malgré tant de dégoûts et de chagrins, malgré mon extrême sensibilité et ma timidité naturelle. Ne voyez-vous donc pas ce que tant d'autres ont observé? Il suscite un républicain pour asseoir et rétablir les monarchies sur leurs véritables bases; un homme simple et peu instruit, dont l'éducation fut assez négligée, pour confondre la science la plus orgueilleuse des savants, celle dont il fut lui-même imbu dans sa jeunesse, dont il partagea un instant les erreurs, un laïque enfin et un protestant, le descendant d'un réformateur même, pour faire briller l'Eglise universelle d'un nouvel éclat, et la défendre avec des armes qu'on n'avait pas encore employées. Croyez-vous que j'aie jamais eu cette pensée-là; que, sans l'appui d'une force supérieure, j'eusse pu l'exécuter, triompher de tant d'habitudes, déraciner tant d'idées reçues dès mon enfance, résister à tant de liens qui me sont chers comme la prunelle de mes yeux? Je vous le demande, n'y a-t-il pas dans tout cela quelque chose de surnaturel?

« Au surplus, mes chers amis, qu'est-ce donc que d'être catholique, mot qui vous effraie par les préjugés de votre éducation? Si j'étais devenu athée, impie, membre de sociétés anti-chrétiennes ou séditieuses, on n'aurait rien dit; quelques bonnes âmes seules auraient gémi en secret. Si je m'étais lié à d'autres sectes, également séparées de la religion dominante et de la croyance de nos pères, sociniennes, moraves, mystiques, méthodistes, etc., on l'eût peut-être approuvé, ou tout au plus blâmé comme un excès de zèle; mais se réunir à la grande société universelle, à la grande

communauté des chrétiens, la plus ancienne, la plus nombreuse, celle dont firent partie nos ancêtres et qui est répandue sur tout le globe, qui, quoi qu'on en dise, est toujours restée la même, qui n'est sortie d'aucune, et dont toutes les autres sont sorties; serait-ce donc une faute irrémissible? Être catholique, mes chers frères et sœurs, ce n'est donc point être superstitieux, c'est tout simplement être chrétien, membre de cette société de fidèles, unis sous le même chef, dans la même foi, le même culte par toute la terre; de cette société qui, en quelque pays que vous soyez, vous fait rencontrer des amis et des frères, vous offre partout la même croyance, la même règle des actions, les mêmes secours de charité dans toutes les peines et toutes les infortunes. Cette communauté a-t-elle quelque chose de si effrayant? ne voyez-vous pas qu'elle forme la plus grande et la plus belle des patries? Pour moi, elle m'est plus chère encore depuis que presque tous les autres liens sociaux sont relâchés ou brisés.

« Vous me parlez d'un changement de religion, d'une abjuration de la foi de nos pères; mes amis, un protestant qui devient catholique ne change pas, à bien parler, de religion, il rentre seulement dans le sein de l'Eglise; c'est une brebis errante qui cherche le pasteur et le troupeau légitimes, un enfant perdu qui retourne dans la maison de son père, un soldat égaré prêt à défendre la même cause, mais qui rejoint le corps d'armée et obéit à son chef. Tout ce que les protestants croient ou affirment qu'ils croient, les catholiques le croient aussi, et plus fermement encore; le symbole est le même dans les deux confessions. Vous voyez encore dans le vôtre l'Eglise chrétienne universelle et la communion des Saints, c'est-à-dire des chrétiens; seulement, parmi ces sectes diverses, on ne sait jamais vous montrer où elle est, et à quel signe on peut la reconnaître. Ainsi, mes chers frères et sœurs, en y rentrant on n'abjure pas sa religion, on renonce

seulement au schisme, c'est-à-dire à la séparation de l'Eglise, aux rêveries de son propre esprit, qui, selon l'Ecriture, est la cause de tous les égarements. Il n'est pas un écrivain protestant, même parmi les réformateurs, qui ne déplore cette fatale séparation qui, depuis trois siècles, divise des frères faits pour s'aimer et se soutenir. On l'attribue à des circonstances extraordinaires, à des abus vrais ou supposés; mais ces circonstances n'existent plus, ces abus ont cessé, ils ont été réformés par l'Eglise elle-même; pourquoi ne pas s'y réunir? Au surplus, mes chers frères et sœurs, songez que si personne n'avait embrassé une autre foi que celle de ses pères, le monde ne serait pas devenu chrétien; nous vivrions encore dans l'idolâtrie et le paganisme. Tout est-il donc égal, l'erreur ou la vérité une fois reconnue? N'est-ce pas plutôt Luther et Calvin qui ont abandonné et fait abandonner à d'autres l'antique foi de leurs pères, tandis que moi j'y retourne? Et nous-mêmes, avons-nous encore la religion de nos pères immédiats, celle qui nous fut transmise dans notre jeunesse? nos enfants recevrons-ils la même foi? Hélas! quel changement déplorable s'est opéré parmi nous, seulement depuis trente à quarante ans! Il n'y a plus de croyance commune, chacun se fait une religion à part, ou n'en reconnaît aucune; chacun explique la Bible selon sa fantaisie, ou n'y croit pas du tout; nos ministres mêmes sont divisés entre eux, et ne savent plus ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent enseigner; l'un affirme le matin ce que l'autre réfute l'après-dîner; et ces contradictions commencent à choquer les laïques eux-mêmes; car si les pasteurs ne savent plus le chemin, comment les brebis devront-elles se fier à leur conduite? Pour nous en consoler, on va jusqu'à nous dire que la religion doit se modifier et se réformer continuellement, en sorte que ceux qui me reprochent d'avoir changé, changent eux-mêmes tous les jours. J'avoue qu'il m'est impossible de vivre dans cette anarchie dans laquelle

je ne vois que le caractère de l'erreur et tout l'opposé d'une société religieuse. Mon cœur aimant a besoin de tenir à quelque chose de stable, et je ne le trouve que dans l'Eglise catholique ; elle a ce caractère d'immutabilité imprimé à tous les ouvrages du Créateur.

» Vous êtes effrayés peut-être de quelques dogmes de l'Eglise catholique? Mes amis, toute religion a ses mystères; ils sont nécessaires pour humilier notre orgueil, pour affermir notre foi et pour élever notre âme jusqu'à l'incompréhensible, c'est-à-dire à la Divinité. Tout est miracle dans la nature ; nous en voyons, nous en sentons les résultats, mais nous n'en comprenons ni la possibilité ni les causes. Dieu même, son auteur et son législateur invisible, que nous ne connaissons que par les yeux de la foi et par les effets de sa puissance, n'est il pas le plus grand des mystères? Mon célèbre aïeul, Albert de Haller, membre du conseil souverain de Berne, seigneur de Goumœns-le-Jux et Eclagnons, n'a-t-il pas déjà dit que de toutes les objections des impies, celle tirée de l'incompréhensibilité était la plus absurde de toutes? Plusieurs dogmes de l'Eglise protestante surpassent tout aussi bien notre entendement que ceux que vous croyez particuliers à l'Eglise catholique. Au reste, quand une fois on reconnaît la divinité de cette Eglise, il faut écouter ceux dont Jésus-Christ a dit : *Qui vous écoute m'écoute;* et je ne prétends pas en savoir plus que tant de beaux génies depuis dix-huit siècles. Enfin l'Eglise trouve ses dogmes dans l'Ecriture sainte, que vous admettez aussi. Pourquoi lui refuseriez-vous le droit de l'interpréter que vous invoquez pour vous et même pour chaque individu? Du moins elle l'explique d'une manière conforme à toute l'antiquité et à l'immense majorité des chrétiens, d'une manière enfin qui porte dans le cœur de ceux qui croient une force surnaturelle et d'ineffables consolations.

« Vous trouvez sans doute qu'il y a trop de cérémonies,

et l'on vous dit que cette religion ne consiste que dans le culte extérieur. Mes amis, j'avais pensé comme vous, mais j'ai vu que nous jugions sans connaissance de cause et j'ai été bien désabusé. Lisez les écrits célèbres des docteurs catholiques, les superbes mandements de leurs évêques, les sermons de leurs orateurs, leurs sublimes commentaires des Ecritures, la magnificence de leurs cantiques et de leurs prières, et ces admirables livres de dévotion et de morale, et vous verrez s'ils n'ont pas des idées aussi grandes, aussi élevées, aussi pures sur la religion intérieure que les nôtres, et peut-être bien davantage. Quant aux cérémonies et aux pratiques du culte extérieur, elles sont l'expression naturelle de la foi; elles ont toutes un but et un sens moral pour fortifier les bonnes habitudes et pour élever l'âme aux idées religieuses. Au reste, ce ne sont pas des choses absolument nécessaires : elles peuvent, ainsi que chez vous, varier selon les circonstances, et elle varient en effet comme des objets de pure discipline. S'il y en a trop chez les catholiques, très-certainement il y en a trop peu chez les protestants, et j'aime encore mieux l'excès que le défaut du bien. Simple fidèle, ce n'est pas pas à moi à juger l'Eglise; quelle confusion ne régnerait-il pas si chacun voulait réformer à sa manière! Dans nos républiques, nos gouvernements temporels, tous les usages, toutes les formes ne me plaisent peut-être pas également, et cependant je suis obligé de m'y soumettre, de les suivre, si je veux rester membre de cette société.

« Vous croyez peut-être que la Bible suffit, qu'elle est la parole de Dieu et que chacun peut y puiser sa religion? Ah! mes chers frères et sœurs, les catholiques connaissent la Bible aussi bien que nous; ils la citent plus fréquemment, ils en recommandent la lecture aux fidèles, et surtout ils y croient avec une foi plus vive que la nôtre; enfin, il m'a toujours semblé qu'ils l'expliquent encore et qu'ils l'appliquent

d'une manière bien plus élevée et plus spirituelle. C'est eux qui nous l'ont donnée, comme tout ce que nous avons encore de bon et de chrétien; sans l'Eglise catholique, nous n'aurions pas même la Bible; c'est sur son témoignage que nous croyons à sa divinité, son intégrité, son authenticité; seulement elle pense et j'ai toujours cru que cela devait être ainsi, que, lorsqu'il s'élève des doutes ou des contestations sur le sens, c'est à l'Eglise seule à l'interpréter. La Bible est un livre ou une collection de livres saints de l'Eglise ou de la société chrétienne; mais elle n'est pas cette société elle-même, pas plus que les lois écrites ne forment à elles seules ce qu'on appelle un royaume temporel. Elles seraient une lettre morte sans l'esprit de cette autorité dont elles émanent et qui les vivifie. Le christianisme à existé avant la Bible, du moins avant le nouveau Testament. Où avez-vous jamais vu dans le monde une religion se propager et se conserver pure avec le secours d'un livre seul, que les uns ne lisent pas et que les autres comprennent mal, livré à l'interprétation arbitraire de chacun, sans sacerdoce et sans ministère? Ne sentez-vous pas que d'après ce principe on pourrait abolir aussi nos temples, nos pasteurs, nos écoles et nos catéchismes? Nous en voyons déjà les effets déplorables par la multitude de sectes bizarres et quelquefois même abominables qui désolent nos villes et nos campagnes; sectes contre lesquelles il n'y a point de remède, d'après le prétendu droit de l'interprétation individuelle, et qui finiront par y détruire toute religion, pour produire de terribles bouleversements, ou par nous ramener forcément à l'unité catholique.

« Vous vous plaignez enfin que l'Eglise catholique vous condamne, qu'elle prétend que vous ne pouvez vous sauver hors d'elle. Ah! mes amis, que vous connaissez peu l'immense charité de cette bonne mère que nous avons si imprudemment abandonnée, bien plus pour notre malheur que pour le sien! Elle ne condamne pas vos personnes, mais seu-

lement vos erreurs, ou les faux principes que l'on vous enseigne, tout comme le médecin ne condamne que la maladie, et non le malade; elle ne vous hait point, elle vous aime; elle vous appelle ses frères, bien que séparés, tandis que vous ne donnez jamais aux catholiques ce titre amical; elle prie pour vous tous les jours au pied des autels; elle gémit d'avoir perdu tant d'enfants qui lui sont chers, qu'elle voit livrés à tous les loups, c'est-à-dire à tous les faux docteurs, et privés de tant de moyens de sanctification. Toutes les sectes sont conjurées contre elle, non par une foi commune, mais par une haine commune; et c'est précisément ce qui m'a prouvé qu'elle devait être la véritable, parce que toutes les erreurs, même les plus opposées entre elles, s'accordent aussi en ce qu'elles haïssent la vérité, ainsi que vous voyez de nos jours toutes les sectes politiques se diviser à l'infini par leurs constitutions bizarres et leurs pouvoirs factices ou usurpés, et ne se réunir que dans leur acharnement contre tout souverain naturel où légitime. L'Eglise catholique seule rend amour pour haine, bienfaits pour insultes; elle fait du bien même à ses ennemis; elle soulage, elle console tous les infortunés, de quelque pays et de quelque croyance qu'ils soient. Où avez-vous jamais vu un véritable catholique qui vous ait fait du mal? Pour moi, je n'en ai jamais reçu que du bien dans tout le cours de ma vie, et il m'est impossible de haïr ceux qui m'aiment. Et s'il est permis de citer des choses purement temporelles à l'appui d'une vérité générale, Berne, notre patrie même, dans toutes les crises de son existence, où a-t-elle trouvé des amis, si ce n'est parmi ses anciens frères les catholiques? Qui, au contraire, lui a envié ce bonheur dont elle jouissait autrefois; qui a constamment cherché à lui nuire; qui l'a abandonnée dans tous ses dangers? Regardez autour de vous, je ne vous le dirai pas. Temporellement du moins, on ne se sauve pas en flottant à tout vent de doctrine, en n'ayant aucune

croyance fixe et commune. Dans les guerres de ce monde, on ne se sauve pas, on ne remporte pas la victoire, si chacun combat ou s'endort à son gré, si chacun veut commander et personne ne veut obéir. Il en est de même dans les guerres que nous livrons à l'enfer, c'est-à-dire aux puissances invisibles du mal et de l'erreur. Quant au salut éternel, ce calme uni à la vie, dont le salut ou la santé de l'âme dans cette vie est la condition, l'image et le précurseur, si vous êtes de bonne foi, croyant sincèrement à la vérité de votre religion, chrétiens de cœur, et remplissant les devoirs que cette qualité vous impose, sans doute que Dieu n'impute point l'erreur involontaire, l'erreur invincible. Mais moi, convaincu depuis douze ans que nous sommes dans la fausse voie, certain que l'Eglise catholique est l'Eglise légitime et véritable, l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité (Epît. à Timoth., ch. 3, v. 15), ne devrais-je pas *me condamner éternellement moi-même*, si je ne m'y réunissais pas, surtout lorsque le doigt de Dieu m'y invite d'une manière si évidente? Je ne suis point assez téméraire pour juger de la miséricorde de Dieu dans une autre vie; mais il me paraît démontré que, sans le retour sincère à la religion et à l'Eglise catholique, il y a peu ou point de salut sur la terre, et que c'est pour cela aussi que Jésus-Christ est venu l'établir.

« Pardonnez-moi, mes chers amis, cette longue effusion de mon cœur dans une affaire aussi importante. J'ai pensé qu'une profession de foi aussi sincère ne pourrait que toucher des âmes bien nées; et y a-t-il de plus belles âmes que celles que le Ciel m'a accordées dans mes parents, dans mes frères et sœurs de sang et d'alliance? Jamais je ne pourrai lui en témoigner assez de reconnaissance. Consolez-vous, votre frère ne sera pas isolé, et le bras de Dieu le soutiendra. N'en doutez pas, nous vivons dans une des plus grandes crises du monde, et des événements incroyables vont se préparer.

Du milieu de ruines apparentes, et purifiée par le malheur, l'Eglise antique et universelle se relève plus sainte et plus majestueuse que jamais, après une longue et terrible persécution. Partout elle gagne des âmes, même sans aucune protection des puissances temporelles. Une espèce de jugement général s'approche, et qui sait si ce n'est pas le dernier? Le monde est partagé entre des chrétiens unis au centre commun du siége de saint Pierre d'un côté, et les impies ou les ligues anti-chrétiennes de l'autre. Ces deux partis seuls se combattent, parce que seuls ils sont organisés; mais tout ce qu'il y a encore d'âmes honnêtes et religieuses parmi les protestants se rattachent déjà, et doivent se rattacher plus ou moins à leurs frères catholiques, sous peine que, vu leur dispersion et le défaut d'une croyance commune, on ne les confonde avec les ennemis du christianisme, et qu'on ne leur dise : D'où venez-vous? à qui tenez-vous? je ne vous connais pas. Aussi des milliers m'ont précédé, des milliers me suivront. Jamais les conversions n'ont été si fréquentes et si éclatantes que de nos jours. Vous en verrez des exemples encore bien plus remarquables que le mien, et je pourrais vous en citer déjà de bien frappants dans toutes les classes, depuis les princes souverains et les savants de ce monde, jusqu'aux ouvriers et jusqu'aux ministres protestants eux-mêmes, tant en Angleterre qu'en Allemagne et en Suisse. Qui sait même si j'ai fait autre chose que de vous montrer le chemin? Entre croire et confesser, il y a bien peu de différence. Vous m'accordez le fond, pourquoi la forme vous blesserait-elle? Ah! laissez, laissez-moi donc cette liberté de conscience que vous invoquez pour tous les autres : oui, je vaincrai votre répugnance, si tant est qu'elle existe; je vous forcerai de m'aimer malgré vous; je vous prouverai par ma conduite, si elle est sainte, la morale que m'impose cette antique religion de nos pères, à laquelle je suis retourné. Je serai meilleur mari, meilleur père, meilleur frère; je remplirai tous mes

devoirs de société avec plus de scrupule encore qu'auparavant. Ne me refusez donc pas votre amitié, ce qui briserait mon cœur sans changer ma foi. J'ai prié pour ma femme; et de nombreux chrétiens ont réuni leurs prières aux miennes. Dieu les exaucera, il l'assistera de sa grâce pour supporter les peines passagères que je lui cause, peut-être même pour les changer en satisfaction. Mais si elle était encore triste et désolée, je vous la recommande : songez qu'elle est votre sœur, la mère de mes enfants, la compagne de ma vie; qu'elle a partagé avec moi bien plus de peines que de plaisirs. Entourez-la de votre amour, de vos tendres consolations; versez du baume dans son cœur; dites-lui que je n'ai pas fait une mauvaise action, que vous m'aimez encore : alors le calme renaîtra, son courage se relèvera, et nous passerons ensemble des jours, sinon sans tribulation, du moins pleins de douceur, d'union et de concorde. La Providence aussi aura soin de mes chers enfants; j'espère leur léguer la bénédiction de Dieu et un nom qui ne les laissera pas sans amis dans le monde. Quelques émotions salutaires, quelques exemples de la vertu souffrante ou de l'innocence persécutée ne feront que du bien à leur âme. Souvent j'ai craint pour eux cette prospérité non interrompue qui, trop communément, enfante et nourrit l'orgueil, endurcit et dessèche le cœur. Enfin, mes chers frères et sœurs, s'il m'est permis de prier aussi pour moi, de vous conjurer, dans cette semaine sainte, par la charité de notre commun Sauveur Jésus-Christ, ne me laissez pas attendre la réponse à cette longue lettre, tirez-moi des mortelles inquiétudes qui ont troublé tout mon séjour ici. Dites-moi que la grande crise est passée, que vous me conservez votre affection, que ma femme aussi se soumet à la volonté de Dieu, que je peux venir vous embrasser et voler dans vos bras. Mais dussent d'autres souffrances m'être encore réservées; dussiez-vous même, ce que je suis loin de penser, m'abandonner aussi et vous éloigner plus ou

moins de moi, je ne vous en aimerai pas moins jusqu'à mon dernier soupir, peut-être plus prochain qu'on ne le pense, vu l'affaiblissement de ma santé, causé par tant de travaux, par mon extrême sensibilité et par de continuelles émotions morales.

« Charles-Louis DE HALLER. »

« Paris, ce 13 avril 1821.

Cet excellent père, tout occupé de l'avenir religieux de ses enfants, faisait des vœux pour que Dieu daignât les éclairer. A la fin de 1825, il fut convenu avec sa famille qu'un ministre protestant et ensuite un prêtre catholique viendraient chez lui faire des conférences de controverse. M. Galland, ministre génevois, autrefois pasteur à Berne, et qui était venu à Paris pour diriger une école de missions protestantes formée par la Société Biblique, M. Galland vint pendant plusieurs semaines chez M. de Haller, qui assistait aux conférences, et qui, tout en laissant une entière latitude au ministre, faisait cependant des observations sur différents points de controverse, et força le ministre, par la simple lecture d'un catéchisme catholique, à rétracter des assertions hasardées contre sa doctrine. Quand ces conférences furent terminées, un prêtre catholique vint en faire d'une autre nature, et insista surtout sur les caractères de la véritable Église. Les occupations de cet ecclésiastique ne lui ayant pas permis de donner à ses instructions tout le développement que souhaitait la famille Haller, un ecclésiastique anglais qui se trouvait en France, M. l'abbé Kinsley, se chargea d'expliquer tout le catéchisme; mais, avant même qu'il eût commencé ses leçons, mademoiselle Cécile de Haller, jeune personne d'un esprit solide, et déjà depuis quelque temps bien disposée pour la religion catholique, se déclara haute-

ment; elle fit son abjuration le dimanche 21 mai 1826, dans la chapelle de l'établissement de madame de Pagès, et, quelques semaines après, sa première communion à Saint-Sulpice. Madame de Haller, la mère, qui assistait à cette cérémonie, en fut touchée; elle n'avait pas été peu surprise la veille quand sa fille était venue lui demander à genoux sa bénédiction, démarche absolument inconnue chez les protestants. Le même jour, 21 mai, une nièce de M. Haller, mademoiselle Mathilde d'Erlach, issue d'une très-ancienne famille de Berne, et âgée de près de trente ans, annonça inopinément sa résolution d'être catholique et même de se faire religieuse; il paraît que ses propres lectures et ses réflexions lui avaient suggéré ce dessein qu'elle exécuta peu de jours après. Le 29 mai, elle entra au couvent du Sacré-Cœur, à Paris, pour y recevoir l'instruction convenable, fit son abjuration le 25 juin, et, après avoir été postulante pendant près de trois mois, prit le voile au mois d'août suivant. Cependant l'instruction des fils de M. Haller continuait; leur sœur y assistait malgré sa démarche : on ne saurait, disait-elle, être trop instruite. Le père n'avait point cru devoir se trouver à ces conférences, afin que ses enfants eussent plus de liberté de proposer leurs difficultés. Ils s'instruisirent en outre par des lectures solides. Le 1er août, le plus jeune des fils, M. Albert de Haller, agé de dix-huit-ans, jeune homme plein de droiture et de bonne foi, déclara qu'il était décidé à embrasser la religion catholique, et alla lui-même l'annoncer au ministre protestant dont il avait reçu les premières leçons. Il fit son abjuration et sa première communion le 10 août 1826, en présence de toute sa famille. Quelques jours après, il partit pour Berne avec ses parents, reçut la confirmation des mains de Monseigneur l'évêque de Fribourg, et se rendit à Turin pour y entrer au service dans l'armée du roi de Sardaigne. Le fils aîné, M. Charles de Haller, âgé de dix-neuf ans, n'avait encore pris aucune ré-

solution; il fit dans le même temps un voyage en Angleterre avec M. l'abbé Kinsley, observa de près les sectes qui pullulent en Angleterre, et se décida pour l'Eglise universelle. Je veux être chrétien, disait-il; mais où trouver le christianisme parmi tant d'opinions contradictoires? Il revint à Paris vers la fin d'octobre; une maladie grave, qu'il essuya au mois de novembre, à Juilly, l'obligea de suspendre l'exécution de son projet. A peine rétabli, il fit son abjuration à Juilly le 31 décembre 1826; le lendemain, 1er janvier il fit sa première communion à Paris, et le 10 janvier il reçut la confirmation des mains de Monseigneur l'archevêque de Paris. Ainsi, tous les enfants de M. de Haller sont maintenant réunis dans le sein de l'église catholique; leur mère, loin de s'opposer à ces démarches, les a au contraire approuvées, certaine qu'elles étaient le résultat d'une entière conviction. Elle a fini elle-même depuis par suivre leur exemple. M. Albert de Haller, étant allé faire sa théologie à Rome, est entré dans l'état ecclésiastique et se trouve maintenant curé d'une paroisse en Suisse.

—

An 1820 à 1826. — *Mesdemoiselles Henriette et Lucie M......* — Voici comment l'ainée des deux raconte elle-même la manière, pour ainsi dire miraculeuse, dont la divine Providence voulut la ramener à l'Eglise catholique :

« Je suis né en 1791, dans l'île de Jersey, de parents calvinistes, réfugiés français; bien que cette secte diffère de celle des anglicans, ils ne firent point de difficulté, tout en conservant quelques-unes des idées de Calvin, de se réunir à l'église établie; ce fut donc dans cette secte qu'on m'éleva, c'est-à-dire qu'on me donna une liturgie, et qu'on m'envoya de temps en temps à l'église; voilà, je crois, en quoi consiste l'éducation religieuse des protestants. Il est vrai que j'enten-

dais souvent des personnes âgées dire qu'il y avait cinquante ans, on faisait le catéchisme dans l'église pour les enfants, mais de mon temps ce n'était plus *la mode.* J'ai entendu la fille d'un ministre protestant se servir de cette expression, en parlant du jeûne et de l'abstinence si expressément ordonnés dans la liturgie anglicane. Les ministres croient apparemment que les enfants de ce siècle ont trop d'esprit pour avoir besoin de leurs instructions, car, lorsqu'à quatorze ans je me présentai avec une trentaine d'autres enfants pour être examinée et admise au sacrement, le ministre jugea à notre mine et prononça, sans nous faire aucune question, que nous étions parfaitement instruits.

« Je n'avais que six ans lorsque mes parents, qui désiraient que la langue française ne fût pas oubliée dans notre famille, reçurent et établirent chez eux un ecclésiastique français et émigré, aussi respectable qu'instruit, et qui voulût bien se charger de notre éducation. Il avait obtenu sans difficulté la permission d'arranger une petite chapelle dans son appartement et d'y dire la messe, ce qu'il faisait tous les jours à huit heures. Plusieurs français émigrés y assistaient avec d'autant plus d'empressement qu'à cette époque il n'était point permis aux catholiques d'avoir une chapelle publique. J'avais un grand désir de savoir ce que c'était que la messe, la curiosité me poussa plus d'une fois à frapper doucement à la porte dans l'espoir d'être admise, mais je fus renvoyée sans miséricorde ; ce que j'ai attribué depuis à la promesse que ce prêtre avait sans doute faite à mon père de ne nous donner aucune idée de la religion catholique. Souvent il s'élevait entre lui et mon père des discussions sur ce point; mais on ne nous permettait jamais d'y assister. J'avais douze ans lorsque cet ecclésiastique nous quitta. J'étais alors et je restai jusqu'à l'âge de quinze ans dans un état complet d'ignorance et d'indifférence en matière de religion.

« Ce fut à cette époque que Dieu permit que mademoiselle

de Martange vint à Jersey pour rétablir sa santé altérée par le chagrin que lui avait causé la mort de son respectable père ; elle vint voir ma famille et j'eus le bonheur d'attirer son attention d'une maniere particulière. Elle alla même jusqu'à proposer à mes parents de finir mon éducation en me donnant les talents d'agrément qui me manquaient, et qu'elle possédait elle-même. Cette proposition fut reçue avec d'autant plus de joie et de reconnaissance qu'elle comblait les vœux de mes parents qui s'affligeaient tous les jours que la privation de bons maîtres les empêchât de me donner une éducation complète. Ils virent donc avec plaisir naître et s'accroître mon attachement pour celle qui, depuis vingt ans, m'a tenu lieu de mère et que je nommerai ma tante puisqu'elle m'a permis de lui donner ce doux nom. Je découvris bientôt toutes les qualités qui la distinguent, et je l'aimai avec cet enthousiasme qu'on éprouve à quinze ans pour une personne qui vous inspire à la fois tendresse, estime et admiration. Les soins assidus qu'elle se donnait pour former mon cœur et mon esprit, élevaient mon âme et me donnaient un désir extrême de l'imiter. Ces sentiments ne donnèrent aucun ombrage à mes parents, qui l'aimaient et la respectaient autant que moi, et, quoiqu'ils sussent qu'elle était catholique très-zélée, Dieu sans doute ne permit pas qu'ils eussent alors la moindre crainte de son influence sur moi. J'allais tous les jours chez elle; elle me quittait souvent pour aller à la chapelle. Cette régularité commença à m'étonner. Elle me demanda un dimanche si je ne comptais pas y aller de mon côté. Assez embarrassée à cette question inattendue, je répondis affirmativement, et j'y allai, quoique je n'en eusse pas eu l'intention, ou plutôt, à dire vrai, quoique je n'y eusse pas seulement pensé. Cette question si simple de mon amie excita dans mon cœur un sentiment pénible causé par la crainte seule de perdre son estime, et je formai la résolution d'être plus régulière à me rendre au temple. Quel-

que temps après, c'était, je crois, le jour de la Toussaint, je vis mon amie se disposer à aller à l'office par un temps épouvantable; je lui en témoignai ma surprise et l'engageai à rester. « Je ne puis, me répondit-elle; c'est un devoir et une obligation pour moi. » Elle me quitta, et je restai d'autant plus frappée de cette réponse, que dans plusieurs occasions elle m'avait donné pour principe que nous ne devions jamais, par quelque considération que ce fût, transiger avec un devoir. C'est de ce moment que date le réveil de mon âme Je fus toute la journée occupée de cette pensée, que, puisque c'était un devoir pour elle d'aller à l'église, ce devait en être un pour moi. Mon amie, qui voyait clairement mon ignorance absolue, s'était contentée jusque-là de me donner les premières notions de la religion, en me prouvant l'existence de Dieu, sa puissance, sa grandeur et sa bonté infinie. Nous avions lu ensemble les premiers chapitres de la *Consolation du chrétien*, où se trouvent les preuves de la révélation; toutes ces idées revinrent dans ma tête; je sentis mon ignorance et je formai sur-le-champ la résolution de m'instruire sur un point dont je sentais enfin toute l'importance. Mais à qui s'adresser? Il me fallait un guide, et je ne puis encore m'expliquer comment ni pourquoi je n'eus pas alors la pensée d'ouvrir mon cœur à celle qui possédait toute ma confiance. Il me semble à présent que rien n'eut été plus simple. Mon attachement excessif pour elle et la certitude que j'avais de son instruction devaient m'assurer qu'elle était plus que personne en état de m'instruire sur ce point, comme elle le faisait sur tous les autres. Dieu sans doute n'a pas permis que j'eusse sitôt cette consolation.

« Ce fut à mes parents que je m'adressai: ils me renvoyèrent à la Bible et à la liturgie. Je fus dans la bibliothèque et j'y découvris une vieille Bible in-folio, imprimée sans doute du temps de Calvin. La grosseur de ce livre m'épouvanta d'abord; mais, décidée à trouver la vérité, je vain-

quis ma répugnance et en lus quelques feuillets que je compris à peine. Je ne sais si j'aurais eu le courage de continuer mes recherches; mais il me manqua en entendant une conversation entre quelques jeunes gens de ma famille, qui, revenant un soir du temple, s'égayaient entre eux sur le chapitre de la Bible, qu'ils y avaient entendu lire, disant qu'on devrait avertir les parents afin qu'ils n'y menassent pas de jeunes personnes ces jours-là. Je fus extrêmement scandalisée de ce discours, dont, après leur départ, je demandai l'explication. On me répondit qu'effectivement il y avait, dans cet admirable ouvrage, beaucoup de chapitres qui ne devaient pas être lus par tout le monde. Je me rappelai alors que j'avais souvent entendu reprocher aux catholiques de ne donner que l'abrégé de la Bible, et ce reproche me parut dès-lors une inconséquence. J'abandonnai donc la lecture de cet ouvrage et je me livrai entièrement à celle de la liturgie, seul moyen qui me restât de connaître la vérité, car j'étais persuadée que, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, il ne pouvait y avoir qu'une seule religion vraie. Je ne pouvais former aucune comparaison avec la religion catholique, puisqu'elle m'était inconnue. Je ne savais de la réforme que ce qu'en disent les protestants, et je trouvais déjà qu'ils s'étaient trompés en jugeant que la Bible devait être entre les mains de tout le monde, puisqu'elle ne pouvait pas être entre les miennes. Je compris qu'ils pouvaient fort bien s'être aussi trompés sur d'autres points.

« Je méditai avec soin les trente-neuf articles; celui qui traite de la communion fixa surtout mon attention. Les paroles de Jésus-Christ y sont rapportées avec exactitude. En les lisant, elles me parurent si claires, que je crus à la présence réelle et que je crus fermement, la seule fois que je communiai avec les protestants, recevoir le corps et le sang de notre adorable Sauveur. Ma foi ne fut point ébranlée par le paragraphe suivant qui laisse à chacun la liberté de croire ou de

ne pas croire; il me semblait que sur un point aussi essentiel on aurait dû être plus positif. J'eus bientôt à ce sujet des discussions avec mon père, dont les idées calvinistes étaient toujours en opposition avec la liturgie; et la liturgie, seule autorité des protestants, toujours en opposition avec elle-même, me prouva la fausseté de cette religion. Mon âme alors n'était plus dans ce triste état d'indifférence; l'exemple de ma tante, la grâce de Dieu, qui commençait à opérer en moi, tout me faisait vivement sentir la nécessité d'avoir une religion, d'aimer Dieu et de lui rendre le culte public que tout être raisonnable lui doit comme à son auteur. Ma tante comme je l'ai déjà dit, s'était abstenue, par délicatesse, de traiter avec moi aucun point de controverse; mais elle n'avait rien négligé pour réveiller moi des sentiments religieux; elle ramenait toutes mes idées au but unique de l'amour de Dieu, qu'elle m'avait accoutumée à regarder comme le meilleur des pères.

« Ce fut à ce père adorable que je résolus de m'adresser avec confiance. Je m'étonnai de n'avoir pas eu plutôt cette pensée : mon âme était fort triste et fort troublée. Je me jetai à genoux; je demandai à Dieu avec ferveur qu'il éclairât mon ignorance, puisque je ne désirais rien que de le connaître et de le servir; après avoir prié, je me relevai beaucoup plus calme. Je sentis que c'était le seul moyen de trouver ce que cherchais, et, pendant plusieurs mois, je réitérai chaque jour cette prière. A la fin, je me sentis pressée du désir de la renouveler plusieurs fois dans la journée. Depuis dix-huit-mois j'étais tout-à-fait avec ma tante. Un soir qu'elle était sortie, je me prosternai devant Dieu en lui demandant, avec plus d'instance qu'à l'ordinaire, de me faire connaître la vérité. J'avais à peine fini ces mots, que j'entendis une voix qui prononça distinctement ces paroles : *Sois catholique*.

« Je ne puis penser à ce moment sans me sentir pénétrée

d'amour et de reconnaissance; mais je ne pourrais exprimer ce qui se passa alors en moi : je me rappelle seulement que je me relevai précipitamment, regardant autour de moi, et que je fondis en larmes en reconnaissant que Dieu lui-même avait daigné parler à une créature aussi indigne que moi. L'état de mon âme n'était connu de personne, pas même de ma tante. L'idée de me rapprocher d'elle par une conformité de foi ne me vint pas seulement à l'esprit dans ce moment. Dieu m'avait fait la grâce tout entière, ne permettant pas qu'aucun sentiment humain m'eut influencée. Quand je fus plus calme, ma première pensée fut d'aller dire à mon père tout ce qui s'était passé. Il était heureusement sorti. Je rentrai à la maison, et je bénissais Dieu toute en larmes lorsque ma tante rentra. Frappée de l'état où elle me voyait, « qu'as-tu ? me demanda-t-elle vivement ; as-tu vu tes parents ? est-ce pour la religion? — Oui, oui, lui dis-« je en me jetant dans ses bras, je suis catholique ! » Qu'on juge de l'excès de sa surprise et de sa joie, en voyant s'accomplir ainsi ce qu'elle ne cessait de demander à Dieu depuis trois ans. Aucune parole ne peut peindre ce que nous éprouvâmes alors. C'est un bonheur qu'il me semble qu'on ne peut goûter que dans le Ciel. Nous avions tant de choses à nous dire, que la nuit entière se passa à bénir et à remercier le Dieu de bonté. J'exprimai à ma tante le dessein que j'avais d'aller dès le matin annoncer à mes parents que j'étais catholique. Elle m'en détourna en m'expliquant que j'exposerais les prêtres et les émigrés à une persécution cruelle. Il fallut toute ma confiance en elle pour me persuader qu'il y eût plus de danger à se faire catholique, qu'à passer d'une secte dans l'autre comme je le voyais faire journellement, et surtout ayant entendu répéter qu'on pouvait se sauver dans toutes les religions sans en excepter la catholique. Elle me fit observer de plus que, devenue catholique par la grâce spéciale de Dieu, je devais, avant de me déclarer, connaître

à fond les dogmes de cette religion divine pour laquelle sans doute Dieu me destinait à combattre. Ma tante, ne possédant aucun livre de controverse, et sentant la nécessité du plus grand secret, s'adressa à son confesseur, un vénérable prêtre français, émigré, établi depuis bien des années dans l'île. Il fut tellement pénétré de terreur au récit qu'elle lui fit, qu'il déclara qu'il ne voulait jamais en entendre parler hors du confessional; il ne voulut pas lui remettre lui-même les livres qu'elle lui demandait, et se contenta de lui indiquer l'endroit où elle pourrait les trouver dans la chapelle catholique. Dans une circonstance aussi délicate, ma tante crut devoir s'adresser à M. l'abbé de Latil, dont le zèle et les vertus lui étaient connus; il décida que nous devions garder le plus profond secret jusqu'au moment où je serais parfaitement instruite. Ce ne fut qu'après quinze mois d'une étude presque continuelle, que M. l'abbé de Latil me crut en état de faire mon abjuration, quoique, n'ayant pas encore atteint ma majorité, le danger subsistât toujours. Mes parents avaient d'abord consenti à ce que je fisse un voyage à Londres avec ma tante; mais ils le retardèrent sous différents prétextes, jusqu'à l'époque de la communion, qui n'a lieu que tous les trois mois pendant trois dimanches consécutifs. J'éludai l'ordre qu'on me donna pour le premier, en alléguant que n'étais pas préparée; mais on me déclara que je ne partirais qu'après avoir rempli ce devoir le dimanche suivant. La crainte d'éveiller des soupçons ne nous permettant pas d'insister pour notre départ, ma tante ne retint nos places dans un vaisseau que pour la seconde semaine. Nous passâmes en prières celle qui précéda le jour qu'on m'avait fixé pour un acte auquel je ne pouvais refuser de me soumettre qu'en déclarant ma conversion, et j'y étais fermement résolue si Dieu le permettait ainsi. Le matin même du jour fatal, je me réveillai incapable de sortir, ce dont on ne put douter, mon visage étant enflé de manière à me défigurer.

Mes parents se flattèrent que le vaisseau serait retenu par le vent contraire, et que je pourrais communier le dimanche suivant. Tout semblait s'arranger pour cela ; car le vendredi on vint nous avertir que nous ne partirions que le lundi dans la soirée. Qu'on juge de notre chagrin à cette triste nouvelle. Ma tante et moi, ne voyant aucun moyen humain d'échapper au malheur qui nous menaçait, nous eûmes recours à la sainte Vierge en faisant un vœu qu'elle daigna accueillir ; car, le samedi au soir, le vent affreux qu'il avait fait toute la journée s'étant calmé, le capitaine voulut absolument partir sur-le champ, et notre embarquement se fit avec tant de précipitation, que mes parents n'eurent pas le temps d'exprimer le désir qu'ils avaient de nous retenir.

« Madame la comtessse de Mansigny, si connue par sa haute piété, son zèle et sa charité, était, après M. l'abbé de Latil, la seule personne qui fût dans la confidence. Elle avait eu la bonté de nous louer un petit logement à l'extrémité de Londres, tenant au village de ......, dans la maison même où se trouvait une petite chapelle catholique dont la situation presque isolée faisait notre sûreté. J'eus pour la première fois le bonheur d'entendre la messe. C'est là que M. l'abbé de Latil voulut bien me préparer lui-même à la réception des sacrements de baptême et d'Eucharistie, que j'ai reçus de ses mains après mon abjuration, qui se fit le 15 juillet, dans le plus grand secret, sans autre témoin que ma tante et madame de Mansigny, chez laquelle la cérémonie eut lieu. Le secret étant toujours nécessaire, nous fûmes obligees de quitter Londres. Nous nous rendîmes en Ecosse, où nous restâmes jusqu'à la restauration. Ma tante désirant alors rentrer en France, mes parents la pressèrent de passer par Jersey. Monseigneur l'évêque d'Edimbourg décida que je ne devais y aller qu'après m'être déclarée catholique ; je ne trouvai pas dans la réponse qu'on me fit la sévérité que j'avais appréhendée. Nous partîmes pour Jersey où nous

restâmes cinq semaines, qui furent pour moi un temps d'épreuves d'autant plus pénibles que je n'y étais pas préparée. Dieu me fit la grâce de persévérer dans ma foi, malgré tous les efforts qu'on crut devoir faire pour me ramener dans l'erreur. Ma tendresse pour mes bons parents, qui, au milieu de tous les préjugés dans lesquels ils ont été nourris, conservent toutes les vertus morales, m'aurait fait désirer de me rapprocher d'eux le plus souvent qu'il m'eût été possible; mais je me suis convaincue dès ce temps-là que ma présence ne leur causait que du chagrin. Je n'avais plus de patrie, j'adoptai celle de ma tante; c'était autrefois celle de mes parents. Je ne cesse d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui me sont chers : j'espère qu'en devenant catholique, mes sentiments pour eux n'ont point changé. »

An 1820. — *M. le baron Edouard de Grouvensteins*, attaché au département des affaires étrangères, à La Haye, s'est fait catholique en 1820. Le hasard l'ayant conduit à une cérémonie dans une église catholique, il en fut touché, et à son retour, à La Haye, il eut des entretiens avec M. l'abbé Raynal, curé de cette ville. Cet ecclésiastique, homme de mérite, lui exposa les preuves en faveur de notre Eglise, et M. de Grouvensteins se rendit à la vérité. Ce jeune homme, d'un caractère aimable, continue à professer et à pratiquer la foi; et il honore la religion par sa piété franche et par une conduite courageuse et loyale. Une autre conversion remarquable est celle de M. le Sage Ten Broeck, fils et frère de ministres protestants. Il avait à peu près trente ans quand Dieu permit qu'il connût l'Eglise catholique. Son retour à la religion ne fit d'abord aucun bruit; mais depuis, ayant pris la plume pour essayer de détromper ses parents et ses amis sur la véritable croyance de l'Eglise catholique, les écrivains

et les journaux protestants l'attaquèrent avec une extrême chaleur. Il rédigeait en hollandais un recueil périodique, qui portait le titre d'*Ami de la religion*, et paraissait une fois par mois. On y traitait de toutes les matières qui se rapportent à la religion. M. Ten Broeck publiait encore un autre journal sous le titre de *Bibliothèque catholique pour le royaume des Pays-bas*. Cette bibliothèque est destinée à rendre compte des ouvrages nouveaux, et principalement à réfuter les assertions des protestants contre l'Eglise catholique. Le même auteur a encore traduit la *Vie de saint Vincent de Paul*, par le comte de Stolberg.

An 1821. — *La comtesse Frédérique-Guillelmine-Louise de Solms-Bareuth*, veuve du comte Burgheven de Silésie. Cette dame, dont la mère était princesse d'Anhalt-Bernbourg, alla à Rome en 1789, après son veuvage, et y resta plusieurs années. Elle se fixa à Tivoli en 1812. Depuis ce temps, elle réfléchissait sérieusement sur la religion, et comparait l'Eglise catholique et les églises protestantes. Elle eut à cette occasion de rudes combats à souffrir; mais les motifs humains ne purent l'arrêter, et, docile à la grâce, elle fit son abjuration le jour du Sacré-Cœur en 1821, et embrassa la religion catholique. Toute sa vie et son testament témoignent hautement de la sincérité de cette démarche. Elle fit construire à Tivoli un hôpital où les convalescents des deux sexes sont reçus pendant trois jours. Elle fit réparer le Conservatoire de Sainte-Gésule, et le dota d'une rente annuelle pour l'entretien de six orphelins. Elle appela dans la même ville les frères des écoles chrétiennes, et leur acheta une maison qui était autrefois celle des Carmes, et qu'elle fit réparer pour eux. Elle leur assura des fonds pour ouvrir des écoles publiques et pour entretenir six orphelins. Elle don-

sait à pleines mains aux pauvres, dotait des filles, fournissait des lits et des vêtements aux indigents, payait les dettes de gens dans l'embarras, enrichissait les églises de vases sacrés et d'ornements. Par son testament, elle ordonna que l'ancien couvent de Capucins, qu'elle avait acheté et qu'elle habitait, fût consacré à une œuvre pie, qui parut de trop difficile exécution. Aussi son exécuteur testamentaire a-t-il cru rempir ses intentions en rendant le couvent aux Capucins. Toute la ville applaudit à cette mesure, et donna des regrets à la vertueuse comtesse, qui mourut le 27 décembre 1832, et qui a été enterrée, suivant ses désirs, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, à Rome.

—

An 1822. — *M. Paul Latour*, pasteur de l'église protestante des Bordes et président de l'église consistoriale du Mas-d'Azil (Ariége), a fait abjuration en 1822. Ce pasteur était le même qui avait fondé à Toulouse la première église protestante. S'étant appliqué, depuis plusieurs années, comme il le dit lui-même, à approfondir la doctrine catholique, il a reconnu que là seulement se trouvait la vérité. Encouragé par l'exemple de son ancien paroissien. M. Damboit de Larboux, fortifié par la lecture de la lettre de M. de Haller, il rédigea une déclaration de ses sentiments, datée du 1er septembre 1822, à Montagnes, paroisse des Bordes, canton du Mas-d'Azil. Dans cet acte, M. Latour embrasse la doctrine de l'Église catholique sur la présence réelle, sur la succession des pasteurs et sur l'autorité de l'Eglise pour interpréter l'Écriture et décider les controverses; il abjure les erreurs de Calvin et des autres novateurs, et demande pardon à ceux à qui il a si longtemps enseigné des doctrines trompeuses. Enfin, il se soumet aux décisions du concile de Trente, prie Dieu de lui accorder le temps nécessaire pour recevoir les sa-

crements, et adresse sa déclaration à Monseigneur l'archevêque de Toulouse, en le priant de recevoir au plus tôt son abjuration. Cette cérémonie eut lieu, le 19 du même mois, dans la chapelle de l'archevêché de Toulouse, entre les mains du prélat.

—

An 1822. — L'honorable et révérend *George Spencer*, fils de lord Spencer et frère de lord Althorp, dans une lettre du 3 janvier 1834, raconte ainsi l'histoire de sa propre conversion :

« Je fus, dit M. Spencer, ordonné diacre dans l'église anglicane, vers Noël 1822, persuadé alors que tout était bien dans cette église, quoique je n'eusse pas pris beaucoup de peines pour étudier les fondements et les principes de son établissement. Quand j'entrai dans le ministère actif comme ecclésiastique, je cherchai à m'en instruire plus pleinement. Je lisais et j'admirais souvent la liturgie de l'église, et je m'étonnais aussi comment un aussi bel ouvrage avait pu naître au milieu de la confusion et de la perversité qui, comme l'apprenaient les histoires protestantes, avaient accompagné tous les procédés des principaux acteurs dans l'établissement de la réforme en Angleterre. J'avais été élevé dans l'habitude de regarder l'Eglise catholique comme un amas d'erreurs, et je ne pensais pas alors que tout ce que j'admirais dans la liturgie de l'église anglicane, n'était qu'un abrégé mal entendu des beaux offices de l'Eglise catholique. Ce qui contribua à modifier mes vues relativement à l'orthodoxie et à l'excellence de l'église d'Angleterre, furent les entretiens que j'eus avec différents ministres protestants des églises dissidentes.

Je recherchais volontiers leur conversation dans l'espérance d'en amener quelques-uns, ainsi que leur troupeau, à

l'église établie, qu'à mon avis ils n'avaient pas eu de bonnes raisons de quitter.

« Mais chaque secte que j'eus occasion de connaître, semblait avoir des choses assez raisonnables à alléguer en sa faveur et contre l'église anglicane. Je compris bientôt que ces sectes ne pouvaient être toutes vraies et fondées dans leurs doctrines contradictoires et dans leurs règles pratiques, et je vis clairement des erreurs palpables dans leurs divers systèmes; mais en même temps je découvris, par leur conversation, que je ne pourrais défendre chaque partie de mon propre système, et que ces ministres pouvaient m'opposer des arguments auxquels je n'avais rien à répondre de satisfaisant. A la fin je rencontrai, sur les trente-neuf articles, une difficulté qui me prouva que je ne pouvais rester ce que j'étais. En signant ces articles, on me demandait mon assentiment à certaines doctrines, sur ce fondement exprès qu'elles pouvaient être prouvées par des témoignages certains de la sainte Ecriture; et même les protestants tiennent, comme un principe général, que la sainte Ecriture contient tout ce qui est nécessaire pour le salut, tellement que tout ce qui n'y est pas renfermé, ou ce qui ne peut se prouver par elle, on ne peut exiger de le croire comme un article de foi, ou le regarder comme nécessaire pour le salut. Maintenant je ne puis tirer de l'Ecriture seule une preuve claire et satisfaisante des doctrines dont il s'agit, et pour les établir, je me trouve obligé de recourir aux arguments tirés de la raison et indépendants de l'Ecriture, ou bien d'en appeler à l'assentiment général des chrétiens dans la succession des temps, en d'autres termes, à la tradition de l'Eglise.

« Je sentis que je ne pouvais signer de nouveau les trente-neuf articles, à moins que cette difficulté ne fût résolue. Je la proposai à mes supérieurs; mais, comme les explications qu'ils me donnèrent ne me satisfirent point, après avoir longtemps médité là-dessus, je déclarai à la fin ma résolution de

ne plus souscrire aux trente-neuf articles. J'étais alors plus libre de chercher la vérité, quelque part qu'elle pût se trouver ; mais je n'avais pas l'idée qu'elle put se trouver dans l'Eglise de Rome. Mes amis me détournaient d'avoir aucune communication avec les prêtres catholiques ; je crus pourtant qu'ils ne devaient pas être exclus du plan général de réunion que je voulais suivre, et, en conséquence, je leur parlais fréquemment. D'abord je m'attendais à les trouver fort ignorants du véritable esprit de la religion, servilement attachés aux formes, et absolument incapables de défendre ce que j'appelais les absurdités de leur croyance ; mais, à mon grand étonnement, chaque conversation que j'avais avec eux me faisait voir combien je m'étais trompé. Je trouvais qu'ils entendaient très-bien les dogmes de leur religion, et qu'ils savaient même les expliquer et les soutenir d'une manière victorieuse. Je commençai donc à songer qu'il y avait dans la religion catholique plus que je ne soupçonnais, quoique je ne fusse pas convaincu qu'on eût tort d'être séparé d'elle, et que je la crusse dans l'erreur sur plusieurs points et en opposition avec l'Ecriture.

« La première chose qui changea entièrement mes idées sur l'Eglise catholique, ce fut une correspondance que j'eus pendant six mois avec une personne inconnue qui avait voyagé sur le continent, et qui, étant entrée souvent dans les églises catholiques, avait été surprise de la beauté et de la piété des cérémonies, et en était venue à douter de la sagesse de la réforme et à faire des recherches sur ce sujet. Je crus la remettre dans le bon chemin en lui indiquant quelques arguments contre les catholiques, tirés, comme je le pensais, de l'Apocalypse et d'autres livres de l'Ecriture. La personne soutint avec force que ces raisonnements n'étaient point tirés de l'Ecriture, et, en effet, je me convainquis qu'ils ne m'étaient venus à l'esprit que parce qu'ils avaient été employés par des commentateurs protestants. Je me dé-

cidai donc à m'en tenir à la parole de Dieu seule. Je n'ai su quel était ce correspondant que lorsque j'allai sur le continent pour me préparer à recevoir les ordres. J'appris alors que c'était une jeune dame qui était sur le point de se faire catholique, mais qui, pour s'éclairer de plus en plus, m'écrivait, ainsi qu'à un ou deux autres ministres protestants, pour voir ce que nous pourrions alléguer en faveur de notre église.

« Nos réponses affermirent bien plus qu'elles n'ébranlèrent son attachement à la foi catholique. Elle embrassa en effet cette religion, et était sur le point de faire profession chez les dames du Sacré-Cœur, lorsqu'elle mourut de la manière la plus édifiante.

« Cette correspondance me disposa à écouter favorablement les catholiques, mais il se passa trois ans avant que j'en vinsse à me décider pour leur croyance. Voici comment la chose arriva. Je fis connaissance, vers 1829, avec M. Ambroise Philips, fils aîné d'un membre du parlement. La conversion de ce jeune homme à la foi avait eu lieu sept ans auparavant, et m'avait beaucoup surpris quand j'en entendis parler. Son caractère et sa conversation m'intéressèrent, et j'acceptai avec plaisir l'invitation d'aller passer une semaine chez son père, à Garrenden-Park. Je ne songeais point à combattre ses sentiments, car j'étais convaincu qu'on pouvait être bon chrétien étant catholique. Je partis pour Garrenden-Park le dimanche 24 janvier 1830, sur le soir, après avoir prêché deux sermons dans l'église protestante de Brington, dans le Northamptonshire, dont j'étais recteur. Je ne pensais point alors que ces sermons seraient les derniers que je prêcherais dans une église protestante. Tout le temps que je passai à Garrenden fut presque consacré à des entretiens sur la religion, et je m'aperçus bientôt qu'au lieu d'être capable d'apprendre à mieux penser en religion, j'étais obligé de reconnaître que, sur plu-

sieurs points, M. Philips pouvait être mon maître. Je le trouvai très-en état de défendre la foi catholique contre moi et contre quelques autres théologiens protestants plus expérimentés, qui se joignirent par occasion à notre conversation. A la fin, m'apercevant que je disputais avec obstination, et non avec la candeur dont je fais profession, je me décidai à considérer la chose sous un nouveau jour et avec une détermination sincère de suivre la vérité.

« Cette résolution me soulagea beaucoup et me délivra de tous mes doutes. Je devais retourner le samedi à Brington y reprendre mes fonctions; mais nous allâmes le vendredi à Leycester avec M. Philips, et nous y passâmes la soirée avec M. Caestric, missionnaire, qui y réside depuis quelques années. La bonté et la patience avec lesquelles il écouta mes objections, ses explications, ses raisonnements achevèrent de m'ôter toute incertitude. Je sentis que je ne pouvais ni ne devais résister plus longtemps, et, avant la nuit, je déclarai que j'étais soumis à l'Eglise de Dieu. Mon entretien avec M. Caestric me convainquit pleinement que l'Eglise catholique était l'Eglise fondée par le Sauveur; celle à laquelle il a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et que lui et son Esprit saint résideraient au milieu d'elle; celle qu'il a ordonné d'écouter sous peine d'être considéré comme un païen et un publicain. Je fus convaincu qu'en lui obéissant, j'obéissais à celui en qui j'avais placé mon espérance, et qu'ainsi je ne courais aucun risque de m'égarer. Grâce à Dieu, je chassai la pensée qui s'offrit d'abord à moi de retourner dans ma résidence et de remettre à me décider à la semaine suivante. La démarche que je fis le jour suivant en me déclarant catholique, est telle que je n'y pense jamais sans consolation. Il m'était démontré que l'Eglise catholique avait les quatre marques de l'Eglise de Jésus-Christ, qu'elle avait la parole infaillible de Jésus-Christ, et qu'elle devait durer jusqu'à la fin du monde. Les protestants nous disent bien

qu'elle était d'abord l'Eglise véritable, mais qu'elle tomba ensuite dans l'idolâtrie et dans des doctrines perverses ; ils le disent, mais ils ne peuvent montrer comment, quand et où elle tomba dans ces excès. Je crus donc plus prudent de m'en rapporter à la parole du Sauveur qu'à celle d'un homme, et si ma résolution de me faire catholique fut prompte, je défie de prouver qu'elle fut téméraire et inconsidérée.

« Je vis que l'occasion présente était la plus favorable. J'envoyai de nuit un messager à Brington pour annoncer ma résolution, et, le samedi matin 30 janvier, je fis mon abjuration du protestantisme dans la chapelle de Leycester. Je n'avais d'autre pensée que de servir Dieu dans cette Eglise que je venais de reconnaître comme la véritable. En conséquence, j'allai m'offrir au docteur Valsh, évêque catholique du district du milieu, qui m'envoya au collége anglais à Rome.

« J'y ai été ordonné, pour la mission d'Angleterre, le 26 mai 1832, jour de la fête de saint Augustin, dans l'église de Saint-Grégoire, du pontife qui donna la mission à saint Augustin d'aller travailler à la conversion de l'Angleterre. Je demande à Dieu d'être, par sa grâce, un humble instrument de la conversion de mon pays, événement qui n'est peut-être pas si éloigné, et qui est le désir le plus ardent de mon cœur. »

—

An 1822. — *Le prince Henri-Edouard de Schœnbourg*, veuf de la princesse Pauline de Schwartzenbergh.

—

An 1823 — *M. Charles Fleischer*, de Francfort, homme instruit et cultivant les lettres, a abjuré, en 1823, entre les mains de M. Orth, curé de la cathédrale. Depuis sa conversion il a

traduit la *Réfutation* du livre de M. de Stourdza. Cette réfutation a été publiée à Mayence, et a même contribué à la conversion de la femme de M. Fleischer, qui a fait abjuration depuis son mari. Plus récemment, un professeur d'histoire au lycée de Dusseldorf, a prononcé son abjuration entre les mains du docteur Binterim, curé de Biek et du faubourg de Dusseldorf. Cette conversion a été surtout remarquable par une circonstance tout-à-fait singulière. Dusseldorf est une ville catholique, et on devait espérer que le consistoire d'instruction ne placerait dans le lycée que des professeurs catholiques; néanmoins le professeur en question fut nommé malgré les réclamations des catholiques; comme s'il n'y avait pas eu dans tout le pays un catholique assez instruit pour occuper cette place! Eh bien! c'est précisément ce professeur si éclairé qui abandonne le protestantisme. Sa conversion a fait quelque bruit; les protestants ont jeté les hauts cris; on dit même qu'il a été question d'éloigner ce professeur de Dusseldorf.

—

An 1824. — Un ministre anglican de Londres, *M. J. Till*, âgé de quarante ans, desservait l'église de Toussaints, dans cette capitale, et remplissait avec exactitude et bonne foi les fonctions de sa place; il avait signé les articles de la confession anglicane, et y conformait son enseignement et sa pratique, lorsqu'il entendit parler du miracle opéré par les prières du prince de Hohenlohe sur Barbe O'Connor, religieuse à Newhall. Sa première idée fut de se moquer de cette guérison; mais le rapport du médecin protestant, M. Badeley, lui donna quelques doutes. Il commença donc par s'assurer des faits, et un examen attentif de toutes les circonstances le persuada qu'il y avait eu une guérison surnaturelle. Il étudia ensuite la question décisive, car si l'Eglise catholique voit s'opérer des miracles dans son sein, c'est une

preuve qu'elle n'a pas perdu le privilége d'être l'Eglise véritable de Jésus-Christ. Or, M. Tilt se convainquit que le pouvoir de faire des miracles n'avait point cessé dans l'Eglise, et chaque siècle lui en offrit d'illustres exemples. De là le ministre fut réduit à conclure que l'église à laquelle il était attaché n'était point la vraie Eglise; qu'elle s'était séparée du tronc, et que le ministère qu'il exerçait était un ministère sans mission et sans autorité : c'est là qu'il fut amené par les discussions auxquelles il se livra, par ses entretiens avec un jeune catholique, et par ses propres réflexions. Jusque-là il n'avait conféré avec aucun prêtre catholique, et son parti était déjà pris lorsqu'il alla voir M. Rolfe, un des ecclésiastiques attachés à la chapelle catholique de Sainte-Marie de Moorfields. Il convint avec lui de la marche qu'il avait à suivre, et fit son abjuration le 29 juillet 1824, dans la sacristie de cette chapelle. Sa femme, élevée aussi dans l'église anglicane, céda comme lui à la voix de l'autorité, et ne put méconnaître, dans l'Eglise catholique, les caractères distinctifs de l'épouse de Jésus-Christ; elle fit abjuration même avant M. Tilt. Rien n'arrêta ces généreux amis de la vérité, ni les préjugés de la naissance et de l'éducation, ni les avantages temporels auxquels ils renonçaient, ni les embarras où ils allaient se trouver eux et leur famille, car M. Tilt avait des enfants, et quel allait être leur sort, lorsqu'il perdait sa place avec les émoluments qui y étaient attachés ? M. Tilt ne fit point ces calculs, il ne vit que l'obligation de suivre la voie que le ciel lui montrait, et il se jeta pour le reste entre les bras de la Providence. Il ne voulut point cependant abandonner le poste qu'il remplissait sans prévenir des motifs de sa démarche, et il adressa, le 29 juillet, au titulaire et aux marguilliers de l'église de Toussaints, deux lettres pleines de franchise pour annoncer sa retraite. Il ne leur dissimula point qu'il abandonnait l'église anglicane et qu'il était fermement persuadé que l'Eglise catholique était

celle que Jésus-Christ a instituée et avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la fin. Dans sa lettre aux marguilliers, il donnait sa démission de la place de prédicateur de leur église. La démarche de M. Tilt a pu étonner ses amis; mais tous ont rendu justice à la droiture et à la pureté de ses motifs. Cet homme estimable a reçu la confirmation des mains de M. l'évêque de Londres. Il a joint, dans cette occasion, le nom de François à son nom de baptême Jean. Il remercie tous les jours le ciel de lui avoir ouvert le chemin de la vérité, et se montre digne par sa piété de la faveur qu'il a reçue. Il vint en France, où ses sentiments, sa candeur, son dévouement et son courage ont été un sujet d'édification pour tous ceux qui ont eu occasion de le voir.

—

An 1824. — Une conversion qui eut beaucoup d'éclat dans le diocèse de Nîmes, est celle de M. *Gages*, juge d'instruction au tribunal du Vigan. Ce magistrat, à qui ses excellentes qualités et ses talents ont acquis l'estime générale, a fait son abjuration le 6 mai, après un examen long et sérieux, et une étude attentive des points controversés. Il a été secondé dans cette démarche par le zèle d'un digne ami, M. le vicomte d'Alzon, ancien député, qui aimait à s'associer à toutes ces bonnes œuvres. Cette conversion a d'autant plus réjoui les catholiques, qu'elle se présentait sous les caractères les plus honorables. On ne saurait, en effet, prêter des motifs d'intérêt à un homme placé par sa fortune au-dessus de tels soupçons, ni taxer d'ignorance celui qui a fourni dans le barreau une carrière distinguée, ni flétrir, par d'indignes motifs, une réputation protégée par cinquante ans de travaux et de services. Au commencement de l'année 1826, il y eut une mission dans la ville de Nîmes; les protestants vinrent entendre les missionnaires, et, dans la seule

paroisse de Saint-Baudille, il y eut trois abjurations. La plus éclatante est celle de M. d'Aldebert, juge au tribunal de Nîmes. Ce magistrat, issu d'une famille honorable du pays, et jouissant personnellement de l'estime de ses concitoyens, avait été révolté, dès 1815, de la conduite de ses coreligionnaires. Les doutes qu'il avait sur la religion se fortifièrent peu à peu. Enfin, les missions ayant eu lieu, il en suivit les exercices dans l'église de Saint-Baudille, sa paroisse. Après avoir entendu un des missionnaires, il désira avoir des entretiens avec lui; le résultat fut son abjuration, qui eut lieu le 27 janvier, dans l'église de sa paroisse. Il fit cette démarche avec toute la joie d'un homme longtemps agité de doutes et d'incertitudes. M. Jean Pierre d'Aldebert était âgé d'environ soixante ans; on pense bien que ce n'est pas sans combat qu'il en est venu à prendre ce parti. Son fils, ministre protestant dans le Dauphiné, est arrivé exprès à Nîmes pour détourner le coup; et est resté assez longtemps dans cette ville. Deux sœurs de M. d'Aldebert n'ont rien négligé pour le retenir dans la communion protestante; c'est à elles qu'il a écrit une lettre sur sa conversion.

Nimes, le 6 février 1826.

« L'on vous a dit vrai, mes très-chères sœurs; subjugué, non par des considérations mondaines, qui n'auront jamais aucune influence sur moi; mais par la force irrésistible de la vérité, j'ai suivi l'exemple de M. Bragassargues et de M. le Prieur de Bragassargues, mes deux oncles paternels; celui du frère de M. Laval et de M. d'Aldebert de Roux, mes grands-oncles maternel et paternel; celui de plusieurs parents collatéraux; celui enfin d'une foule de mes concitoyens; et comme eux j'ai abandonné la religion tronquée où le seul hasard de ma naissance m'avait placé, et j'ai embrassé sans hésitation et en son entier, la seule véritable, celle qui a été

établie par Jésus-Christ et ses apôtres, et que mes aïeux ont constamment professée pendant plus de quinze siècles.

« Je n'ai fait, comme vous pouvez bien penser, une telle démarche qu'après y avoir longuement réfléchi, qu'après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre, en un mot qu'avec grande connaissance des choses, et lorsque, ne pouvant plus fermer les yeux à l'évidence, je suis resté convaincu qu'il n'y avait plus à hésiter à sacrifier les préjugés du monde au seul intérêt vraiment précieux, celui de mon salut.

« Je prévois, nonobstant tout cela, que la calomnie ne manquera pas de m'attribuer d'autres motifs : les uns se plairont à répandre le bruit que ma conversion a été le résultat de la faiblesse ; que j'ai cédé aux diverses influences dont on m'a accablé ; que le cœur et la conviction n'y ont eu aucune part. Ils se fonderont, pour faire croire à cette faiblesse, sur une démarche antérieure qui, à leurs yeux, aurait été le comble de la pusillanimité, tandis qu'aux miens ce fut celui du courage, puisque, pour satisfaire à ma conscience, j'eus à fouler aux pieds tous les préjugés et les avantages de ce monde. D'autres, plus méchants encore, iront peut-être jusqu'à dire que j'ai été séduit par des promesses éblouissantes ; ils me supposeront assez vil pour avoir sacrifié mon âme à des avantages temporels.

« Que ne dira-t-on pas encore ? Mais, fort de ma conscience, je dépose toutes ces humiliations au pied de la croix de Jésus-Christ qui fera, tout le reste de ma vie, mon unique gloire, et je m'estime trop heureux de l'avoir conquise à si bon marché. Quant à vous, mes chères sœurs, qui avez été à même de sonder les replis les plus cachés de mon cœur, qui savez que je suis animé des sentiments d'honneur, de droiture et de loyauté, que je les pousse même jusqu'au fanatisme, vous me jugerez plus sainement, et vous n'hésiterez pas à penser que, si j'ai fait une démarche susceptible

d'être mal interprétée, je ne puis m'y être décidé qu'après avoir acquis l'intime conviction que le salut de mon âme en dépendait.

« Vous m'exhortez dans votre lettre *à ne point me perdre*, et je vous sais bon gré de cette recommandation, que je ne puis attribuer qu'à votre amitié. Mais, hélas ! mes chères sœurs, que je me crois fondé avec plus de raison à vous faire en sens inverse la même exhortation, et à vous dire : Tremblez ! oui, tremblez pour vous si vous ne m'imitez ! Ah ! si j'avais le bonheur de vous voir réaliser ce souhait, ce serait bien alors que ma joie serait à son comble ! Mais je sens que pour cela il est indispensable que Dieu vous accorde les mêmes grâces dont il a bien voulu me favoriser. Je lui en fais donc la plus ardente prière, et je ne cesserai de la lui réitérer tous les jours de ma vie. Mais, quoi qu'il en arrive, je n'en serai pas moins à votre égard, mes très-chères sœurs, toujours le plus tendre des frères.

« *Signé* D'ALDEBERT. »

An 1825. — *M. Drack.* — La conversion de ce savant rabbin a eu un grand retentissement et a produit les plus heureux résultats. Nous donnons ici quelques passages d'un écrit qu'il a publié lui-même sur sa conversion et qui en font connaître les véritables motifs. Il s'adresse aux Juifs ses compatriotes :

« Oui, mes chers frères, je vous le répète, la religion catholique, apostolique et romaine est celle de nos ancêtres, laquelle a reçu son dernier développement à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, ce Messie promis tant de fois à notre nation. Le divin Sauveur l'a déclaré lui-même à nos pères assemblés : « Ne pensez pas, leur dit-il, que je sois

« venu abolir la loi et les prophètes; je ne suis pas venu les « abolir, mais les accomplir. » *Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas, non veni solvere, sed adimplere.* (Math., 5, 17.) Et dans la parabole du mauvais riche, qu'il proposa aux pharisiens (Luc, 16, 19), quand ce réprouvé prie notre père Abraham d'envoyer Lazare instruire ses cinq frères, le patriarche ne fait que cette réponse: « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. » *Habent Moïsen et prophetas, audiant illos.*

En effet, le volume sacré dont Dieu vous a constitués les conservateurs dans l'intérêt de son église, renferme toutes les vérités du christianisme. Ah! que ne vous est-il donné de le lire, dégagés du fatal bandeau qui vous tient dans un aveuglement vraiment inconcevable s'il n'avait été annoncé par les prophètes comme la punition de votre désobéissance. Puisque vous reconnaissez l'authenticité de ce volume, *plus précieux que les perles et que les choses les plus désirables* (Prov., 3, 15), je n'ai qu'à vous recommander de l'ouvrir.

Depuis la promesse faite à notre père Abraham, que de lui sortirait le Rédempteur annoncé au premier homme, jusqu'à Malachie, dans la tombe duquel notre nation enferma le privilége de posséder des hommes de Dieu, prédisant les événements futurs, vous verriez une suite de prophéties qui précisaient d'avance, et à des époques d'une distance énorme de l'événement, les moindres détails de l'œuvre de la rédemption, laquelle fut accomplie sur la croix. Certains chapitres des psaumes et d'Isaïe sont de véritables évangiles de notre Seigneur Jésus-Christ; d'autres passages de l'ancien Testament seront toujours pour vous, malgré la subtilité des rabbins, des lettres closes et un chaos inextricable de difficultés, tant que vous aurez le malheur de rejeter les explications si claires, si simples qu'en donne l'évangile, et de repousser la doctrine qui en est la conséquence nécessaire.

C'est au milieu de notre nation que daigna s'incarner le Fils de Dieu, ce Messie descendant, selon la chair, de la tige de David, si révérée parmi nous; Messie en même temps d'opprobre et de gloire, que les justes, parmi nos ancêtres, demandaient avec une sorte d'impatience. A tel point que le prophète Isaïe, en parlant d'un événement, lequel éloigné encore de plus de deux cents ans, devait précéder de près de quatre siècles la venue du Juste par excellence, s'écrie dans une sainte extase, comme pour presser les pas du temps : « Cieux, faites découler le Juste d'en haut, et qu'il distille des nuées; que la terre s'ouvrant, fasse germer en même temps, comme des fruits précieux, le Sauveur et la justification. » (Isaïe, 45-8.)

C'est dans les mêmes dispositions que notre père Jacob, en annonçant à ses enfants assemblés ce qui devait leur arriver à la fin des jours, après avoir déterminé d'une manière si précise l'époque de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, auquel adhèreront les peuples de la terre, s'interrompt tout à coup par cette exclamation : *J'espère en ton salut, ô Seigneur!*

Mais les justes de l'ancienne loi, seuls vrais Israélites, n'attribuaient pas au Messie qu'ils attendaient, la mission de ramener dans la terre sainte les Juifs exilés, comme l'enseigne la synagogue actuelle particulièrement dans ses treize articles de foi, mais celle d'opérer notre salut, ainsi que l'a fait notre Seigneur Jésus-Christ. La preuve incontestable en subsiste dans la prière appelée *les dix-huit bénédictions* que vous récitez trois fois par jour. Cette formule de prière fut rédigée plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur, par la grande synagogue où siégeaient cent vingt docteurs, dont plusieurs prophètes, présidés par le scribe Esdras. La bénédiction qui a rapport à la venue du Messie est ainsi conçue : « Fais bientôt fleurir le rejeton de David, et élève sa puissance par l'effet de ton salut; car, tout le jour,

nous espérons en ton salut. Sois béni, ô Seigneur, qui fais fleurir la puissance du salut. » Dans celle de ces bénédictions, où les docteurs tracèrent aux fidèles la manière de demander le retour de leurs frères encore dispersés, et particulièrement des dix tribus, il n'est nullement question du Messie. La voici toute entière. C'est la dixième : « Sonne de la grande trompette pour annoncer notre liberté. Lève ta bannière pour rassembler nos frères dispersés. Rassemble-nous des quatre coins de la terre. Sois béni, ô Seigneur qui rassembles les exilés de ton peuple Israël. »

Par ces mêmes motifs, notre nation fut la première à qui le Seigneur annonça le royaume des cieux, d'abord par Jean, son précurseur, ensuite de sa propre bouche. C'est comme *roi d'Israël* que le Seigneur parut sur la terre (Joan. 1-49. 12-13), et comme *Sauveur et Rédempteur d'Israël* qu'il souffrit. (Act. c. 13. — Luc. 25, 21.) C'est au milieu de notre nation qu'il opéra ses miracles si authentiques, pour confirmer la bonne nouvelle qu'il nous apportait. (Matt. 4-23. — Marc. 1-23. — Luc. 4-33. — Joan. 4-46. — Act. 2, 22, 10; 37-39.) C'est dans notre nation qu'il choisit ses disciples et ses apôtres; que s'établit d'abord non-seulement la première église, mais aussi le centre de la religion chrétienne (Act. c. 15); et c'est encore au milieu de notre nation que triompha le premier un de nos frères (Ibid. c. 6 et 7), qui scella de son sang la vérité dont il avait été témoin. Alors s'ouvrit cette glorieuse carrière du martyre, qu'ont fournie d'une manière toute surnaturelle, premièrement les apôtres, en témoignage de ce qu'ils avaient entendu eux-mêmes; (Act. 4, 20. — 1 Cor. 9, 1. — 1. Ep. Joan. 1, 1.) ensuite tant de milliers de soldats de Jésus-Christ. Enfin, selon l'expression du juste Siméon, la lumière qui venait éclairer les nations, devait être la gloire de son peuple Israël : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël.* (Luc. 2, 31.)

Paul, que la grâce a changé, de zélé pharisien qu'il avait été, en apôtre ardent de Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : « Je ne rougis point de l'Evangile du Christ, parce qu'il est la vertu de Dieu pour servir de moyen de salut à tout croyant; *premièrement au Juif*, puis au Grec (au Gentil). (Rom. 1, 16.)

En effet, le divin Sauveur a dit lui-même à ses disciples, quelques instants avant sa glorieuse ascension : « Il fallait que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisième jour d'entre les morts, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations, *en commençant par Jérusalem.* » (Luc. 24; 46, 47.)

L'Israélite converti retrouve dans l'Eglise, avec un charme inexprimable, les cérémonies de la Synagogue. Les passages des divines Ecritures qu'il entend à tous les offices, lui rappellent sans cesse le souvenir de ses ancêtres jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Que ces paroles du cantique de la Sainte-Vierge sont touchantes pour lui : « Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, comme il l'a promis à nos pères, à Abraham, et à sa postérité à jamais ! »

L'Eglise, comme la Synagogue, récite des prières, matin et soir, avec le symbole de la foi. L'une et l'autre observent l'usage de prononcer une bénédiction avant les repas, et des grâces après. Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la sainte Cène, rompit le pain, et le distribua après avoir prononcé dessus la bénédiction d'usage, et il bénit la coupe de vin dont il fit goûter à tous ses disciples; il en usa de même aux miracles de la multiplication des pains. (Matth. 14, 19. 15, 36. — Marc. 6, 41. 8, 6. — Luc. 9, 16. — Jean. 6, 11.) la Synagogue observe encore ces pratiques, ainsi que toutes les autres de l'ancienne loi. L'Eglise et la Synagogue solemnisent également la fête de Pâque en mémoire de la délivrance figurative de l'une, et réelle de l'autre. Le cinquantième jour

après, la fête de la Pentecôte rappelle la promulgation de la loi de Dieu en pareil jour aux Juifs, et l'effusion du Saint-Esprit, auteur de cette loi, sur les disciples de notre Seigneur Jésus-Christ. Le prêtre catholique, ainsi que le sacrificateur juif, porte en officiant des ornements particuliers, selon le degré de sa consécration; l'un et l'autre se lavent les mains afin de commencer le sacrifice (Exod. 30, 17); l'un et l'autre ont l'obligation d'étudier la loi de Dieu et de l'enseigner; l'un et l'autre ont seuls le droit de donner la bénédiction au peuple. L'Eglise prie au nom et par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est sacrifié sur la croix; la Synagogue prie au nom et par les mérites d'Isaac, qui s'est offert sur l'autel. L'usage de prier ainsi existe de temps immémorial. Le texte chaldaïque de la Bible, (Michée. 7, 20. — Cantic. 1, 13.) en fournit la preuve. L'auguste sacrifice de la messe le matin, et la visite au très-saint Sacrement le soir, rappellent ce sacrifice perpétuel offert en holocauste, matin et soir, au temple de Jérusalem, et dont la Synagogue fait commémoration aux mêmes époques du jour. Ce dernier sacrifice n'était que la figure de l'oblation pure, comme s'exprime Malachie, qu'on offre maintenant au nom du Seigneur en tout lieu de la terre. (Malachie. 1, 11.)

C'est par erreur ou par malveillance que s'est répandue parmi le commun des Juifs l'opinion que les chrétiens adoraient les images! Que diriez-vous si l'on vous accusait d'adorer les quatre lettres du nom de *Jéhova?*

A la messe, la lecture publique de l'Evangile, précédée d'un passage analogue, tiré souvent, ainsi que cela se pratique pendant toutes les féries du carême, des livres de l'ancien Testament, correspond parfaitement aux *parschiot* et *haphtarot* de la Synagogue. A l'Eglise, les jours de fête on explique au peuple, en langue vulgaire, l'Evangile du jour; la Synagogue, après le retour de la captivité de Babylone, avait des interprêtes qui rendaient en chaldéo-syriaque,

alors langue vulgaire de notre nation, la section du pentateuque et du prophète du jour. A l'Eglise, pendant la lecture du saint Evangile, ainsi qu'à la Synagogue pendant celle du pentateuque, on doit se tenir debout. La récitation publique des psaumes a lieu à l'Eglise comme à la Synagogue.

En un mot, et pour ne pas trop prolonger ce parallèle, toutes les cérémonies de l'une se retrouvent dans l'autre, avec la différence que l'Eglise possède la réalité de ce dont la Synagogue n'offre que les figures. Je ne parle pas ici des pratiques superstitieuses de cette dernière, fruit des rêveries du talmud et de celles des rabbins qui sont venus après la clôture de cette compilation monstrueuse, véritable encyclopédie où l'on trouve tout, hors le bon sens.

Une chose qu'il importe de vous faire observer, c'est que l'Eglise n'adore que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dont la Synagogue a perdu la vraie notion; Dieu de l'unité la plus parfaite dans son essence. Les rabbins en vous persuadant que le dogme de la Sainte-Trinité constitue un polythéisme, calomnient la religion chrétienne pour vous en éloigner. La Divinité *uni-ternaire*, qu'adore l'Eglise, est celle annoncée par Moïse dans ce verset du Deutéronome, où il en exprime en même temps l'unité et la trinité :

« Ecoute, ô Israël! *Jéhova*, notre Dieu, (*Elohênou*) *Jéhova* un. » (Deut. 6, 4.) Cette triple répétition du nom du Seigneur est contraire aux règles de la grammaire et au génie de la langue. Jérémie, dans une phrase pareille, dit simplement : *Et Jéhova Dieu vrai* (Jérémie. 10, 10), sans répéter *Jéhova* vrai; c'est qu'il n'avait pas en vue ici, comme Moïse, de faire connaître l'essence de la Divinité. Les rabbins sentent fort bien l'inconvénient de la triplication insolite du nom de Dieu en cet endroit. Voyez les commentaires Hhezkouni, Sephorni, Imré-Nognam. Le commentaire Behhaï dit expressément que Moïse énonce ainsi l'unité de Dieu, afin de prescrire à notre croyance que les trois principaux

attributs de la Divinité se réunissent en *un*, savoir : l'*éternité*, En soph ; la *sagesse*, Hhohhma ; la *prudence*, Bîna. Or, qu'est-ce autre chose que la Sainte-Trinité : le Père Eternel ; le Fils, appelé dans les litanies, d'après les proverbes, (*passim*) Sagesse éternelle, *Sapientia æterna ;* le Saint-Esprit, appelé dans les litanies, d'après Isaïe (11, 2), Esprit de conseil et de prudence, *Spiritus consilii, fortitudinis, scientiæ et pietatis.*

Voici comment s'exprime, au sujet de ce verset, le Zohar (Nomb. ch. 13), pour lequel vous professez un respect sans bornes, et qui se recommande effectivement par son antiquité :

« Il y a *deux* auxquels se réunit *un*, et ils sont *trois ;* et étant *trois*, ils ne forment qu'*un*. Le mot *Elohénou* (notre Dieu), se joint aux deux noms ineffables : *Jéhova*, *Jéhova*, dans le *Schemagne* (c.-à-d. le verset 4, ch. 6 du Deuter.), et c'est le sceau de la vérité ; et quand ils sont réunis, ils forment *un* de l'unité la plus absolue : *I noun hhad bihhouda hhada.* »

La Sainte-Trinité est encore exprimée entre autres, Gen. 1, 26 : « Et Dieu dit : *Faisons* l'homme à *notre* image et à *notre* ressemblance. (v. 27,) Et Dieu *créa* l'homme à *son* image. »

Plus loin M. Drach dit, en s'adressant toujours aux Juifs :

« Je parcourrai donc avec vous, mes chers frères, les plus saillantes prophéties qui ont rapport aux circonstances de la vie, de la passion et de la résurrection de notre Seigneur. Ces circonstances sont établies d'une manière si authentique, que les ennemis de la religion de Jésus-Christ, qui étaient presque ses contemporains, n'ont jamais osé les contester. Il n'appartenait qu'aux rabbins de les défigurer de la manière si absurde que vous connaissez. Ils ont défiguré tout ce qui tient à l'histoire, même quand ils n'étaient pas intéressés à le faire. Je me contenterai de vous rappeler celle de Titus,

et je vous laisse à juger à vous-mêmes s'il convient de s'en rapporter à de pareils narrateurs. »

« Les ouvrages des principaux Pères de l'Eglise, grecs et latins, dit plus loin M. Drach, qui figuraient dans la bibliothèque que je m'étais formée, devinrent alors ma lecture habituelle.

En m'instruisant ainsi de la religion qui avait pris insensiblement racine dans mon cœur, je fus frappé des reproches fondés que ces Pères adressent aux juifs d'avoir corrompu le texte hébreu. Je m'étais aperçu moi-même depuis longtemps qu'en bien des endroits ce texte est altéré ou tronqué de manière à présenter des lacunes insoutenables. Je m'occupai à conférer l'hébreu avec le grec des Septante, parce que cette interprétation fut faite par des docteurs de la synagogue, revêtus de toute l'autorité requise, au commencement du troisième siècle avant la naissance de notre Seigneur : c'est-à-dire, quand ils n'avaient encore aucun intérêt de toucher aux prophéties.

Dans les nombreuses leçons divergentes des deux textes, le grec m'ayant paru le plus correct, j'entrepris de restituer le texte original sur ce dernier qui a visiblement servi de type aux autres traductions orientales, notamment à la syriaque. Il est encore à remarquer que presque partout où le nouveau testament en citant l'ancien, s'écarte de l'hébreu, il se trouve conforme aux septante. Comme Gen. 1 ; 24. — Matth. 19 ; 5. — Marc 10 ; 8. — 1 Cor. 6 ; 16. — Ephes. 5 ; 31. — Gen, 12 ; 1. — Act. 7 ; 3. — Gen. 47 ; 31. — Hebr. 11 ; 21. — Deut. 6 ; 13. — Matth. 4. 10. — Luc 4 ; 8, et ailleurs.

Apostoli consonant, dit saint Irénée *(contra hœres l.* 3. cap. 25.*) prœdictœ interpretationi* (des LXX) *et interpretatio consonat Apostolorum traditioni.*

Cette conformité du N. T. avec les LXX est également attestée par Origène *(Ep. ad Rom. c.* 15.*)* et saint Cyrille Jérusalémite, catéch. 4. On en voit des exemples jusque dans l'épître aux Hébreux de Saint-Paul qui ne pouvait point igno-

rer que ceux à qui il s'adressait connaissaient le texte aussi bien que lui.

—

An 1825. — Le duc et la duchesse *d'Anhalt-Cœthen*. La maison d'Anhalt est partagée en trois branches principales, Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg et Anhalt-Cœthen. Le duc d'Anhalt-Cœthen, Frédéric-Ferdinand, né le 25 juin 1769, est devenu duc régnant en 1818; veuf en 1803 d'une princesse de Holstein-Beck, il a épousé en 1816, Julie, comtesse de Brandebourg, née en 1793. Ce prince passa une partie de l'année 1825 à Paris avec la duchesse son épouse, et ils y assistèrent l'un et l'autre à différentes cérémonies religieuses. Il paraît que le duc méditait depuis longtemps la démarche qu'il a faite; il voulut avoir des entretiens sur la religion avec des ecclésiastiques et des laïques instruits. Déjà un gentilhomme de la maison du prince, M. Albert de Haza, secrétaire du cabinet et conseiller de légation, avait fait son abjuration à Paris, le 5 juillet 1825, et donnait depuis l'exemple d'une piété aussi éclairée que soutenue. Le prince lui-même prononça son abjuration à Paris, le 24 octobre même année, entre les mains de M. l'archevêque; la duchesse a imité son mari. Etant rentré dans ses états, il annonça publiquement à ses sujets, par la proclamation suivante, son retour dans le sein de l'Eglise catholique :

« Nous, Frédéric-Ferdinand, par la grâce de Dieu, duc régnant et souverain d'Anhalt, duc de Saxe, d'Engern et de Westphalie, etc, énonçant à tous et à chacun de nos vassaux, seigneurs, magistrats, maires, communes de villes et de villages, et à tous nos sujets de l'ordre ecclésiastique et séculier, notre salut, leur faisons part que, le 24 octobre de l'année passée, nous et notre épouse bien-aimée, S. A. R. Julie, duchesse d'Anhalt, sommes retournés dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

« Nous y joignons la déclaration que nous conserverons et protégerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, les droits et les libertés de nos sujets protestants; et que nous ne cesserons pas de porter tous nos soins à faire prospérer le bonheur et le salut de notre pays.

« Nous voulons aussi, par ces présentes et par nos ferventes prières quotidiennes, recommander très-humblement, nous et nos sujets fidèles à la grâce de Dieu, le guide et le protecteur des princes et des peuples.

« Donné dans notre résidence, à Cœthen, le 13 janvier 1826, après la naissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de notre règne le huitième.

« Signé FERDINAND. »

Cette déclaration du prince excita d'abord quelques clameurs parmi les protestants; la régence et le consistoire s'avisèrent, quelques jours après, d'écrire au duc pour lui demander par quel tribunal seraient exercés à l'avenir les droits pontificaux et épiscopaux *(papalia et episcopalia)*, ainsi que l'on parle en Allemagne, sur l'église protestante, le duc ne pouvant, disait-on, conserver ces droits. Le prince manda chez lui les membres de la régence et du consistoire : il leur témoigna son étonnement de leur démarche, et leur dit que sa conversion ne pouvait altérer en rien ses droits comme souverain. Comment, en effet, ceux qui ne reconnaissent aucune autorité en fait de religion, qui rejettent le Pape et les évêques, pourraient-ils s'attribuer les droits du Pape et des évêques, et donner à des laïques ce qu'ils refusent aux premiers pasteurs? Comment, tandis que tant d'autres princes protestants tiennent l'Eglise catholique sous le joug, tandis que dans un royaume voisin on la laisse sans évêques, on supprime ses écoles; comment, dis-je, un souverain catholique serait-il privé d'exercer quelque influence

sur la communauté protestante ? Le duc d'Anhalt déduisit ses observations aux membres présents, qui se soumirent de bonne grâce, en ajoutant que, puisque le prince le croyait ainsi, tout était terminé. Alors commença, en présence du duc, un entretien où l'on parla même du dogme. Un ministre ayant voulu soutenir que l'église protestante n'avait pas de dogmes moins fixes que l'Eglise catholique, il se trouva qu'après avoir énoncé un dogme de cette nature, les ministres présents réclamèrent : de là une altercation entre eux, et chacun eut une image de la confusion et de la discorde qui règnent parmi les protestants sur des points essentiels. Le duc d'Anhalt laissa MM. du consistoire disputer pendant quelque temps, puis ne put s'empêcher de leur dire avec douceur que tout en parlant d'unité et de fixité, ils venaient, dans une très-petite réunion, d'exprimer quatre opinions différentes sur un seul point. Depuis, le prince a nommé sans contradiction un nouveau superintendant ou chef du consistoire. Ses plus proches parents continuent à lui montrer le même attachement, et leur union n'a pas été altérée.

Toutefois, les contradictions n'ont pas manqué. Les mêmes écrivains et journaux protestants, qui avaient attaqué et injurié M. de Haller lors de son retour à l'Eglise catholique, attaquèrent aussi et injurièrent impunément le duc et la duchesse d'Anhalt. Les gazettes d'Allemagne ont même publié une lettre assez longue du roi de Prusse à la duchesse sa sœur. On a été étonné de cette lettre de la part d'un prince qui compte parmi les catholiques près de la moitié de ses sujets. Le roi n'aime pas, dit-on, que l'on change de religion; mais sa seconde femme n'a-t-elle pas récemment embrassé le protestantisme ? Des princesses prussiennes n'ont-elles pas, à l'occasion de leur mariage, adopté la communion russe ? Le roi trouve donc bon que l'on change de religion par politique, et il blâmerait ceux qui en changent par conviction ! Il a consenti qu'à cause d'une grande alliance, ses filles en-

trassent dans une église dont les rits sont fort éloignés du protestantisme : comment pourrait-il s'affliger de voir sa sœur revenir à un culte qui fut celui de ses ancêtres ?

Tous ces mouvements du protestantisme n'empêchent point le duc de soutenir son éclatante conversion avec une fermeté et une sagesse imperturbables. D'ailleurs, malgré toutes les déclamations des feuilles protestantes, ses sujets sont loin de lui retirer leur attachement; ils ont voulu contribuer eux-mêmes à la construction de l'église catholique que le duc élève à Cœthen. Les laboureurs amènent les matériaux, les artistes fournissent la main-d'œuvre; par exemple, l'un s'est chargé d'élever les deux petits autels en beau marbre; d'autres, de faire à leurs frais la grande porte de l'église, etc.; tout cela de leur plein gré et sans aucune rétribution. D'un autre côté, notre saint Père le Pape Léon XII lui envoya, l'année dernière, comme témoignage de son intérêt et de son affection paternelle, deux beaux tableaux représentant la Mère de Dieu, deux statues en argent des saints apôtres Pierre et Paul, et une croix d'argent dans laquelle est enchâssé un morceau de la vraie croix. Jusqu'alors, il n'y a guère qu'une cinquantaine de catholiques à Cœthen. L'ecclésiastique qui les dirige est distingué par son mérite; il a formé une petite école, et son zèle et sa charité ne pourront qu'étendre son troupeau. Il fait les offices dans la chapelle du duc, qui peut contenir trois à quatre cents personnes. Les protestants y viennent et écoutent attentivement les instructions du prêtre, tout étonnés sans doute de n'y point trouver ce qu'on leur avait peint comme l'essence de la religion catholique.

Le duc d'Anhalt est mort depuis sans enfants et a eu pour successeur son frère, qui, sans être catholique, ne se montre pas néanmoins hostile à cette religion; en sorte que le bien commencé se soutient.

—

An 1825. — Une des conversions les plus remarquables de ce pays est celle de *M. Pierre de Joux*, ancien pasteur de Genève, puis président du consistoire protestant de Nantes. Il ne se déclara ouvertement catholique qu'en 1825, quelque temps avant sa mort, mais il l'était de cœur depuis longtemps. Un des grands motifs qui le ramenèrent à l'ancienne Eglise, était la confusion où il voyait tomber la réforme protestante : plus de croyance certaine sur rien à Genève même, les pasteurs évitaient de parler du péché originel et de la divinité de Jésus-Christ. Pour s'opposer à ce torrent de l'indifférence, Pierre de Joux publia, l'an 1803, un ouvrage en 4 vol. *(Prédication du Christianisme)*, où il soutenait avec force les vérités de la foi que les premiers protestants croyaient comme les catholiques, mais que leurs descendants abandonnaient successivement pour aller se perdre dans le déisme et l'incrédulité. Dans cet ouvrage, il disait déjà : « C'est l'orthodoxie pure et simple qui a aligné toutes mes opinions et régularisé toute ma croyance; c'est l'évangile, en un mot, tel que l'a entendu jusqu'à ce jour L'UNIVERSALITÉ des chrétiens. » Son zèle pour l'ancienne croyance et contre les erreurs nouvelles était si connu que ses confrères les pasteurs de Genève lui offrirent trente louis par année, tant qu'il n'occuperait point de place ni ne prêcherait dans leur canton, dans la crainte qu'il ne prêchât avec trop d'ardeur la divinité de Jésus-Christ. En 1813, dans une circonstance où il s'agissait de conversion, il dit encore : « Pour moi, je blâmerais un catholique qui se ferait protestant, parce qu'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins; mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique, parce qu'il est bien permis à celui qui a le moins de chercher le plus. »

Un autre motif qui le ramenait vers l'ancienne foi était de voir que le protestantisme ne tendait pas moins à bouleverser les royaumes et les empires que l'Eglise. « J'ai reconnu, dit-

il dans la préface d'un autre de ses ouvrages, que la révolution religieuse du seizième siècle est la cause principale du bouleversement politique qui a éclaté en 1789. Je suis convaincu, en un mot, que l'esprit du protestantisme, essentiellement ami des nouveautés, de l'indépendance et de la liberté des opinions en matière de foi et de gouvernement, a produit la révolution française, le plus vaste système de destruction de l'ordre social qui ait été offert au monde épouvanté, et dont un concours inouï de conjonctures, sur lequel est empreint le doigt de Dieu, a pu seul nous délivrer. »

Surpris de la fatale désunion qui sépare les catholiques et les protestants, bien plus affligé encore de rencontrer une multitude de personnes qui ne tenaient à aucune religion quelconque, Pierre de Joux crut en trouver une cause dans les libelles impies que les sophistes du dix-huitième siècle avaient répandus contre le clergé, surtout contre les successeurs de saint Pierre, contre le culte romain, les cénobites d'Italie et l'ordre sacerdotal. « C'est par le centre même de la catholicité, dit-il, que ces esprits menteurs commencèrent leur œuvre de ténèbres. D'infidèles voyageurs travestirent les ministres des autels ; les Pontifes les plus dignes de vénération, Pie VI et Pie VII, ne furent point à l'abri de leurs calomnies. Ils n'ignoraient pas, ces hommes pervers, qu'en infectant de leur venin contagieux les sources d'où la religion se répand dans les âmes, ils inspiraient pour elle de l'indifférence ou de l'aversion. La plupart des relations de voyages en Italie, qu'ils publièrent, fourmillent de mensonges; elles ne furent faites que pour avilir les prêtres, pour tourner les ordres monastiques en dérision, pour représenter comme des habitudes puériles et superstitieuses les saintes pratiques qui alimentent la dévotion. » Pour être plus en état de réfuter ces mensonges et ces calomnies, et hâter par là le retour des protestants à l'ancienne Eglise, ce qui était l'ob-

jet de tous ses vœux, il fit en la société d'un jeune lord anglais un second voyage en Italie. Ils partirent vers le commencement de 1816. De Joux observait soigneusement les usages et la discipline du clergé, visitait les églises et les couvents, assistait aux cérémonies, étudiait les dogmes et s'informait de tout ce qui pouvait éclaircir ses doutes. A son retour d'Italie, il se retira en Ecosse et y rédigea ses observations en forme de lettres. Enfin, toujours pressé par une voix intérieure qui l'appelait dans le sein de l'Eglise véritable, il revint sur le continent et se décida à franchir un pas difficile. Il fit son abjuration le 11 octobre 1825, entre les mains de Monseigneur l'archevêque de Paris, tomba malade peu après, et mourut le 29 octobre dans les sentiments les plus édifiants. Une fille estimable, qui était venu lui donner ses soins, l'assista dans ses derniers moments.

Ses *Lettres sur l'Italie* s'imprimaient quand la mort est venue le surprendre. Il est curieux d'y voir un président de consistoire protestant, un ancien pasteur de Genève, justifier l'Eglise romaine de tous les reproches qu'on lui a faits, et l'en justifier, non-seulement par son propre témoignage, mais encore par le témoignage d'un grand nombre de protestants célèbres, la plupart ministres. Voici comme le fameux Mosheim y dépeint la tolérance du chef de la réforme :

« L'inflexibilité de Luther et la manière rigoureuse dont il traita ceux qui avaient le malheur de croire plus que lui sur un point et moins sur un autre, qui ne suivaient pas exactement toutes ses opinions ou qui s'écartaient de la ligne étroite qu'il avait tracée, occasionnèrent sur le continent européen, durant la plus grande partie du seizième siècle, d'horribles calamités ; et des milliers d'innocents périrent pour avoir professé une autre doctrine que la sienne.

« Après avoir sacrifié son repos, consacré sa vie entière à établir le principe erroné, que chacun a droit d'interpréter à son gré l'Ecriture sainte et de suivre son propre jugement en

matière de foi, Luther voulut que tous ceux qui embrasseraient sa cause se soumissent sans restriction au système immoral et dangereux qu'il créa sur le fatalisme, la prédestination et l'efficacité de la foi sans les œuvres. Il porta l'aveuglement, la violence et l'obstination à cet égard, jusqu'à rejeter sur ce point si important l'autorité des pères de l'Eglise, celle des conciles universels, et, bien plus encore, le témoignage exprès de l'un des apôtres, qui s'éleva contre cette pernicieuse opinion. Il poussa l'opiniâtreté, l'extravagance et l'impiété jusqu'à déclarer que l'épître de saint Jacques, où il est dit positivement, où il est démontré d'une manière admirable que les bonnes œuvres doivent être unies à la foi, et que celles-ci ne sont rien sans elle, *n'est qu'un livre de paille.*

Dans la cinquième lettre, pour justifier l'usage où est l'Eglise romaine de célébrer une partie du culte en une ancienne langue, il cite les paroles que lui disait un ministre de l'Eglise anglicane, qui, comme lui, avait voyagé en Italie: « Il n'est aucun livre de prières, aucun psautier latin, aucun recueil d'hymnes et de cantiques, qui n'ait en regard la traduction en italien, le plus souvent d'un style si mélodieux, si simple et si énergique, qu'on ne peut, à cette lecture, s'empêcher d'être attendri. Chaque soir, lorsque j'assistais aux vêpres, je me sentais pénétré d'un sentiment irrésistible de reconnaissance envers la Divinité; à mon lever, je sentais le besoin d'aller aux matines renouveler en moi cette heureuse impression qui me rendait supérieur aux chagrins du reste de la journée. A Milan, à Naples, à Vérone, lorsque je n'avais pas sur moi mes *Heures*, je parcourais le livre de prières des personnes assises auprès de moi; j'avais la consolation de suivre les paroles saintes mises sous mes yeux en pur italien. Je voyais couler de bien douces larmes lorsque l'hymne harmonieuse s'élevait au Ciel, et je goûtais le bonheur d'en répandre. Je me sentais entraîné, je respirais

dans une atmosphère céleste, et toutes mes préventions, tous les préjugés de mon éducation protestante, cédaient à l'ascendant supérieur de la charité, de la miséricorde et de l'amour. »

Dans la lettre VIIe, il rappelle quelles impressions des milliers de protestants, presque tous Anglais, avaient éprouvées en assistant avec lui à Rome aux solennités de Pâques. « Jamais, me disaient-ils, des spectateurs réunis de toutes les nations, pris dans tous les ordres de la société et dans les deux sexes, n'ont été plus vivement émus; jamais aussi aucune cérémonie religieuse n'a été plus propre à frapper les sens, à remuer l'âme, à imposer à l'esprit le plus indépendant, que celle où le souverain Pontife, ouvrant les bras vers le peuple, qui priait et adorait en silence, invoqua le Très-Haut avec tant de ferveur et d'humilité, en faveur de Rome et de l'univers, prononçant à haute voix cette énergique et ancienne prière : *Urbi et orbi*, donnant ensuite la bénédiction, du haut du balcon de l'église de Saint-Pierre, à la multitude immense qui remplissait cette spacieuse et magnifique enceinte. Le Pape laissa, même dans les cœurs les plus indifférents, les plus prévenus d'opinions défavorables au culte catholique, une impression profonde de piété, une émotion douce et religieuse et une telle admiration pour un culte si majestueux, qu'il n'y avait pas jusqu'aux prétendus esprits forts qui ne dissent alors, comme disait autrefois Hérode à saint Paul : « Tu me persuaderais presque d'être chrétien. »

Voici comment, dans la lettre suivante, il parle du gouvernement de Rome : « On sait que le plus pauvre des plébéiens peut parvenir au cardinalat, c'est-à-dire à la dignité de prince de l'Eglise : antique et touchante conformité qui se conserve entre les premiers apôtres et leurs successeurs. L'humilité est encore essentiellement le caractère de ceux-ci; ils peuvent être choisis entre les hommes les plus obscurs pour occuper

les plus hautes dignités; c'est la vertu seule, ce sont les talents, c'est le mérite, l'intelligence qui assignent les rangs et les places dans l'Eglise chrétienne. Tout Italien, tout citoyen de Rome, que dis-je? tout étranger même, quelque pauvre qu'il soit, peut arriver au pontificat. Pour confondre toute distinction mondaine, tout orgueil qui viendrait d'une illustre origine, il doit être donné au Pape nouvellement élu *un nouveau nom*; il ne se glorifie plus de la noblesse de ses ancêtres, et le seul titre d'élévation qui le distingue comme chef visible de l'Eglise, exprime uniquement la perfection à laquelle il doit sans cesse aspirer pour être digne de représenter sur la terre le *chef adorable et invisible*; les nations et les rois appellent le souverain pontife *Sa Sainteté.* »

Veut-on savoir quelle impression la vue du Pape fit sur cet ancien pasteur de Genève? qu'on écoute ce qu'il en dit dans sa lettre dix-sept: « Entrez dans ces vastes et magnifiques palais, le Quirinal, le Vatican, la Villa-Gandolfo sur le mont Saint-Albe; traversez ces appartements, où brille plus de magnificence peut-être que chez les plus grands monarques de l'univers; pénétrez au-delà du vestibule, vous serez reçu dans l'antichambre de Sa Sainteté par un prélat revêtu des habits pontificaux, décoré de la pourpre, et faisant l'office d'introducteur. — Vous cherchez un potentat superbe, et vous redoutez la présentation.... La porte s'ouvre, et votre cœur se rassure; vous découvrez un vieillard courbé sous le poids de ses travaux et de sa dignité, affaibli par les macérations et par l'abstinence, assis sur un fauteuil, ayant une table devant lui, dans une chambre meublée simplement comme celle d'un religieux; ne craignez pas de vous prosterner en le saluant par trois fois, selon l'usage de l'Eglise orientale qui s'est transmis en Europe; vous poserez avec respect vos lèvres sur la croix brodée au-dessus de sa pantoufle; il vous tendra la main pour vous relever; il s'entretiendra avec vous, comme un père tendre avec le fils qu'il

aime, et ne vous laissera point aller qu'il ne vous ait béni; il vous priera même d'accepter un don quelconque comme un gage de souvenir. — Voilà l'homme, l'homme de l'Evangile, et la ressemblance terrestre du divin chef que nous devons imiter. »

Voulons-nous savoir quels sont les plaisirs et les occupations du chef de l'Eglise? écoutons encore M. de Joux. « Tandis que les monarques, leurs ministres et leurs conseillers, que dis-je? tous les hommes quelconques, jouissent régulièrement de quelques heures de récréation après les travaux pénibles du jour... le monarque spirituel se voit absolument privé de toutes ces jouissances; le repas, pour lui seul, ne saurait être une récréation; il est solitaire, court et frugal. Depuis l'intervention du concile de Trente, qui pénétra dans le sanctuaire du palais pontifical, et qui prescrivit au chef de l'Eglise une perpétuelle abstinence, le pape mange seul; le silence des cloîtres préside à sa table, à laquelle personne n'est admis. Après avoir consacré le matin tout entier au service divin, à l'administration des affaires publiques, au travail qu'il fait en commun avec les ministres d'état, il visite une église, un hôpital; c'est là son unique récréation. En un mot, les pratiques de la dévotion et les soins continuels du gouvernement occupent tour à tour les heures du prince et du pontife. Quelque honnêtes que soient ses goût, il ne peut les satisfaire, et ses moments de loisir sont consacrés à la méditation, ou à la promenade qu'il fait chaque jour dans les allées de son jardin.

« Une chose, entre autres, qui fait tant de plaisir à la plupart des hommes, et qui semble les consoler des peines et de l'ennui d'une vie uniforme, c'est le changement de vêtements, dont la forme et la couleur varient suivant les différentes saisons ou suivant les caprices de la mode; le pape porte toujours le même costume; il est vêtu de blanc, symbole d'innocence et de pureté. »

Tel est le portrait qu'un ministre protestant nous trace de la vie d'un pape, de ce monarque spirituel, dont un autre protestant, Edmond Burke, disait au parlement d'Angleterre : « Comme prince temporel, le pape est l'égal de tous les souverains en dignité ; mais si l'on ajoute à ce titre celui de chef suprême du christianisme, il n'a plus d'égal. »

—

An 1826.—*Jean-Daniel Tourn*, jeune Vaudois, fils du syndic ou maire de la paroisse mixte de Rora. — Son abjuration eut lieu le jour de Pâques, après vêpres, dans l'église cathédrale, en présence des évêques de Moustier et de Maurienne, qui se trouvaient alors à Pignerol. Le concours des fidèles était très-considérable. Monseigneur l'évêque de Pignerol, assisté de ses deux collègues et de tout son clergé, a reçu l'abjuration du jeune Tourn, qui s'est présenté avec un air touchant de modestie et de piété. Quelques jours après, ce jeune homme a exposé à son père les motifs de sa conversion dans une lettre datée du 5 avril, et qui a pour titre : *Lettre de M. Jean-Daniel Tourn à son père sur les motifs de son retour à la religion catholique*. Nous en citerons les passages suivants :

« J'entends d'ici, mon cher père, ce que vous me répondez : « As-tu donc plus de connaissances en religion que tous « nous autres Vaudois, tes parents et tous nos ministres, « pour abjurer ainsi notre croyance ? » Non, mon cher père, je n'ai pas autant de connaissances que tout ce monde, mais j'en ai incontestablement acquis de meilleures. Et d'abord, s'il fallait opposer nombre à nombre, ah ! mon père, que sont quinze à vingt mille Vaudois devant tant de millions de catholiques, et que sont vos ministres comparés à tous les évêques et à tous les docteurs de la catholicité ? Vraiment, s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi sérieuse, on aurait en-

vie de rire d'une telle comparaison. Il ne vous servirait de rien, pour augmenter votre nombre, de me citer tous les protestants du monde; car, outre que leur nombre serait toujours infiniment moindre, vous seriez toujours obligé de vous en tenir aux seuls Vaudois pour que votre raisonnement eût quelque poids auprès de moi. N'est-ce pas vous, mon cher père, qui m'avez dit plusieurs fois, en voyant la difficulté de répondre aux arguments invincibles que les catholiques font contre les protestants : « Oh ! ça ne nous regarde « pas, nous autres Vaudois ; nous sommes plus anciens que « tous les autres protestants, et nous ne devons pas répon- « dre de leurs erreurs, s'ils en ont. » Et, en effet, mon cher père, d'après tout ce que j'ai pu voir et lire, il m'est bien démontré que notre *foi vaudoise* diffère infiniment de la *foi génevoise* et de tant d'autres que je pourrais citer sans avoir même un grand mérite d'érudition ; car il est difficile de faire un pas à travers le sol protestant sans rencontrer plusieurs variations dans la foi qui devrait être *une* et commune à tous. Ma conscience inquiète et mon imagination active étaient vraiment suppliciées avant ma conversion, en voyant cette diversité inconcevable d'opinions dans une chose aussi essentielle que la religion ; j'étais tenté alors d'accuser le Christ d'imprévoyance, d'avoir ainsi abandonné *à tout vent de doctrine*, contre la promesse de saint Paul, l'Église que je croyais la sienne ; mais combien mon âme a été soulagée quand j'ai pu enfin trouver chez les catholiques cette *unité* et *universalité* de foi dont j'avais tant besoin pour dissiper mes doutes et épuiser les tourments de mon inquiétude ! Ce qui m'a aussi parfaitement soulagé de mes pénibles incertitudes, c'est d'avoir enfin trouvé une autorité légitime pour juger les controverses en matière de foi ; je comprenais assez, ou même je ne comprenais que trop pour mon supplice, qu'il y avait impossibilité radicale et absolue d'arrêter une erreur nouvelle chez les protestants, chacun

étant le maître de lire et d'interpréter la sainte Bible, et aucun ministre, ni en particulier, ni réuni à ses confrères, n'ayant le droit de m'imposer une croyance que je ne trouverai pas dans la Bible, qui me semblera peut-être dire tout le contraire. Mais quand j'ai pu contempler le divin tribunal de l'Eglise catholique, l'autorité incontestable de son chef, à qui il a été ordonné de *paître*, c'est-à-dire *d'instruire tout le troupeau, pasteurs et brebis*, et de *confirmer ou affermir* dans la foi *tous ses frères* qui peuvent par conséquent chanceler quand ils sont seuls, mais qui sont infaillibles quand ils sont unis (j'ai lu tout cela dans notre Bible française, mon cher père, vous l'avez lu vous-même, et je suis prêt à le montrer à tout Vaudois qui voudra s'instruire); oui, quand j'ai pu entrevoir cet admirable édifice de l'Eglise catholique, oh! que je me suis trouvé à l'aise; j'ai pu respirer enfin librement comme un homme qui sort de prison pour entrer dans un vaste et magnifique palais; ma foi a pris dès-lors un tel caractère de certitude, et elle a imprimé une si forte conviction à mon esprit, qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu je donnerais tout mon sang pour en attester la vérité! Et quand je songe qu'en quelque coin du monde que je puisse être porté, partout je trouverai, entre catholiques, une croyance parfaitement semblable à la mienne et sans la plus petite nuance de variété dans toutes les vérités qu'elle enseigne comme étant de foi, je ne saurais dire combien cette pensée me ravit, et quel sentiment profond de bonheur elle fait goûter à mon âme. Oh! oui, mon cher père, c'est en rentrant dans l'ordre que je sens toutes les douceurs d'une vraie liberté. Et jamais je n'ai été plus esclave que tandis que j'étais livré à ma seule raison, qui ne m'offrait partout qu'obscurité et contradiction; car je vous avoue que je n'étais nullement disposé à croire sur parole le ministre de chaque paroisse protestante; que, d'un autre côté, l'insuffisance de l'esprit particulier m'était démontrée, tan-

dis que je comprends parfaitement que rien n'est plus raisonnable ni plus *évangélique* que de croire à l'*Eglise universelle*, qui a le droit d'enseigner et de terminer toute dispute en matière de croyance. Qu'il me semble fort celui qui peut dire : Ma foi est absolument et de tous points la même que celle de quatre ou cinq cents évêques et de leur chef, de plus de soixante millions d'hommes, parmi lesquels il y en a au moins cinquante mille très-instruits et très-savants; et toute cette immensité possède partout une même profession de foi dans tous ses articles ! Si j'ajoute à cela que cette profession de foi est celle de dix-huit siècles, ô mon père, Dieu serait l'auteur de mon erreur si ce n'étaient pas là les caractères de la vérité ! Ne soyez donc pas étonné si j'ai abandonné les *citernes percées* des protestants, *qui ne peuvent pas retenir les eaux*, c'est-à-dire leurs doctrines incertaines, pour venir m'abreuver aux fontaines toujours abondantes et toujours pleines de l'Eglise catholique, c'est-à-dire à une doctrine fixe, permanente et universelle.

« Je veux encore vous dire, mon cher père, ce qui a préparé mon retour à la seule véritable religion : c'est l'exemple de tant de personnages savants et distingués parmi les protestants qui, depuis quelques années, rentrent dans l'*unité catholique*; la liste n'en finit pas, car elle se grossit chaque jour, et le prince d'Anhalt comme le juge au tribunal de Nîmes, qui se sont récemment convertis, n'ont pas fermé après eux la porte par où l'on entre dans la maison paternelle de tous les vrais chrétiens. Quand je comparais ces conversions illustres à la défection de quelques catholiques apostats, dont les protestants ont presque vergogne de citer les noms, tant ils sont obscurs ou peu nombreux, les doutes alors s'accumulaient dans mon esprit, et ma conscience m'a porté à réfléchir sur les motifs qui ont pu amener de pareils changements; il m'a été impossible d'y apercevoir ni l'amour-propre, ni l'intérêt, ni l'ambition, ces

trois grands mobiles des actions humaines. Dès-lors j'ai jugé que la conviction seule avait déterminé ces âmes droites à la démarche qu'elles ont faite, et, sans être distingué dans le monde comme tous ces hommes respectables, le désir de mon salut m'a décidé à les imiter ; j'y ai même été porté par l'extrême et inconcevable injustice avec laquelle ils ont été traités par leurs anciens coreligionnaires. J'avais lu dans l'Evangile qu'on était coupable en disant *fou* à son prochain, et voilà que nos ministres ne cessaient de répéter à chaque conversion de ces illustres personnages : *C'est un fou, il est devenu fou*. Cette phrase révoltante a été répétée après le nom des *de Haller*, des *Laval*, des *de Joux*, des *d'Aldebert* et de tant d'autres; mais quand j'ai vu que ces hommes droits et courageux continuaient à donner après leur conversion les mêmes preuves de bon sens et surtout les plus touchants exemples de vertus, j'ai vu aussi de quel côté était la folie, et combien le préjugé et l'esprit de secte rendent aveugles et injustes des hommes estimables d'ailleurs sous d'autres rapports. Cette conduite, je l'avoue, m'a révolté, et, tout jeune que je suis, j'ai jugé que la vérité devait se trouver du côté de la modération et de la vertu. On ne peut rien voir, en effet, de plus modeste que les lettres par lesquelles ils ont rendu compte des motifs de leur conversion; elles m'ont assez touché pour comprendre l'intérêt que l'on avait à nous les tenir cachées si on l'avait pu.

« Voilà, mon cher père, comment s'est préparé dans moi ce changement qui vous afflige, et voici comment il s'est consommé. Vous vous souvenez que l'automne dernier j'allai à la rencontre de monseigneur l'évêque de Pignerol, qui venait faire sa visite dans nos montagnes; je le trouvai à Lucerne, et il me fit un accueil si touchant qu'il m'eût été impossible de ne pas répondre un peu à ses prévenances; il ne cessa de me traiter avec une bonté affectueuse, et vous savez quelle fut sa manière d'agir avec nous dans la visite

dont il honora notre maison. Je sentais pour lui je ne sais quoi de tendre et de filial, qui ressemblait au sentiment dont mon cœur a toutours été rempli pour vous, mon cher père; et, quoiqu'il ne me parlât point alors de religion, je me disais d'une manière vague qu'il était impossible qu'un homme qui prêchait d'une manière si paternelle, si raisonnable et avec un ton de conviction si persuasif, conduisît à la perdition ceux qu'il venait visiter; je remarquai même dans lui, pour tous nos Vaudois, des manières de prédilection qui ont touché, je le sais, bien d'autres cœurs que le mien, quoique tous n'aient pas suivi mon exemple. Enfin, mon cher père, j'ai vu sur les marches de l'autel d'où il prêchait, ce prélat baigné de larmes en parlant de notre séparation, et en nous invitant à une réunion qui serait si belle; et j'ai su que, dans plusieurs autres églises des paroisses mixtes, il sanglotait quelquefois en adressant la parole à ceux qu'il appelait ses chers enfants, c'est-à-dire aux Vaudois. Tout cela, je vous l'avoue encore, m'avait singulièrement prévenu en sa faveur et disposé plus facilement à passer de l'estime du pasteur à celle de sa doctrine. Ayant été ensuite dans le cas de le voir à Pignerol pour des commissions de M. le curé de Rora, il me retint pendant quelques heures auprès de lui, et, en me parlant de son affection pour moi, il ajouta qu'elle ne saurait être parfaite que lorsque nos esprits seraient d'accord aussi bien que nos cœurs, et que nos principes ne différeraient pas plus que nos sentiments. Il me répétait quelques-uns des raisonnements qu'il avait faits, dans ses visites, contre notre schisme, et, au fond, je n'eus ni le moyen ni le courage de lui répondre; il n'abusa point de mon embarras, et, cessant de parler de controverse avec moi, il se contenta de me dire : « Mon cher Daniel, c'est la « grâce qui touche les cœurs et éclaire l'entendement; je de- « manderai donc à Dieu qu'il achève par sa miséricorde « l'œuvre qu'il a commencée par mon amitié; si je dois

« avoir la consolation de vous voir rentrer dans le sein de « l'unité catholique, je ne puis devoir qu'à lui cet événe- « ment, que j'appelle de tous mes vœux. Je ne vous demande « qu'une seule chose, Daniel, c'est que tous les jours vous « fassiez cette prière avec franchise et de bonne foi : *Mon « Dieu, faites-moi connaître si je suis dans l'erreur; c'est « de tout mon cœur que je vous en demande la grâce.* » Je fus fidèle à faire cette prière. Ah! mon père, mon tendre père, vous souvient-il de l'état soucieux, inquiet, rêveur, où je fus pendant assez longtemps, quoique je m'efforçasse de cacher à vos yeux et à ceux de ma chère mère l'agitation de mon ame? Dieu me poursuivait, j'en suis certain; ce qui se passait dans moi-même avait un caractère surhumain, et chaque jour je sentais que ma prière était exaucée; je ne voyais de sécurité pour mon salut que dans mon change-ment, et je ne trouvais dans mon trouble un sentiment de paix qu'en tournant mes pensées vers le Dieu des catholi-ques. Ah! pardon, mon cher père, cette expression m'é-chappe, parce qu'en effet il y aurait deux dieux si nos deux religions si différentes étaient également véritables. Dans cet état d'agitation intérieure, j'écrivis à monseigneur l'évêque de Pignerol pour lui faire part du résultat de ses conseils et lui avouer que j'éprouvais au-dedans de moi un mouvement irrésistible qui me poussait vers lui, et que je voyais assez que le calme ne reviendrait qu'entre ses bras où je désirais vivement me jeter. Sa réponse, pleine d'une tendresse pa-ternelle, porta la consolation dans mon cœur, et la mission qui eut lieu ensuite à Rora acheva de me déterminer. Ma mère s'étant aperçue de mon empressement à écouter, quand je le pouvais, ces dignes et pieux missionnaires, conçut quelques soupçons de mon dessein et me témoigna son cha-grin et son opposition absolue; je vis bien que, puisque mes projets de conversion s'ébruitaient dans ma famille, on allait multiplier les obstacles autour de moi. En conséquence, le

dimanche matin, 26 février, je quittai la maison paternelle, et je me rendis à Pignerol auprès du tendre et respectable ami que la Providence m'avait ménagé. Je restai quelques jours au palais épiscopal, et je fus ensuite placé par Monseigneur au petit séminaire, où je me suis livré à une étude assidue de la religion. O mon père ! que de choses j'ai dû apprendre pendant ce premier mois, et avec quelle évidence j'ai compris le malheur et l'injustice de notre séparation religieuse ! combien la religion catholique et ceux qui la professent m'ont paru différents du portrait qu'en font nos préjugés ! Oui, mon cher père, j'ai acquis l'entière conviction que les Vaudois sont dans l'erreur, et qu'il est impossible de se sauver sous leur bannière. Je n'hésite pas à dire qu'il n'y a pas un de mes chers compatriotes, pas un seul Vaudois qui ne prît le même parti que moi, s'il voulait réfléchir ainsi que j'ai eu le bonheur de le faire; et, s'il faisait franchement la prière qui a produit en moi un si grand changement, je n'ai aucun doute que Dieu ne parlât clairement à son cœur comme il a parlé au mien. Hélas ! ce n'est pas l'intérêt temporel qui m'a fait tout quitter pour suivre la voix de Dieu : j'ai abandonné tout ce que j'avais sur la terre; un père respectable que la nature, l'éducation et les bontés constantes que j'en ai reçues rendaient si cher à mon cœur; une mère tendre que j'aimais plus que moi-même, une famille, des amis auxquels j'étais si dévoué... Eh bien ! oui, tout cela ; mais le souvenir des paroles du Christ, qui dit que l'on n'est pas digne de lui quand on aime quelqu'un plus que lui, l'a emporté dans mon cœur sur les affections de la nature les plus vives et les plus légitimes. Ah ! mon père, il faut une grande grâce comme une grande conviction pour surmonter de pareils obstacles et se déterminer à de tels sacrifices; mais aussi il faut, pardessus tout, faire son salut, et il m'est démontré qu'on ne le peut pas chez les Vaudois.

« Vous avez appris, mon cher père, que j'avais fait ab-

juration, le jour de Pâques, entre les mains de monseigneur l'évêque de Pignerol, assisté de messeigneurs les évêques de Tarantaise et de Maurienne, en présence de plus de deux mille personnes rassemblées dans l'église cathédrale. O mon père, quel beau jour pour moi! Ah! si la paix dont mon cœur jouit depuis cet instant vous était connue telle que je l'éprouve, elle serait pour vous un argument de plus en faveur de la vérité! Votre lettre du 31 mars, dont les reproches m'ont fait tant de peine, semble m'accuser d'avoir manqué de tendresse envers vous, en vous quittant de cette manière; ah! mon père, mon tendre père, jamais je ne vous ai autant aimé que depuis que le bon Dieu a eu pitié de moi en m'appelant dans la seule véritable Eglise. Non, mon père, je n'aime personne autant que vous sur la terre; mais j'aime Dieu par-dessus tout; c'est lui seul que j'aime plus que vous, et c'est le seul dont vous ne deviez pas être jaloux. »

An 1826. — Un Américain d'un nom illustre abjura le protestantisme et rentra dans le sein de l'Eglise. M. *Washington*, né aux Etats-Unis, âgé d'environ trente ans, et petit-fils du fameux Washington, était venu en Europe pour embrasser la cause des Grecs. Les journaux annoncèrent dans le temps son dévouement; il passa en effet quelque temps en Grèce, et quitta ce pays peut-être par suite de la mésintelligence et des divisions qu'il vit régner parmi les chefs. Etant venu à Paris, il eut occasion de s'instruire de la religion catholique, qu'il ne connaissait que d'après les préjugés protestants. Il apporta à cet examen toute l'attention et le sérieux que méritait une si grande affaire, et, ayant reconnu la vérité, il l'embrassa avec un généreux empressement. Son abjuration a été précédée d'une retraite de huit jours. Elle eut lieu au château de M. l'abbé duc de

Rohan, le dimanche 24 septembre; c'est monseigneur l'évêque de Strasbourg qui la reçut. Le même prélat donna aussi la communion et administra le sacrement de confirmation au jeune étranger, qui édifia tous les assistants par sa piété, sa ferveur et la fermeté de sa foi.

—

An 1826. — *Le comte d'Ingenheim*, frère du roi de Prusse, a embrassé le catholicisme.

—

An 1827. — Le 14 décembre 1827, miss *Anne Dolling*, nièce de l'amiral Brooking, a fait son abjuration à Tournay. Miss Dolling n'avait qu'une seule fois rencontré un prêtre catholique en Angleterre, et avait encore, lorsqu'elle arriva dans les Pays-Bas, tous les préjugés si communs parmi les protestants contre nos pratiques et notre croyance. Du reste, elle était instruite et parlait l'italien, l'allemand et le français. A Tournay, elle fréquentait assidument l'église Saint-Brice, parce qu'il n'y avait point d'église de sa communion, mais sans cesser d'accuser les catholiques d'idolâtrie. Quelques livres commencèrent à dissiper ses préventions. Elle lut avec plaisir l'*Imitation*, et fut étonnée de voir, par la lecture de la Bible, le danger de vouloir expliquer seul l'Ecriture sainte. La procession du Saint-Sacrement lui fit une forte impression, d'autant plus qu'elle n'avait jamais eu de répugnance pour admettre le dogme de la présence réelle. Elle découvrit ses hésitations à miss Georgina Ponsonby, fille de l'ambassadeur anglais au Brésil, qui l'exorta à retourner promptement en Angleterre. Miss Dolling ne suivit point ce conseil; elle cherchait de bonne foi la vérité, mais ne se rendit pas trop aisément. Dans ses entretiens avec l'ecclésiastique auquel elle exposait ses doutes, elle n'épargnait pas

les objections et les difficultés. On lui conseilla de lire l'*Exposition de la doctrine catholique*, de Bossuet; la *Discussion amicale*, de M. de Trévern; la *Fin de la controverse*, par le docteur Milner. Ces lectures achevées, elle voulut se livrer à ses réflexions dans une retraite de son choix et consulter en même temps quelques-uns de ses compatriotes. Elle écrivit en Angleterre à un professeur de Cambridge, à l'évêque anglican de Londres et à un jeune ministre de la même communion et issu d'une grande famille. Le premier ne répondit à aucune objection et ne fit autre chose que de déclamer contre les papes. L'évêque de Londres s'étonna beaucoup que miss Dolling eût l'idée de se soustraire à son autorité, mais il ne se donna pas la peine d'établir sa mission. Le jeune ministre, loin de blâmer miss Dolling, lui répondit que, quant à lui, loin d'avoir le moindre éloignement pour le pape et l'Eglise romaine, il détestait les grossières et mensongères inculpations dont tant de sectaires s'étaient rendus coupables à leur égard, et qu'il était prêt à se faire catholique, si Dieu lui faisait connaître qu'il dût le faire. Puisse la Providence favoriser les bonnes dispositions de cet anglican, avec lequel il paraît qu'un ecclésiastique des Pays-Bas est entré en correspondance ! Quand mis Dolling eut reçu ces différentes réponses, elle n'hésita plus; la crainte même de perdre l'amitié des siens ne put l'arrêter, et elle fit son abjuration le 14 décembre 1827.

—

An 1827. — *M. J. Probst*, professeur à Bâle, a fait son abjuration du protestantisme et publié à Spire, au bureau du *Catholique*, un écrit sous ce titre : *Du protestantisme et du catholicisme, ou exposition des motifs qui ont engagé un protestant à retourner dans le sein de l'Eglise catholique.*

An 1828. — Le 24 avril 1828, le chevalier *Louis-Constant de Rebecque*, député, frère du fameux Benjamin-Constant, abjura le calvinisme à Poligny, diocèse de Saint-Claude.

—

An 1829. — *Conversion extraordinaire d'un jeune Anglais.* — Il dit que quand il communiqua à sa famille son projet de voyage en France, son père, sa mère, sa sœur lui témoignèrent les plus vives inquiétudes, lui répétant que les prêtres papistes, qu'il ne manquerait pas de rencontrer, avaient l'art d'ensorceler les gens et de les attirer au papisme malgré eux. Il leur promit bien d'être sur ses gardes et de revenir aussi bon protestant qu'il allait partir. Débarqué en effet, à Lorient, sa principale attention fut d'éviter la rencontre d'un prêtre. Mais le hasard voulut que dans l'hôtel où il s'adressa, il n'y eux plus de disponible qu'une chambre à deux lits, dont l'un était justement occupé par un prêtre catholique. L'embarras du jeune homme fut extrême. Toutefois il s'arma de courage. En se couchant, il mit deux pistolets chargés sous son chevet, passa la nuit sans fermer l'œil, résolu de tirer sur le prêtre s'il s'avisait de venir de son côté. Cependant le prêtre dormit profondément toute la nuit, et le jeune homme eut le temps de s'apercevoir que ses craintes étaient mal fondées. Au bout de quelques mois, ces craintes étaient tellement diminuées, qu'il alla demeurer chez un ecclésiastique, qui l'instruisit dans la foi catholique et reçut son abjuration. C'est de la bouche même du jeune homme que l'on tient ce récit.

On conçoit alors combien de préjugés de cette nature durent faire évanouir la présence et la bonne conduite des évêques et des prêtres français en Angleterre. Le vertueux abbé Carron y fit en particulier un bien immense, et reçut un grand nombre d'abjurations. A Jersey seulement, on

comptait environ quatre-vingts protestants qui s'étaient depuis peu de temps faits catholiques. Cette impulsion continue en Angleterre. Un catholique anglais, qui habite Londres, disait, il y a quelque temps, que l'on y voyait presque chaque jour des conversions de protestants; un seul ecclésiastique anglais qu'il nommait, en avait constamment plusieurs commencées, et chacune des congrégations de Londres offrait à cet égard les faits les plus consolants.

—

An 1829. — Un Anglais d'environ vingt-cinq ans, *M. Sharp*, avait étudié à l'université d'Oxford, pour devenir ministre de l'église anglicane. Mais en étudiant, il aperçut bientôt le vide et l'inconsistance de l'anglicanisme : ni son esprit ni son cœur n'étaient satisfaits; il éprouva des doutes et des inquiétudes de conscience. Aussi, sur le point d'être reçu ministre, il recula, quitta l'université et vint en France remplir les fonctions de précepteur dans la maison d'un général anglais qui habitait Lorient. Après un an ou deux, il retournait en Angleterre, toujours inquiet et toujours sollicité au fond de son cœur de se réunir à l'Eglise catholique. En passant à Rennes, ses inquiétudes et ses désirs devinrent si véhéments qu'il demanda absolument de parler à un prêtre catholique, quoiqu'il ne dût passer que deux fois vingt-quatre heures dans cette ville. Il alla trouver un ecclésiastique. Les premières paroles qu'il lui dit, et il les dit avec l'accent d'une âme altérée qui cherche depuis longtemps la source d'eau vive, fut de demander en latin : *Numquid Ecclesia catholica non est vera ?* Est-ce que l'Eglise catholique n'est pas la véritable ? On lui répondit que, sans aucun doute, l'Eglise catholique est la véritable Eglise du Christ. On lui donna un catéchisme catholique en anglais. Il le lut avec attention, demanda sur quelques articles s'il avait bien compris, et enfin déclara qu'il

croyait ainsi de tout son cœur. Puis il demanda s'il y aurait pour lui beaucoup de difficulté de devenir catholique. — Aucune, lui répondit le prêtre ; vous l'êtes déjà dans votre cœur. — Mais, reprit-il avec quelque embarras, combien coûtera-t-il pour être reçu dans l'Eglise ? — Rien, que votre bonne volonté. — Doutant s'il avait bien entendu, il réitéra sa demande; on réitéra la réponse. Alors il se mit à pleurer d'attendrissement. Comme il devait partir le lendemain, il demanda s'il pourrait faire son abjuration en Angleterre, ou bien s'il fallait revenir en France. On lui apprit, à son grand étonnement, qu'il y avait à Londres plus de cent mille catholiques avec un évêque, et que rien n'était plus facile que de s'adresser à lui. Il demanda encore si, devenu catholique, il pourrait se consacrer à Dieu dans un monastère. On lui répondit que rien ne s'y opposait. Enfin, comme il devait s'embarquer à Saint-Malo, on lui donna l'adresse d'un ecclésiastique des environs, avec lequel il pût s'entretenir en anglais.

Il alla effectivement le voir, lui parla avec la confiance la plus intime, et, apprenant de nouveau qu'il ne coûtait point d'argent pour devenir catholique il fondit en larmes. L'ecclésiastique, craignant qu'il ne se trouvât dans quelque besoin, lui offrit généreusement de l'argent pour ses frais de voyage. Le jeune homme attendri assura qu'il ne manquait de rien, ne voulut rien accepter, et partit en pleurant de joie.

—

An 1830. — Au mois de février 1830, une princesse protestante donna un grand exemple de foi et de courage; c'est la princesse Charlotte-Frédérique, fille du grand duc régnant de Mecklenbourg-Schwerin, et première femme du prince royal, actuellement roi de Danemarck. Elle est née le 4 décembre 1784, et était sœur du prince Adolphe-Fré-

déric, dont la conversion fut aussi éclatante, et qui mourut à Magdebourg, à l'âge de 37 ans. Elle avait toujours eu de l'inclination pour la religion catholique, et en défendait même la cause, encore enfant, contre le docteur luthérien qui l'instruisait. Elle était fort attachée au prince Adolphe, et ressentit vivement sa perte. Ils s'écrivaient souvent, et on peut croire qu'ils se fortifiaient mutuellement. La princesse Charlotte eut à souffrir des peines cruelles. Mariée au prince royal de Danemarck, déjà mère, elle fut séparée de son époux au bout de quelques années. Reléguée à Altona, puis dans le Jutland, sa seule consolation dans sa disgrâce fut d'implorer le secours de Dieu, pour accomplir le dessein qu'elle avait formé depuis longtemps. La Providence lui en fournit les moyens en la conduisant dans les états de l'empereur d'Autriche, en Italie. Elle se fixa à Vicence, et y fut éprouvée par de douloureuses infirmités. Elle voulut visiter le pèlerinage de Notre-Dame du Mont-Bérice, pour y implorer l'assistance de la Mère du Sauveur. Elle s'adressa ensuite à l'évêque, M. Peruzzi, et lui fit part de sa résolution de renoncer au luthéranisme. Le sage et pieux prélat la loua de ce généreux dessein et l'exhorta à s'instruire et à s'appliquer aux bonnes œuvres. La princesse reçut ses avis comme venant du ciel. Elle eut à soutenir de grands combats. Ses affections de fille, d'épouse et de mère, les suites qu'aurait sa démarche, le mécontentement de deux cours, les réflexions qu'on lui suggéra, les menaces qu'on lui fit, tout cela était pour elle autant de pénibles assauts; mais elle s'éleva au-dessus de toute considération humaine, et se jeta dans les bras de la Providence. Elle commença par défendre sévèrement que dans sa maison personne parlât mal de la religion catholique Le rigoureux hiver de 1829 à 1830 lui donna lieu de montrer son bon cœur et sa piété. Elle répandit beaucoup de largesses dans le sein des pauvres, accompagnant ses bonnes œuvres de ferventes prières. Enfin, ses

vœux furent couronnés, et son abjuration eut lieu le 27 février 1830, dans la chapelle épiscopale. Sa fermeté à répondre aux demandes du vénérable prélat, son émotion et ses larmes touchèrent tous les assistants, et M. Peruzzi fut obligé de se faire violence pour achever, la cérémonie. Le 3 mars, la princesse reçut les sacrements de pénitence, de confirmation et d'eucharistie. Ses sentiments à la réception de chaque sacrement se manifestèrent de la manière la plus touchante. Elle voulut s'inscrire dans la confrérie du Saint-Sacrement de sa paroisse, et elle suivit la procession des quarante heures. Elle supportait avec résignation les suites de sa démarche, et sa joie semblait augmenter avec les contradictions, les pertes et les privations. La pieuse princesse de Danemarck se retira depuis à Rome, où elle est morte le 13 juillet 1840, après une longue maladie, âgée de 56 ans.

—

An 1830. — Le 10 février 1830, un jeune homme d'une ancienne et noble famille d'Ecosse, M. *Thomas Stewart*, distingué par ses talents et ses connaissances, fit publiquement abjuration du protestantisme à Montréal, en Sicile, entre les mains de l'archevêque de cette ville. Non content de se faire catholique, il prit ensuite l'habit de bénédictin dans le monastère de cet ordre, à Montréal. Dès l'année précédente, à Bristol, l'avocat Love fit une abjuration publique de la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé, et embrassa la foi catholique; la cérémonie eut lieu le dimanche 26 juillet, dans la chapelle catholique, Tenchard-Street. M. Hugues Dickson, qui avait été lieutenant dans le 60e régiment, publia ses motifs pour avoir renoncé au protestantisme et être rentré dans le sein de l'Eglise catholique.

—

An 1831. — Le 13 juin 1831, M. *Louis Zandt*, architecte prussien, âgé de trente-quatre ans, fit son abjuration à Paris. Ses propres réflexions l'avaient dégoûté du protestantisme, et l'avaient porté à écouter les instructions de M. Heuberger, missionnaire, qui au mois de mai avait déjà reçu à Chambéry l'abjuration d'une dame anglaise et de ses deux filles.

—

An 1831. — Un homme distingué de Suisse, *M. Esslinger*, rentra au sein de l'église et embrassa même l'état ecclésiastique. M. Jean-Georges Esslinger naquit à Zurich, en Suisse, le 26 février 1790, de M. Félix Esslinger, négociant et bourgeois de Zurich, et de madame Anne-Catherine, née Vogler. Il fut baptisé par le pasteur G. Lavater, célèbre physionomiste, qui se distingua toujours par un sincère attachement au christianisme, tandis qu'autour de lui le rationalisme faisait déjà des progrès qu'il déplorait amèrement. On remarqua dans le jeune Esslinger, dès ses plus tendres années, les plus heureuses dispositions et beaucoup d'aptitude pour l'étude des sciences. Son caractère étai gai et aimable. Il entra fort jeune au collége de sa ville natale, et s'y distingua constamment par son application et un grand amour pour le travail. Il eut l'avantage d'avoir pour professeur d'humanité le savant professeur Brümi, sous la conduite duquel il fit de grands progrès, particulièrement dans la connaissance des langues savantes.

En 1813, M. Esslinger, ayant achevé les cours de philosophie et de théologie à l'académie de Zurich, subit avec distinction ses examens devant le conseil ecclésiastique, après lesquels il fut placé, comme pasteur adjoint, à Richterswyl, grand et beau village du canton de Zurich. Pendant quatre ans qu'il remplit les fonctions de son ministère, il sut mériter l'estime et l'affection de ceux au milieu des-

quels il vivait, et chez qui il a laissé les souvenirs les plus honorables pour lui.

Au milieu des devoirs que lui imposait sa place, il ne cessait d'éprouver cette inquiétude religieuse qui le poussait vers les vérités catholiques. Pendant ses loisirs, le jeûne ministre s'occupait à étudier, à comparer; et ce qui le frappait surtout, c'était l'unité et l'immutabilité de cette église, qui a traversé les siècles sans souffrir d'altération dans ses dogmes, tandis que les contradictions du protestantisme devenaient pour lui de jour en jour plus palpables. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce qui se passait en lui à cette époque de sa vie : « Dès l'époque où je fus confirmé par un ministre respectable, je commençai à réfléchir sur la religion plus sérieusement et plus profondément que la plupart des jeunes gens de mon âge. Un goût passionné pour la lecture, qui s'était manifesté en moi de très bonne heure et qu'avaient alimenté jusqu'alors tous les livres sans distinction que le hasard m'avait présentés, se dirigea dès lors presqu'exclusivement sur les matières théologiques et s'accrut encore du besoin qu'éprouvait mon esprit de trouver un fondement solide à ma foi. Ce qui me frappa d'abord, ce fut la différence ou plutôt les contradictions entre les opinions théologiques de mes professeurs et les articles *de foi*, tels qu'ils sont exposés dans les livres symboliques de notre église, et appuyés sur les textes mêmes de la sainte Ecriture. J'avais lu, pendant mon séjour à Richterswyl, une foule d'ouvrages où les dogmes *reconnus par la foi universelle de l'Eglise* étaient tour à tour attaqués et défendus, et de part et d'autre, par les armes de l'exegèse, c'est-à-dire de l'interprétation de l'Ecriture; ouvrages où l'on examine si les protestants doivent accepter implicitement toutes les paroles de Jésus-Christ et de ses apôtres, ou préalablement les soumettre à l'examen de leur raison individuelle; et je conclus de ces lectures qu'il était impossible, pour tout protestant conséquent, de ne pas

adopter cette dernière opinion, comme la seule compatible avec le principe fondamental de la réforme. »

Ce fut alors un besoin pour lui de voir de plus près la religion catholique et de la connaître dans ses pratiques et dans ses cérémonies. Pour y parvenir, il était comme indispensable qu'il quittât son pays. Il demanda donc et obtint, en 1817, la place d'aumônier du 7e régiment de la garde royale, 1er régiment suisse au service de France. Dans la position nouvelle et difficile où il se trouvait, il sut se conduire de manière à mériter l'estime de ses chefs et des officiers du corps. Partout où le régiment se trouvait en garnison, M. Esslinger cherchait à se mettre en rapport avec des ecclésiastiques distingués, afin d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'objet de ses continuelles méditations. Ses relations avec le clergé catholique étaient partout, soit à Paris, soit ailleurs, bienveillantes et amicales, tandis qu'il n'en avait presque aucune avec les ministres protestants.

Les lumières de la vérité avaient déjà pénétré si avant dans son esprit, que les instructions qu'il faisait à son régiment étaient étrangères à toute polémique, et qu'elles traitaient uniquement de la morale ou des vérités fondamentales du christianisme, sans faire mention des erreurs introduites par Zwingle et les autres soi-disant réformateurs. Il a même dit depuis que les sermons qu'il avait faits comme aumônier protestant auraient pu s'adresser à des catholiques sans inconvénient. Aussi cette manière de prêcher lui attira-t-elle un jour des reproches de l'un des officiers. M. Esslinger lui répondit que les opinions protestantes étant si diverses, il faudrait, pour contenter tout le monde, faire un sermon pour chaque individu; que la chose étant impossible, il fallait nécessairement s'en tenir à sa méthode; que là où il n'y avait point d'autorité, chacun était maître d'interpréter l'Evangile comme il l'entendait.

La conversion de M. de Haller, membre du conseil sou-

verain de la république de Berne et savant publiciste, arrivée en 1821, fit sur lui une grande impression, et dès que celui-ci se fut fixé à Paris, l'année suivante, M. Esslinger forma des relations avec lui. Il le voyait très-souvent pendant que son régiment était en garnison à Paris ou à Versailles. En général, il était heureux d'apprendre quelques nouvelles conversions, parce qu'elles venaient en aide à ses convictions et servaient beaucoup à les affermir. Cependant pour lui le moment de la grâce n'était pas encore arrivé. L'ennemi des hommes employait toutes les subtilités imaginables pour le retenir dans l'erreur et l'empêcher de faire le pas décisif, indispensable pour son salut. Il pensait comme plusieurs protestants convaincus de la vérité, mais qui luttent encore contre elle, qu'il suffisait d'être catholique dans son cœur; que ce serait un trop grand chagrin pour sa famille de le voir changer de religion; qu'au bout de quelques années il aurait sa pension, et qu'alors il serait plus libre, etc., etc.

A cette époque, il entra en relation avec les principaux rédacteurs du *Mémorial catholique*, qui, la plupart, étaient prêtres. Il leur disait dans l'intimité : Je suis des vôtres; et se consultait avec eux sur les moyens de servir mieux la cause du catholicisme. C'est dans ces dispositions qu'il fournit à ce journal plusieurs articles remarquables qui parurent successivement depuis 1827 et dont voici la liste :

De l'amour de la vérité comme principe de salut, 1827.

Quelques réflexions sur la maxime chrétienne : Hors de l'Eglise il n'y a point de salut, 1827.

Eclaircissement sur ces paroles de saint Paul : Rationabile sit obsequium vestrum.

Réflexions d'un ministre protestant sur le système de l'Eglise anglicane, 1828.

Quelques fragments de la seconde partie de l'ouvrage de M. Mœhler, sur l'unité de l'Eglise, 1828.

La théorie sociale de l'Evangile. — Paroles de paix aux gallicans et aux ultramontains, 1829.

Examen d'un mémoire pour l'abolition du célibat prescrit au clergé catholique, 1830.

Le procès de Galilée, d'après le Staatsmann (*journal allemand*), 1830.

Synode d'Ulster, en Irlande, 1830.

Le rationalisme récompensé et protégé par des gouvernements protestants, 1830.

Dans tous ces articles, écrits avec beaucoup de mesure et d'adresse, il n'y avait pas la moindre trace de protestantisme. De plus, il traduisit en allemand l'ouvrage de M. l'abbé Gerbet : *Sur les fondements de la certitude*, et il recueillait dans les journaux étrangers, sous le titre de *Nouvelles* et *Variétés*, les faits les plus curieux, toujours choisis avec discernement et dans l'intérêt de la religion catholique. On voit qu'il aimait à défendre notre foi, sans lui appartenir encore autrement que par ses convictions; mais il avait dès longtemps formé la résolution de l'embrasser un jour, et même de se dévouer à l'état ecclésiastique. Une dame catholique lui ayant demandé à cette époque s'il était marié : Non, madame, répondit-il brusquement; vous me verrez plutôt prêtre catholique que mari.

Cependant l'année se passa sans qu'il se décidât à faire son abjuration; mais la révolution de 1830 survint, et M. Esslinger perdit sa place d'aumônier, par le licenciement des troupes suisses, et se trouva sans pension de réforme, mais non sans ressources, puisqu'il avait le fruit de ses épargnes et son patrimoine futur. Peu de mois après son retour dans sa patrie, on l'appela à Fribourg pour travailler à la rédaction d'un journal politique religieux qu'on venait d'y fonder, et qu'il rédigea bientôt presque seul et avec un véritable talent. Entre autres articles remarquables qu'il publia dans le *Véridique* (c'était le titre du journal), les publicites appré-

cièrent surtout les deux suivants, qui parurent dans une suite de numéros : *Sur le système fédératif et les concordats politiques*, contre le système de l'unité révolutionnaire; et l'autre : *Sur les moyens de rétablir la ligue suisse.*

Cependant le moment marqué par la Providence pour le retour à l'Eglise de cet homme au cœur droit et aux convictions profondes s'approchait. M. Esslinger, en venant diriger à Fribourg un journal de principes tout catholiques, s'était déjà prononcé aux yeux du public et surtout de ses compatriotes. Un concours de circonstances extraordinaires, et en particulier la conduite d'un ancien ami, M. Fuessli, aujourd'hui *antistes* ou président du consistoire zuriquois, qui, dans l'intention de retenir son collègue dans le protestantisme, fit justement ce qui devait l'en détacher, amenèrent enfin le triomphe de la vérité dans le cœur de celui dont l'esprit lui était acquis déjà depuis longtemps.

M. Esslinger adressa, en février 1831, une lettre au conseil ecclésiastique de Zurich pour lui annoncer sa réunion prochaine à l'Eglise catholique, rédigée par lui-même en allemand et en français; elle a été rendue publique par la voie de l'impression. « Cette lettre, au jugement de M. de Haller, bien à même de l'apprécier, est un chef-d'œuvre de logique et de haute philosophie, par l'opposition nette et précise des principes fondamentaux du catholicisme, toujours conséquent avec lui-même, et du protestantisme, qui réduit ses partisans à d'éternelles contradictions. »

Voici comme il s'exprime dans l'avant-propos :

« L'indifférentisme seul peut s'élever d'une manière absolue contre ce que l'on appelle *changement de religion.* Mais ce droit, le protestantisme ne l'a pas; car, prescrire à l'homme d'*examiner,* c'est le mettre sur la voie qui peut le conduire à ce changement; et ajouter, comme il le fait, que les paroles de l'homme doivent toujours être d'accord avec les convictions de son esprit, c'est poser un principe qui peut

rendre enfin ce changement une impérieuse obligation de conscience.

« Tout ce que l'on peut exiger de l'homme qui change de religion, ou, pour parler plus exactement, qui passe d'une Eglise dans une autre, c'est qu'il agisse sans précipitation et avec franchise.

« Or, je crois avoir rempli l'une et l'autre de ces conditions.

« Ma conviction de la vérité de la religion catholique ou (ce qui revient au même pour quiconque veut être chrétien), de la connexion intime et indissoluble entre la révélation et le catholicisme, est pour moi le résultat d'un examen prolongé pendant plusieurs années. J'ai même jeté dans la balance tout ce qui pouvait servir de contre-poids à cette conviction, et ma raison, éclairée par la grâce divine, avait commencé depuis longtemps dans mon esprit l'œuvre de ma conversion, avant que mon cœur pût encore se décider à rompre les liens qui m'attachaient au protestantisme. Je ne me suis donc déterminé que lorsque hésiter plus longtemps eût été non-seulement fermer les yeux aux démonstrations les plus évidentes, mais encore fermer l'oreille aux avertissement les plus formels, aux invitations les plus distinctes, les plus pressantes que m'adressait la divine Providence.

« Toutes les sociétés humaines, monarchies et républiques, sont ébranlées dans leurs fondements, au moment où je trace ces lignes; c'est une raison de plus pour s'attacher à cette société immortelle que Jésus-Christ a fondée, en disant : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre « elle. »

L'auteur expose, au commencement de sa lettre, la circonstance qui l'a engagé à l'écrire; puis il en vient aux motifs qui le déterminent à répudier le protestantisme pour embrasser le catholicisme.

« Lorsque la connaissance de la langue anglaise me permit d'étudier l'état de l'Eglise, ou, pour mieux dire, des sectes innombrables qui divisent l'Eglise d'Angleterre, et qu'en même temps de fréquentes discussions avec des membres distingués du clergé de France, et la lecture des meilleurs ouvrages français de littérature ou de controverse catholique, eurent achevé d'éclairer mon esprit, alors mes derniers doutes se dissipèrent, et les propositions suivantes me furent invinciblement démontrées :

« 1° Si, en établissant le Christianisme (et j'entends ici ce mot tel qu'il avait toujours été compris jusqu'à la nouvelle confusion des langues en Allemagne) Dieu a voulu donner aux hommes une révélation surnaturelle, c'est-à-dire imposer à leur foi des dogmes que n'enseignait pas la religion dite naturelle, des dogmes *obligatoires* et des préceptes *nécessaires* au salut, alors la religion protestante ne peut être vraie, car ces mêmes dogmes, articles fondamentaux de la loi chrétienne, *de l'aveu même des premiers réformateurs,* ces dogmes, qu'ils ont proclamés hautement avec toute la chrétienté, tels, par exemple, que la nature divine de Jésus-Christ, l'expiation des péchés par le sacrifice de la croix, etc., etc., ont tous été depuis et successivement niés et rejetés par les protestants modernes, plus conséquents que leurs devanciers, et cela en vertu du principe même du protestantisme, qui nie et rejette ce que l'examen particulier décide être inadmissible.

« 2° Si Dieu a donné aux hommes une révélation (telle que nous venons de la définir), en même temps il doit leur avoir donné le moyen de connaître avec certitude les dogmes révélés dont la connaissance est nécessaire; et ce moyen ne pouvait être que l'établissement d'une autorité visible, perpétuelle, infaillible, telle enfin qu'elle existe dans l'Eglise catholique.

« 3° Pour être conséquent, il faut donc purement et sim-

plement admettre la révélation, ou la rejeter purement et simplement; il faut, en matière de foi, attribuer le jugement définitif, soit à la raison individuelle de chaque homme, soit à l'autorité de l'Eglise universelle, c'est-à-dire qu'il faut opter entre le rationalisme et le catholicisme.

« Cependant, si, tout en hésitant encore à prendre un parti décisif, je penchais déjà depuis longtemps pour le catholicisme, c'était par les considérations suivantes :

« 1° D'un côté, le besoin qu'éprouvait mon esprit d'être conséquent, et, de l'autre, le besoin que mon cœur éprouvait de continuer à croire les articles de foi qui m'avaient été enseignés dans mon enfance, conformément à nos catéchismes et nos livres symboliques.

« 2° Je me disais que le rationaliste, s'il est prédicateur chrétien, ne peut enseigner dans ses sermons tout ce que croient ses auditeurs, pour ne pas dire plus, ni ce qu'il croit lui-même, et que, dans les prières publiques qu'il ne peut changer, il est souvent réduit à proclamer en présence de Dieu, tant en son nom qu'au nom des fidèles, telle vérité qui, à ses yeux, a cessé de l'être. Or, une semblable conduite est déclarée déloyale par beaucoup d'hommes d'honneur, bien qu'elle soit défendue ou du moins excusée par des ministres protestants de Suisse et d'Allemagne, qui, moins consciencieux sur ce point que plusieurs de leurs confrères d'Angleterre, n'ont pas eu, comme eux, le courage de renoncer aux émoluments attachés à leurs fonctions ecclésiastiques.

« 3° Une fois que l'on a reconnu philosophiquement la connexion intime entre la vérité de la revélation et la nécessité d'une autorité visible et perpétuelle qui la conserve toujours pure et inaltérable, on doit croire aussi que Dieu, qui ne refuse jamais à l'homme *de bonne volonté* les lumières indispensables au salut, lui fera découvrir, par le témoignage des faits, qu'effectivement cette autorité nécessaire

existe et a toujours existé. Or, qu'on ouvre l'histoire sans prévention, et on verra avec un respectueux étonnement briller sans interruption, pendant dix-huit siècles, comme un fanal dominant l'univers, le magnifique édifice de l'Eglise catholique, immortelle dépositaire des vérités éternelles. Et que l'on remarque bien que ce que l'antiquité entend par ces mots *Eglise catholique*, ce n'est pas ce que les protestants entendent par *Eglise chrétienne, monde chrétien*, divisé pour eux et par eux en mille opinions, mille cultes, mille constitutions ecclésiastiques, toutes divergentes et souvent contradictoires. Tandis que l'Eglise catholique, au contraire, seule conservatrice, seule interprète du christianisme primitif, seule aussi entre toutes les religions, se distingue essentiellement par sa triple unité de foi, de culte et de gouvernement.

« 4° On ne peut s'empêcher de reconnaître aussi, d'après le témoignage de l'histoire tout entière, qu'une humble foi aux dogmes et une obéissance absolue aux préceptes de l'Eglise catholique, ont été constamment, depuis dix-huit siècles, la source des plus hautes vertus, la base des connaissances les plus profondes, et le principe générateur de la civilisation la plus parfaite.

« 5° Il est également certain que nulle autre religion n'offre à ses ministres, s'ils sont pieux et zélés, des moyens si puissants de coopérer, comme pasteurs des âmes et selon toute l'étendue des devoirs qu'impose ce titre sublime, au soulagement des malheureux, à la conversion des pécheurs, en un mot d'atteindre ce but, que les protestants eux-mêmes regardent comme le but principal de toute religion, de contribuer, autant que possible, au bonheur de l'homme dans le temps, et de l'assurer dans l'éternité.

« 6° L'Eglise catholique, en imposant à l'homme l'humilité et la mortification, montre une connaissance profonde de la source première de tous les maux qui en tout temps ont

affligé l'humanité, et plus particulièrement aujourd'hui, où, de l'aveu même de la plupart des moralistes protestants, les deux plaies mortelles du siècle sont l'orgueil de l'esprit et la soif inextinguible des jouissances.

« 7° Enfin, le pouvoir théocratique, application naturelle du catholicisme à la société politique, et qui, une fois déjà, et pour son bonheur, a gouverné le monde, est destiné, selon toute apparence, à mettre un terme aux vaines disputes comme aux vains essais des hommes pour reconstituer la société chrétienne, en résolvant enfin, n'importe sous quelle forme, le grand problème social, insoluble sans lui, d'affranchir à la fois les peuples de l'empire des despotes et du joug de la démagogie.

« Telles sont les considérations qui, entre beaucoup d'autres, m'ont particulièrement frappé. Maintenant, qu'elles ne m'aient pas aussitôt déterminé à embrasser le catholicisme, cela doit-il étonner ceux qui ont étudié le cœur humain? ne peut-on pas reconnaître tout ce que j'ai reconnu, et se sentir encore arrêté par de grandes difficultés? Et parce que l'on admet franchement la connexion intime qui existe entre la certitude d'une révélation et la nécessité d'une autorité chargée de la conserver et de la défendre, s'ensuit-il que la raison, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'homme, ne reculera pas devant certains dogmes que cette autorité enseigne, et devant certains préceptes qu'elle lui prescrit? Car autre chose est d'avouer que, sous peine d'inconséquence, il faut opter entre le catholicisme et le rationalisme, et autre chose est de sacrifier aux préceptes sévères du premier les principes du second, qui sont plus commodes dans la pratique, qui ont de puissants auxiliaires dans le penchant naturel de notre esprit, pour ce qui flatte son orgueil et favorise son indépendance, enfin qui sont recommandés par l'exemple séduisant et les arguments spécieux de ses nombreux défenseurs. Aussi, parmi les protestants, combien n'en voit-on pas qui,

rationalistes prononcés, n'admettent aujourd'hui la révélation (qu'ils nomment en Allemagne *surnaturalisme*) qu'après avoir, ainsi que moi, longtemps hésité entre ces deux doctrines !

« Tels sont les motifs (auxquels peut-être je devrais ajouter aussi l'indécision naturelle de mon caractère) qui me retenaient encore à une époque où cependant mon retour au catholicisme n'eût point exigé de moi, comme aujourd'hui, le sacrifice de mes intérêts temporels...

« Sans doute il est quelquefois difficile d'obéir à la voix de Dieu. Nous vivons dans un temps où quiconque aime et recherche les biens de ce monde ne sera pas tenté de se faire catholique. Il peut surtout paraître dur, à l'âge que j'ai atteint, à quarante ans passés, de refaire sa vie et de chercher au hasard, parmi des étrangers, un asile et des moyens d'existence. On comprendra aussi tout ce qu'il doit m'en coûter pour rompre les liens qui m'attachaient à l'église, à la noble ville de Zurich, où je compte des amis et des parents si dignes de ma tendresse. Cependant aucune de ces considérations ne peut m'arrêter. Je sens trop que je ne pourrai trouver la paix de l'âme que lorsque j'aurai fait le sacrifice que Dieu me demande, que lorsque je serai entré dans la voie qu'il me montre. Oui, plus je considère ce que la Providence divine a fait pour m'amener au point où je suis, plus je sens que désormais je ne puis séparer, dans ma conviction, la vérité de la religion catholique et l'existence même d'une Providence qui conduit celui qui s'abandonne à elle, et exauce la prière qui demande où est la route qui mène au salut...

« J'ajouterai que l'église protestante perdra peu, en perdant un ministre qui sans doute eût rempli consciencieusement les devoirs de son ministère, mais qui ne pouvait plus soutenir avec conviction le principe fondamental du protestantisme, principe définitivement destructeur de la foi chré-

affligé l'humanité, et plus particulièrement aujourd'hui, où, de l'aveu même de la plupart des moralistes protestants, les deux plaies mortelles du siècle sont l'orgueil de l'esprit et la soif inextinguible des jouissances.

« 7° Enfin, le pouvoir théocratique, application naturelle du catholicisme à la société politique, et qui, une fois déjà, et pour son bonheur, a gouverné le monde, est destiné, selon toute apparence, à mettre un terme aux vaines disputes comme aux vains essais des hommes pour reconstituer la société chrétienne, en résolvant enfin, n'importe sous quelle forme, le grand problème social, insoluble sans lui, d'affranchir à la fois les peuples de l'empire des despotes et du joug de la démagogie.

« Telles sont les considérations qui, entre beaucoup d'autres, m'ont particulièrement frappé. Maintenant, qu'elles ne m'aient pas aussitôt déterminé à embrasser le catholicisme, cela doit-il étonner ceux qui ont étudié le cœur humain ? ne peut-on pas reconnaître tout ce que j'ai reconnu, et se sentir encore arrêté par de grandes difficultés ? Et parce que l'on admet franchement la connexion intime qui existe entre la certitude d'une révélation et la nécessité d'une autorité chargée de la conserver et de la défendre, s'ensuit-il que la raison, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'homme, ne reculera pas devant certains dogmes que cette autorité enseigne, et devant certains préceptes qu'elle lui prescrit ? Car autre chose est d'avouer que, sous peine d'inconséquence, il faut opter entre le catholicisme et le rationalisme, et autre chose est de sacrifier aux préceptes sévères du premier les principes du second, qui sont plus commodes dans la pratique, qui ont de puissants auxiliaires dans le penchant naturel de notre esprit, pour ce qui flatte son orgueil et favorise son indépendance, enfin qui sont recommandés par l'exemple séduisant et les arguments spécieux de ses nombreux défenseurs. Aussi, parmi les protestants, combien n'en voit-on pas qui,

An 1832. — ***Miss Louise-Thérèse Hartwell*, fille d'un** baronnet anglais, capitaine dans la marine royale. Née le 20 juin 1813, elle perdit son père en 1831, et resta seule avec sa mère, ses frères et sœurs étant tous morts successivement. « Mon attrait pour l'Eglise catholique, dit-elle dans la relation qu'elle a faite elle-même de sa conversion, n'a rien eu que de spontané. Personne ne m'en avait jamais parlé, personne ne m'a fait l'éloge d'un seul de ses dogmes. Je ne puis considérer ce qui s'est passé en moi que comme l'effet d'une grâce spéciale de Dieu qui m'a guidée d'une manière miraculeuse dans tout le cours de ma vie. Mes doutes relativement à l'orthodoxie de l'église anglicane à laquelle appartenaient mes parents, remontent à mon premier âge. Depuis la première fois que l'on avait commencé à m'apprendre le symbole des apôtres, je n'étais certainement plus protestante. »

Dès son enfance, elle recherchait les cérémonies catholiques, et tout ce qui était catholique faisait sur elle impression. A quatre ans, elle visita un couvent de carmélites et s'en souvient encore. En Irlande, où elle alla à dix ans, elle eut occasion de voir des catholiques et entra dans une chapelle. Elle trouva dans un livre l'*Ave Maria* en italien, et l'apprit par cœur. Cependant ses idées sur la religion étaient fort vagues. Une seule chose la frappait : c'est que l'église anglicane n'était point l'Eglise catholique. C'était un supplice pour elle d'aller au temple protestant et un bonheur au contraire d'entrer dans une chapelle catholique. Au milieu des divertissements du monde, elle pensait à la religion catholique. Plus d'une fois elle fut tentée de s'ouvrir à quelque catholique et ne l'osa point. Après la mort de son père, on l'emmena en Allemagne, auprès d'un oncle qui était son tuteur. Elle y eut beaucoup à souffrir, et à ce qu'il paraît, à cause de son attrait pour la religion catholique, car elle se trouvait dans un pays protestant, et soutenait souvent des

discussions sur des matières de religion, parlant toujours en faveur des catholiques et justifiant leurs pratiques de dévotion. Elle prit la résolution de ne plus aller au temple protestant.

Peu avant son départ d'Allemagne, dans l'automne de 1831, un grave accident la rendit souffrante et percluse; elle resta en cet état jusqu'en 1835, sans avoir un seul jour de santé. « Mais je ne saurais, dit-elle, assez en rendre des actions de grâces à Dieu, car je ne doute pas que ce ne fût un effet de sa miséricorde. Elle a voulu me détacher plus complètement du monde et me faire sentir le besoin de me consacrer à son service. » A Paris, on consulta pour elle le célèbre Dupuytren, qui déclara qu'elle n'avait que quelques jours à vivre. Pendant sa maladie, son désir d'être catholique augmentait toujours. Elle ne dormait point et lisait des livres relatifs à la religion catholique. Elle aurait voulu se déclarer à Paris, mais il n'y avait pas moyen : elle était entourée de parents très-mal disposés. Enfin, à Londres, le 10 janvier 1832, elle découvrit que l'évêque catholique s'appelait M. Bramston. Elle venait d'être dans un grand danger et était fort agitée. Le lendemain, elle demande à sa mère d'écrire à M. Bramston, dont elle avait trouvé le nom dans un almanach. « Il faut, dit-elle, que je sois catholique : il n'y a point d'autre église que l'Eglise catholique romaine, j'en suis convaincue. Il faut que je voie un prêtre. Que m'importe ce qu'en dira le monde? Je puis mourir, et si je meurs catholique cela ne fera tort à personne. Mais il n'est pas d'autre moyen de sauver mon âme. Ma chère mère, si vous m'aimez, écrivez à M. Bramston. »

Sa mère la voyant très-malade n'osa refuser d'écrire; mais elle se promit bien du moins de rester protestante. Le 12 janvier arriva M. Gradwel, coadjuteur de M. Bramston. Il eut un entretien avec miss Hartwell, la mère présente, et celle-ci elle-même se convainquit bientôt qu'elle avait été

dans l'erreur. Le prélat leur fit de fréquentes visites. La mère l'écoutait avec intérêt, et commença à observer les pratiques extérieures de la religion catholique, allant à la messe, se conformant aux abstinences. Quant à miss Hartwell, elle était comme soulagée d'un grand poids ; elle était satisfaite et tranquille et jouissait même de ses souffrances. Le blâme des gens du monde lui devint indifférent. Elle pardonna à ceux qui s'étaient faits ses ennemis sans aucune provocation. Le mercredi de Pâques, 25 avril 1832, elle fit sa première communion, ainsi que sa mère, dans la chapelle de Bavière, à Londres, et, deux jours après, elles quittèrent l'Angleterre pour toujours.

L'étonnement et la colère de leurs parents furent extrêmes. On en voulait surtout à miss, et on ne voulait pas entendre ses explications. Elle gémit de ces dispositions et pria pour ces pauvres aveugles. Elle avait toujours senti une grande dévotion pour sainte Thérèse. Elle se mit sous sa protection, et ajouta son nom, en recevant la confirmation, à celui qu'elle portait déjà. Elle avait aussi beaucoup de dévotion pour saint Louis de Gonzague, qu'elle regardait comme son patron. Sa mère, qui s'appelait aussi Louise, était née le jour de la fête de ce saint, et miss, la veille.

Le 18 janvier 1833, M. le cardinal Weld leur administra à toutes deux le sacrement de confirmation. Miss Hartwell avait toujours eu le désir de se faire carmélite, mais on l'en détournait à cause de sa santé : on ne croyait pas qu'elle pût supporter les austérités du Carmel. Elle s'était donc rabattue sur la Visitation, mais une rechute de sa maladie, peu de mois avant l'époque fixée pour son retour en Angleterre, la força de renoncer au projet de quitter l'Italie. Elle continua à être très malade à Gênes, jusqu'au commencement de septembre 1835. Alors elle prit une nuit la résolution de se faire carmélite, dès qu'elle recouvrerait la santé. Le lendemain, elle se sentit délivrée de ses souffrances; son état de fai-

blesse et de langueur avait disparu et n'est plus revenu.

An 1833. — Le docteur *H.-S. Eisenbach*, professeur à l'université de Tubing. Il raconte ainsi lui-même sa conversion :

« Je suis né le 29 mars 1795, à Bietigheim, dans le Wurtemberg, où mon père était grand-bailli, et après avoir terminé mes études je vins à Tubing, mon père ayant été transféré au tribunal supérieur de cette ville. Passionné pour les mathématiques dès ma plus tendre enfance, j'abandonnai à la mort de mon père, l'étude du droit, à laquelle il tenait beaucoup, et j'entrepris quelques voyages, pendant lesquels je m'occupai beaucoup de langues modernes. Je revins, et ne trouvant aucune carrière où je pusse exercer mes connaissances mathématiques, je m'engageai à la traduction de quelques livres. Quelques succès que j'obtins dans ces travaux me donnèrent occasion d'étudier de plus près l'histoire, en sorte que plus tard je composai moi-même quelques ouvrages en ce genre.

« L'an 1823, je devins professeur à l'école d'application de Tubing, et en 1825 j'entrai dans l'université de cette même ville, pour y enseigner les langues modernes et leur littérature. Mais un mal d'yeux qui dura plusieurs années vint ralentir mes travaux en cette partie, et m'obligea de chercher une autre place, que j'obtins l'an 1830 à l'école d'application et d'industrie de Stuttgard ; toutefois je conservai la faculté de pouvoir retourner à l'université. Mon mal empirait ; je devins incapable de remplir les devoirs de ma charge, et ayant obtenu une permission, je me retirai à Gmund, dans la Souabe, pour m'y appliquer au rétablissement de ma santé. Après un séjour de cinq mois, je reçus un décret qui me privait de ma place à Stuttgard ; je

retournai ensuite à Tubing, où, le premier jour de février, je fus admis dans le sein de l'Eglise catholique romaine, que mes pères avaient abandonnée dans un moment déplorable. — Voilà quant aux événements extérieurs de ma vie.

« Pour donner sur ma vie intérieure les éclaircissements convenables, je suis obligé de dire avant tout que l'orgueil était ma passion dominante. L'orgueil, du moins relativement à moi-même, était le principal mobile de toutes mes actions.

« Ce qui alimentait cette passion, ce fut la lecture des auteurs classiques de l'ancienne Rome, que déjà, dans le temps de mes premières études, je méditais, non-seulement pour remplir mon devoir, mais comme étant pour moi la plus douce occupation dans mes heures de loisir; c'est ainsi que la vertu des Romains devint pour moi le beau idéal. Mon cœur brûlait à la pensée qu'un jour, par mes efforts et mes sacrifices, je pourrais contribuer essentiellement à quelque chose de grand et de noble. Cette chose, je la plaçais tantôt dans la politique, tantôt dans une action morale quelconque. A la vérité, j'ambitionnais les éloges du monde, mais je me contentais aussi de ma propre conscience, quand je pouvais faire du bien en secret; car avant tout je cherchais le droit de pouvoir m'admirer moi-même. Avec les années, mainte expérience vint refroidir cette passion des grandes choses, mais j'aspirais toujours à la gloire de passer pour un homme utile à la société et d'une probité rigoureuse. Toutefois, quand je crus apercevoir que mes obligations étaient inconciliables entre elles, et que d'autres fois, par faiblesse humaine, je ne pouvais les accomplir, je perdais courage, je murmurais contre l'ordre de ce monde, je désespérais de la vertu, ou bien je m'abandonnais à l'indifférence et à la dissipation. Ces écarts étaient la conséquence du faux principe sur lequel je fondais ma vertu, et qui devait rendre sans mérite tout le bien que j'aurais pu faire, puisque je ne

plement admettre la révélation, ou la rejeter purement et simplement ; il faut, en matière de foi, attribuer le jugement définitif, soit à la raison individuelle de chaque homme, soit à l'autorité de l'Eglise universelle, c'est-à-dire qu'il faut opter entre le rationalisme et le catholicisme.

« Cependant, si, tout en hésitant encore à prendre un parti décisif, je penchais déjà depuis longtemps pour le catholicisme, c'était par les considérations suivantes :

« 1° D'un côté, le besoin qu'éprouvait mon esprit d'être conséquent, et, de l'autre, le besoin que mon cœur éprouvait de continuer à croire les articles de foi qui m'avaient été enseignés dans mon enfance, conformément à nos catéchismes et nos livres symboliques.

« 2° Je me disais que le rationaliste, s'il est prédicateur chrétien, ne peut enseigner dans ses sermons tout ce que croient ses auditeurs, pour ne pas dire plus, ni ce qu'il croit lui-même, et que, dans les prières publiques qu'il ne peut changer, il est souvent réduit à proclamer en présence de Dieu, tant en son nom qu'au nom des fidèles, telle vérité qui, à ses yeux, a cessé de l'être. Or, une semblable conduite est déclarée déloyale par beaucoup d'hommes d'honneur, bien qu'elle soit défendue ou du moins excusée par des ministres protestants de Suisse et d'Allemagne, qui, moins consciencieux sur ce point que plusieurs de leurs confrères d'Angleterre, n'ont pas eu, comme eux, le courage de renoncer aux émoluments attachés à leurs fonctions ecclésiastiques.

« 3° Une fois que l'on a reconnu philosophiquement la connexion intime entre la vérité de la revélation et la nécessité d'une autorité visible et perpétuelle qui la conserve toujours pure et inaltérable, on doit croire aussi que Dieu, qui ne refuse jamais à l'homme *de bonne volonté* les lumières indispensables au salut, lui fera découvrir, par le témoignage des faits, qu'effectivement cette autorité nécessaire

quels je cherchais une solution, ne m'offrirent que des sophismes ou bien des preuves superficielles, qui tournaient la plupart dans le même cercle : de plus, la forme acerbe avec laquelle on soutenait ordinairement ces propositions, me détourna absolument d'en parler. Pour un homme qui marche dans cette fausse voie, il n'y a qu'un miracle extraordinaire qui puisse lui accorder la grâce de reconnaître la vérité comme telle; mais vouloir un miracle est une témérité pour celui à qui le droit chemin de la vérité est ouvert. *Fides fidelibus, signa infidelibus :* la foi pour les fidèles, les miracles pour les infidèles. Dans ce sens, je reconnais de tout mon cœur que l'Eglise catholique, étant la voie prescrite par Dieu même, est la seule qui sauve, et que hors d'elle il n'y a point de salut, à moins que la grâce de l'infinie miséricorde n'opère un miracle encore bien plus extraordinaire que l'Eglise même avec ses institutions. Loin de moi pourtant que je veuille juger ou même condamner ceux de mes frères qui vivent hors de l'Eglise catholique : je prie, au contraire, le Dieu de toute bonté de les amener à la connaissance de la vérité par des voies que lui seul connaît.

« Je fus sauvé d'une manière tout-à-fait extraordinaire de cet état d'incertitude et d'incrédulité, car je reconnais pour telles les circonstances qui me ramenèrent insensiblement à croire un christianisme positif, et à le professer dans le sens de l'Eglise catholique. Obscures sont les voies de la Providence; mais s'il est permis à l'homme borné d'exprimer des conjectures à cet égard, pour son salut et celui de ses semblables, je crois avoir été conduit de telle sorte, que je ne puis me glorifier que de la grâce prévenante du Seigneur, et qu'il ne reste rien que je puisse regarder comme étant mon propre mérite. Evidemment, je devais être préservé par là de me croire meilleur que d'autres, et de donner place à l'orgueil, qui m'eût privé de la bénédiction qui sauve et que reçoit même l'instrument indigne.

« Ce qui suit fut la première occasion de mon salut. Je désirais une chose dont je faisais dépendre tout mon bonheur et qui absorbait toute mon âme ; il me semblait n'avoir plus qu'à étendre la main pour la saisir, lorsqu'elle faillit, dans le moment même, m'échapper à jamais. Je fis alors ce que fait un malade sans espérance : il méprise le remède du charlatan, et toutefois l'emploie, dès qu'il ne peut lui nuire. Je savais que, dans des cas semblables, beaucoup de catholiques font des vœux, et j'avais entendu dire que plusieurs, du moins à ce qu'ils croyaient, avaient vu par là leurs souhaits accomplis. Sans réellement y croire, je fis vœu, si j'atteignais mon but, de faire un cadeau à la sainte Vierge et à sa mère sainte Anne. Ce qui me décida à choisir ces saintes, ce fut une joyeuse fête de famille où j'avais assisté depuis peu, et qui me rappela leurs noms les premiers. Immédiatement après avoir prononcé mon vœu, j'eus, comme par une inspiration, une de ces pensées heureuses qui, par un secours inattendu, renversa soudain l'obstacle jusqu'alors insurmontable, et m'assura, sans effort et sans opposition, une victoire qui semblait m'être enlevée pour toujours. Si Jésus-Christ accorde bien des fois à la prière un bienfait, mais un bienfait qui n'est pas indispensable, comme aux convives de Cana, pour obtenir par là un but spirituel, on ne peut pas me faire un reproche de ce que ma conversion a été occasionnée par un bienfait temporel. D'ailleurs je puis ajouter avec confiance que ma foi ne repose point là-dessus, car le bienfait demandé si témérairement me fut enlevé plus tard, mais seulement alors que ma foi eut été tellement affermie sur des principes plus solides, que je ne regardais plus la perte de ce bienfait comme une punition de mon penchant au catholicisme.

« Pour l'intelligence de ce qui suit, je dois observer que, malgré mes efforts pour avancer dans la foi, les mérites de Jésus-Christ, en ce qu'ils ont d'extraordinaire, étaient restés

incompréhensibles pour moi. Plus d'une fois j'étais tenté d'y voir une espèce de jonglerie, attendu que d'après ma manière de voir, bien des hommes avaient souffert autant, et même plus. Ces idées m'accompagnaient encore aux premières stations. Je me tenais devant, parce que les autres personnes s'y arrêtaient aussi, et j'y faisais quelques prières. Mais tout d'un coup je sentis une influence pleine de bénédiction, et j'éprouvai l'accomplissement de ces paroles du Seigneur: « Là où il y a deux ou trois assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » L'importance de la passion de Jésus-Christ, aussi bien que ce qu'elle a de terrible, se présenta clairement à mon esprit, du moins avec assez de clarté pour vaincre mes doutes, quoique je ne pusse pas encore expliquer mes idées nettement à d'autres. Nous étions arrivés à la station du couronnement d'épines. A la station suivante, où Pilate présente le Sauveur au peuple, je fus saisi d'un sentiment profond de la faiblesse de mon esprit, de ma folie jusqu'alors et de ma complète indignité. Dans cet humiliant état, j'essayai encore de disputer avec Dieu et de lui opposer pour ma défense cette opiniâtreté même de ma faiblesse. Je fus surtout accablé d'une crainte pusillanime de ne pouvoir jamais atteindre le bien, me figurant quelquefois qu'à chaque pas que l'homme fait vers le bien, il tombait d'autant plus profondément dans le mal. Les derniers doutes furent levés par une grâce qui me fut accordée à la station suivante, où je vis le Sauveur tombé à terre sous le fardeau de la croix, et j'y reconnus un avertissement symbolique de ne pas nous livrer au désespoir après une rechute dans le péché. Lorsque, plein de dévotion et avec un amour pour Jésus, qui ne s'éveilla qu'alors, j'eus parcouru toutes les stations et quitté la montagne, il me vint cette pensée : Mais l'honneur que jusqu'à présent j'ai rendu aux saints n'est-ce pas une idolâtrie que Dieu a permise, comme il permet bien du mal, pour conduire l'homme au bien? Je recherchai seulement alors si cette doctrine était

fondée sur l'Ecriture sainte et sur la raison; mais aussi vite je sentis mes doutes éclaircis et moi-même confirmé dans mes idées. Je me rappelai que, dans la prière même que Jésus-Christ nous a enseignée, nous sommes obligés de prier pour nos semblables, et que certainement cette obligation ne nous aurait pas été imposée, si Dieu ne savait faire tourner à leur salut l'effet de nos prières, soit d'une manière, soit d'une autre. Or, si la prière d'un homme pécheur a une vertu si grande, combien plus la prière des saints? Un nouveau doute, si les saints, quoiqu'ils ne connaissent pas tout, ont cependant connaissance de nos prières, fut levé par cette considération, que chaque homme a son ange gardien, et qu'en tout cas, si l'intercession des saints nous est utile, Dieu aura certainement pris les dispositions nécessaires pour leur faire connaître notre invocation. Une nouvelle difficulté; les saints, pour prier pour nous, devaient-ils être invoqués auparavant? La réponse est que Dieu même, qui nous aime infiniment et qui nous donne de lui-même chaque bien, veut cependant en être prié: pourquoi donc l'intercession des saints ne deviendrait-elle pas plus efficace par cette condition extérieure, en ce que nous y reconnaissons notre indigence, et que nous y remplissons les devoirs de l'amour, de la vénération et de la reconnaissance? Par ces principes et d'autres, je parvins à me convaincre de la légitimité du culte des saints. Par là et par les autres effets des moyens de sanctification observés dans l'Eglise catholique, je me sentis pénétrer d'un vif désir d'appartenir à une Eglise qui n'avait pas rejeté ces moyens de salut.

« A la fête de Pâques qui suivit, je visitai de nouveau l'église catholique de Stuttgard. Elle était remplie de curieux et de dévots. Pendant la grand'messe, un paysan qui se tenait debout non loin de moi, s'agenouilla tout au milieu de l'allée. Vue par derrière, son attitude avait pour moi quelque chose de grotesque, et, dans mon cœur, je me mo-

quais de sa naïve dévotion ; mais je m'en repentis à l'instant : je souhaitai pouvoir être dévot d'une manière aussi parfaite ; je m'agenouillai dans mon banc, et priai Dieu de m'accorder une part à la fervente prière du paysan. C'était après la consécration. La grâce plus particulièrement présente, m'inonda et me toucha de telle sorte que je ne rougis point de verser des larmes devant tout le monde, ce qui, à la vérité, n'était pas un très-grand sacrifice ; attendu que la foule qui me pressait me dérobait aux yeux du plus grand nombre.

« Ma foi était plus appuyée sur des expériences intérieures que sur des preuves rationnelles ; mais depuis longtemps, et dans la prospérité, et dans l'adversité, et dans les tentations victorieuses, elle s'était conservée inébranlable, m'aidant, me relevant et me consolant ; elle avait produit de si bonnes résolutions, elle m'avait si bien aidé à les accomplir, elle avait si bien amélioré mon cœur et mon esprit, que je ne pouvais plus les regarder comme une illusion de mon imagination, et que je considérai comme un devoir d'en faire une profession publique. Je fis part de ma résolution aux professeurs de notre faculté de théologie, qui, m'ayant sérieusement averti de ne rien faire avec précipitation et voyant ma résolution inébranlable, me présentèrent encore en peu de mots plusieurs preuves importantes pour me convaincre de plus en plus.

« Instruit sur la manière de faire mon abjuration, j'allai chez M. Pressel, premier diacre, qui jusqu'alors avait été mon père spirituel. Avec l'estime que j'avais et que j'ai encore pour ce ministre vénérable et vraiment pieux, c'était pour moi une démarche pénible. La manière calme et approfondie dont il combattit mes nouvelles idées, la sincère amitié avec laquelle il me souhaita la bénédiction de Dieu à mon départ, ont tellement augmenté ma vénération et mon amour pour lui, que je ne puis m'empêcher de lui en donner cette preuve publique après notre séparation. Un nouvel et sérieux exa-

men, auquel il m'avait provoqué, ne put ébranler ma conviction, et je remplis les autres formalités de cette importante démarche.

« La première chose fut une instruction religieuse près du curé catholique de la ville, M. Schœnweiller, directeur de l'institut Guillaume. Je l'estimais en général, mais je ne connaissais pas encore ses idées; je ne savais si j'entendrais des opinions superstitieuses et outrées, ou bien des opinions nouvelles qui tendraient au moins à une séparation d'avec l'unité. Toutefois, je voulus pousser l'épreuve jusqu'au bout et pour cela entendre son opinion sans déguisement, et non pas une opinion qui se serait accommodée à mes désirs. Dans cette intention, je lui parlai aussi peu que possible de mes opinions jusqu'alors et de mon histoire. Mais celui qui voulait tourner pour moi tout en bien m'avait conduit à un homme qui, sous aucun rapport, ne laissait rien à désirer. Clair et solide, il me donna partout les idées les plus nettes et les plus distinctes des plus importantes vérités; il me les exposa avec une sévère orthodoxie, s'appuyant toujours des textes de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et des conciles. Cette admirable doctrine de la justification, qui laisse à l'homme des actions méritoires sans nourrir son orgueil ou le laisser comme indépendant de la grâce, et sans le rendre, d'un autre côté, pusillanime et inactif, ce magnifique trésor de la seule Eglise véritable, il me l'exposa presque tout entier dans les paroles du concile de Trente. Je me souviens toujours avec ravissement et édification de cette amabilité céleste et transfigurée de son regard et de son visage, quand il parlait de l'amour de Dieu; de sa gravité sombre, de son austérité menaçante, mais douce, quand il dépeignait le péché.

« Lorsque mon instruction fut achevée, je fis publiquement ma profession de foi le 1er février 1833, et je fus formellement autorisé à participer à l'inappréciable bienfait des

moyens de salut qu'a reçus l'Eglise. A la vérité, cette profession de foi ne fut pas annoncée d'avance, pour ne point mortifier ceux qui jusqu'alors avaient été mes coreligionnaires ; cependant elle ne se fit pas non plus, comme le bruit en courut aussitôt, à minuit et les portes fermées, mais le matin, à huit heures, immédiatement après la première messe, dans une église ouverte à tout le monde et en présence d'environ cinquante spectateurs. Je n'anathématisai pas non plus, comme on l'a dit, mes pères et mères ou mes frères et sœurs; je ne jugeai ni ne condamnai personne, pas même les auteurs des erreurs ; mais je déclarai que toutes les doctrines que l'Eglise rejette, anathématise et condamne, je les rejette, les anathématise et les condamne de même.

» Si je promis en outre de croire toutes les décisions de l'Eglise et de suivre ses commandements, je pouvais le faire en toute sûreté, attendu que l'on m'avait démontré rigoureusement, par des textes indubitables de la sainte Ecriture, que l'Eglise catholique ne pouvait jamais tomber dans des erreurs nuisibles au salut. Si précédemment je ne croyais pas à l'Ecriture sainte, parce que je n'avais pas la conviction que ce fût réellement la parole de Dieu, maintenant je vois clairement la nécessité d'une obéissance absolue à la parole de Dieu, même non écrite, puisque je la reconnais pour telle. Cette obéissance absolue n'est pas une obéissance servile, mais filiale ; car elle a pour principe non la crainte de la punition, mais la reconnaissance pour tant de bienfaits qui nous sont offerts dans les moyens de salut, ainsi que l'humble aveu de la faiblesse et de l'insuffisance de notre esprit quand il s'agit d'apprécier des vérités si hautes, et enfin la confiance filiale que Dieu accomplira sa parole et qu'il fera faire à son église tout ce qui est nécessaire pour notre salut. Une telle obéissance n'est point une obéissance aveugle, et n'exclut pas la recherche des raisons et des motifs ; seulement nous devons les chercher comme un enfant docile qui

demande modestement à ses père et mère les motifs de leurs ordres, non pour en faire dépendre son obéissance, mais pour accomplir leur volonté selon le vrai sens, qu'il pourrait manquer, s'il s'en tenait à la lettre seule.

« Le soir du 1er février, je fis encore une confession de toute ma vie. J'avais à confesser des fautes graves et nombreuses, je ne savais si la parole ne m'expirerait pas sur les lèvres; mais je priai auparavant le Christ présent dans la sainte Eucharistie, j'invoquai la très-sainte-Vierge Marie, saint Joseph, sainte Anne, les saints apôtres Pierre et Paul, tous les saints et mon ange gardien, que je n'eusse point le malheur de commettre aucun péché dans cette heure, ni de rien cacher volontairement. D'un pas mal assuré, mais avec une filiale confiance en la bonté de Dieu, je m'approchai du confessionnal, et là j'éprouvai de nouveau la vertu la plus efficace de la grâce. Sans me sentir retenu par la honte, et en général sans aucun effort, je confessai tout ce que je regardais comme essentiel, et, après avoir reçu l'absolution, je rentrai chez moi avec la ferme confiance que tous mes péchés étaient pardonnés. Le lendemain matin, j'eus le bonheur d'être incorporé à la société réelle de Jésus-Christ et de son Eglise, par la réception de la très-sainte Eucharistie, et je sentis s'éveiller en moi, pour la pratique des vertus, une énergie après laquelle j'avais vainement soupiré jusque-là. »

An 1837. — A Nevers, madame *Wagner*, épouse de feu M. Wagner, président du tribunal civil à Mayenne, et sœur de M. Inther, professeur de langues étrangères à la cour de Napoléon, abjura les erreurs protestantes. Née dans le centre du protestantisme, madame Wagner avait pour père un ministre de la secte, qui ne négligea rien, dans l'éducation de sa fille, pour la prémunir contre les lumières de la foi ca-

tholique. Aussi résista-t-elle longtemps à la vérité qui s'était manifestée plus d'une fois à son intelligence, dès l'instant qu'elle désira connaître par elle-même la base inébranlable sur laquelle repose la religion catholique. Enfin, pleinement désabusée de ses préjugés et pleinement convaincue de la vérité de la foi catholique, elle reçut le baptême et fit sa profession de foi au mois de février 1837.

An 1838. — *Conversion d'une famille Druse.* — « On lit dans une lettre écrite en 1838 par l'évêque de Tipasa les détails suivants :

« J'admis à mon audience les nouveaux convertis, qui demandaient le baptême : c'étaient le père, âgé de quarante-six ans, la mère de quarante, le second fils de dix, le troisième de huit, et le dernier de cinq. Et lorsqu'ils m'eurent témoigné, selon l'usage, leur pieux dévouement, ils m'exprimèrent aussi leur douleur : le fils aîné, absent depuis plusieurs jours, pouvait ne pas arriver le lendemain, et manquer ainsi au bain salutaire où la famille devait être régénérée. Je les consolai en leur promettant de l'admettre plus tard, s'il persistait dans sa vocation. « Et maintenant, leur dis-je, répondez sincèrement aux questions qui vous seront faites en présence de Dieu et des témoins ici rassemblés. » Le père fut interrogé d'abord. — « *D.* Dans quel but embrassez-vous la religion chrétienne ? — *R.* Dans le seul but de répondre à l'appel de Dieu, qui m'a fait connaître, par son prêtre, que hors de la religion catholique il n'y-a point de salut. — *D.* Mais n'avez-vous pas quelque autre motif, par exemple des avantages temporels à recueillir, des dangers à détourner ? — *R.* Seigneur, ne craignez rien de pareil, car, si un motif temporel avait suffi à me déterminer, je n'aurais pas attendu si tard pour devenir chrétien ; je me serais empressé alors que, requis de servir dans les armées du gouvernement,

j'avais ses émissaires à ma poursuite. Aujourd'hui ce temps du péril est passé. Voici trois ans que je lis le petit livre de la doctrine de Jésus-Christ : les vérités qu'il renferme m'avaient convaincu ; mais le courage me manquait encore pour abandonner la religion de mes pères. Enfin, Dieu m'a fait triompher de toutes les considérations humaines, et maintenant je vous supplie de m'admettre dans votre Eglise où m'a conduit la seule lumière d'en haut, et non le désir d'aucun avantage ici-bas, car la Providence m'a donné le nécessaire pour vivre selon ma condition. — *D.* S'il en est ainsi, je vous recevrai au baptême ; sinon, je ne puis ni ne veux vous admettre au sein d'une Eglise qui professe le dédain des choses terrestres et la seule recherche du ciel. — *R.* Et c'est aussi le ciel que je cherche, car pour les biens de la terre, j'en pourrais jouir bien plus à l'aise en restant hors du christianisme. — *D.* Et quel nom désirez-vous prendre ? — *R.* Je voudrais, sauf votre bon plaisir, prendre le nom d'Antoine, et conservant mon nom de famille, je me nommerai désormais Antoine Elmassari. »

« Alors, m'adressant à la femme, qui était agenouillée avec tous les autres : « *D.* Et vous, lui dis-je, vous proposez-vous les mêmes fins ? n'est-ce point l'obéissance conjugale qui vous fait devenir chrétienne ? — *R.* Seigneur, je confesse mon ignorante opiniâtreté. Loin de céder à l'influence de mon mari, lorsqu'en famille il nous parlait de la doctrine de Jésus-Christ, je ne cessais de le dissuader et de le combattre. Puis, il y a peu de mois, j'ai senti mon cœur changé ; aujourd'hui j'aime ce que je haïssais, je sollicite ce que je repoussais avec horreur, et je passe des nuits inquiètes dans la crainte de mourir avant le baptême. Assurément ce sont là les effets de la miséricorde divine qui me veut sauver. Je vous conjure donc de me recevoir au sacrement et de purifier mon âme. » En parlant de cette façon, elle versait beaucoup de larmes. — « *D.* S'il en est ainsi, je vous baptiserai ; et

quel sera votre nom? — *R.* Si vous le permettez, je choisirai le beau nom de Marie, qui est celui de la bienheureuse Mère de notre Seigneur Jésus-Christ. »

« Enfin je fis aux trois enfants les mêmes interrogations; et le plus âgé répondit : « Seigneur, c'est nous qui avons souvent dit à notre père et à notre mère : Voyez, les autres Druses, nos parents et nos amis, se sont faits chrétiens. Et nous, qu'attendons-nous encore? pourquoi ne demandons-nous pas le baptême? pourquoi ne cherchons-nous pas aussi à sauver notre âme? — Est-il vrai, demandai-je aux parents, que ces enfants vous parlaient de la sorte? — C'est la vérité même, » répliquèrent-ils; et la mère ajouta : « Souvent ces chers fils pressaient mon cœur de leurs prières : Mère, ne vous opposez plus à notre envie, faisons-nous chrétiens nous aussi. A ces innocentes sollicitations, j'étais émue comme si j'avais entendu la voix des anges. Les fils avaient plus de sens que la mère, ou du moins Dieu les appelait avant moi, parce qu'ils étaient plus dignes. »

« Après m'être assuré de leur ferme volonté et des intentions droites qui les dirigeaient, je les fis examiner sur les vérités qu'il est nécessaire de connaître, et sur les prières qu'il faut savoir. Le P. François continua de les interroger, et nous les trouvâmes suffisamment instruits sur les points essentiels. Enfin, le chef de cette heureuse famille conclut en ces termes : « Seigneur, je vois que nous ne savons pas encore bien toutes choses; mais nous continuerons de nous instruire. Moi-même, à la maison, je donnerai des leçons à mes enfants, et toujours nous viendrons recevoir les instructions du Père missionnaire qui nous a donné tant de soins si pleins d'amour.

« Enfin, voici poindre le jour solennel de la Pentecôte, marqué de Dieu pour la régénération spirituelle de nos excellents Druses. De grand matin, je me rendis à l'église où tout était préparé, où déjà m'attendait une foule de peuple.

Revêtu des insignes pontificaux, assisté des PP. François, Jean et Vincent, qui remplissaient les fonctions de diacre, de sous-diacre et de maître des cérémonies, je m'avançai jusqu'au seuil de la porte où se trouvaient les néophytes assistés de leurs parrains, MM. les comtes Louis et François Miniscalchi et le comte Burri. En ce moment, tous les visages exprimaient une douce émotion, si vif était le contentement général à la vue des grandes choses qui allaient s'opérer pour cette famille exemplaire. La cérémonie commença. Je fis en latin les interpellations requises, afin qu'elle fussent entendues des parrains. Le Père François les traduisait en arabe, pour les faire comprendre aux néophytes. Jamais je ne vis tant de joie et de componction réunies, que dans les traits de ces heureux enfants d'Adam qui s'approchaient du bain sacré où, lavés de leurs souillures, ils allaient recouvrer la blancheur de l'innocence. Leur ferveur se fit remarquer davantage quand on les vit franchir le seuil, baiser le parvis, mais surtout lorsque, invités à dire ce qu'ils demandaient, on les entendit répondre : « Le baptême ! » Cette réponse fut prononcée avec un si pieux accent de contrition et d'amour, qu'elle fit verser à toute l'assemblée des larmes d'attendrissement. Je leur fis ensuite exprimer de nouveau la détestation de leurs péchés et de leurs erreurs; je pris l'eau, bénite exprès pour cette occasion, et au nom de la très-sainte Trinité je baptisai d'abord le mari, puis la femme, et après eux leurs trois fils, en suivant l'ordre des âges. — Les voilà donc, me disais-je en terminant l'administration du sacrement, ceux qui naguère étaient immondes aux yeux de Dieu, devenus ses enfants aujourd'hui. Que leur pureté est chère à ce Dieu pur ! que les anges et les saints la contemplent avec allégresse ! Innocence immaculée, heureux qui vous conserve ! heureux aussi celui-là même qui vous perdit, s'il répare cette perte par la pénitence ! Innocence, pénitence, vous êtes les deux seuls chemins qui mènent au ciel !

— Encore tout ému de ces pensées, je conférai le sacrement de confirmation aux nouveaux baptisés, et aux autres dont le baptème avait eu lieu quelque temps plus tôt. Je célébrai la sainte messe, et tous je les admis à la table sacrée, à l'exception de l'enfant de cinq ans, incapable d'apprécier cette grande action. Les deux époux reçurent encore un autre sacrement, celui de mariage; et l'office s'étant terminé par la bénédiction solennelle, tous les assistants se retirèrent, louant le Seigneur des bienfaits qu'il venait d'accomplir au milieu d'eux.

» Un nouvel événement vint ajouter aux consolations de ce beau jour. A une heure après midi, on vit arriver à la maison paternelle le fils aîné des nouveaux convertis, qui, sur l'avis de ses parents, était parti des environs de Balbeck, voyageant nuit et jour pour se trouver au baptême. A peine entré, ses parents et ses frères l'entourèrent : « Nous voici chrétiens, lui dirent-ils; notre seigneur le délégat apostolique nous a baptisés ce matin même, car il partira demain. — Et moi, répondit le jeune homme, resterai-je donc seul infidèle au milieu de vous? Allons, mon père et ma mère, allons prier le délégat de me baptiser demain, avant son départ. » Ils vinrent en effet me présenter leur fils, qui m'adressa ses timides mais confiantes prières : « Seigneur, faites-moi aussi la grâce que vous avez accordée à ma famille, faites-moi chrétien. » A cette demande, expression d'une sainte impatience, je ne sus pas résister. J'éprouvai cependant la résolution du jeune homme, en lui opposant quelques difficultés qu'il écarta. Il fut ensuite interrogé sur les dogmes qu'il est nécessaire de savoir, et durant ce rapide examen je remarquai deux choses. — Premièrement, tandis qu'on expliquait la création de l'homme, sa chute, la nécessité de la rédemption, la venue, la passion et la mort du Messie, etc.; la mère, attentive, émue, retenant à peine ses pleurs, s'écriait : « Voilà, mon fils, la véritable religion!

vois comme elle explique toutes choses! que savions-nous dans notre religion d'autrefois? Rendons grâces à celui qui nous a fait miséricorde.» Ainsi, la foi donnait à une humble femme les connaissances que les plus sages philosophes ont vainement cherchées aux lueurs incertaines de la raison; elle les donnait entourées d'une éclatante certitude, qui dissipait toutes les obscurités et tous les doutes. Quelle science humaine, quel système, quelle méthode peut opérer ce prodige et susciter dans une intelligence faible et vacillante une conviction énergique qui exclut le soupçon de l'erreur, et qui ne s'ébranle pas, même en présence de la mort? — Ensuite, lorsqu'on eut exposé au jeune cathécumène le mystère de la très-sainte Trinité, on lui demanda s'il comprenait un seul Dieu en trois personnes: « Je ne le comprends point, répliqua-t-il, mais je le crois. — Oui, mon fils, interrompit le père, tu dis bien, nous ne pouvons comprendre, parce que c'est là une croyance et non pas une connaissance.» Cette réflexion d'un chrétien novice me frappa, je le pressai d'expliquer sa pensée, et sans hésiter il répondit: « Il est dans la religion des choses que nous devons connaître, et d'autres que nous devons croire. Nous en devons connaître la doctrine et les préceptes, nous en devons croire les mystères. Les mystères qui se croient ne se comprennent point, et c'est pour cela même qu'on y croit; car ce qui est au-dessus de notre intelligence émane de l'intelligence divine, dont l'immensité embrasse toutes choses et dont l'infaillibilité nous garantit de toute erreur. » Ainsi s'exprimait, par la bouche d'un homme simple et sans études, la plus haute sagesse qui fut jamais, celle qui consiste à reconnaître sa propre impuissance? Et, en effet, ô mon Dieu! dans quels ténébreux abîmes les hommes ne vont-ils pas s'égarer quand vous les laissez marcher seuls! Ceux qui n'ont pas voulu de votre parole pour guide ont couru à la suite de leur imagination insensée, pour aller se perdre parmi les plus stupides et les

plus honteuses doctrines ; faites que nous ne les imitions pas, augmentez en nous la foi par laquelle vous retenez les âmes dans la sphère de votre éternelle vérité !

« Le lendemain au point du jour je retournai à l'église, et, répétant les cérémonies de la veille, je baptisai le fortuné jeune homme. Il reçut le nom de Joseph ; le comte Burri fut son parrain. Après le baptême, je lui conférai le sacrement de confirmation, et, à la messe que je célébrai aussitôt après, il reçut la sainte eucharistie. On ne saurait concevoir la joie du néophyte, dont tous les désirs étaient satisfaits. Il vint me présenter avec ses remerciments ses vœux pour mon bonheur ; ses parents et ses frères l'accompagnaient, et la famille reconnaissante voulut tout entière me baiser les mains. — Puissent les bénédictions du ciel descendre sur ces nouveaux disciples de l'Evangile, et les conserver dans leur innocence et leur ferveur !

« Et vous, Monsieur, veuillez agréer avec ce récit que je remets en vos mains, pour en user dans l'intérêt de la piété publique, l'assurance de ma haute considération, etc.

« Frère Joseph-Ange DE FAZIO,
« Evêque de Tipaza, vic. et délégat apostolique. »

—

An 1838-1839. — En 1838, vingt-quatre abjurations de protestants ont eu lieu dans le diocèse de la Rochelle, savoir : treize hommes et onze femmes. En 1839, vingt-neuf abjurations, dont treize hommes et seize femmes dans le même diocèse. Au mois de février de la même année, abjuration de sept protestants au séminaire de Grenoble.

— Le dimanche 3 mars 1839, à sept heures du matin, un ouvrier allemand, né et élevé dans le protestantisme, a fait à Marseille son abjuration et a reçu le baptême conditionnel dans la chapelle dite de l'œuvre de la jeunesse pour la classe

ouvrière. La conversion de cet homme présente des circonstances où il est impossible de ne pas reconnaître la main de Dieu. Intimement lié avec un compatriote, protestant comme lui, mais qui avait épousé une femme catholique, celui que notre Eglise compte aujourd'hui au nombre de ses enfants montrait toute l'inflexibilité d'un sectaire profondément convaincu. Son ami, étant devenu père, consentit à faire baptiser son enfant par un prêtre catholique. A cette nouvelle, l'autre devint furieux ; il ne se borna pas aux reproches les plus sanglants, il alla jusqu'aux voies de fait contre la mère. Plus tard, et à la sollicitation de sa femme, son ami embrassa notre religion ; nouveau redoublement de colère et scène violente sur la voie publique. Le fougueux protestant déclara au néophyte qu'il était un misérable, un renégat, et qu'il serait malheureux toute sa vie. A ces mots, l'autre tire un chapelet, et le présentant à celui qui l'insulte : Avec cela, dit-il, je ne puis plus être malheureux. Le protestant se tait et s'éloigne. Deux jours après, il vient chez son ami, et, se jetant à ses genoux, lui déclare qu'il a résolu d'être catholique, se fait instruire, persévère, et obtient la grâce qu'il sollicitait avec toute l'ardeur de son caractère. On assure qu'étonné d'un si prompt changement, son ami lui en demanda la cause. Voici toute la réponse qu'il obtint : En voyant ton chapelet, j'ai senti tomber ma colère, j'ai été désarmé, et j'ai senti que je voulais être catholique.

— Dans le diocèse de Cambrai, M. Corelmont, curé de Saulzoir, a ramené dix-huit protestants à l'Eglise, en moins de trois ans.

—

An 1839. — Plusieurs conversions éclatantes eurent lieu en Allemagne. Le comte *Frédéric-Guillaume de Gœrtz*, seigneur ds Schlitz, fit sa profession de foi le 20 septembre, entre les mains de l'évêque de Mayence. Le lendemain, il

reçut la communion pendant la messe épiscopale. Ce retour à l'Eglise catholique, de la part d'un protestant aussi distingué par sa naissance que par son savoir, fut le résultat d'une étude de plusieurs années, et de la connaissance approfondie des ouvrages de controverse et des points de divergence qui séparent les deux Eglises. Le noble comte a rendu des services signalés à l'instruction primaire, et s'est acquis, par ses vertus domestiques et publiques, l'amour de ses sujets.

—

An 1839. — Deux dames protestantes, madame la *baronne d'Ordre* et madame *de Bresson*, sa sœur, toutes deux d'origine suisse, abjurèrent le protestantisme à Boulogne-sur-Mer. En la même année, le colonel *de Lentulus*, protestant suisse, après avoir été instruit dans la religion catholique, a fait abjuration et est rentré dans le sein de l'Eglise. Impliqué dans le procès réactionnaire de Berne, en 1832, il avait été contraint d'abandonner sa patrie, et depuis il a été fait commandant de l'artillerie suisse au service du gouvernement pontifical.

—

An 1839. Le 3 novembre a eu lieu à Bruges une cérémonie des plus imposantes. M. *J.-M.-X.-Ch. Biden*, fils de sir Christophe Biden, intendant maritime de la ville de Madras, aux Indes, aujourd'hui âgé d'environ vingt-deux ans, né et élevé dans l'anglicanisme, s'était d'abord livré à l'étude des lois. Il avait ensuite résolu d'embrasser la cléricature, et s'était rendu, le 3 novembre 1839, à Bruges, pour s'y préparer, sous la direction du ministre anglican qui habite cette ville. Bientôt s'élevèrent des discussions entre le maître et l'élève au sujet de la tradition et de quelques pratiques religieuses. M. Biden commença à fréquenter les églises catholiques; la majesté des cérémonies toucha son cœur; alors il se mit à faire des recherches avec une prudence au-

dessus de son âge, et s'occupa pendant quatre mois, avec un professeur du séminaire, à parcourir, dans les originaux grecs et latins, les témoignages des Pères. Muni de ces documents, il retourna en Angleterre, soumit le tout à la réfutation d'un ministre érudit qui avait été son premier instituteur, revint à Bruges plus catholique qu'il n'en était parti, et se prépara dès-lors au baptême.

Après quatre jours de retraite passés au séminaire pour sa préparation prochaine, il se présenta à l'église, où se trouvaient déjà M. l'évêque de Bruges, M. Corsélis, le supérieur, les professeurs et les élèves du séminaire, ceux du collège épiscopal, et les familles anglaises les plus distinguées de la ville. A cette vue, des larmes échappèrent au néophyte. Il songeait certainement à sa famille, à ses amis d'autrefois, à son avenir encore incertain... mais bientôt la grâce l'emporta sur la nature.

Les exorcismes d'usage terminés, M. le professeur Faict rappela les progrès admirables de la religion catholique dans l'univers, et surtout en Angleterre, jadis si féconde en saints. Le néophyte prononça ensuite son abjuration d'une voix ferme. Le baptême lui fut administré par l'évêque lui-même, M. Berington et madame Thompson remplissant les fonctions de parrain et de marraine. L'évêque lui administra aussi le sacrement de confirmation, puis il commença le saint sacrifice, pendant lequel M. Biden fit sa première communion. La sérénité de son visage annonçait alors le calme et les douceurs que goûtait son âme. Cette belle fête se termina par le chant majestueux du *Te Deum*, et les assistants demandèrent à Dieu de leur faire voir souvent de pareils jours de miséricorde.

An 1839. — Un Américain distingué, *Alexandre Mitchell*, a publié, l'an 1839, dans une suite de lettres, une

esquisse de sa vie avec les motifs de sa conversion au catholicisme. « Né, dit-il, de parents pieux, favorisé d'une religieuse éducation, je ne puis me rappeler un temps où je n'eus pas de pieuses affections. Je suçai, pour ainsi dire, avec le lait de ma pieuse mère, les premiers principes de la religion chrétienne. Les principaux faits du Christianisme furent ineffaçablement imprimés dans mon enfantine mémoire avant que je fusse capable de les lire dans les saintes Ecritures, quoiqu'on m'apprit à lire de bonne heure. On m'enseigna la chute de l'homme dans Adam, et la grande rédemption en Jésus-Christ. J'appris que Dieu était mon créateur, son Fils unique mon rédempteur, et le Saint-Esprit le sanctificateur des pauvres pécheurs. La prière du Seigneur, le symbole des apôtres et le décalogue furent confiés de bonne heure à ma mémoire. Dans ces tendres années, le culte divin, les solennités de la religion, firent souvent de profondes impressions sur mon esprit. C'est ainsi que la semence de la grâce divine fut jetée dans mon cœur, et les commandements de Dieu imprimés d'une manière ineffaçable dans mon esprit d'enfant. Dans ces heureux jours de foi implicite et de filiale obéissance, je n'avais ni crainte ni soupçon que Dieu ne bénît pas les moyens de grâce qu'il a institués pour le salut du genre humain. J'étais virtuellement un bon catholique, quoiqu'on m'enseignât à haïr l'Eglise catholique comme la mère des abominations. Ce que j'apprenais dans le catéchisme sur la prédestination des uns et la réprobation des autres, ne me donnait point alors d'inquiétudes. Je croyais avec simplicité que si j'aimais et je servais le Seigneur, sa douce Providence me protégerait à travers les vicissitudes de la vie, et qu'il m'accorderait des grâces suffisantes et la gloire éternelle. Or, c'était là substantiellement la bonne et antique foi catholique. Et, après bien des circuits et des égarements, m'y voici revenu. »

Vers l'âge de treize ou quatorze ans, Mitchell entendit

parler pour la première fois de la nécessité d'un changement soudain, ou d'une seconde naissance spirituelle. Il vit d'honnêtes protestants s'inquiéter beaucoup de n'avoir point encore ressenti ce changement instantané. A force d'en entendre parler les autres, il conçut lui-même des inquiétudes sur l'état de son âme. C'était vers 1800. Ces nouvelles idées gagnèrent comme une épidémie. La nécessité d'être régénéré par un changement subit et surnaturel, devint à la longue le thème populaire de tous les prédicateurs. On en parlait au peuple comme d'une condition indispensable du salut, et par tout le pays on invoqua la damnation sur tous ceux qui n'avaient pas conscience de cette grande opération. Ce n'étaient pas seulement les illettrés prédicants des méthodistes et des baptistes qui respiraient ainsi l'enthousiasme, mais encore bien de savants ministres presbytériens. C'était comme l'aurore de la grande régénération, ou plutôt comme un tonnerre sourd qui précédait la tempête. Les perturbations mentales du peuple commencèrent bientôt d'affecter les corps. Dans certaines occasions, il en tombait souvent à terre, comme il en tombe dans une bataille. Et quand ils revivaient, supposant qu'ils avaient subi la grande opération, ils témoignaient une joie indicible. Ces agonies convulsives ressemblaient aux douleurs d'une femme en travail, et paraissaient vraiment comme les angoisses d'une seconde naissance. Maints vieux professeurs de religion, distingués par leur vertu et leur piété, déclarèrent n'avoir jamais rien compris à la régénération, jusqu'à ce qu'ils eussent expérimenté ces exercices temporels. Un entre autres, en sortant de ses convulsions, et paraissant encore dans la ferveur de l'inspiration, s'écria : « Le passage à travers la régénéra« tion est comme le passage à travers le trou d'une petite « tarière. » Et tous devaient être poussés à travers cet étroit passage de la régénération, ou bien être perdus à jamais. Telle était la manie dominante de ces temps !

M. Mitchell était entré dans la secte de M. Stone, et y resta, quoique ses parents s'en fussent retirés de bonne heure. Stone était un homme agréable et insinuant, qui s'était attaché le jeune homme, lorsqu'il était encore son ministre presbytérien. Quand il était pressé dans la dispute, il reculait jusqu'aux dernières extrémités du socinianisme, jusqu'à nier la sainte Trinité. La pieuse éducation que M. Mitchell avait reçu le retint au bord de ce précipice. Une vive crainte d'être dans une mauvaise voie s'éleva dans son esprit. Son âme soupira après le pur et primitif christianisme. Il avait soif du fleuve limpide de la fontaine originelle. Il chercha dès-lors avec une grande sollicitude la bonne et ancienne route, la route sur laquelle avaient marché les anciens pères. De plus, au milieu de l'anarchie dont il était témoin, il avait remarqué que le peuple suivait presque toujours la direction de son ministre, ce qui le ramena insensiblement au principe si naturel de l'autorité.

Vers ce temps, dit M. Mitchell, j'entendis parler d'un caractère extraordinaire, M. Hill, prêtre catholique de Cincinnati. Il était d'une noble famille d'Angleterre, et avait reçu l'éducation la plus soignée; il avait servi longtemps dans les armées britanniques sous lord Wellington, et s'était trouvé comme capitaine à la terrible bataille de Waterloo. Mais il avait renoncé à tous les honneurs du siècle et à tous les avantages auxquels son caractère élevé et ses services publics lui donnaient droit, et était devenu un humble ministre dans l'Eglise catholique romaine. En entendant tracer l'esquisse de son caractère et de son histoire, je fus rempli d'étonnement sur les motifs qui pouvaient l'avoir déterminé à faire un choix si étrange. Et une pensée me frappa, qu'il pouvait bien avoir eu l'occasion d'explorer les anciennes histoires de l'Eglise, et me donner ainsi les renseignements qui me manquaient sur les temps primitifs. Et après quelques réflexions, je m'aventurai à lui écrire une

lettre, le questionnant sur les anciennes mœurs et les doctrines de la chrétienté. Il me répondit bientôt de la manière la plus franche et la plus amicale, me donnant un court résumé des formes du culte chrétien dans les anciens temps, avec des extraits fort intéressants des premiers pères. Et il m'invita, si jamais j'allais à Cincinnati, de venir le voir. Il ne se passa guère de temps avant de m'y rendre, et j'eus l'avantage de lui faire une visite. J'en fus bien récompensé, car je trouvai en lui tout à la fois un gentilhomme spirituel et accompli, et un humble et fervent chrétien. Il était aisé et agréable dans ses manières, très-condescendant et communicatif. Je l'estimai un de mes meilleurs amis jusqu'à sa mort.

M. Hill me montra que les cérémonies étaient nécessaires pour l'ordre du culte divin ; que celles de l'Eglise catholique exprimaient et excitaient de pieuses affections ; qu'enfin elles remontaient jusqu'aux premiers âges de l'Eglise. Sur l'observation que je lui fis que les baptistes invoquaient aussi l'antiquité pour leur usage de baptiser par immersion, il répondit qu'à la vérité tel était l'usage commun dans les premiers temps, mais que ce mode était en soi une chose indifférente, la substance du baptême ne se trouvant pas moins dans le mode contraire. Il ajouta que les baptistes, dans leur zèle tracassier pour le mode, avaient perdu de vue la substance, et paraissaient absolument ignorer la vertu et l'efficace du baptême chrétien. Dans les premiers temps, suivant l'ordre de Dieu, le peuple était baptisé pour la rémission de ses péchés, et voilà ce qu'on appelait proprement régénération. Mais maintenant il faut qu'on professe être né de nouveau et qu'on sente que ses péchés sont pardonnés, avant de pouvoir être baptisé ! A l'instant même, dit M. Mitchell, je vis et je sentis la force de cette observation. Plus j'y pensais, plus elle faisait d'impression sur mon esprit. Mille fois j'avais lu et entendu la proclamation de l'apôtre

Pierre le jour de la Pentecôte, et toutefois le sens qui en est si clair et si naturel était en quelque sorte caché à mes yeux. Faites pénitence et recevez le baptême au nom de Jésus pour la rémission des péchés. Cette expression si simple et si claire fut le principal moyen d'un changement radical dans mes idées religieuses. En y réfléchissant, je fus conduit à de nouvelles recherches ; et, en explorant cet important objet, je demeurai convaincu que les angoisses d'esprit que j'avais éprouvées, moi et tant d'autres, venaient la plupart de ce que nous ne connaissions point ou ne croyions point assez l'efficace du baptême chrétien.

Après avoir étudié à fond l'article du baptême, M. Mitchell étudia de même les autres articles, comme la transsubstantiation et la sainte messe, la prière pour les morts, etc. Et toujours il trouva que les protestants, même la plupart des ministres, n'ont aucune idée de la doctrine catholique; qu'elle est tout autre qu'ils se l'imaginent; que ceux des points qui semblent d'abord absurdes, se trouvent fondés en vérité et en raison, et que tous remontent à la plus haute antiquité. Voici comme Mitchell résume l'histoire et le dernier résultat de ses recherches.

« On dit du célèbre Pope, qu'un ami le pressa de lire les livres de controverse entre la religion catholique et la religion protestante, dans l'espérance qu'il embrasserait cette dernière. Il répondit que c'était une chose faite; que depuis longtemps il avait lu et examiné ce qu'on avait écrit de côté et d'autre, et que, pendant quelque temps, il avait été tour-à-tour catholique et protestant, selon le dernier livre qu'il venait de lire. Et il me semble que c'est le cas de quiconque cherche sincèrement et candidement la vérité. Il pèse soigneusement les faits et les preuves des deux côtés, pendant que les bassins de la balance montent et descendent alternativement. Enfin, par le poids supérieur de l'évidence, un des bassins l'emporte de manière à ne plus remonter. Une impar-

tiale décision a lieu, et un jugement consciencieux se forme. Tel nous paraît avoir été le cas de ce grand poète et philosophe chrétien. Avec les meilleurs moyens d'investigation, et après avoir employé toute l'énergie de son puissant génie dans le plus important de tous les objets, il préféra la bonne antique foi catholique ; et il le fit contrairement à tous les intérêts de ce monde. Par sa profession de la foi catholique, il renonçait à tous les honneurs et émoluments publics de son pays, auxquels son talent et ses vertus lui donnaient de justes titres, et il vécut et mourut humble et pieux catholique romain, dans la grande cité protestante de Londres. Et quand nous considérons la sévérité des lois anglaises contre les catholiques, on peut bien dire qu'il préféra souffrir affliction avec le peuple de Dieu.

« Bien des fois j'avais lu ses œuvres avec le plus grand plaisir, particulièrement son *Messie*, et je n'avais point pensé qu'il était catholique. Lorsque, dans ses églogues sacrées, il invoquait la divine inspiration qui purifia par le feu les lèvres bénies d'Isaïe, jamais il ne me vint à l'esprit que c'étaient les gloires et les triomphes de l'Eglise romaine qu'il chantait dans ces stances si ravissantes : « Lève-toi, cou« ronnée de lumiere ! lève-toi, royale Jérusalem ! » Oui, quoiqu'elle fût vêtue de ses habits de deuil, supplantée par une église protestante de nouvelle fabrique, opprimée par le pouvoir temporel, et persécutée par mille des plus grossières calomnies, c'est cette Sion qu'il aimait, c'est elle qu'il regardait comme l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité, où était fixée sa foi et son espérance, et pour la paix et la prospérité de laquelle il soupirait et priait. Quoiqu'elle parût en ruine, lui, prenait encore plaisir à ses pierres, et sa poussière même lui était chère. Et il était rempli de la douce espérance que Dieu apparaîtrait dans sa gloire, qu'il rebâtirait Sion, qu'il rendrait Jérusalem l'honneur de toute la terre, que tous les peuples et les royaumes

se réuniraient pour servir le Seigneur, lorsqu'il n'y aura qu'un bercail, une grande communion catholique, et que le Seigneur sera roi sur toute la terre, et qu'il n'y aura de nom que le sien. Tel était l'agréable thème qui inspirait sa pieuse muse. Sa sublime piété s'est répandue en bien des effusions poétiques, particulièrement en deux petites hymnes : *Le Chrétien mourant à son âme* et la *Prière universelle*.

« Il peut paraître présomptueux, continue M. Mitchel, qu'un homme de si humbles talents se donne pour l'imitateur d'un si illustre caractère. Mais, suivant ma capacité et mes faibles moyens, j'ai soigneusement examiné la même importante controverse, et j'ai été amené à la même conclusion. Je n'ai épargné ni peines ni dépenses pour me procurer toutes les informations possibles. Je crois avoir lu et examiné tous les principaux arguments qu'on peut avancer de part et d'autre. Et, dans mes difficiles recherches, sentant ma faiblesse, j'implorai humblement le Père des lumières de m'envoyer la sagesse d'en haut pour éclairer mon intelligence et diriger mon esprit inquiet dans la voie de la vérité et de la vie éternelle. Et j'ai été bien attentif à ce qu'aucun préjugé, aucun sentiment peu charitable ne fît pencher mon esprit dans cette importante décision, ni qu'aucune mauvaise considération ou aucun avantage temporel n'influençât mon choix. Et j'ai agi dans la solennelle conviction que dans peu il me faudrait rendre compte au juste juge de l'univers des motifs qui m'ont porté à choisir et à professer l'ancienne religion catholique, dans laquelle le grand univers chrétien était harmonieusement uni, jusqu'aux malheureuses divisions des temps modernes. »

—

An 1840. — *M. Kolb*, président du consistoire protestant de Lille, a fait, le 3 juin 1840, son abjuration dans

la chapelle du Sacré-Cœur, entre les mains de M. le doyen de la Madelaine. On a été attendri quand on a entendu ce bon vieillard dire anathème aux erreurs protestantes ; quand on l'a vu s'incliner pour recevoir l'eau de la régénération, quand on l'a vu surtout humilier son front devant la sainte eucharistie, qu'il avait si longtemps eu le malheur de blasphémer. On ne saurait peindre sa joie et celle de sa vertueuse épouse, au moment surtout où, toute baignée de douces larmes, elle s'avança pour communier avec lui ; on ne saurait dire la joie de ses enfants, dont l'une, professe au Sacré-Cœur, était sans cesse aux pieds du Sauveur pour lui demander la conversion d'un père, pendant qu'une autre, demeurée auprès de lui, était comme son bon ange, épiant le moment où sonnerait pour ce père l'heure du salut.

M. Kolb avait longtemps combattu : sa qualité de président du consistoire, les obsessions des ministres, les égards des protestants, tout continuait à le retenir, matériellement du moins, dans le sein de l'erreur, que son cœur, au reste, commençait depuis quelques années à désavouer en secret. Il n'a fallu rien moins que la plénitude de la lumière pour le déterminer enfin. Ce moment vint, il ne résista plus ; sa vie même ne fut plus qu'une longue impatience de voir arriver enfin le jour où il pourrait rentrer dans le bercail de Jésus-Christ.

—

An 1840, a eu lieu l'abjuration de *M. Richard-Henry Keys*, professeur au collége d'Aubusson (Creuse), entre les mains de M. l'évêque de Limoges.

—

An 1840. — Le dimanche 15 mars, l'église Sainte-Marie, à New-Yorck, était remplie de fidèles. Ils y étaient témoins

de l'abjuration d'un ministre protestant, *M. Oertel*. M. Quarter, pasteur de l'Eglise, a fait connaître la position et les titres du ministre, qui a fait ensuite lui-même en chaire sa profession de foi catholique, et a présenté au pasteur un manuscrit où il exposait ses raisons pour se faire catholique. M. Quarter a lu ce manuscrit, dont nous donnerons la substance.

M. Jean-Jacques-Maximilien Oertel est né à Ansbac, en Bavière, en 1811. Il fut envoyé de bonne heure au collége, et à dix-neuf ans il étudia à l'université d'Erlangen, où il demeura cinq ans. Il y reçut les ordres dans l'église luthérienne, et sur l'invitation de la société des missionnaires évangélistes de Barmen, en Prusse, il quitta son pays pour aller diriger les protestants allemands dans l'Amérique du Nord. Il y a environ deux ans et demi, il arriva à New-Yorck, et y remplit ses fonctions pendant dix-huit mois. De là il alla joindre des protestants allemands émigrés dans le Missouri, et il les desservit jusqu'en novembre dernier, qu'il revint dans sa première congrégation.

Une remarque l'inquiétait depuis longtemps : c'étaient les divisions des luthériens d'Allemagne, divisions telles qu'à peine trouverait-on deux ministres d'accord sur les points de doctrines. Aussi un habile professeur soutenait que l'église luthérienne primitive n'existait plus. M. Oertel se flatta de trouver moins de discordance parmi les luthériens d'Amérique, exposés à moins de corruption ; mais il fut bientôt détrompé. La division était encore plus grande, et son propre troupeau luthérien n'avait pas la même croyance que lui. Quand il arriva au Missouri, l'évêque luthérien venait d'être excommunié comme hérétique. Cela affligeait profondément M. Oertel, quand la Providence lui fit connaître M. Quarter, auquel il exposa l'état de son âme. Il lui déclara franchement que s'il trouvait que la doctrine enseignée aujourd'hui était la même que les apôtres ont enseignée, il n'hé

siterait point à se faire catholique. M. Quarter lui mit entre les mains les livres intitulés *la Foi des catholiques* et la *Fin de la controverse*, par M. Milner. La lecture de ces livres et quelques entretiens avec M. Quarter le convainquirent de la vérité de notre doctrine et calmèrent un peu son esprit.

Il exposa ensuite quelques-unes des raisons qui lui prouvaient que l'Eglise luthérienne ne peut être l'Eglise du Christ. La doctrine primitive ne peut se trouver que dans les anciens pères, et comparant la doctrine de Luther avec la leur, il voyait les différences. Longtemps il se flatta que quelque auteur luthérien lui fournirait la solution de ses doutes, il n'en trouva aucun. Il interrogeait ses amis pour éclaircir ses difficultés, aucun ne fut en état de le faire. Il chercha à appliquer à l'Eglise luthérienne les caractères de la véritable Eglise; mais où étaient son unité, sa sainteté, sa catholicité et son apostolicité ? Il n'en trouvait point chez elle de vestiges. Il la quitta donc, et découvrant les caractères de la vraie religion dans l'Eglise catholique seule, il embrassa cette foi, et il espère y mourir.

M. Oertel, après cette lecture, reçut le baptême sous condition. On dit qu'il se propose de publier un grand ouvrage sur sa conversion, et qu'il développera ce que nous venons d'exposer très en abrégé.

—

An 1841. — *Progrès du catholicisme en Angleterre.*

Il existe en Angleterre, depuis plus de cent ans, une société puissante, qui, mieux qu'aucune autre société religieuse de ce pays, représente l'esprit de la majorité du clergé anglican; c'est la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne (*Society for promoting christian know-*

ledge). Placée sous le patronage du trône, elle est présidée par l'archevêque de Cantorbéry; les autres archevêques et les évêques sont membres de son comité; sauf ces dignitaires ecclésiastiques et les membres de la famille royale, pour qui l'on n'a exigé aucune garantie, parce qu'on a pensé sans doute qu'il serait irrévérentieux et superflu d'en demander une, nul n'est admis à en faire partie s'il n'est présenté par un associé qui affirme par écrit « qu'il croit sincèrement que le candidat est un membre bien affectionné (*a well affected member*) de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande établie par la loi. »

Il y a dans son sein une véritable prédisposition au puséysme, qui assure aux doctrines d'Oxford de nouveaux, de continuels progrès.

En indiquant ailleurs les autres traits caractéristiques de la nouvelle école, nous avons montré l'importance qu'elle attache à la constitution hiérarchique de l'Eglise et à l'ordination cléricale, qui ne lui paraît valable que dans l'Eglise anglicane et dans l'Eglise romaine, parce qu'elle y remonte, à l'en croire, par une succession non-interrompue jusqu'aux apôtres. Mais encore là, si le puséysme se rapproche du catholicisme et lui tend la main, n'est-ce pas l'anglicanisme qui lui a frayé la voie et qui l'a fait entrer dans le chemin où il s'avance si hardiment? L'exagération d'un principe n'est, à vrai dire, que son développement naturel poursuivi par un esprit conséquent; c'est au principe lui-même, et non à celui qui en abuse, qu'il faut s'en prendre de ce qui advient.

Au reste, le catholicisme s'aperçoit si bien de la tendance du puséysme à se confondre peu à peu avec lui, qu'il n'hésite pas à s'en expliquer nettement. Voici comment s'exprimait, il y a deux ans, la *Revue de Dublin*, en parlant des publications qui, sous le titre de *Tract for the times* (Traités pour le temps actuel), ont servi de premier manifeste au parti:

« Ces traités ont été composés par une société bien connue de théologiens d'Oxford, ennemis jurés de la dissidence, adversaires inconséquents du catholicisme et admirateurs aveugles de l'Eglise anglicane; en un mot, ils ont pour auteurs de robustes défenseurs de la haute Eglise. Réussiront-ils dans leur entreprise? Nous le croyons fermement, et, ce qui pourra paraître étrange, nous le désirons. C'est que nous pensons qu'il est au-dessus du pouvoir humain de replâtrer encore l'édifice vermoulu de la pauvre vieille Eglise anglicane; c'est que nous sommes convaincus qu'ils s'apercevront enfin que, malgré leurs soins, il est impossible que Babylone soit guérie. *Curavimus Babylonèm, et non est sanata.* (Jér. LI. 9.)

« Comment donc réussiront-ils? Non par les efforts qu'ils feront pour opérer la guérison, mais par les coups qu'ils porteront pour blesser. Ils ne montrent nulle pitié pour ceux qui, au sein de l'Eglise, rompent l'unité, et, comme à tous les juges sans miséricorde, il ne leur sera pas fait miséricorde. Et vous, pourquoi demeurez-vous séparés de l'Eglise de Rome? Voilà ce que chaque lecteur de leurs écrits leur demandera vingt fois. Il y trouvera, il est vrai, vingt prétendues réponses à cette question; mais, pour qu'il en fût satisfait, il faudrait qu'il se contentât à bon marché. » (*Dublin Review*, année 1839, p. 307.)

Le *Magasin catholique* tient un langage tout semblable:

« Les puséystes, dit-il, paraissent avoir trouvé le fil conducteur qui, s'ils ont la persévérance de le suivre, doit les conduire sûrement, à travers le labyrinthe de l'erreur, jusqu'à la clarté resplendissante de la vérité. Quelques-uns des plus illustres membres de leur Eglise ont plaidé la cause de la réunion avec l'Eglise de tous les lieux et de tous les siècles; et, si nous comprenons bien les signes des temps, ce dessein mûrit rapidement. Les bras de l'Eglise universelle sont toujours ouverts pour recevoir des fils repentants; et

comme, lorsque l'enfant prodigue retourna à la maison de son père, on tua le veau gras et on prépara un joyeux festin, ainsi la chrétienté tout entière se réjouira quand un corps aussi nombreux que celui des pieux et savants auteurs des *Traités pour le temps actuel* sera rentré dans le sanctuaire où il faut qu'ils se retirent pour être à l'abri des sables mouvants qui menacent de les engloutir. Il est inévitable qu'ils n'en viennent bientôt à réfléchir sérieusement à une telle démarche, et c'est avec la plus parfaite confiance que nous prédisons le retour dans nos rangs de toute cette école. » (*Catholic Magazine* ; mars 1839, page 165.)

M. Nicolas Wiseman, aujourd'hui évêque de Mellipotamos, qui s'est acquis une juste réputation par un ouvrage d'apologétique, et qui plus récemment a publié des écrits de controverse, paraît tout particulièrement chargé d'observer et de seconder en Angleterre les tendances catholiques des puséystes. Dans une lettre adressée récemment à M. Newman, qui est le coryphée de la secte, bien qu'il ne lui ait pas donné son nom, il a fait ressortir avec soin les progrès de l'école vers le catholicisme ; en effet, les premiers puséystes rejetaient les doctrines du concile de Trente, et désignaient les catholiques romains sous le nom de *wretched Tridentines* (misérables sectateurs de ce concile), il n'en est plus ainsi : maintenant les puséystes reprochent aux catholiques d'avoir abandonné les doctrines de Trente, et ils prétendent interpréter les trente-neuf articles de manière à mettre d'accord ces articles et le concile.

« S'il y a eu un temps, dit à ce sujet l'évêque au docteur, où, dans votre conduite et dans vos sentiments, vous étiez plus éloignés de nous que vos écrits ne montrent que vous l'étes aujourd'hui, pourquoi ne pas supposer qu'un rapprochement plus grand doit encore avoir lieu ? »

Mais c'est surtout dans des lettres adressées à lord Shrewsbury que M. Wiseman donne carrière à ses espérances ; elles

n'aboutissent à rien moins qu'à lui faire prévoir, dans un avenir peu éloigné, le moment où des empêchements politiques s'élèveront seuls entre l'Eglise anglicane et l'Eglise de Rome :

« Il n'est personne, dit-il, qui ne doive désirer qu'on puisse changer la condition des choses et rétablir l'unité religieuse des anciens temps. Tant que l'Eglise établie a gardé le silence sur ce sujet, tant qu'aucune voix ne s'est élevée pour déclarer qu'il était temps d'essayer un retour à l'unité religieuse, l'homme d'état n'avait point à s'occuper de la question. Mais quand la question s'élève dans l'Eglise elle-même, quand elle excite l'intérêt des plus vertueux de ses membres et de personnages considérables, quand elle commence à émouvoir et à ébranler les peuples, quand on s'aperçoit (et ce sera bientôt le cas) que l'autorité ecclésiastique est impuissante à calmer l'agitation qu'elle fait naître, alors l'homme politique doit prendre un parti.

« Il faut qu'il admette ou que Jésus-Christ a fondé des Eglises isolées, qu'il a défendu toute communion active entre ce qu'il appelle lui-même les branches d'un même arbre et les membres d'un même corps, et que l'état étant supérieur à l'Eglise peut à volonté fouler aux pieds ses œuvres et anéantir ses décisions ; ou bien il doit examiner si son devoir envers Dieu et envers la société, qu'il considère comme l'Eglise de Dieu, ne lui impose point l'obligation solennelle de décharger sa conscience du crime de placer des obstacles au-devant de la société, qui aspire à l'union entre l'Eglise nationale et l'Eglise catholique... Le devoir évident de l'état est de laisser à l'Eglise une liberté sans limite dans ses efforts pour effectuer l'union. »

On le voit, ce n'est pas des abjurations individuelles qu'on demande ici ; c'est l'Eglise qui est invitée à abjurer comme Eglise.

Le catholique qui lit dans les *Traités pour le temps ac-*

tuel, que « l'Eglise est libre, si elle le trouve convenable, d'imposer à son clergé l'obligation du mariage ou du célibat (*Traité* n. 90) ; que l'union des siéges et des églises, que le système métropolitain, le système patriarchal et le système papal, ne résultent que des convenances ou de certains devoirs naturels (*Ibid.*) ; » le catholique qui entend dire par M. Palmer que, « s'il ne croit pas au purgatoire admis par l'Eglise romaine, il croit cependant à *un* purgatoire, suivant les termes exprès du concile de Trente (*Tracts against Romanisem*, n. 6) ; » par M. Newman, que « l'Ecriture sainte n'a jamais été destinée à enseigner une doctrine à la multitude (*Romanism and popular Protestantism*), et que, si Rome se réforme (on sait de quelle réforme incomplète il s'agit ici), alors il sera du devoir de l'Eglise anglicane d'entrer en commnnion avec les Eglises continentales, quoi que puissent dire les hommes d'état, quoi que puisse faire le pouvoir civil (*British critic*) ; » le catholique enfin qui voit des membres du parlement, comme, par exemple, M. Gladstone, représentant de Newark, se faire les champions du puséysme, et des ministres puséystes, plus pressés ou plus conséquents que d'autres, se réunir à l'Eglise romaine et même recevoir d'elle les ordres, ne doit-il pas attacher, à moins qu'on ne lui suppose un sens rassis dont peu d'hommes sont capables, une extrême importance à de telles manifestations ?

Les puséystes eux-mêmes ne paraissent nullement effrayés des avances qu'on leur fait. Ils cherchent de plus en plus à s'emparer des chaires de l'Université d'Oxford, certains que, s'ils se rendent maîtres de l'enseignement, ils seront bientôt maîtres des Eglises, l'Université d'Oxford fournissant à l'Eglise établie près de la moitié de ses pasteurs. En ce moment même, les deux partis se disputent vivement la chaire de poésie d'Oxford : il s'agit moins des deux côtés d'y appeler un littérateur distingué, que de l'ouvrir ou de la fermer à

un puséyste. Un membre de l'Eglise anglicane, M. Golightly, vient de déclarer, dans une lettre adressée au *Standard*, que dix membres de l'Université d'Oxford, qui occupent des postes et reçoivent des émoluments de l'Eglise établie, propagent le catholicisme romain, et, à la suite de cette accusation, des noms propres ont été prononcés et livrés au public.

Indépendamment de l'influence universitaire et de l'influence ecclésiastique, les puséystes en exercent une très-étendue au moyen de la presse. Ils disposent du *Times*, du *Morning-Post*, du *Church intelligencer*, de l'*Irish ecclesiastical Journal*, du *British Critic*, du *British Magazine*, du *Quarterly Review*, de l'*Anglo-Catholic Library* et d'autres revues et journaux encore; et ce qu'on ne saurait trop faire remarquer, c'est que plusieurs journaux puséystes sont surtout soutenus par des membres du clergé anglican. L'*Irish ecclesiastic Journal* publie les noms de ses souscripteurs, et, sur 779 abonnés, il en est 573 qui appartiennent à ce clergé, savoir : 10 évêques irlandais, 14 doyens, 22 archidiacres, 428 autres ministres irlandais et 99 ministres anglais.

Une société de théologiens a opposé aux *Traités pour le temps actuel*, de l'école d'Oxford, des *Traités pour les temps difficiles* (*Plain Tracts for critical times*); mais, quelque pieuse qu'en soit l'intention, ils sont très-faiblement écrits. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre pour lutter avec le puséysme. Le pieux Bickersteth s'est élevé contre les puséystes en déclarant que « leur tendance lui paraît si dangereuse et qu'elle conduit si directement au catholicisme, qu'il y reconnaît l'une des erreurs contre lesquelles l'esprit de Dieu nous met expressément en garde. » M. Theyre-Smith a protesté contre l'esprit d'orgueil qui porte l'école d'Oxford à parler hautement des dissidents, « comme n'étant pas, sous le rapport des bénédictions particulières

au christianisme, dans une condition meilleure que les païens. »

Le célèbre Isaac Taylor, l'un des écrivains religieux les plus éloquents et les plus profonds de l'Angleterre, vient aussi d'élever la voix; au-delà des mers, Daniel Wilson, le respectable évêque de Calcutta, effrayé de voir le puséysme atteindre le clergé anglican de l'Inde, a attaqué la nouvelle doctrine avec plus de force qu'on ne l'avait fait encore. Mais tout cela est impuissant contre l'erreur; déjà ses progrès sont tels qu'un membre distingué du collége d'Exeter a osé dire qu'il pensait qu'en moins de sept ans l'Eglise anglicane et l'Eglise de Rome seraient unies.

A la vue de cette transformation intérieure que rien n'arrête, qui se poursuit de jour en jour sans résistance qui en vaille la peine ou qui puisse avoir la moindre efficacité, que ne faut-il pas penser d'un établissement ecclésiastique qui prétendait jusqu'ici être nécessaire à l'état pour assurer le maintien des institutions libres de la nation, et qui prépare aujourd'hui la destruction de la religion anglicane, pour le soutien de laquelle il avait été fondé.

C'est là une grande leçon qui se prépare. Ailleurs, c'est le rationalisme qui a miné les Eglises établies, comme ici c'est le puséysme. Ces faits sont trop instructifs pour que nous ne leur accordions pas désormais une attention sérieuse; nous devons à nos lecteurs de les faire assister aux divers actes de cette vaste transformation.

L'article qui précède est d'autant plus digne de foi que les détails que nous y avons puisés sont donnes par des personnes séparées de l'unité catholique.

Voici d'autres détails plus nouveaux encore, et qu'on peut lire dans le *Limerich Reporter*, l'un des journaux catholiques les mieux rédigés de l'Irlande :

« La conversion du révérend M. Sibthorp (et nous pouvons ajouter celle du révérend M. Wackerbath, dont nous

nous occuperons bientôt) vient d'être suivie de celle de beaucoup d'autres ministres de l'Eglise établie. Les colléges catholiques du Lancashire, du Cheshire et du Staffordshire, contiennent en ce moment beaucoup de candidats soumis à un temps d'épreuve avant d'être reçus au sein de l'Eglise catholique, et le plus grand nombre de ces candidats sont des ecclésiastiques qui ont reçu les ordres conformément au rituel protestant.

« La confession auriculaire parait avoir été introduite à Oxford; et les différences qui séparent de Rome la communion anglicane disparaissent de jour en jour, à la surprise des uns, à l'effroi des autres. Mais pourquoi s'étonner? pourquoi frémir? Comment cette révolution pourrait-elle être arrêtée dans ses progrès? Est-ce autre chose qu'un retour dans le chemin ancien, dans ces voies vénérables où se rencontrent, avec la paix et la charité, les sentiments les plus élevés de la pure philantropie et de la vraie religion? Les étudiants ont eu à Oxford toutes les occasions possibles de se souvenir des temps antérieurs à la prétendue réformation. Ils ne pouvaient faire un pas sans rencontrer quelque chose qui leur rappelât le passé. Les voûtes sous lesquelles ils se rassemblent ont été faites par des mains catholiques; leurs bourses proviennent des fondations de la munificence catholique; leur vaisselle même porte l'incription des noms des donateurs catholiques avec cette recommandation si catholique aussi: « Priez pour les âmes de ceux de qui vous avez reçu ce don. »

Nous ne sommes pas surpris des progrès qui ont eu lieu à Oxford; nous ne le serions pas même si, d'ici à peu d'années, les doctrines de la réformation s'étaient retirées devant celles qu'elles ont supplantées en recourant à la violence, à la confiscation, à la spoliation et à l'effusion du sang.

Le grand événement qui cause en ce moment (10 dé-

cembre 1841) surtout une prodigieuse sensation dans le monde protestant, c'est la conversion du révérend M. Sibthorp. Pas un journal ici qui ne s'en empare, le commentant à sa manière et en tirant des conséquences plus ou moins justes. Les uns y voient le prélude de bien d'autres défections qu'ils appellent de tous leurs vœux, parce qu'elles vont épurer l'Eglise. Ils s'élèvent avec force contre les principes de l'école d'Oxford et prêchent la nécessité de lui porter le dernier coup. Les autres, plus modérés en apparence, ou plus rusés, se bornent à exprimer leurs regrets sincères et respectueux, à jeter un blâme indirect sur *la désertion* de M. Sibthorp, qu'ils veulent surtout faire prendre pour un fait isolé et rattacher à une raison politique ou sans portée. Mais, hélas ! que dire de M. Sibthorp? Il est d'une famille distinguée et d'une conduite exemplaire; il est éloquent, savant, pieux et charitable, et en embrassant la religion catholique il fait généreusement le sacrifice de deux riches bénéfices avidement recueillis par d'autres ministres. Comment entamer sa réputation et faire prendre le change sur une conduite si noble et si désintéressée? Cela est embarrassant. Aussi on se promet bien de ne rien négliger pour empêcher le retour de pareils scandales. Déjà on cite d'étranges contraintes morales et physiques exercées contre des jeunes gens avides de s'éclairer. Attendons ! La vérité pénètre aussi bien dans les maisons où l'on enferme *la folie* que dans les universités où l'on vient apprendre *la sagesse.* Que de mystères dans ce pays de liberté qu'on n'oserait pas même soupçonner en France !....... Ils ont beau faire, le mouvement est donné, et quoique l'Angleterre soit loin d'être catholique encore, l'Angleterre se couvre de convertis.

Voici ce que racontait la femme d'un ministre protestant, convertie du vivant même de son mari :

Il avait suffi à une de ses filles en tout bas-âge de respirer

quelque temps l'air d'un couvent, en France, pour aimer la religion catholique, et, comme les enfants ne savent pas cacher leurs sentiments, pour en parler souvent à sa mère. On le sut, le père retira sa fille, les livres les plus infâmes, qu'on ose à peine nommer, mais dont on se sert sans scrupule, lui furent mis entre les mains. Dieu arracha cette sainte enfant à une corruption inévitable en l'appelant à lui. La voix de l'innocence est bien puissante! A son insu elle avait fait naître dans sa mère le désir de connaître la religion catholique. Elle voyait son mari très-tourmenté, jusque dans l'exercice de son ministère, et elle-même commençait à douter que la religion protestante fût la bonne religion. Une circonstance acheva de l'éclairer.

Un jour que plusieurs ministres distingués étaient réunis au presbytère, elle les entendit parler entre eux d'une manière horrible des sacrements et en particulier du baptême. Elle demanda ensuite des explications à son mari. « Vous voilà toujours avec vos prétentions, lui dit-il, vous voulez toujours savoir des choses qui sont au-dessus de votre portée. —Mais je ne sais que croire. — C'est la punition de votre orgueil. — Soit, mais que dois-je penser des sacrements?— Vous avez votre Bible. —Mais la Bible ne me dit rien de bien clair là-dessus. — Prenez votre Bible, lisez votre Bible. » Cette triste et sotte réponse la détermina à s'instruire tout de bon; elle vit la vérité, et malgré toutes les persécutions qu'on lui fit souffrir pour la détourner, elle se déclara généreusement catholique. —Son mari, qui est mort protestant, avait un très-riche bénéfice provenant d'une cure d'une église où il ne s'est pas montré une fois dans l'espace de dix ans. Il donnait 100 liv. sterl. (2,500 fr.) à un modeste suppléant, et allait manger le menu reste de ses revenus ecclésiastiques en pays étranger.

Il est facile d'imaginer combien l'éducation et l'instruction doivent souffrir de cette négligence, de cet état d'aban-

don dans lesquels un clergé opulent laisse les classes pauvres en particulier.

Ainsi le travail des idées, l'élan catholique que nous avons signalé et caractérisé dans nos *Lettres sur l'Angleterre*, publiées l'année dernière, se poursuit et grandit sans cesse.

HISTOIRE

D'UNE AME.

HISTOIRE

D'UNE AME.

Mon cher ami, je ne puis mieux rassurer ceux qui ne me connaissent pas, et qui craignent que je ne sorte de la voie dans laquelle je marche depuis longtemps, et dans laquelle je veux vivre et mourir, qu'en vous disant comment je suis arrivé au Christianisme. Vous saurez ainsi l'histoire de mes idées, vous assisterez au travail de mon esprit, vous comprendrez comment je suis arrivé, par l'examen et par la conviction, aux pieds de Jésus-Christ, pour lui dire comme Thomas : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, » et vous verrez s'il est possible que rien puisse jamais m'en détacher.

Il faut que je reprenne tous les événements de ma vie, que je recueille tous mes souvenirs, ce qui présente bien quelques difficultés, après plus de trente années; mais comme je répondrai ainsi à toutes les attaques, et que je puis être utile à des jeunes gens qui se trouveraient dans la situation où j'ai été moi-même, je me résous à écrire cette histoire des premières années de ma vie. Ce sera l'histoire d'un siècle dans celle d'un individu, il est peu d'intelligences qui n'y trouvent leur chapitre.

CHAPITRE PREMIER.

Le premier âge. — Description de la vallée du Graisivaudan.

Je suis né à Montélimart, dans la province du Dauphiné,

à l'époque de la terreur ; et, dès l'âge de deux ans, j'ai été conduit à Grenoble, dans la belle vallée du Graisivaudan ; Grenoble, ancienne ville de Parlement, une des villes de France où l'esprit est le plus cultivé. Les grandes catastrophes de la révolution m'ont été inconnues, quoique tout le monde en fût occupé autour de moi. Les premiers faits dont mon imagination ait été frappée, sont l'arrivée du pape Pie VI à Grenoble, en 99, et le concours immense de personnes qui se pressaient autour de lui ; je me souviens aussi de la foule qui couvrait la place de la prison afin de voir sortir des jeunes gens que l'on allait fusiller pour avoir accompagné des émigrés, et qui chantaient en mourant le *Réveil du peuple*. Les craintes que répandit la défaite de Schérer dans la même année sont la seule *terreur* que j'aie connue. Grenoble était rempli d'Italiens qui fuyaient devant les armées de Souvaroff. Je me rappelle encore qu'on parlait de cacher ce qu'on avait de plus précieux. Les alarmes qui s'étaient répandues, une fois dissipées, je ne songeai plus à demander ce qui se passait. Voici la raison de mon indifférence pour les objets extérieurs : je vivais alors dans un monde idéal. J'aimais passionnément la lecture : j'avais lu l'*Iliade* ; je pleurais sur Hector, traîné autour de Troie par Achille, et sur Priam, redemandant le corps de son fils. Après l'*Iliade*, je lus la *Jérusalem* ; Tancrède était mon héros. Je savais le poëme du Tasse par cœur ; l'Arioste me ravissait. Dans mes jeux avec mes condisciples, je leur donnais les noms de tous les héros de l'*Iliade* ou des chevaliers de la *Jérusalem* et du poëme de Roland.

Je me souviens aussi des combats que nous livrions dans l'intérieur de l'école, où plusieurs fois j'ai été choisi comme négociateur. J'étais très-sensible à l'harmonie des vers de Virgile, et je me vois encore à deux lieues de Grenoble, dans la maison de campagne de mon père, au milieu d'un verger, couché sur l'herbe, au pied des montagnes de la rive droite

de l'Isère, et répétant, en pleurant d'admiration, ces vers de la première églogue :

Fortunate senex ! hic inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum.

Heureux vieillard, ici au milieu des fleuves qui vous sont connus, et des ruisseaux sacrés, vous goûterez la fraîcheur de l'ombre.

Et ceux-ci :

Ite meæ, quondam felix pecus, ite capellæ.
Non ego vos posthac viridi projectus in antro
Dumosa pendere procul de rupe videbo.
Carmina nulla canam, non me pascente capellæ
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

Allez, ô mes chèvres, troupeau naguère heureux, allez ; couché dans un antre verd, je ne vous verrai plus suspendues à un rocher couvert de buissons, je ne chanterai plus de vers, vous n'irez plus brouter, sous ma conduite, les cytises fleuris et les saules amers.

C'est ainsi que tout développait en moi l'imagination, après la mémoire la première des facultés qui s'éveille en nous.

Vous dire que je suis né dans la province du Dauphiné, et que j'ai grandi au pied des Alpes, sur les bords de l'Isère, au milieu de cette vallée du Graisivaudan, que tous les voyageurs admirent à l'égal des plus beaux pays de la Suisse, c'est vous rappeler que mes premiers regards se sont reposés sur des montagnes. Fénélon a peint quelque part ces rochers dont le sommet fend les nues. Une glace éternelle couvre leur front, et des torrents pleins de neige descendent de leurs pics. Au-dessous on voit de vastes forêts de sapins qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et

qui portent leurs branches épaisses jusque vers les cieux. Ces forêts ont à leurs pieds de gras pâturages sur la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux et les brebis; là coulent mille ruisseaux d'une eau limpide. Au-dessous de ces pâturages, le pied des montagnes est comme un jardin. Nulle part le printemps n'est plus doux ni l'automne plus beau. Encore aujourd'hui, quand je veux reproduire en moi les impressions les plus vives que j'ai reçues de la nature, je me reporte à ces jours où je partais de Grenoble pour aller chercher des plantes dans les Alpes; car la botanique et la lecture ont été les passions de mon enfance. Je revois encore ces forêts si vertes, ces coteaux si fleuris, ces cascades tombant en gerbes d'eau et de lumière, ces cytises avec leurs grappes jaunes suspendues à nos rochers, ces nuages glissant à travers les pics des montagnes, ces brouillards fantastiques de nos forêts de sapins; j'entends les chants des oiseaux, le cri des aigles, le roulement des torrents, la sonnette des troupeaux; je revois ces soldanelles et ces violettes que je cueillais d'une main, tandis que de l'autre je prenais de la neige pour étancher ma soif; et ces siléné et ces myosotis, qui tapissent des bancs énormes de pierre de leur couleur bleue et rose, et ces gentianes azurées, et ces anémones, et tout cet essaim brillant de plantes, dont la délicatesse et la grâce contrastent avec l'horreur des précipices où elles croissent.

L'amour que j'avais pour la botanique m'attirait sans cesse dans les Alpes. La botanique, comme l'a dit Fontenelle, n'est pas une science sédentaire et paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie et l'histoire. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se ré-

soudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.

La vallée du Graisivaudan est toute resserrée entre des montagnes. Je devançais souvent le soleil dans mes excursions. Rien n'est plus beau que de le voir, en se levant, frapper les sommets de nos Alpes d'une lumière encore plus blanche que les reflets de la neige, et laissant le soir, lorsqu'il se couche, une couleur de pourpre sur tous les glaciers qui couronnent notre vallée. Aucun spectacle ne peut se comparer à l'éclat de notre soleil en automne. Toutes les nuances des couleurs se fondent tour-à-tour dans l'azur du ciel, qui passe de la flamme la plus vive à la teinte la plus douce.

A treize ans, je partais avec une boîte sur le dos et un livre dans ma poche, et j'allais souvent seul passer deux ou trois jours dans les châlets des montagnes, lisant et herborisant. Je renonce à peindre le plaisir que j'éprouvais à chaque nouvelle observation sur l'organisation des plantes, sur les merveilles du *drosera*, qui croît dans nos marais, et fait mourir l'insecte qui se pose sur sa fleur et menace son existence; sur le *nymphæa*, qui monte à la surface de l'eau quand la fécondation doit s'opérer, et qui referme après sa corolle et redescend dans le lac. Les premiers sentiments d'admiration que j'aie éprouvés pour Dieu me sont venus de la contemplation de nos Alpes et des plantes dont elles sont tapissées.

Combien de fois, suspendu sur un précipice, je me plaisais à contempler le fond de cet abîme; ou bien, couché sur les bords d'une rivière ou d'un lac des montagnes, je jouissais de voir le soleil se jouer dans les replis de l'eau. Le moindre vent qui agitait la surface des lacs, les arbres dont les ombres se balançaient dans l'air, sur la terre et dans l'eau, suffisaient pour me plonger dans mille rêveries. Je m'asseyais, je lisais, je descendais dans les précipices, je m'attachais aux rochers; je gravissais les rocs les plus escar-

pés, je pénétrais dans des grottes où les oiseaux du ciel et quelques bergers entraient seuls. Je ne pensais pas. Pourrais-je donner ce nom à une succession rapide des sensations et des sentiments les plus doux? Je ne puis comparer cet état qu'à un songe, mais à un songe comme on n'en fait jamais. Ces idées chimériques, ajoutées au sentiment de l'existence, sont bien plus vives que si elles étaient retracées dans le sommeil : je m'unissais à tous les objets extérieurs; je prenais possession de la vie.

Ce sentiment est très-doux, c'est le sentiment entier de l'existence. Il ne saurait être éprouvé par toutes les âmes, ni dans toutes les situations. Pour en goûter le charme, il faut, comme l'a dit Rousseau, que le cœur soit en paix, et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il n'y faut ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré, qui n'ait ni secousses ni intervalles. Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface.

Je courais quelquefois de grands dangers par le désir de trouver quelque fleur nouvelle. Un jour j'herborisais avec un jeune homme plus âgé que moi; nous cherchions le *cypripedium calceolus*, *le sabot de la Vierge*, à Saint-Nizier. Nous arrivâmes en nous attachant à des buissons jusqu'à des rochers à pic. En nous aidant de nos boîtes de ferblanc, nous parvînmes à une grande élévation, mais nous ne pûmes jamais franchir le sommet de la montagne. Un rocher énorme s'avançait sur nos têtes et formait une grotte. Impossible d'avancer. Il fallait sauter vingt pieds de haut et tomber aux bords d'un précipice. La nuit s'avançait. Nous voyions déjà briller les lumières de Saint-Nizier. En vain nous jetâmes des cris répétés par tous les échos de la monta-

gne. Personne ne nous entendit ; que faire? La pluie commençait à tomber. Passer la nuit en ce lieu n'était pas prudent. Nous fîmes notre épitaphe en riant, mais le temps pressait. Nous nous résolûmes à affronter le plus grand danger. Mon ami se risqua, je sautai après lui, et il me retint par mes habits comme je commençais à rouler dans le précipice. Je me souviens que l'idée d'une autre vie n'entra point dans mes craintes, je n'étais occupé que du danger présent. Je possédais le sentiment de l'existence au plus haut degré, je n'allais pas au-delà. J'avais un père, une mère remplis de bontés pour moi, des frères, des sœurs, des amis, que j'aimais et qui m'aimaient également. Telle fut la vie de mes premières années : je connaissais les joies de la famille et les douceurs de l'amitié. Je vivais de l'arbre de vie, je n'avais pas encore goûté l'arbre de la science. Ses premiers fruits empoisonnèrent mon bonheur. Je vais dire comment.

CHAPITRE II.

Lecture de Voltaire et des philosophes.

J'avais un goût prononcé pour l'étude ; une curiosité insatiable. Aux travaux du collége, j'ajoutai l'hébreu et le grec. Souvent, pendant les récréations, je m'enfermais chez un libraire, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Voltaire devint mon auteur favori. J'appris tous ses vers, je lus son *Dictionnaire philosophique*.

Il faut que vous sachiez bien ma situation par rapport à la religion, pour que vous compreniez et tous les ravages que durent faire dans mon esprit les écrits des philosophes, et la nécessité de parler de Dieu aux enfants, parce que la foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu*.

Plus je repasse mes premières années, et moins j'y trouve la trace de sentiments religieux. Sous le Directoire, au temps

des prêtres constitutionnels, on me conduisait à la messe dans une chambre, à un troisième étage. On me recommandait de n'en pas parler. J'allais à la Décade par curiosité, mais je n'attachais aucune idée à tout ce qui se passait autour de moi.

Le seul souvenir religieux qui me revienne à l'esprit, c'est ce trait de la Vie des saints. Je lisais l'histoire de sainte Thérèse, et je fus frappé de son désir d'aller mourir chez les Maures. Je faisais de petites chapelles, mais sans aucun sentiment ni aucune idée. Ce n'était qu'un amusement : la mort m'effrayait, et j'avais peur des esprits de ténèbres et des revenants. J'avais le sentiment de quelque chose d'inconnu plein de terreurs. Je n'allais pas au-delà.

La foi était en moi comme si elle n'était pas. J'avais appris quelques paroles que je récitais de mémoire ; je répétais le *Credo* et quelques autres prières, mais je ne savais que des mots et ne concevais nullement ce qu'ils signifiaient. Les rapports de Dieu avec moi m'étaient complètement inconnus; j'allais au catéchisme, mais je n'y prenais aucun goût. Cette lettre froide, sans explication, était pour moi comme de l'algèbre. Je n'ai pas entendu un mot alors qui me donnât une idée des mystères et des preuves de la religion [1]. Nous étions à l'époque de l'empire. La philosophie matérialiste du dix-huitième siècle régnait dans le gouvernement et dans les

[1] Je me rappelle avoir été frappé d'une explication du passage de la mer Rouge donnée par un de mes professeurs, qui avait été grand-vicaire à Lyon, mais qui avait abandonné le ministère. Il réfutait l'objection alors accréditée, à cause de l'expédition des Français en Egypte, que Moïse avait profité du reflux de la marée pour faire passer les Israélites à pied sec. Il fit très-bien sentir qu'il était impossible de tromper tout un peuple qui habitait les bords mêmes de la mer Rouge, et de lui faire célébrer comme un miracle, en tirant de ce prodige toute son autorité, ce qui n'aurait été qu'un effet naturel dont le peuple était le témoin chaque jour.

mœurs. Rien ne peut peindre, dit M. de Lamartine, qui cherchait alors la poésie comme je cherchais la religion, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. Les hommes géométriques qui avaient alors la parole souriaient dédaigneusement quand ils prononçaient les mots enthousiasme, religion, liberté, poésie. Calcul et force, tout était là pour eux. Ils ne croyaient que ce qui se prouve, ils ne sentaient que ce qui se touche. La religion était morte dans leurs intelligences, morte dans leurs âmes, morte en eux et autour d'eux. Le calcul seul était permis, honoré, protégé, payé. On vivait dans une atmosphère de lâcheté et de servitude, on manquait d'espace et d'air. Je ne me rendais pas compte de cette situation morale de la société, mais je la subissais à mon insu. J'ai fait en herborisant de nombreux voyages à la Grande-Chartreuse. J'admirais ses sapins, son torrent, ses montagnes, mais il n'y avait plus alors le moindre vestige de religion. A la chapelle de saint Bruno, pas un signe du culte. Des noms écrits sur toutes les murailles n'indiquaient que la curiosité ou la vanité des voyageurs. On se croyait au milieu des ruines du Christianisme, comme à Thèbes ou à Persépolis on est au milieu des ruines de l'idolâtrie. A la croix du Grand-Son, qui apparaissait encore au milieu de ces déserts et dominait tout, je ne me prosternai même pas. Personne ne me donnait cet exemple. Je ne savais pas ce que voulait dire ce signe sacré. J'y inscrivis mon nom comme à la croix de Charousse, au-dessous de Revel, machinalement. L'idée de Dieu ne subsistait au fond de mon âme que par le sentiment d'admiration dont j'ai toujours été pénétré pour lui sur le sommet des montagnes.

Telle était la situation de mon esprit, lorsque j'ouvris Voltaire pour la première fois. Je n'avais jamais entendu parler des merveilles opérées par Jésus-Christ, ou si j'en avais entendu parler, c'était sans y prêter aucune attention. Les jours d'abstinence observés par habitude, des chapelets, des

prières récitées sans ferveur, des chants dans une langue qui me paraissait barbare, parce que je goûtais beaucoup le latin de Virgile, des Légendes, des histoires de prodiges et de revenants ; c'était là pour moi toute la religion. Je n'exagère rien. Voilà l'inconvénient terrible, dans l'éducation, de mettre la cérémonie avant l'idée.

Voltaire me donna des idées justes de la littérature, de la poésie ; il m'apprit, je le croyais, l'histoire, la physique, la philosophie ; il me fit connaître l'Europe, la France, enfin je crus savoir par lui toutes choses, et la religion m'apparut sous les couleurs qu'il lui donne. D'abord je triomphai, je me crus un esprit supérieur ; je regardai en pitié tout ce qui m'entourait, je raillai tous ceux qui parlaient devant moi du Christianisme. J'adoptai toutes les objections.

Voltaire dit quelque part dans son *Essai sur l'histoire générale* qu'il a pris les deux hémisphères en ridicule, que c'est un coup sûr. Il est certain qu'il inspire le mépris de la race humaine dans l'histoire, comme dans sa philosophie le mépris de la loi révélée. Il saisit les esprits superficiels avec ce grand nom de Dieu et les mots d'humanité et de patrie, et c'est à l'aide de maximes vraies rendues dans de beaux vers qu'il séduit les cœurs et les entraîne ensuite à croire toutes les erreurs qu'il leur présente.

Je redisais ces vers de son discours sur l'Egalité des conditions :

Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime ;
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joie est passagère et le rire est trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur,
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

Les vers sur l'envie me parurent admirables :

Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens !
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble,
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux.
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Je répétais avec transport ce morceau sur la modéra-
on :

Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance.
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit : avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?

à l'époque de la terreur; et, dès l'âge de deux ans, j'ai été conduit à Grenoble, dans la belle vallée du Graisivaudan; Grenoble, ancienne ville de Parlement, une des villes de France où l'esprit est le plus cultivé. Les grandes catastrophes de la révolution m'ont été inconnues, quoique tout le monde en fût occupé autour de moi. Les premiers faits dont mon imagination ait été frappée, sont l'arrivée du pape Pie VI à Grenoble, en 99, et le concours immense de personnes qui se pressaient autour de lui; je me souviens aussi de la foule qui couvrait la place de la prison afin de voir sortir des jeunes gens que l'on allait fusiller pour avoir accompagné des émigrés, et qui chantaient en mourant le *Réveil du peuple*. Les craintes que répandit la défaite de Schérer dans la même année sont la seule *terreur* que j'aie connue. Grenoble était rempli d'Italiens qui fuyaient devant les armées de Souvaroff. Je me rappelle encore qu'on parlait de cacher ce qu'on avait de plus précieux. Les alarmes qui s'étaient répandues, une fois dissipées, je ne songeai plus à demander ce qui se passait. Voici la raison de mon indifférence pour les objets extérieurs: je vivais alors dans un monde idéal. J'aimais passionnément la lecture: j'avais lu l'*Iliade*; je pleurais sur Hector, traîné autour de Troie par Achille, et sur Priam, redemandant le corps de son fils. Après l'*Iliade*, je lus la *Jérusalem*; Tancrède était mon héros. Je savais le poëme du Tasse par cœur; l'Arioste me ravissait. Dans mes jeux avec mes condisciples, je leur donnais les noms de tous les héros de l'*Iliade* ou des chevaliers de la *Jérusalem* et du poëme de Roland.

Je me souviens aussi des combats que nous livrions dans l'intérieur de l'école, où plusieurs fois j'ai été choisi comme négociateur. J'étais très-sensible à l'harmonie des vers de Virgile, et je me vois encore à deux lieues de Grenoble, dans la maison de campagne de mon père, au milieu d'un verger, couché sur l'herbe, au pied des montagnes de la rive droite

Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux ;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes ;
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instants ;
Remède encor trop faible à des maux si constants !
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Voltaire traduisait ici saint Paul mot pour mot; mais il avait bien soin de ne pas le dire. Il entassait des nuages autour du Christianisme, et le jour qu'on trouvait en lui était emprunté à ce divin soleil. Je ne le savais pas. Le déisme de Voltaire devint ma religion. Je répétai ses vers, sa prose, ses objections contre la religion chrétienne, qui me semblait contraire aux sentiments de justice et d'humanité innés en moi. Je crus à une morale naturelle, indépendante de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur.

Tout le venin de la philosophie de Voltaire se trouve dans le Pour et le Contre, adressé à madame de Rupelmonde.

Viens, pénètre avec moi, d'un pas respectueux,
    Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père.

qui portent leurs branches épaisses jusque vers les cieux. Ces forêts ont à leurs pieds de gras pâturages sur la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux et les brebis; là coulent mille ruisseaux d'une eau limpide. Au-dessous de ces pâturages, le pied des montagnes est comme un jardin. Nulle part le printemps n'est plus doux ni l'automne plus beau. Encore aujourd'hui, quand je veux reproduire en moi les impressions les plus vives que j'ai reçues de la nature, je me reporte à ces jours où je partais de Grenoble pour aller chercher des plantes dans les Alpes; car la botanique et la lecture ont été les passions de mon enfance. Je revois encore ces forêts si vertes, ces coteaux si fleuris, ces cascades tombant en gerbes d'eau et de lumière, ces cytises avec leurs grappes jaunes suspendues à nos rochers, ces nuages glissant à travers les pics des montagnes, ces brouillards fantastiques de nos forêts de sapins; j'entends les chants des oiseaux, le cri des aigles, le roulement des torrents, la sonnette des troupeaux; je revois ces soldanelles et ces violettes que je cueillais d'une main, tandis que de l'autre je prenais de la neige pour étancher ma soif; et ces siléné et ces myosotis, qui tapissent des bancs énormes de pierre de leur couleur bleue et rose, et ces gentianes azurées, et ces anémones, et tout cet essaim brillant de plantes, dont la délicatesse et la grâce contrastent avec l'horreur des précipices où elles croissent.

L'amour que j'avais pour la botanique m'attirait sans cesse dans les Alpes. La botanique, comme l'a dit Fontenelle, n'est pas une science sédentaire et paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie et l'histoire. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se ré-

soudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.

La vallée du Graisivaudan est toute resserrée entre des montagnes. Je devançais souvent le soleil dans mes excursions. Rien n'est plus beau que de le voir, en se levant, frapper les sommets de nos Alpes d'une lumière encore plus blanche que les reflets de la neige, et laissant le soir, lorsqu'il se couche, une couleur de pourpre sur tous les glaciers qui couronnent notre vallée. Aucun spectacle ne peut se comparer à l'éclat de notre soleil en automne. Toutes les nuances des couleurs se fondent tour-à-tour dans l'azur du ciel, qui passe de la flamme la plus vive à la teinte la plus douce.

A treize ans, je partais avec une boîte sur le dos et un livre dans ma poche, et j'allais souvent seul passer deux ou trois jours dans les châlets des montagnes, lisant et herborisant. Je renonce à peindre le plaisir que j'éprouvais à chaque nouvelle observation sur l'organisation des plantes, sur les merveilles du *drosera*, qui croît dans nos marais, et fait mourir l'insecte qui se pose sur sa fleur et menace son existence; sur le *nymphæa*, qui monte à la surface de l'eau quand la fécondation doit s'opérer, et qui referme après sa corolle et redescend dans le lac. Les premiers sentiments d'admiration que j'aie éprouvés pour Dieu me sont venus de la contemplation de nos Alpes et des plantes dont elles sont tapissées.

Combien de fois, suspendu sur un précipice, je me plaisais à contempler le fond de cet abîme; ou bien, couché sur les bords d'une rivière ou d'un lac des montagnes, je jouissais de voir le soleil se jouer dans les replis de l'eau. Le moindre vent qui agitait la surface des lacs, les arbres dont les ombres se balançaient dans l'air, sur la terre et dans l'eau, suffisaient pour me plonger dans mille rêveries. Je m'asseyais, je lisais, je descendais dans les précipices, je m'attachais aux rochers; je gravissais les rocs les plus escar-

pés, je pénétrais dans des grottes où les oiseaux du ciel et quelques bergers entraient seuls. Je ne pensais pas. Pourrais-je donner ce nom à une succession rapide des sensations et des sentiments les plus doux? Je ne puis comparer cet état qu'à un songe, mais à un songe comme on n'en fait jamais. Ces idées chimériques, ajoutées au sentiment de l'existence, sont bien plus vives que si elles étaient retracées dans le sommeil : je m'unissais à tous les objets extérieurs; je prenais possession de la vie.

Ce sentiment est très-doux, c'est le sentiment entier de l'existence. Il ne saurait être éprouvé par toutes les âmes, ni dans toutes les situations. Pour en goûter le charme, il faut, comme l'a dit Rousseau, que le cœur soit en paix, et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il n'y faut ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré, qui n'ait ni secousses ni intervalles. Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface.

Je courais quelquefois de grands dangers par le désir de trouver quelque fleur nouvelle. Un jour j'herborisais avec un jeune homme plus âgé que moi; nous cherchions le *cypripedium calceolus*, *le sabot de la Vierge*, à Saint-Nizier. Nous arrivâmes en nous attachant à des buissons jusqu'à des rochers à pic. En nous aidant de nos boîtes de ferblanc, nous parvînmes à une grande élévation, mais nous ne pûmes jamais franchir le sommet de la montagne. Un rocher énorme s'avançait sur nos têtes et formait une grotte. Impossible d'avancer. Il fallait sauter vingt pieds de haut et tomber aux bords d'un précipice. La nuit s'avançait. Nous voyions déjà briller les lumières de Saint-Nizier. En vain nous jetâmes des cris répétés par tous les échos de la monta-

gne. Personne ne nous entendit ; que faire? La pluie commençait à tomber. Passer la nuit en ce lieu n'était pas prudent. Nous fîmes notre épitaphe en riant, mais le temps pressait. Nous nous résolûmes à affronter le plus grand danger. Mon ami se risqua, je sautai après lui, et il me retint par mes habits comme je commençais à rouler dans le précipice. Je me souviens que l'idée d'une autre vie n'entra point dans mes craintes, je n'étais occupé que du danger présent. Je possédais le sentiment de l'existence au plus haut degré, je n'allais pas au-delà. J'avais un père, une mère remplis de bontés pour moi, des frères, des sœurs, des amis, que j'aimais et qui m'aimaient également. Telle fut la vie de mes premières années : je connaissais les joies de la famille et les douceurs de l'amitié. Je vivais de l'arbre de vie, je n'avais pas encore goûté l'arbre de la science. Ses premiers fruits empoisonnèrent mon bonheur. Je vais dire comment.

CHAPITRE II.

Lecture de Voltaire et des philosophes.

J'avais un goût prononcé pour l'étude ; une curiosité insatiable. Aux travaux du collége, j'ajoutai l'hébreu et le grec. Souvent, pendant les récréations, je m'enfermais chez un libraire, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Voltaire devint mon auteur favori. J'appris tous ses vers, je lus son *Dictionnaire philosophique*.

Il faut que vous sachiez bien ma situation par rapport à la religion, pour que vous compreniez et tous les ravages que durent faire dans mon esprit les écrits des philosophes, et la nécessité de parler de Dieu aux enfants, parce que la foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu*.

Plus je repasse mes premières années, et moins j'y trouve la trace de sentiments religieux. Sous le Directoire, au temps

des prêtres constitutionnels, on me conduisait à la messe dans une chambre, à un troisième étage. On me recommandait de n'en pas parler. J'allais à la Décade par curiosité, mais je n'attachais aucune idée à tout ce qui se passait autour de moi.

Le seul souvenir religieux qui me revienne à l'esprit, c'est ce trait de la Vie des saints. Je lisais l'histoire de sainte Thérèse, et je fus frappé de son désir d'aller mourir chez les Maures. Je faisais de petites chapelles, mais sans aucun sentiment ni aucune idée. Ce n'était qu'un amusement : la mort m'effrayait, et j'avais peur des esprits de ténèbres et des revenants. J'avais le sentiment de quelque chose d'inconnu plein de terreurs. Je n'allais pas au-delà.

La foi était en moi comme si elle n'était pas. J'avais appris quelques paroles que je récitais de mémoire ; je répétais le *Credo* et quelques autres prières, mais je ne savais que des mots et ne concevais nullement ce qu'ils signifiaient. Les rapports de Dieu avec moi m'étaient complètement inconnus ; j'allais au catéchisme, mais je n'y prenais aucun goût. Cette lettre froide, sans explication, était pour moi comme de l'algèbre. Je n'ai pas entendu un mot alors qui me donnât une idée des mystères et des preuves de la religion [1]. Nous étions à l'époque de l'empire. La philosophie matérialiste du dix-huitième siècle régnait dans le gouvernement et dans les

[1] Je me rappelle avoir été frappé d'une explication du passage de la mer Rouge donnée par un de mes professeurs, qui avait été grand-vicaire à Lyon, mais qui avait abandonné le ministère. Il réfutait l'objection alors accréditée, à cause de l'expédition des Français en Egypte, que Moïse avait profité du reflux de la marée pour faire passer les Israélites à pied sec. Il fit très-bien sentir qu'il était impossible de tromper tout un peuple qui habitait les bords mêmes de la mer Rouge, et de lui faire célébrer comme un miracle, en tirant de ce prodige toute son autorité, ce qui n'aurait été qu'un effet naturel dont le peuple était le témoin chaque jour.

mœurs. Rien ne peut peindre, dit M. de Lamartine, qui cherchait alors la poésie comme je cherchais la religion, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. Les hommes géométriques qui avaient alors la parole souriaient dédaigneusement quand ils prononçaient les mots enthousiasme, religion, liberté, poésie. Calcul et force, tout était là pour eux. Ils ne croyaient que ce qui se prouve, ils ne sentaient que ce qui se touche. La religion était morte dans leurs intelligences, morte dans leurs âmes, morte en eux et autour d'eux. Le calcul seul était permis, honoré, protégé, payé. On vivait dans une atmosphère de lâcheté et de servitude, on manquait d'espace et d'air. Je ne me rendais pas compte de cette situation morale de la société, mais je la subissais à mon insu. J'ai fait en herborisant de nombreux voyages à la Grande-Chartreuse. J'admirais ses sapins, son torrent, ses montagnes, mais il n'y avait plus alors le moindre vestige de religion. A la chapelle de saint Bruno, pas un signe du culte. Des noms écrits sur toutes les murailles n'indiquaient que la curiosité ou la vanité des voyageurs. On se croyait au milieu des ruines du Christianisme, comme à Thèbes ou à Persépolis on est au milieu des ruines de l'idolâtrie. A la croix du Grand-Son, qui apparaissait encore au milieu de ces déserts et dominait tout, je ne me prosternai même pas. Personne ne me donnait cet exemple. Je ne savais pas ce que voulait dire ce signe sacré. J'y inscrivis mon nom comme à la croix de Charousse, au-dessous de Revel, machinalement. L'idée de Dieu ne subsistait au fond de mon âme que par le sentiment d'admiration dont j'ai toujours été pénétré pour lui sur le sommet des montagnes.

Telle était la situation de mon esprit, lorsque j'ouvris Voltaire pour la première fois. Je n'avais jamais entendu parler des merveilles opérées par Jésus-Christ, ou si j'en avais entendu parler, c'était sans y prêter aucune attention. Les jours d'abstinence observés par habitude, des chapelets, des

d'un homme suspendu sur un précipice, dont le pied glisse, la tête tourne, et qui sent qu'il va rouler dans l'abîme. C'était un joug affreux que cette pensée, la plus dure captivité. Mon cœur se serrait à chaque instant, je versais des larmes, et vingt fois j'ai voulu mettre fin à ma vie, ne pouvant supporter l'idée que je devais la perdre; j'ai éprouvé les tourments de l'enfer; j'ai senti ce que veut dire le mot de ténèbres visibles, l'horreur du désespoir. Personne ne savait la cause de mes angoisses, je me disais quelquefois que je préférerais une souffrance éternelle à l'anéantissement. Je me souviens qu'un jour, revenant de Saint-Nizier, j'avais le Drac à traverser pour rentrer à Grenoble. J'étais sur le bateau, et je me sentis saisi du désir de mettre fin à mon supplice en me jetant dans le torrent. Je ne sais comment j'échappai à cette tentation. Voilà où m'avait conduit mon enthousiasme pour Voltaire et ce qui explique tant de suicides que nous avons sous nos yeux.

J'étais au fort de mes doutes. Le désordre du monde, les vices, les crimes, les maladies, l'ignorance, la mort, le silence de Dieu au milieu de toutes les douleurs de l'homme, l'abandon où je croyais l'humanité, m'avaient fait rejeter l'idée de Dieu. Voltaire avait détruit pour moi la chaîne de la révélation. Le monde me paraissait sans sagesse. L'idolâtrie et le Christianisme, qui me semblait une autre idolâtrie, la superstition, le fanatisme, voilà donc à quoi nous étions invinciblement livrés. Plus de liberté pour l'homme; Dieu, s'il y en avait un, se jouait de nous, il avait donné une âme à la douleur.

Toute la nature, qui auparavant avait tant de charmes pour moi, était devenue une sombre prison. J'étais dans un cachot, environné de déceptions dont je n'avais pas le mot, j'étouffais.

Au milieu de cette situation, j'ouvris un jour l'*Emile*, et quand j'arrivai aux pages de Rousseau qu'on va lire, l'émo-

tion que j'éprouvai fut si vive, qu'elle n'est pas encore sortie de ma mémoire.

« Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être; mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit point imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y aurait peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune et nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi ? »

Ce début me frappa; ce langage, si différent de celui de Voltaire, me rendit attentif.

« Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction seule réduirait bientôt l'univers en une masse immobile. A cette loi il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites. Je crois qu'une volonté meut l'univers et anime la nature. Voilà mon premier dogme ou mon premier article de foi.

« Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence, c'est mon second article de foi. Où la voyez-vous exister ? m'allez-vous dire. Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

« Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir.

« Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance et de volonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais il se dérobe à mes sens et à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds; je sais très-certainement qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, et que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas.

« Après avoir découvert ceux de ces attributs par lesquels je conçois son existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses que la Divinité gouverne et que je puis examiner. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer les astres, mesurer, calculer, prévoir leur mouvement, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui!

« Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil! Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles; ou plutôt tu veux en vain t'avilir, ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Ces paroles me faisaient du bien, mais elles ne répondaient pas à l'objection terrible du mal répandu sur la terre; objection qui avait jeté tant de trouble dans mon esprit. Je continuai :

« Mais quand, pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère les divers rangs et les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avais observé ! Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportion, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! O sagesse ! où sont tes lois ? O Providence ! est-ce ainsi que tu régis le monde ? Être bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? je vois le mal sur la terre ! »

Vous pouvez juger avec quelle avidité je recueillais ces paroles dans l'état où se trouvait alors mon âme ; et comme j'attendais avec impatience la réponse de Rousseau :

« Croiriez-vous, mon bon ami, reprend Rousseau, que de ces tristes réflexions et de ces contradictions apparentes se formèrent dans mon esprit les sublimes idées de l'âme, qui n'avaient point jusque-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, et dont l'autre le ramenait bassement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me disais : Non, l'homme n'est point un ; je veux et je ne veux pas ; je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime et je fais le mal ; je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

« L'homme est donc libre dans ses actions, et, comme tel, animé d'une substance immatérielle ; c'est mon troisième article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

« Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, et ne peut lui être imputé. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il le fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre vient de toi.

« Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : « Sois juste et tu seras heureux. » Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état des choses; le méchant prospère et le juste est opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé!

« Je t'ai trompé, téméraire! et qui te l'a dit? Ton âme? est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : La vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu : non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

« On dirait aux murmures des impatients mortels que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer la vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux; n'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés; c'est après qu'ils l'ont parcourue.

« Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps;

st, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter.

« Le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes ne fait que la démontrer aux miens; mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

« Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui dis : Etre des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. »

Je ne puis rendre l'effet que produisirent sur moi ces belles pages; mais il me semble encore aujourd'hui, à plus de trente ans de distance, qu'en les lisant un rayon de lumière entra dans l'obscurité de mon esprit. Il se fit comme une illumination soudaine en moi. Quelque chose d'intime et de doux venait de se révéler à mon cœur. Je crus en Dieu et en mon âme, je me jetai à genoux, c'était sur la montagne de la Bastille, dans un champ que je vois encore. Je fus baigné de larmes; je remerciai Dieu de s'être ainsi manifesté pour moi, et je me promis bien de ne plus abandonner cette vérité que je venais si merveilleusement de recouvrer. Je me souviens que les derniers mots de cette instruction restèrent gravés si profondément en moi, que pendant longtemps ils furent ma prière, et que je les répétai sur toutes les montagnes où j'herborisais.

J'avais prié, j'étais calme. Je descendis à Grenoble rempli d'un sentiment nouveau, et je revis les miens, ma mère,

mes sœurs, mes frères, mon père, mes amis, avec une indéfinissable tendresse. J'étais donc sûr de ne pas les perdre, de vivre à jamais avec eux. Le monde n'était qu'une épreuve, la terre un lieu de passage, et nous allions tous vers une patrie inconnue où ceux qui s'aiment ne se sépareront plus :

> Où serait sans la mort l'espoir de la vertu?
> Va! l'immortalité, quand le juste succombe,
> Comme un astre naissant se lève sur sa tombe!

C'est ainsi que s'est développée en moi l'intelligence. Heureusement que mon cœur n'était pas corrompu ; j'aurais pu sans cela ne jamais sortir du scepticisme.

CHAPITRE IV.

Contradictions de Rousseau. — Passages sur Jésus-Christ. Ma détermination.

Je menais alors une vie très-singulière. Je passais beaucoup de temps dans une solitude absolue, n'ayant aucun des amusements des jeunes gens de mon âge, toujours occupé d'études et de méditations. J'avais des amis et des sœurs que j'aimais beaucoup ; je ne vivais donc que de mes idées et de mes affections.

Je dévorai tout Rousseau. Ses contradictions me jetèrent dans de grandes perplexités. Mais le calme que j'avais recouvré me permit de reprendre mes études. Je rencontrai alors un jeune homme fort spirituel, très-occupé de littérature, et avide de se faire un nom dans les lettres. Nous mîmes nos travaux en commun. Il m'excitait à composer des vers, à écrire de la prose. Nous lisions ensemble Virgile, Horace, Racine, l'abbé Delille, les Eloges académiques, le Cours de Littérature de Laharpe. Nous discutions le mérite de

chacun de ces écrivains, mais rien ne m'arrachait à ma grande préoccupation.

Je commençais à juger ceux que je lisais. J'étais étonné de trouver dans Rousseau des contradictions frappantes.

J'avais recouvré le calme, mais je sentais que le théisme de Rousseau n'a point de sanction. Et quand je l'entendais dire, moi qui sortais à peine de l'enfer du doute : « Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison. Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure : Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement? » ce n'était pas une réponse pour moi.

Ce qui m'étonnait le plus dans Rousseau, c'était de voir son jugement tenu en suspens sur le Christianisme, que je regardais comme une religion sans base.

« A l'égard de la révélation, dit-il, IL Y A TANT DE RAISONS SOLIDES POUR ET CONTRE, que, ne sachant à quoi me déterminer, *je ne l'admets*, *ni ne la rejette.*

J'étais confondu de cette incertitude de Rousseau, tant mes préjugés contre le Christianisme étaient grands !

J'arrivai enfin au passage si étonnant sur Jésus-Christ. Je l'ai relu cent fois. Je vois encore le lieu où je l'ai lu d'abord. C'était dans les bois de Prémol, non loin de Vizille. Il a été d'une si grande importance pour moi, que je crois devoir le rapporter ici :

« Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne; la simplicité de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits, près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle

présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur et sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné des leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus

sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ai fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Ce passage a fait une profonde impression sur moi. Il commençait à me faire sortir des incertitudes du théisme de Rousseau. Il a décidé de toute ma vie. Je me dis alors que puisque Rousseau parlait ainsi de Jésus-Christ, malgré les railleries de Voltaire, la religion chrétienne méritait d'être discutée, et je me promis de me livrer avec ardeur à cet examen.

Rousseau ajoute :

« Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeste et circonspect, mon enfant ; respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand être qui seul sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté, mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible. »

Pour moi le scepticisme ne me paraissait pas possible, et je pris la résolution de consacrer ma vie tout entière s'il le fallait à la grande question de savoir ce qu'était Jésus-Christ : homme, envoyé de Dieu, ou Dieu.

J'ai rempli ma promesse, et je vous dirai tout ce que j'ai fait pour l'accomplir.

CHAPITRE V.

Rencontre du curé de Saint-Ferjus.

Je ne savais pas alors que tout ce que je lisais de beau dans l'*Emile* était emprunté au Christianisme, mais toutes ces vérités faisaient sur moi une grande impression. Ces paroles allaient à mon cœur. J'étais rentré dans la vie. Chose remarquable! Voltaire, avec ce qu'il disait de vrai, avait fondé sur moi son autorité, et cette autorité une fois établie avait servi ensuite à me pénétrer de ses funestes erreurs. Rousseau ne me fit que du bien, parce que ses contradictions m'apparurent au premier coup-d'œil.

Je ne pouvais concilier avec son scepticisme ce que dit le vicaire savoyard à Emile : « Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos pères, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, et ne la quittez plus. Elle est très-simple et très-sainte, je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre celle dont la morale est la plus pure, et dont la raison se contente le mieux. »

J'avoue que je ne partageais point de semblables idées. Je me disais que si le Christianisme était vrai, je l'embrasserais à l'instant; mais que si je n'y trouvais pas les caractères d'une religion divine, rien ne me le ferait adopter.

Le goût des lettres m'avait lié avec le jeune homme dont j'ai parlé. Nous faisions ensemble de longues promenades, lisant les auteurs anciens et modernes. Un jour que nous étions sur les bords de l'Isère, un livre à la main, nous passâmes devant un ecclésiastique occupé à dire son bréviaire, et nous ne remarquâmes pas un moment après qu'il nous suivait. Nous étions dans ces riantes prairies arrosées par l'Isère en face de l'Ile-Verte et de nos belles montagnes couvertes de neige. Nous nous arrêtames tout-à-coup près d'une machine à rouir le chanvre, ne sachant ni l'un ni l'autre à

quel usage elle servait. Le bon vieillard, qui nous avait suivis, s'approcha de nous d'un air bienveillant, et voyant notre embarras, il nous expliqua ce qui attirait notre attention. Puis, continuant la promenade avec nous, il se mêla à notre conversation, et prit parti dans nos discussions littéraires. Tout respirait en lui la candeur et la simplicité. Son aspect était vénérable, sa physionomie pleine de douceur et de gravité. Son presbytère, entouré de berceaux de vigne et rempli de fleurs, s'élevait sur les bords de la rivière, il nous proposa d'y entrer. Nous fûmes en un instant fort à notre aise avec lui, et il connut bientôt la disposition de nos esprits.

Nous revînmes souvent chez lui; sa conversation était douce et variée. Il parlait de la religion de manière à prouver que son cœur était touché. Il avait l'air calme et heureux. Nous faisions souvent quelques lectures devant la porte de son jardin, au pied de nos Alpes. Toutes les fois que je me rappelle ces promenades le long de l'Isère, le commencement de l'Octave de Minucius Félix me revient à la mémoire. Permettez-moi de vous rappeler ce charmant passage, qui prouve comment presque toujours le calme de la nature sert à préparer le calme de l'ame : « Nous nous dirigions un matin, dès le point du jour, vers la mer, en suivant le rivage pour respirer un air frais et pur. De petites vagues, qui venaient mourir doucement sur le sable, semblaient l'aplanir pour la promenade. La mer ne cesse pas d'être un peu agitée, lors même que les vents se taisent; elle ne poussait point alors vers ses bords des ondes blanches et écumeuses; c'était plutôt des vagues doucement émues. Nous goûtions un plaisir extrême à voir leurs détours venir nous mouiller lorsque nous étions au bord de l'eau, et que le flot tantôt se jouait à nos pieds, et que tantôt replié et revenant sur lui-même il allait au sein de la mer. Nous avancions à pas tranquilles, trompant la longueur de la route par le charme des récits. » Le bon curé me prêta Fénélon, Bos-

suet et la Bible, que je voulais lire pour juger si elle méritait les mépris de Voltaire.

CHAPITRE VI.

Lecture de Fénélon.

Je commençai par les Œuvres spirituelles de Fénélon.

Je ne connaissais de l'archevêque de Cambrai que le Télémaque, les dialogues des Morts, les dialogues sur l'Éloquence; et de l'évêque de Meaux, que les Oraisons funèbres et le Discours sur l'histoire universelle, la première partie et la troisième, celle des empires; j'avais passé la seconde sur la religion, parce que Voltaire m'avait dit que Bossuet n'était là qu'un déclamateur.

La première lettre de Fénélon au duc d'Orléans me sembla faite pour la situation où je me trouvais :

« Je suis en ce monde, dit Fénélon, sans savoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où je vais. Le véritable usage de la raison qui est en moi est de ne rien croire sans savoir pourquoi je le crois, et sans être déterminé à m'y rendre sur un signe certain de vérité. Mais ma raison est bien faible et ma volonté bien exposée aux piéges de l'orgueil et des passions. J'ai besoin d'une force d'en haut.

« Etre infiniment parfait! s'il est vrai que vous soyez et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous et de m'égarer dans mes vaines pensées en vous cherchant! O vérité! ô sagesse, ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit, et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi et que vous ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature! » Cette prière, si pleine d'onction, répondait au besoin de mon âme. Je la répétai avec amour.

Je ne rapporterai aucun des arguments de Fénélon sur l'idée de l'infini, sur l'existence de Dieu, sur la liberté de l'homme, sur l'âme et son immortalité. Rousseau m'avait laissé sans objection sur tous ces points; ce qui m'importait, c'est la question que l'archevêque de Cambrai pose sur le culte extérieur. Aussi la réponse me frappa vivement. Toutes mes douleurs étaient venues de ce que je ne croyais pas à la nécessité d'un culte, et de ce que je regardais toutes les religions comme des inventions humaines dont Dieu n'avait pas besoin.

« Dieu, dit Fénélon, n'a pu créer les hommes avec une intelligence et une volonté qu'afin que toute leur vie ne fût qu'admiration de sa suprême vérité et amour de sa bonté infinie. Telle doit être la fin essentielle de notre création.

« La religion n'est que l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu est précisément cette religion. Dieu ne veut point d'autre culte intérieur de son amour suprême. *Nec colitur Deus nisi amando.* Dieu n'a aucun besoin de nos biens. Il compte pour rien les choses visibles, lui qui remplit l'univers, ou pour mieux dire, dans l'immensité duquel l'univers n'est qu'un point. Il ne veut ni la graisse, ni le sang des victimes, ni l'encens des hommes profanes; il veut non ce qui est à nous, mais nos cœurs; il veut que nous le préférions à nous. C'est ce sacrifice qui coûte le plus cher à l'homme, et dont Dieu est jaloux.

« Mais ce culte d'amour doit-il être tellement concentré dans mon cœur que je n'en donne jamais aucun signe au-dehors?

« Dieu a mis les hommes ensemble dans une société où ils doivent s'aimer et s'entre-secourir comme les enfants d'une même famille qui ont un père commun. Il faut donc qu'il y ait entre eux une société de culte de Dieu; c'est ce qu'on nomme religion : c'est-à-dire que tous les hommes doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer

et servir le même père. Le fond de cette religion ne consiste dans aucune cérémonie extérieure ; car elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai et dans l'amour du bien souverain ; mais ces sentiments ne peuvent être sincères sans être mis comme en société parmi les hommes par des signes certains et sensibles. Ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle *les cérémonies de la religion*. Ces cérémonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au-dedans. Voilà la religion inséparable de la croyance du créateur ! »

Il m'était impossible de ne pas reconnaître la vérité de ce que vous venez de lire. C'était un pas de plus que faisait mon esprit, car Rousseau n'établit pas la nécessité du culte extérieur. La vérité entre dans un esprit de bonne foi comme une douce lumière dans les yeux délicats : tant l'âme est véritablement chrétienne, comme l'a dit Tertullien ! Sans doute le véritable culte est purement intérieur et se consomme tout entier dans l'âme. Adorer l'Etre souverain, contempler ses perfections, s'unir à lui par les mouvements d'un amour pur, la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion du ciel, c'était celle de l'homme avant sa chûte ; mais dans l'état où nous sommes, il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, et nous unissent à nos frères.

Une observation que je dois faire encore, c'est que Voltaire et Diderot m'avaient fait haïr et mépriser les hommes et nier le Créateur. Rousseau m'avait inspiré de l'amour pour Dieu, mais Fénélon me faisait aimer les hommes. Voltaire, Diderot, et même Rousseau, détruisaient pour moi mes rapports avec la tradition et la société ; je dédaignais tout ce qui avait vécu avant moi, je me croyais seul éclairé. Fénélon me mettait, au contraire, par la nécessité d'un culte public, en

relation avec les hommes de tous les temps et de tous les pays.

Comment me refuser aux conséquences de la nécessité d'un culte développées ainsi par Fénélon !

« Puisque le premier être qui m'a créé, dit-il, a fait toutes choses pour lui, et qu'il demande des créatures intelligentes un culte d'amour qui soit public dans la société, il faut qu'il existe dans le monde un culte public, pour m'y unir et pour l'exercer avec les autres hommes qui l'exercent ensemble. Mais où trouverai-je ce culte si nécessaire? Je jette donc les yeux sur tous les siècles et sur toutes les nations pour y découvrir ce culte pur du Créateur.

« Il me faut un culte qui soit digne du premier être et qui purifie mes mœurs. Encore une fois où le trouverai-je, ce culte qui doit être nécessairement sur la terre puisque ce n'est que pour lui que la terre est faite et que les hommes n'ont été créés que pour lui? »

Cette question était d'accord avec l'idée que je portais en moi-même et qui m'avait poursuivi de telle manière que, lorsque j'avais cru qu'aucune religion sur la terre ne venait de Dieu, j'avais été jusqu'à ne pas croire en Dieu, tant il m'était impossible de penser que Dieu eût créé l'homme et qu'il ne lui eût pas parlé. Où était donc ce culte? L'idée que Dieu avait parlé à l'homme répondait à tous mes doutes. J'écoutais avidement Fénélon :

« J'aperçois dans un coin du monde un peuple tout singulier. Tous les autres courent après les idoles, tous les autres adorent aveuglément une multitude monstrueuse de divinités vicieuses et méprisables; ce peuple, qu'on nomme les *Juifs*, n'adore qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; sa loi essentielle, à laquelle tout son culte se rapporte, l'oblige à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toutes ses forces. Mais ce peuple attend un Messie qui doit renouveler le fond de l'homme, répandre la connaissance et l'amour de Dieu sur la terre.

« Il n'y a sur la terre, ajoute Fénélon, que deux peuples, savoir, le Juif et le Chrétien, qui me montrent ce culte d'amour que je cherche partout pour l'embrasser. Il faut que je me fixe à le pratiquer chez l'un de ces deux peuples. Or, entre ces deux peuples, je ne puis faire aucune sérieuse comparaison. Le peuple chrétien a des traits de perfection qui sont infiniment au-dessus de tout ce qu'il y a de meilleur dans le peuple juif. La perfection n'est que dans ce peuple nouveau qui est uni à l'ancien; c'est là que j'aperçois du premier coup d'œil l'adoration en esprit et en vérité, en un mot, cet amour qui est seul la loi et les prophètes.

« Je trouve dans le peuple chrétien, composé de tous les peuples du monde connu, le peuple héritier des promesses, qui ne fait qu'un même corps et une succession non interrompue depuis les patriarches jusqu'à nous. Par là je trouve ce que je cherche, c'est-à-dire ce culte d'amour qui doit être aussi ancien que le monde, et pour lequel le monde lui-même a été fait. Je le vois distinctement marqué dans tous les âges.

« La religion judaïque n'était que le commencement imparfait de l'adoration en esprit et en vérité qui est l'unique culte de Dieu. Retranchez de la religion judaïque les bénédictions temporelles, les figures mystérieuses, les cérémonies accordées pour préserver le peuple du culte idolâtre, il ne reste que l'amour; ensuite développez et perfectionnez cet amour, voilà le christianisme, dont le judaïsme n'était que le germe et la préparation. »

Ces réflexions de Fénélon m'expliquaient l'existence du peuple juif, elles changèrent toutes les idées que Voltaire m'en avait données. Je trouvais ainsi l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, objet d'une révélation spéciale qui remontait jusqu'à l'origine du monde. Non-seulement il y avait un Dieu, mais ce Dieu avait parlé à l'homme et n'avait cessé d'être en relation avec lui. Toutes mes an-

goisses étaient expliquées. Dieu a mis dans l'homme le besoin de s'unir à lui : c'est cet instinct divin qui faisait mon supplice tant qu'il n'était pas satisfait.

CHAPITRE VII.

Une objection m'arrête : *Hors de l'Église, point de salut.*

J'étais frappé de toutes ces raisons ; mais une de ces objections contre le Christianisme en lui-même que j'avais trouvée dans Voltaire et dans Rousseau, revenait se présenter avec une grande force à mon esprit. J'avais lu les *Lettres provinciales*, que Voltaire m'avait dit être un chef-d'œuvre. Mais à l'aide du charme de son style, Pascal m'avait rempli de l'idée que d'après la véritable croyance de l'Église Dieu n'est pas mort pour sauver tous les hommes, et que tous ceux qui ne sont pas nés catholiques étaient perdus à jamais. Cette pensée me désolait. Le Dieu des chrétiens me paraissait un tyran injuste et barbare. Je me proposais, dans une de mes promenades chez le bon curé de Saint-Ferjus, de lui dire toutes mes inquiétudes à ce sujet. J'allai le voir dans une grande anxiété ; j'avais déjà peur de perdre ce qui me semblait la vérité et cette lumière qui commençait à poindre pour moi : avant de continuer mon examen, lui dis-je, je voudrais savoir comment vous entendez la maxime : *Hors de l'Eglise, point de salut!* Cette maxime si dure à mes yeux, et qui ferme à tant de personnes l'entrée de la religion.

« Je ne veux pas vous parler d'après-moi-même, reprit le bon vieillard ; je vais vous lire un ouvrage de Fénélon, que vous ne connaissez pas, et qui réfute très-bien les *Provinciales* que vous connaissez. »

Il me lut d'abord ce que Fénélon dit des *Provinciales* à la tête de cet ouvrage : « L'auteur s'est servi du jeu du dialogue, pour inspirer au lecteur les préventions les plus sé-

rieuses, il donne à une erreur affreuse, que Dieu ne veut pas sauver tous les hommes, je ne sais quoi de touchant et de gracieux ; il écarte toutes les épines, et sème son chemin de fleurs. Le venin coule de sa plume avec une douceur flatteuse qui enchante l'esprit. »

« Je crois, ajoute l'archevêque de Cambrai, que Dieu veut sincèrement rendre le salut possible à tous les hommes, et qu'en vertu de cette bonne volonté, il leur donne un secours surnaturel et suffisant, toutes les fois qu'il leur commande des vertus surnaturelles.

« Le principe fondamental de saint Augustin est que personne ne doit ce qu'il n'a point reçu. C'est de Dieu même que l'homme a reçu de faire le bien quand il le veut. Personne n'est coupable de ne pas faire le bien qu'il n'a pas reçu ; mais il est coupable s'il ne fait pas ce qu'il doit. Le péché proprement dit est celui qui est commis par une volonté libre et avec pleine science.

« Saint Augustin ajoute que les Gentils qui ont la loi écrite dans leurs cœurs, comme parle l'apôtre, appartiennent à l'Evangile ; il assure même que ces infidèles qui meurent dans l'impiété ont une grâce intérieure pour parvenir à la grâce qu'ils ont rejetée. Vous voyez que l'incrédule n'est coupable que parce qu'il a reçu sans fruit une grâce pour croire. Ainsi saint Augustin se réduit sans cesse à la règle de l'apôtre, que tous ceux qui ont péché sans loi périront sans loi. Saint Thomas pense comme saint Augustin. Dieu, plutôt que de manquer à ses enfants et de les priver du souverain bien qu'il leur promet gratuitement, éclairerait un homme nourri dans les forêts d'une île déserte ou par une révélation intérieure et extraordinaire, ou par une mission de prédicateurs évangélistes, semblable à celle des Indes orientales ou occidentales que sa Providence saurait bien procurer. Dieu fait tout pour nous sauver, excepté de nous ôter le libre arbitre. Dieu veut sauver tous les hommes et les amener à la connais-

sance de la vérité. C'est nommément pour les infidèles que saint Augustin décide ainsi.

« Si l'on demande ce qu'il faut croire de tous les hommes qui n'ont jamais embrassé le Christianisme ni le judaïsme, saint Augustin répond : La volonté de Dieu n'a jamais manqué de se manifester aux hommes justes et pieux. Tous ceux donc qui, ayant cru en lui depuis le commencement du monde, et en ayant eu quelque connaissance, ont vécu dans la piété et dans la justice, et gardé ses préceptes, ont été sans aucun doute sauvés par lui en quelque temps et en quelque lieu du monde qu'ils aient vécu. Quoique la religion ait paru autrefois sous un autre nom et sous une autre forme, qu'elle ait été autrefois plus cachée, et qu'elle soit maintenant connue d'un plus grand nombre d'hommes, c'est toujours la même et véritable religion annoncée et observée. Comme l'Ecriture sainte marque quelques hommes dès le temps d'Abraham qui n'étaient point de sa race, ni originairement israélites, ni associés à ce peuple, auxquels cependant Dieu fit part de ce mystère, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il y en a eu d'autres dans les nations répandues çà et là, quoique nous ne lisions point leurs noms dans les saints livres ?

« Ainsi le salut promis par cette religion seule véritable et fidèle dans ses promesses n'a jamais manqué à celui qui en était digne, et s'il a manqué à quelqu'un, c'est qu'il n'en était pas digne. Tout homme qui aura un commencement de l'amour pour Dieu, la vraie religion et le fond du christianisme, aura déjà en lui un premier fruit de la médiation du Messie ; la grâce du Sauveur opérant en lui, le mènera au Sauveur lui-même. Le principe intérieur le conduira à l'autorité extérieure [1]. »

[1] Depuis, Mgr. l'évêque d'Hermopolis a porté dans la chaire chrétienne cette vérité de manière à ne laisser aucune incertitude dans les esprits.

Cette doctrine de Fénélon me satisfit pleinement. Elle me montrait en même temps la mauvaise foi de ces hommes qui m'avaient caché la vérité, car ils la savaient. Il est impossible qu'ils n'eussent pas lu Fénélon. Je témoignai cette indignation au bon curé, qui reprit aussitôt : « Ces accusations des philosophes sont d'autant plus inexplicables, que l'Eglise n'a pas cessé depuis près de deux siècles de répéter contre le jansénisme : *Dieu veut sauver tous les hommes.* » C'était une joie indicible pour moi de voir ainsi se dissiper peu à peu toutes mes préventions, et je me promis bien de me livrer à l'examen approfondi du christianisme, qui me présentait toutes les solutions aux difficultés élevées dans mon esprit par les philosophes.

J'avais déjà fait un grand pas, puisque je comprenais la nécessité d'une religion révélée, et que je voyais la possibilité de son existence dans le monde depuis la création et le moyen pour tous les hommes d'y parvenir.

A mesure que mes objections se dissipaient, j'éprouvai je ne sais quel bien-être. Je ressemblais à un prisonnier qui a été longtemps privé d'air et de lumière, et pour qui le jour se fait par degrés. Mon âme se dilatait. Je sentais déjà le désir que cette religion fût vraie, tant elle satisfaisait mon intelligence et mon cœur.

Mais il y avait encore deux objections de Rousseau qui me fermaient l'entrée de cette terre promise : « Pourquoi des hommes entre Dieu et moi ? Pourquoi des mystères ? » La première objection céda à cette réflexion : si Dieu m'a transmis la vie par des hommes, il a pu employer le même moyen pour me transmettre la vérité ? Mais pourquoi cette vérité enveloppée de mystères ? Pourquoi n'est-elle pas aussi visible que la lumière du soleil ?

CHAPITRE VIII.

Suite des doutes de mon esprit.

Vous avez vu comment la nécessité d'un culte extérieur me fut révélée par Fénélon, et la manière dont le bon curé de Saint-Ferjus dissipa toutes mes inquiétudes, par rapport à la maxime : *Hors de l'Eglise point de salut.*

Mais pourquoi des mystères et des miracles? Pourquoi des dogmes inaccessibles à la raison et des faits contraires aux lois de la nature ? J'étais tourmenté par ces objections.

« Comment croire, dit Voltaire, ce que nous ne concevons pas et en avoir aucune certitude? Comment la raison pourrait-elle porter un jugement sur un objet incompréhensible ? Juger, c'est apercevoir la liaison ou la disconvenance de deux idées : si l'une ou l'autre passe notre conception, comment voir s'il y a entre elles de la liaison ou s'il n'y en a pas ? »

« Dieu, dit Rousseau, n'est pas un Dieu de ténèbres, pourquoi révélerait-il à l'homme des dogmes inintelligibles ? »

Je ne pouvais répondre à ces raisonnements ; j'étais trop jeune, trop ignorant encore ; mon esprit ne voyait pas, mais j'avais un sentiment profond du secours que Dieu devait m'avoir préparé dans sa bonté. Il me paraissait impossible que dès le premier jour il n'eût pas parlé à l'homme, et qu'en lui donnant la vie il ne lui en eût pas révélé le but.

J'étais évidemment soutenu par ces idées qu'on peut appeler primitives, et qui sont le fond de notre âme : « Il n'y a pas d'effet sans cause ; je pense, donc je suis; je suis, donc Dieu existe ; Dieu m'a créé, donc il doit se faire connaître à moi ; Dieu doit être puissant, sage et bon, et tout doit révéler à l'homme ces grands caractères de Dieu. » Voilà la lumière qui est en nous, que les sophismes peuvent obscurcir, mais qu'ils ne peuvent détruire, si la volonté de

l'homme n'est pas complice par les passions de ce travail de ténèbres.

Deux définitions me frappèrent alors : « Tout ce qui tient à la nature de Dieu doit être incompréhensible ; or, puisque Dieu est infini et que l'homme est fini, les mystères que le Christianisme propose sont au-dessus de la raison, mais ne sont pas contraires à la raison. » Encore aujourd'hui le mot du grand Frédéric me revient sans cesse à la mémoire : « L'incompréhensible n'est pas l'absurde. »

Une image qui s'offrit à mon esprit servit aussi à détruire l'idée de l'invraisemblance des mystères, et je dois la rapporter ici.

Comment faire concevoir à un aveugle de naissance qu'une glace dont il sent la surface plane et limitée par un cadre étroit puisse contenir des profondeurs, un vaste espace, un nombre infini d'objets variés, avec leurs formes, leurs couleurs, leur dimension, leurs distances respectives, et des traits de réalité si forts et si frappants, qu'on a besoin d'une certitude morale pour ne pas les croire réellement existants? Ce sont les lois géométriques de la réfraction de la lumière qui produisent ces effets. L'aveugle pourrait, à la rigueur, en comprendre la théorie, mais livré aux sens qui lui restent, il lui est impossible de se faire une idée de ce phénomène, qui pour lui est un véritable mystère. J'avais vu ailleurs la comparaison ingénieuse d'un tableau dont la toile est unie, tandis qu'au moyen des lignes, de la perspective, des ombres et de la lumière, on y peut montrer des enfoncements et des saillies qui échappent au sens du toucher.

Je me disais : Ne sommes-nous pas, par rapport aux mystères, comme cet aveugle? Que nous manque-t-il en effet? un sens intellectuel que nous n'avons pas et que nous aurons un jour.

C'était alors le temps où dans les études tout était donné aux mathématiques. Plusieurs de mes camarades de collége

se préparaient à entrer à l'école polytechnique. Ils étaient tous des esprits forts. L'un d'eux me dit un jour : « Comment s'occuper encore de la religion ? Les dogmes catholiques sont des faussetés évidentes. On dit dans l'Eglise que trois font un ; cela est absurde : trois font trois. D'ailleurs, ajoutait-il, puisqu'il n'y a pas de certitude hors des mathématiques, comment croire à l'histoire de l'Evangile appuyée uniquement sur des témoignages humains ? »

Je me souviens très-bien de l'effet que ces paroles produisaient sur moi. Je ne laissais pas voir la souffrance morale que j'éprouvais, mais tout ce qui était ténèbres pour mon esprit me glaçait le cœur. La vie de l'âme s'arrête en effet quand l'intelligence s'obscurcit. Je voyais beaucoup Champollion, qui depuis s'est rendu célèbre par la découverte des hiéroglyphes. Nous étudions l'hébreu ensemble. Il donnait aux monuments égyptiens, dont il était déjà fort occupé, une antiquité qu'il a reconnue depuis être erronée ; il me parlait du zodiaque de Dendérah comme d'un argument contre la révélation ; ses doutes, que lui-même a détruits depuis, me troublaient et m'arrêtaient dans la voie où j'étais entré.

Quant à l'objection de mes condisciples sur la Trinité, elle serait tombée d'elle-même si j'avais su répondre que l'Eglise ne dit pas, sous le même rapport, qu'il y a unité et trinité en Dieu, et que trois personnes font une personne, ou que trois Dieux font un Dieu, ce qui serait une véritable contradiction ; elle proclame seulement l'unité de la nature divine et la trinité des personnes ; elle dit que trois personnes font un Dieu et non pas que trois Dieux font un Dieu.

Quand on n'est pas remonté de l'incrédulité à la foi par le travail de l'intelligence auquel j'ai été condamné à cause de l'esprit du siècle où je suis né, on ne peut se figurer la joie que j'éprouvais à chaque idée juste qui détruisait mes objections et me faisait entrevoir la vérité.

Je n'eus pas de peine à réfuter l'objection contre la certi-

tude historique, puisque l'authenticité de tous les livres sur lesquels se fondaient mes études n'était pas l'objet d'un doute pour moi.

Est-ce que l'évidence n'est pas aussi entière dans l'histoire, dans la physique, dans la métaphysique, que dans les mathématiques ?

Ne suis-je pas aussi sûr de l'existence de Rome que de l'axiôme : La ligne droite est le plus court chemin d'un lieu à un autre? C'est une certitude d'un autre genre; mais c'est une certitude.

J'avais alors seize ans, quelles perplexités on m'aurait épargnées, si, dès mon enfance, en me parlant de ces grandes vérités, on m'avait montré les moyens de les défendre contre les attaques! Je puis dire que la religion a été pour moi une conquête; mais après quelles souffrances et à quel prix je l'ai obtenue!

CHAPITRE IX.

Admirable passage de Fénélon.

Je lus alors un passage de Fénélon, que je crois devoir rapporter ici.

Je vous prie de remarquer qu'en citant des passages de nos grands écrivains catholiques où se trouve, pour ainsi dire, toute la substance de la vérité religieuse, je ne m'écarte point du but que je me suis proposé : l'histoire de mon âme. Ces lectures s'assimilant à mon intelligence comme les aliments au corps de l'homme, comme le rayon du soleil à nos yeux, deviennent une partie intégrante de cette intelligence même, et c'est ainsi que la consistance d'un esprit se forme par les lectures et par les enseignements, mieux encore qu'elle ne pourrait le faire par les méditations et le mouvement des idées.

La pensée qui m'a dominé, quand j'ai entrepris ce récit,

doit frapper déjà la vue du lecteur attentif. J'ai voulu montrer que cette société toute catholique renferme dans ses traditions, dans sa littérature, dans ce fonds commun des esprits où les générations qui naissent viennent puiser la vie spirituelle, tout l'aliment nécessaire pour les intelligences, comme elle renferme la nourriture des corps. Les écrivains même les plus opposés à la religion contiennent une portion des vérités essentielles. C'est la lumière voilée d'un soleil derrière les nuages. Leurs combats entre eux servent à manifester la vérité qu'ils ont l'intention de retenir. C'est ainsi que Rousseau même dans ses erreurs détruisait les erreurs de Voltaire, et que Fénélon et Bossuet, présentant dans leur ensemble des vérités éparses et altérées chez les philosophes, portaient la conviction en moi et complétaient le travail de mes idées. Sans doute il serait plus satisfaisant pour l'orgueil de l'homme qu'il pût trouver la vérité par la seule force de sa pensée. Mais les choses ne se passent pas ainsi, et c'est une raison de plus de louer et de bénir la Providence, qui a pourvu à ce que la vérité se conservât dans une nation et pût arriver à tous les hommes. Saint Paul l'a dit : *Fides ex auditu*, *la foi vient de l'ouïe*, et les choses sont ordonnées de telle sorte que tout cœur droit et toute raison saine cherchant la vérité de bonne foi, sont assurés d'y parvenir dans une société chrétienne.

Je lisais les Entretiens du chevalier de Ramsay et de Fénélon. Le chevalier de Ramsay avait été livré aux mêmes combats que moi. En 1710, il avait été frappé des mêmes objections; il avait fait les mêmes questions à Fénélon, et voici les réponses qu'il a obtenues. C'est dans ces Entretiens que Fénélon s'est élevé le plus haut. Platon et Rousseau n'ont jamais rien écrit de plus sublime. Voici comment parlait, il y a près d'un siècle et demi, l'archevêque de Cambrai :

« Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle des mystères pour humilier notre esprit, il s'agit

de savoir s'il en a révélé ou non ; s'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le Christianisme est un fait. Dès que vous ne doutez plus des preuves de ce fait, toutes les difficultés s'évanouissent.

« Dieu n'a-t-il pas des connaissances infinies que nous n'avons point ? Quand il en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner *le comment* de ces mystères, mais la certitude de leur révélation. Ils nous paraissent incompatibles sans l'être en effet, et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit, qui n'a pas de connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces vérités surnaturelles. Pourquoi rejeter tant de lumières qui consolent le cœur parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit ? La vraie religion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, et lui montrer tout ensemble et sa grandeur et sa faiblesse ?

« Le Christianisme n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur, il est aussi une sagesse mystérieuse qui purifie l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant *sa morale*, on renonce aux plaisirs pour l'amour de la beauté suprême. En croyant ses *mystères*, on immole ses idées par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des pensées et des passions, l'holocauste est imparfait, notre victime est défectueuse. C'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'être des êtres.

« Au reste, pourquoi ces mystères ? Vous allez l'apprendre. Voici le plan de la Bible :

« Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans ses oracles que ce mélange est une source de vie pour ceux qui cherchent la vérité afin de l'aimer, et un abîme de ténèbres pour ceux qui la combattent afin de flatter leurs passions.

« Dieu veut être aimé comme il le mérite avant de se faire

voir comme il est. La vue lumineuse de son essence nous déterminerait invinciblement à l'aimer, mais il veut être aimé d'un amour de pur choix. C'est pour cela que tous les êtres libres passent par un état d'épreuve avant que de parvenir à la suprême béatitude de leur nature ; le commencement de leur existence est un noviciat d'amour.

« Voilà le plan général de la Providence, au lieu de ces tours faux et malins que les incrédules donnent à la religion ; voilà, pour ainsi dire, la philosophie de la Bible. Y a-t-il rien de plus digne de Dieu ou de plus consolant pour l'homme que ces hautes et nobles idées ? Ne devrait-on pas les souhaiter vraies, supposé qu'on ne pût en montrer la vérité ? »

Ce passage de Fénélon me frappa tellement que je portai partout ses Entretiens avec M. de Ramsay, et que je les lisais à tous mes amis, qui en étaient émus comme moi.

Quel est le voyageur qui en parcourant des montagnes par un temps brumeux n'ait pas été attristé du spectacle que présentent les objets tantôt cachés par les nuages, tantôt prenant des formes bizarres et fantastiques ? Tout est confondu. On ne sait plus de quel côté se diriger. Les précipices sont voilés, les arbres sont des fantômes, les maisons des rochers; on se méprend sur les distances; mais qu'un rayon de soleil vienne à pénétrer au milieu de tout ce chaos, les fantômes se dissipent, et l'on voit des prairies d'une verdure brillante, de beaux châlets, des sapins magnifiques, et des cimes majestueuses qui vont toucher le ciel. Alors on ne craint plus les abîmes, le chemin se déploie devant vous, et l'on peut jouir en toute sécurité des beaux spectacles de la nature. C'est une image de l'état où je me trouvais.

CHAPITRE X.

Retour sur le passé.

Je vous ai peint fidèlement mes premières impressions quand je pris, pour ainsi dire, possession de la vie dans notre belle vallée du Graisivaudan. J'étais né en présence de la nature la plus riche. La beauté des sites, l'imposante majesté de ces montagnes couronnées de glaces éternelles, ces cascades qui roulent en torrents entre des sapins jetés çà et là sur des pierres énormes détachées des rochers, le soleil se levant sur la cime des Alpes et projetant la lumière et les ombres du haut de ces pics d'où l'on voit à ses pieds s'étendre les nuages où gronde la foudre; tous ces spectacles que j'avais sans cesse sous les yeux avaient élevé mon âme, elle semblait s'être agrandie par la contemplation de ces merveilles. Les objets extérieurs s'ajoutent, pour ainsi dire, à notre être. Le soleil, en les éclairant, les attache à nous par ses rayons, qui frappent en même temps notre œil et tout ce qui nous environne. Le chant des oiseaux, le balancement des feuilles et des arbres, le murmure de l'eau, les parfums des fleurs, la fraîcheur de l'air, la brise embaumée du soir, la saveur des fruits nous mettent en possession de tous nos sens. Les images de grâce, d'harmonie, de beauté, de grandeur répandues dans la nature, nous révèlent toute la puissance de notre âme.

Ces rochers que je gravissais, et qui me donnaient l'idée de ma force, puisque je dominais ces masses énormes, me faisaient sentir que j'étais vraiment le descendant de celui qui fut créé le roi de l'univers. Je me connaissais moi-même; je connaissais ce que je voyais. Je valais donc beaucoup mieux que le monde et le soleil, merveilles admirables, mais qui n'ont ni le sentiment ni la connaissance de leur grandeur.

Vous avez vu comment, bientôt après, les images de la mort avaient obscurci mon esprit, comment Voltaire avait jeté le doute sur mes rapports avec Dieu, et comment tout ce bonheur s'était écroulé pour moi. Cette joie que j'avais ressentie à la vue de la lumière, de la voûte des cieux, de la verdure, de la beauté des plantes, du cristal des eaux, s'évanouit ; tout fut changé : la nature me parut morte, la vie ne me sembla qu'une apparence, la mort seule était réelle, et je tombai dans l'effroi et l'anxiété. Qu'y avait-il donc de changé ? Rien dans le tableau, mais le flambeau qui l'éclairait s'était éteint dans mon esprit.

Dans la situation d'âme où je me trouvais alors, toutes les images de la mort me causaient une horreur inexprimable. Je ne pouvais pas m'approcher du lit des mourants. Je détournais la tête à l'aspect d'un cimetière ou d'un convoi funèbre. J'étais comme ces hommes qui errent à tâtons dans les ténèbres en s'effrayant de tous les bruits, en reculant au contact de tous les objets. La seule incertitude sur l'immortalité de l'âme me rendait la vue de la mort insupportable, et quand je compare mes impressions d'alors avec celles que j'éprouve aujourd'hui, je sens profondément le bonheur de la croyance en cette révélation qui ne fait plus de la mort qu'un passage à la vie véritable, la transition du temps à l'éternité.

Aussi, quand mon intelligence fut entrée dans la voie de la vérité, à mesure que je trouvais la possibilité, la vraisemblance, la vérité d'une révélation, je renaissais. Il restait sans doute encore autour de cet édifice de la religion bien des nuages, mais la raison les dissipait peu à peu, et je voyais l'espérance se lever à l'horison.

Je rentrais ainsi en possession de la vie par l'intelligence. Le soleil reprit son éclat, la nature sembla revivre tout entière. Le chant des oiseaux, le bruit mystérieux des bois balancés par le vent, le murmure des eaux, toutes les voix de

la création, enfin, redevinrent douces à mes oreilles. Je retrouvais mes premieres impressions, mes premières félicités, grâce à la foi. C'était une véritable résurrection. Je ne dis point assez encore, car il y avait entre ces deux joies toute la distance qui existe entre la beauté suprême des vérités intellectuelles et les beautés naturelles du monde physique qui n'en sont que l'image.

L'intelligence me faisait découvrir des rapports entre Dieu et moi : Dieu est celui qui est, je remontais donc à la source de la vie. Le monde était un spectacle où je pouvais le voir, et qui devait me servir à m'élever à lui.

Je sentais le besoin de ce qui est éternel. Tout ce qui me parlait de Dieu, d'une autre vie, de l'immortalité de l'âme, me faisait éprouver les plus délicieuses et les plus vives émotions. Ainsi la vie, voilà le premier besoin de l'homme, voilà ce qui se développe d'abord en nous. Les yeux, l'imagination, la mémoire sont des moyens d'étendre notre existence en nous mettant en communication avec les objets extérieurs; mais l'homme a besoin d'avenir: s'il en doute, sa vie est empoisonnée, et ses rapports avec Dieu, aliment réel de son intelligence, peuvent seuls assurer son existence future et le calmer sur la vie présente.

Je compris alors que la vérité est aussi nécessaire à l'esprit que le soleil à la vue. La vérité, c'est toute l'intelligence ; et si la vie se développe par la nourriture, l'intelligence ne peut vivre que de la vérité, son éternel aliment.

Quand je repasse tout ce qui m'est arrivé, et que je songe comment Dieu m'a conduit à travers tous les dangers que mon imprudeuce m'a fait courir ; quand je pense à la manière dont il m'a guidé, et comment il a fait entrer les erreurs même de Voltaire et de Rousseau dans le plan de mon instruction, comment il m'a guéri de l'un par l'autre, et comment j'ai trouvé dans Rousseau même le contrepoison au

mal qu'il pouvait me faire, je ne puis assez admirer ces combinaisons si justes, si variées, si imperceptibles, par lesquelles Dieu a mené mon cœur de la région de l'ombre de la mort jusqu'à la lumière des vivants.

Non, je ne puis me lasser d'admirer la bonté de la Providence qui auprès du poison m'a fait rencontrer le remède. Si j'avais commencé par lire Rousseau, peut-être serais-je resté plus longtemps dans l'incrédulité ? Rousseau m'a guéri du déisme de Voltaire, au lieu que Voitaire n'aurait pu me guérir du mal que m'aurait fait le théisme de Rousseau.

CHAPITRE XI.

Lecture de la Bible.

Après vous avoir entretenu des impressions que j'ai reçues du livre de la nature, je dois vous parler du bonheur que j'éprouvai à lire la Bible, le livre de Dieu.

Je lus la Genèse, Job, Salomon, les Psaumes, les Cantiques, Isaïe, d'abord en littérateur, et je fus étonné du mépris que Voltaire affectait pour l'Ecriture, car cette sublime poésie des livres saints me transporta d'admiration.

Comment pouvais-je n'être pas frappé de la simplicité de l'histoire de Joseph ? Où trouver un drame plus sublime que celui de Job ? des hymnes, des odes, des cantiques comparables à ceux de Débora, de David, d'Isaïe ? Job m'étonna par sa profondeur, et, dès cette époque, je commençai à le traduire d'après la Vulgate. Les douleurs de l'humanité sur la terre, où sont-elles peintes avec plus d'énergie ? « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux, la vie à ceux qui sont dans l'amertume, qui attendent la mort sans qu'elle vienne, comme ceux qui creusent la terre pour y découvrir un trésor, et qui tressaillent de joie quand ils ont trouvé un sépulcre. Les voies de l'homme lui sont inconnues, et Dieu l'entoure de ténèbres. » Ces images reproduisaient

tout ce que j'avais éprouvé de triste et d'amer en l'absence de la foi.

« L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misères. Comme la fleur, il s'élève et il est foulé aux pieds, et il fuit comme l'ombre et ne s'arrête jamais. Les jours de l'homme sont courts ; ô Dieu ! vous avez compté le nombre de ses mois, vous avez marqué le terme qu'ils ne pourront point dépasser. L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance, il peut reverdir, il porte de nouveaux rejetons. Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière, il germerait à l'approche de l'eau, et ses feuilles renaîtraient comme au jour où il fut planté. Mais quand l'homme est mort, dépouillé, consumé, où est-il ? L'eau s'écoule d'un lac, les fleuves tarissent ; ainsi l'homme, lorsqu'il a passé, ne revient plus. Jusqu'à ce que les cieux soient détruits, il ne s'éveillera pas de son sommeil. » Toute cette poésie me ravissait. Quelle profonde mélancolie et que de grâce dans toutes les images de ce drame de la vie humaine !

« Nous nous sommes lassés, disent les impies, dans la voie d'iniquité et de perdition, et nous avons marché par des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous ont laissé l'orgueil et l'ostentation des richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte, comme le vaisseau qui fend la mer agitée, et ne laisse après lui aucune trace, aucun sentier daus les flots, ou comme l'oiseau qui traverse les cieux et dont on ne peut distinguer la voie, mais seulement le bruit des ailes quand il frappe l'air léger et s'ouvre ainsi une route dans le ciel ; il a agité ses ailes, il a disparu ; et après nul vestige de son passage. Ainsi nous sommes nés, et soudain nous avons cessé d'être, et nous n'avons donné aucun signe de sagesse, et nous avons été consumés par notre malice. Voilà ce que disent en enfer ceux qui ont péché, parce que

l'espérance du pervers est comme la poussière que le vent emporte, comme l'écume légère poussée par la tempête, comme la fumée que le vent dissipe, comme la mémoire d'un hôte d'un jour qui s'éloigne. »

Ce magnifique langage m'étonnait, j'avais été si longtemps nourri dans l'idée que la Bible était un livre sans grâce ni beauté. Il me semblait aussi que toutes ces paroles avaient été écrites pour moi, et c'est là un des caractères particuliers de l'Ecriture. Destinées à l'humanité tout entière, elles semblent être un dialogue intime entre Dieu et l'âme de chaque homme qui les lit.

Le Cantique de Débora n'est-il pas l'ode avec tous ses transports! Quel feu! quel mouvement! On assiste à un combat, à la délivrance d'un peuple. Quoi de plus dramatique que la mort de Sisara et ces illusions dont on berce sa mère, tableau emprunté à la Bible par lord Byron! Le trait de la fin est le dernier coup de pinceau donné à un chef-d'œuvre de poésie lyrique.

Le Psaume d'Asaph me ravissait; indépendamment de la beauté de la poésie, il répondait à mon objection: Pourquoi le mal sur la terre?

« Mes pieds se sont presque égarés, mes pas ont presque chancelé, parce que je me suis indigné comme l'insensé en voyant la paix des impies. Ils n'ont pas de langueur qui les traîne à la mort; leur corps est plein de vigueur. Ils ne connaissent ni le travail ni les douleurs de l'homme. Ils se parent de l'orgueil comme d'un collier d'or, ils se couvrent d'un vêtement d'iniquité. Leur iniquité sort de leur abondance: les pensées de leur cœur dérobent, elles ravagent, elles se répandent en calomnies. Ils parlent comme d'un lieu élevé, ils opposent leur bouche au ciel et leur langue parcourt la terre. Et voilà pourquoi ce peuple répète sans cesse: La coupe de l'abondance s'épanche pour les impies, et il a dit: Dieu les voit-il? Dieu en à-t-il connaissance? Voilà que ces

impies, ces heureux du siècle multiplient leurs richesses! C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence. J'ai été frappé de votre verge durant tout le jour et châtié dès le matin. Je disais : Je raconterai ces choses, et la génération de vos enfants m'a nommé prévaricateur... Et j'ai médité pour savoir, et mes yeux n'ont vu qu'un grand travail, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu, et que j'aie compris la fin des pervers. Vous les avez placés dans des lieux glissants; vous les avez fait s'écrouler dans la désolation.

« Comment sont-ils tombés soudain dans la ruine? Ils ont défailli, ils ont été dévorés de terreur. Comme un songe, après le rêve ils se sont évanouis. Seigneur, quand vous réveillerez les morts, vous mépriserez leur ombre. »

Voyez comme dès son début Isaïe s'annonce en poète inspiré : « Cieux, écoutez ! terre, prête l'oreille ! le Seigneur a parlé. » Avec quelle force il parle de la vanité et de la fragilité des choses humaines ! « Les mortels ne sont que de l'herbe, et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, l'herbe de la prairie s'est desséchée, sa fleur est tombée; oui, vraiment les peuples sont comme l'herbe de la prairie. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. » Que ses leçons de morale sont vives et belles ! « Malheur à vous qui joignez toujours à vos maisons une maison nouvelle, et qui étendez vos champs sans mesure! voulez-vous habiter seuls au milieu de la terre? Malheur à vous qui, dès le matin, vous livrez à la volupté et ne cessez jusqu'au soir de vous enivrer des vapeurs du vin ! Malheur à vous, qui traînez l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char ! Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux ! Malheur à ceux qui croient à leur prudence ! » Isaïe va-t-il menacer un peuple fier de ses flottes nombreuses, il s'écrie: « Malheur à la ville qui fait re-

tendir les voiles de ses vaisseaux comme des ailes ! » Et cette image vive et rapide est empruntée à ces troupes d'oiseaux qui traversent les mers.

Quand ma première impression d'admiration littéraire fut passée, je fus frappé des rapports étonnants de toutes les paroles d'Isaïe avec la mission du Christ, l'établissement de l'Eglise et la fin de la synagogue. Rome et Jérusalem, dans l'état même où elles sont aujourd'hui, me parurent prédites à toutes les pages.

Ce qui me frappa le plus dans Isaïe, c'est que toutes les prophéties se rapportent au Messie ; les unes déterminent le temps de sa venue, les autres déclarent ce qui est relatif à sa personne. Les troisièmes annoncent quelle sera son œuvre.

Il n'y a pas un chapitre d'Isaïe qui n'ait produit sur moi la plus vive impression. J'ai lu ce grand Prophète avec transport d'un bout à l'autre. Chaque verset était une révélation, et je défie un homme de bonne foi de le lire sans devenir chrétien. Jésus-Christ y est prédit à toutes les pages.

Que je sentis bien alors la vérité de ces paroles de Rousseau : « Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la simplicité de l'Evangile parle à mon cœur. » Sublimité et simplicité sont, en effet, les deux caractères du style de la Bible, et la sublimité et la simplicité doivent être les deux traits de l'esprit de Dieu, comme la justice et la miséricorde sont les deux traits du caractère divin. La Bible me mettait donc en communication avec Dieu lui-même. Je connaissais par elle sa parole et son cœur ; aussi c'est avec le cœur qu'il faut lire l'Ecriture. Si l'univers révèle la grandeur de Dieu, la Bible nous révèle sa bonté. Le sentiment de cette bonté ne se trouve exprimé et approfondi que dans ce livre admirable, et ce sentiment est celui que nous aimons le plus à trouver en Dieu, parce que sa bonté semble surtout faite pour nous. Le spectacle de la nature m'avait donné

au plus haut degré l'idée de la puissance de Dieu, la religion me révélait sa sagesse, la Bible me manifestait son amour.

Aussi je m'engageai, pour réparer le mal que j'avais pu faire en partageant les dédains de Voltaire, en les communiquant à mes camarades de collége, à traduire les livres saints et à consacrer à ce travail tout le sentiment poétique qui était en moi.

CHAPITRE XII.

Suite de mes impressions.

Vous avez vu comment les premières années de ma vie se sont écoulées au pied des Alpes. Les grands spectacles de la nature continuellement sous mes yeux dans mon enfance, avaient élevé mon imagination et agrandi mon âme. La lecture des poètes, d'Homère, de Virgile, du Tasse, me remplit ensuite d'admiration pour le génie de l'homme. Tous les personnages de l'*Iliade*, de l'*Enéide* et de la *Jérusalem* vivaient pour moi; mais c'étaient là des fictions. La nature était morte à mes yeux, lorsque je n'étais pas sûr de l'immortalité de mon âme, lorsque je ne connaissais pas mes liens avec l'auteur de l'univers; tous les personnages créés par les poètes et que je ne devais jamais rencontrer, étaient un amusement pour mon imagination et non un aliment pour mon cœur.

Dans la Bible, au contraire, tout était réel; c'était mon histoire, l'histoire de l'humanité, c'était l'histoire de l'auteur de ma vie, c'était la solidarité humaine. Grâce à la Bible, je me trouvais contemporain de tous les âges, citoyen de tous les lieux, et ma vie ne se bornait pas aux courtes années que nous passons ici-bas.

Je voyais Dieu prendre soin de l'humanité, régler le sort des individus comme celui des nations, et, par une action constante, conduire tout à un but déterminé. Je le voyais

l'œil toujours ouvert sur l'homme, le récompenser et le punir même dès cette vie. Dieu n'était donc plus ce Dieu muet, ce Dieu sourd, ce Dieu étranger à ma conduite, tel que me l'avaient peint les philosophes.

La dégradation primitive de l'homme écrite dans la Genèse, me montrait la source des maux que je ne pouvais expliquer, et j'en découvrais le remède dans ce libérateur promis comme le réparateur de la nature humaine. Le mal et la Providence, voilà ce qui me paraissait inconciliable, et j'avais follement abandonné une idée claire, l'existence de Dieu, à cause d'une difficulté qui m'avait paru insoluble, l'origine du mal; et maintenant je voyais se dérouler tout le plan de la divinité sur l'homme! Le malheur, punition d'une première faute, servait à réparer le mal, à développer la vertu, les qualités de nos esprits et de nos cœurs, à montrer tout l'amour de Dieu pour nous. Ce qui m'avait troublé, c'est la pensée que sous un Dieu bon, l'homme ne pouvait pas être si misérable! Tout était devenu clair pour moi depuis que la cause du mal moral, cause du mal physique, m'était révélée.

Avec quel attendrissement je vis dans l'Ecriture les infortunes de Joseph servant de degrés à son élévation, un peuple entier associé à son innocence et à son malheur; l'envie de ses frères, le faisant parvenir au plus haut degré de puissance et le rendant ensuite le sauveur de l'Egypte et de sa famille. La Bible est vraiment l'histoire de la Providence et de l'humanité! On y lit à chaque instant que la sagesse de Dieu atteint tout avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre et dispose tout avec douceur. Dans ce plan sublime, tout ce qui existe ici-bas se rattache à un autre ordre de choses que nous n'apercevons pas encore; ce monde visible est l'ébauche d'un monde invisible où tout sera remis à sa place; les prospérités du méchant sont de courte durée; les combats de la vertu lui assurent une félicité éternelle; les souf-

frances du juste seront suivies d'un prix immense de gloire et de félicité.

Avec quel bonheur je trouvais dans Isaïe ces paroles que le prophète met dans la bouche de Dieu :

« Une mère peut-elle oublier son enfant, le fruit de ses entrailles ? et quand elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais. Je vous porte gravé dans ma main. » Et ces autres paroles du Sermon sur la montagne : « Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ne moissonnent point, votre Père céleste les nourrit, et vous, n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »

Dieu s'occupe donc de moi, comme de Joseph, de Tobie, de Job, d'Abraham ; il est mon maître, mon père, mon roi, mon législateur. Etre des êtres, quelle joie de me sentir uni à vous et de penser que vous êtes ce bon génie que dès mon enfance j'avais désiré pour guide et pour protecteur !

« Seigneur, dit Isaïe, vous avez connu de loin mes pensées, vous avez prévu toutes mes actions. » Et comment douter que Dieu ne voie le secret des cœurs, quand il annonce l'avenir, et qu'il le déroule devant les yeux des prophètes ? Sa prescience ne prouve-t-elle pas sa Providence ? Voilà les idées qui remplissaient alors mon cœur !

Quand je compare les premières impressions que j'ai reçues du spectacle de la nature à celles que m'a fait éprouver la Bible, je ne puis assez remercier Dieu du bienfait de la révélation.

Dieu est trop loin de moi, voilà la pensée qui attristait mon âme quand je contemplais les merveilles des Alpes, ou, dans une [illegible] la splendeur d'un ciel parsemé d'étoiles. Dieu est près de [illegible], voilà la pensée douce et consolante que je trouvais à chaque page dans l'Ecriture. L'univers m'avait [illegible] la puissance de Dieu, la Bible m'apprenait à connaître sa bonté.

Aussi, Dieu, dans la Bible, a été plus grand pour moi, si je puis parler ainsi, que Dieu dans l'Univers. J'éprouvais une jouissance que j'appellerai intellectuelle, quand Rousseau me prouvait que Dieu a donné à l'homme le sentiment du bien, la conscience et la raison pour démêler la vertu d'avec le vice; mais lorsque je voyais avec quelle bonté Dieu s'occupe des hommes, puisqu'il les aime jusqu'à vouloir naître, souffrir et mourir pour eux, mon cœur était inondé de douceur et mon esprit de ravissement.

Ce qui me frappait encore dans l'Ecriture, c'est cet ensemble imposant où tout se tient, tout s'enchaîne, tout se lie, et par conséquent cette unité de plan, cette variété dans les détails, cet accord, cette harmonie. Là point de confusion, point de disparate, comme dans les ouvrages des hommes. C'est l'histoire de la Rédemption, et l'on voit partout que, comme l'a dit un Père, le centre de l'homme est la volonté de Dieu, parce que l'essence de la volonté de Dieu, c'est le salut de l'homme. Dans la création, nous admirons cette sagesse qui a disposé les œuvres de la puissance pour les besoins, les plaisirs et l'instruction du genre humain? Quel spectacle en effet que celui de la belle vallée où j'ai commencé ma vie! Des montagnes couvertes de neiges, des côteaux chargés de fleurs et de fruits, des prairies avec toutes les nuances des couleurs les plus brillantes, une rivière qui coule au milieu de la végétation la plus riche, et réfléchit dans ses milles détours des ombrages verts et un ciel d'azur; et cependant la variété des détails ne nuit jamais à l'harmonie de l'ensemble! Le même accord entre toutes les parties se fait voir dans la Bible. Tout a pour objet le rédempteur, et par conséquent le salut de l'homme. Il n'y a pas un événement, pas un fait, pas une parole qui ne se rapporte à Jésus-Christ. On dirait que Dieu dans le temps a tracé un cercle dont Jésus-Christ est le centre, et tous les siècles sont des rayons qui sont venus ou qui viendront y aboutir.

On ne peut se figurer ma joie en lisant ces pages inspirées; je me sentais pénétré d'une conviction de plus en plus intime et profonde, lorsque je me voyais éclairé de cette lumière pénétrante et vive sur mes rapports avec Dieu et avec l'univers. Je ne puis comparer mon bonheur à la lecture de la Bible qu'au plaisir que j'éprouvais quand, après avoir gravi péniblement une haute montagne, je découvrais un vaste horizon. L'air sur les Alpes est plus vif, on y respire plus librement, on y arrive très-fatigué et l'on ne sent plus sa lassitude; j'éprouvais des joies et un bien-être semblables à mesure que je m'élevais dans le monde moral. Ne vous êtes-vous pas trouvé quelquefois dans un lieu où la nuit vous a surpris en arrivant? Vous avez entendu un bruit monotone; si vous avez fait quelques pas dans les ténèbres, vous vous êtes heurté contre des pierres ou des arbres, vous êtes resté enfin sous l'impression des sensations les moins agréables. Quel changement s'opère dans votre esprit lorsque le lendemain à votre réveil vous voyez que ce bruit était produit par de magnifiques cascades dont les eaux écumantes brillent aux rayons du soleil, que ces pierres ou ces arbres étaient des statues parfaitement belles et des bosquets ravissants, et que les ténèbres vous cachaient un paysage majestueux et riant, et des jardins délicieux !

J'étais dans cette situation; tout ce qui avait été obscurité pour moi dans l'univers devenait lumière. Les événements que je ne comprenais pas me semblaient maintenant des desseins de la sagesse et de la bonté de Dieu. La Bible était l'explication de tous les événements de la vie. Ainsi la nature m'avait donné l'idée du beau et m'avait inspiré un grand sentiment d'admiration; les ouvrages de l'homme avaient été pour moi un témoignage de son intelligence et m'avaient manifesté sa prééminence sur tout ce qui l'entoure, la Bible parlait un langage qui pénétrait mon cœur. C'était la voix de Dieu rendue sensible à

mes oreilles et à mon intelligence. Je compris alors la vérité de ces vers du poète :

> La nature est muette, on l'interroge en vain,
> On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
> Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
> De consoler le faible et d'éclairer le sage.

J'ai reconnu, grâce à la Bible, que Dieu tire du mal qu'il nous a laissé faire parce que nous sommes libres, un plus grand bien encore; et que sa sagesse brille encore plus quand on le voit régler jusqu'au déréglement des volontés libres, et faire rentrer leur désordre dans l'ordre universel.

Sans doute il y a loin encore de ces idées aux sentiments produits en moi par la pensée que Dieu m'a créé pour le posséder, que telle est la fin pour laquelle il m'a donné l'être, que je contemplerai la beauté infinie, que je posséderai le bien infini pendant l'éternité. Aujourd'hui je vois Dieu dans tout ce qui se passe autour de moi, je sais qu'il me regarde sans cesse et qu'il m'aime avec une tendresse inexprimable; mais la persuasion où j'étais qu'il ne pouvait pas tomber un cheveu de ma tête sans sa permission commença en moi ce sentiment de résignation changé depuis en un sentiment d'adoration, mais qui suffisait alors pour me soumettre sans murmure à tous les accidents de la vie.

Toutes ces impressions que je retrace ici se sont succédées en moi; elles n'ont pas été simultanées, mais j'ai voulu les réunir parce qu'en me repliant sur moi-même j'en retrouve tout le développement. Voilà pourquoi j'ai interrompu la suite des événements de ma vie, sur lesquels j'ai besoin de revenir.

CHAPITRE XIII.

Ma vie de collége.

Vous avez vu que j'avais d'abord cherché à communiquer à

mes condisciples mes dédains pour la Bible. J'étais externe au collége de Grenoble. J'avais pour professeur en seconde un prêtre très-pieux, M. Jamet, qui m'inspirait un grand respect. Il ne discutait pas avec moi, il me donnait de fort bons avis, et n'avait pas l'air de s'apercevoir de la disposition de mon esprit. La pureté de sa vie et son indulgence faisaient aimer la religion et me réconciliaient comme à mon insu avec elle. Plusieurs de ses maximes ont toujours été présentes à mon esprit, et je me rappelle encore la sérénité de son visage. Le jour de sa mort, une circonstance me frappa : le ciel avait été très-sombre toute la matinée ; le soleil se dégagea des nuages un seul moment ; ce fut celui où l'on descendit son corps dans la fosse disposée pour le recevoir. Tous ses élèves virent là comme un rayon de son auréole de gloire qui venait luire sur sa tombe. Je le rencontrais souvent chez un de mes condisciples que j'aimais beaucoup, avec qui je passais des journées entières à lire, à écrire ou à herboriser. J'étais très-peu d'esprit et de cœur au collége, mais bien plus dans l'intérieur de la famille de mon ami.

Je puis dire que j'ai goûté là toutes les douceurs de l'amitié. Que de fois, mon ami et moi, nous nous sommes assis sur nos coteaux, regardant le rocher de Saint-Nizier qui les borne, et nous demandant ce qu'il y avait de caché pour nous derrière la montagne ! Notre avenir cependant nous occupait peu, notre horizon moral ne s'étendait pas beaucoup plus loin que celui de notre vallée. Le bonheur de nous voir, la certitude de nous retrouver encore le lendemain, l'idée que le lendemain ressemblerait à la veille, faisaient le charme de notre vie et nous suffisaient complètement. Combien d'heures nous avons passées à cueillir des plantes et à les dessécher, heureux de nous trouver ensemble ! Cette amitié a tenu une grande place dans ma vie, elle a été pour moi d'une grande douceur. Elle a servi à me révéler les joies des affections et le trésor d'amour que nous portons dans notre cœur.

Ce qui me charmait surtout dans de semblables affections, c'étaient tous nos rapports si doux, nos entretiens, les impressions, les jugements mis en commun, la bienveillance réciproque, cette joie qui s'insinue dans les âmes et n'en fait qu'une de plusieurs. C'est cette douceur de vie que l'on aime dans ses amis, quand on ne connaît pas encore cette amitié sainte, le commerce des âmes unies pour s'élever à la contemplation du beau, à l'amour du bien, et pour vivre de cette charité, l'amour même de Dieu répandu dans les cœurs.

Je retrouve dans mes papiers une relation d'un voyage en Maurienne (c'était en 1808), relation où je retraçais quelques-unes des impressions de cette époque. J'étais sorti de mes grands combats; j'avais déjà lu la profession de foi du Vicaire Savoyard. Je vais reproduire ici quelques traits de ce voyage. Je n'y change rien. Ils aideront à faire mieux connaître la disposition de mon âme. Voici donc ce que j'écrivais alors :

« J'ai trouvé des amis, et ces amis m'ont donné les plus grandes joies que j'ai éprouvées. Comme ils se retracent avec force à mon souvenir ces moments heureux où rien n'était en moi que par mon cœur, ces jours d'une félicité si douce et si pure qu'elle me semble encore le bonheur que nous réserve le ciel! O mes amis, quand vos yeux se fixaient sur les miens, quand votre main pressait la mienne, j'étais heureux, et ces impressions ont fait les délices des premiers jours de ma vie. Combien de fois, au milieu de nos herborisations, assis près d'une cascade, au bord d'un précipice, à la vue d'un magnifique horizon qui se développait devant nous, seul avec mon ami, versant des larmes de joie et recueillant les siennes avec transport, me suis-je dit, ivre de mon bonheur : Moments délicieux, que votre souvenir aura pour moi de charmes! Quand je serai près d'expirer, que mes derniers regards voient encore ces bois, ces vallées, où j'ai

cueilli des plantes avec mes amis; où nous avons parlé de notre passé, de notre avenir, du bonheur d'être ensemble; que je me rappelle ma jeunesse, et je mourrai content!

« Pendant tout le temps qu'a duré mon voyage, mes amis ne sont pas sortis un seul instant de mon souvenir. J'aimais à les faire juges de mes actions, à les leur faire partager, quoiqu'ils fussent bien loin de moi. Je traversai notre belle vallée du Graisivaudan, et j'arrivai aux Marches pendant la nuit; la lune blanchissait les maisons du village. Il était dix heures du soir. Je ne songeais pas sans émotion que dans ce lieu mon père avait passé son enfance. Je me rappelai les récits de son premier âge, la gaîté du village, la bonté des maîtres du château, ces jeux si doux et si simples; je n'avais rien oublié. En arrivant à Chambéry, je courus aux Charmettes: j'y reconnus tout ce que Rousseau a décrit, les coteaux, le chemin creux, le ruisseau; mais j'y trouvai quelque chose de plus, le souvenir de Jean-Jacques. Chambéry est une ville assez jolie, les maisons sont toutes couvertes en ardoises, ce qui leur donne, au milieu des arbres dont elles sont entourées, un aspect agréable quand on est sur les coteaux qui avoisinent les faubourgs. Tous les voyageurs ont vanté l'accueil aisé, l'esprit liant, la bonté de ses habitants.

» De Chambéry à Montmélian il y a deux lieues, et l'on passe à côté des Marches. Du château de ce village, frontière de la Savoie et du Dauphiné, de belles terrasses descendent en amphithéâtre jusqu'à la prairie qu'arrose l'Isère. La vue remonte par des coteaux riants jusqu'à la cime des Alpes couronnées de neige.

» Les fruits de l'Italie et de la Provence, les oranges et les grenades, croissent sur les terrasses du château; c'est un des plus beaux aspects de la vallée du Graisivaudan.

» Il est peu d'endroits aussi agréables que Montmélian, vu de la rive gauche de l'Isère. Sur la rive opposée on dé-

couvre les riches coteaux de Saint-Jean-de-la Porte, de Saint-Pierre, d'Albigny. De tous les côtés s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles. A gauche, l'œil embrasse une partie de la vallée; à droite, dans le lointain, les balmes superbes du Mont-Blanc. A Francen, la vue est magnifique. L'Isère se déroulait devant moi, et Saint-Nizier dans le fond resplendissait de l'éclat du plus beau couchant. Une blancheur éblouissante, répandue dans le ciel, contrastait fortement avec l'incarnat le plus vif, et les arbres qui se dessinaient sur ce fond paraissaient environnés de lumière.

« J'approchais de la Maurienne. J'allais voir ce pays où mon père avait été élevé. J'étais heureux de ce souvenir, il ne me manquait que mes amis. Ces belles cascades qui tombaient à mes pieds, ces rochers suspendus sur ma tête et qui semblaient à chaque instant me menacer de leur chute; ces grands arbres sur des précipices, ces branches sans cesse agitées par un torrent, image de notre vie; ces villages épars sur des coteaux, cette vallée qui semble se rétrécir à chaque pas et qui s'ouvre tout-à-coup, offraient à chaque instant un nouveau spectacle à mes yeux étonnés.

« A deux lieues de Saint Jean de Maurienne, on trouve un joli village appelé Saint-Julien. Il faut traverser un pont pour en sortir. Comme je le passai avec plaisir! j'approchais de Saint-Martin. Je courais dans ce village avec transport; à tous les pas que je faisais s'offraient a moi l'image d'un père chéri. Ces arbres, ces maisons, tout me parlait de lui. Quand il fallut partir, il me sembla que je quittais une seconde fois mon père. »

Je passe ici les vers qui se trouvaient mêlés à cette prose; mais ce que je ne dois pas oublier de rappeler, puisque j'écris l'histoire de mon âme, c'est la note que je trouve à la fin. Cette note a été écrite quatre ans après à Paris. « J'ai relu avec étonnement ce voyage en Maurienne, je n'y ai pas trouvé un sentiment pour le Dieu à qui je dois tout. Je le

conserve pour voir l'état où se trouvait un cœur qui pouvait déjà aimer, et qui n'aimait pas encore le Dieu qu'il connaît enfin. Puisse-t il ne jamais l'oublier ! » (Mars 1812.)

C'est après ce voyage entrepris au mois d'octobre (l'automne est la plus belle saison de notre vallée), que j'entrai en rhétorique.

CHAPITRE XIV.

Ma rhétorique.

En rhétorique, j'eus encore pour professeur un prêtre. Celui-là s'irritait de mes objections, il discutait avec moi ; ses réponses ne me satisfaisaient pas. Je me rappelle qu'un jour il me dit en pleine classe : « Vous faites avec moi comme Voltaire avec le père Porée ; voulez-vous être ainsi que lui un étendard d'incrédulité ? » J'étais alors plein de dédain et de mépris pour la religion. Je n'étais occupé que du désir de savoir. J'embrassai avec ardeur une multitude de connaissances. Je dévorai tous les ouvrages littéraires. Je suivais en outre des leçons de mathématiques, pour lesquelles je n'avais aucun goût. Un de mes professeurs qui m'enseignait cette science a eu cependant une grande influence sur ma vie par son départ pour Paris, où il entra au séminaire de Saint-Sulpice. C'est là un de ces soins mystérieux de la Providence, imperceptibles d'abord, et plus tard plus visibles ! Je ne savais pas alors qu'en allant le voir à Saint-Sulpice je devais y rencontrer l'homme qui, après le curé de Saint-Ferjus, m'a rendu le plus grand des services, M. l'abbé Teysseyre, celui qui a guéri mon cœur comme le premier avait servi à guérir mon esprit, et à qui je dois peut-être ma vocation pour le sacerdoce. Mais n'empiétons pas sur l'avenir.

Au sortir de ma rhétorique, j'entrai à l'Ecole de Droit de Grenoble. Je ne fis pas de philosophie. J'ai complété plus tard

ces études à Paris; elles ont remplacé mes études littéraires et affermi mon esprit contre l'incrédulité. C'est surtout pendant ma rhétorique et durant le temps que je passai à l'Ecole de Droit que se fit en moi le grand travail dont j'ai parlé. Je ne pris, du reste, aucun goût au droit, pas plus qu'aux mathématiques.

Mon esprit était occupé uniquement de littérature et de l'étude de la religion; mais pendant que je cherchais les preuves du Christianisme, mon cœur qui n'était pas défendu par la religion se laissa prendre à l'amour de la gloire humaine; il fut tout entier aux succès des lettres. J'essayais de tout. J'apprenais les pièces de Racine, de Corneille et de Voltaire; je lisais sans cesse, je copiais les plus beaux ouvrages littéraires, pour les apprécier davantage. Mes jours, mes nuits se passaient dans ce travail. J'avais commencé un poëme sur la *Colombiade*; j'avais voulu faire une tragédie sur la *mort d'Abel;* je lisais alors les *Mémoires* de Marmontel, et je me laissais séduire par le récit de son départ pour Paris, où il était allé chercher de la célébrité sous les auspices de Voltaire. Le jeune homme dont j'ai parlé, avec qui j'avais rencontré le curé de Saint-Ferjus, m'entretenait dans ces idées de vaine gloire et me poussait à faire un voyage dans la capitale. Nous lisions ensemble tous les ouvrages qui paraissaient alors. Il travaillait à une pièce de vers dont l'Institut avait donné le sujet, en promettant un prix au meilleur ouvrage; Je m'en occupai aussi. Je me vois encore avec lui, lisant au bord du Drac la *Lettre sur l'Italie* de M. de Châteaubriand à M. de Fontanes. Dans cette *Lettre* si remarquable, ce qui me frappa le plus cependant, c'est la prière de M. de Châteaubriand au milieu de cette petite chapelle de la campagne de Rome, pour cet inconnu qu'il ne devait jamais revoir. Le sentiment religieux était toujours le plus fort en moi.

CHAPITRE XV.

Lecture de Bossuet.

J'étudiai alors le *Discours sur l'Histoire universelle.*

En lisant Bossuet, je fus frappé de voir que la même religion a toujours existé sur la terre; qu'Adam, les patriarches, Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et les papes, ont enseigné le même culte; que Jésus-Christ attendu ou donné a été dans tous les temps l'espérance ou la consolation des enfants de Dieu, et que le Dieu créateur et le Christ sauveur sont la religion de l'humanité.

Comme ces faits répondaient bien à toutes les pensées de mon esprit et à tous mes doutes! Quand j'avais pu un moment imaginer qu'il n'y avait pas sur la terre une révélation divine, j'avais douté de Dieu! Il me paraissait impossible que Dieu eût créé l'homme sans se faire connaître à lui. Si Dieu n'a pas parlé à l'homme, Dieu n'existe pas, répétais-je souvent; et je trouvais dans le catholicisme une religion aussi ancienne que le monde, continuée sans interruption, sans altération, et soutenue par la main de Dieu même.

Je voyais le bonheur du premier état de l'homme après sa création, et je n'avais pu en effet, sans une faute primitive, le péché originel, concilier nos misères, nos faiblesses avec la bonté divine. Dieu n'a donc jamais abandonné l'homme, Dieu a toujours parlé à son esprit et à son cœur, et l'humanité et la divinité sont tellement unies, que Jésus-Christ est un homme-Dieu.

Je comprenais que tout s'explique ainsi par la religion: la fraternité humaine est dans la Rédemption comme dans notre origine.

Je voyais toutes les traditions s'accorder avec les traditions de Moïse; toutes parlent d'une première faute, toutes

disent que l'homme avait emporté l'espérance en sortant du Paradis terrestre. De la femme devait naître ce Messie par qui la tête du serpent serait écrasée.

Quand l'idolâtrie se répandit dans l'univers, Abraham fut choisi pour conserver l'unité de Dieu et la promesse du Sauveur.

Un peuple entier, sorti d'Abraham, exista au milieu de l'idolâtrie universelle avec la croyance en un seul Dieu et la promesse du Messie. Moïse avait promis un prophète semblable à lui, et l'histoire du peuple juif a été la préparation au salut du monde.

Je voyais ce Messie prédit à Adam au sortir du Paradis terrestre, puis à Abraham, à Isaac, à Jacob. J'entendais David parler de sa naissance dans les splendeurs de Dieu, lors même qu'il le montre les pieds et les mains percés. Isaïe annonce sa génération éternelle et sa naissance d'une vierge. Michée indique le lieu de sa naissance, d'autres annoncent l'adoration des mages, sa fuite en Egypte, son retour, sa demeure dans la ville de Nazareth, ses miracles, sa mort, les outrages qu'il a reçus, sa résurrection, son ascension, la réprobation des Juifs, la vocation des païens, l'Eglise établie sur les ruines de la Synagogue. J'ai vérifié toutes ces prophéties dans l'Ecriture, elles sont toutes d'une exactitude frappante.

Les Juifs, dépositaires de ces prophéties, ne pouvant plus les expliquer, ont prononcé l'anathême contre ceux qui supputent les temps du Messie; comme on voit, dit un Père, dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pilote désespéré abandonner son calcul et aller où le mène le hasard.

La religion s'est ainsi développée successivement comme toutes les œuvres de l'univers; à chaque chose son temps. Regardez les créatures. Voici d'abord une faible graine, puis un germe; de ce germe naît un arbuste, les rameaux et le

feuillage s'étendent et se fortifient, l'arbre paraît, les bourgeons se forment, la fleur se développe, et le fruit sort de la fleur. Ce fruit lui-même croît peu à peu, s'adoucit et acquiert une saveur agréable. Rien dans la nature qui n'attende et ne reçoive sa perfection du temps.

Cette suite de l'histoire de la religion dans Bossuet répondait à toutes mes objections. Et je ne pouvais douter de l'authenticité des livres saints et des prophéties, puisque l'ancien Testament est entre les mains d'un peuple entier, des Juifs, ces aveugles portant en tous lieux un flambeau qu'ils ne voient pas et qui éclaire le monde.

CHAPITRE XVI.

Retour sur moi-même.

De tout ce que je vous ai dit de mes combats contre l'erreur et de mes souffrances, il est impossible de ne pas conclure que nous sommes entraînés vers la vérité par une force irrésistible, que notre intelligence a besoin de vérité comme notre cœur de bonheur.

Quand je me rappelle les efforts de mon esprit luttant contre l'ignorance; quand je me souviens de cette avidité de savoir qui cherchait à connaître tout ce qui est réellement, je ne puis pas douter que Dieu ne m'ait créé pour lui, pour la religion, qui établit entre lui et moi des rapports éternels.

Je n'ai jamais pu me contenter de cet oreiller du doute dont parle Montaigne, et les subtilités des sophistes et les déclamations des rhéteurs n'ont jamais établi complètement leur règne sur moi.

C'est un spectacle curieux que celui d'une âme au milieu d'une atmosphère d'incrédulité, écoutant tout, éprouvant de cruelles douleurs quand elle reçoit des idées contraires à la religion, heureuse quand elle voit luire un rayon de vé-

rité ; choisissant, comparant, d'après des sentiments qui sont en elle, sentiments d'ordre, de beauté, de justice, de raison, de vérité.

Notre raison est donc une participation d'une raison plus haute, de la raison divine ; notre lumière est un reflet de la lumière incréée.

Le vrai suicide moral consiste donc à détruire en soi le sentiment de Dieu, de l'ordre, du beau, du bien, du mal, de la foi, de l'espérance, de l'amour. Ces notions primitives dominent notre intelligence, et repoussent sans cesse tout ce qui tend à les obscurcir ou à les détruire. Fontenelle a eu raison de dire : « On croit reconnaître la vérité la première fois qu'elle nous est annoncée.

Oui, le sentiment de Dieu, de l'infini, est en nous ; car une belle nuit, la vue des Alpes et de la mer, produisent sur nous quelque chose qui ressemble à l'impression que l'idée de Dieu fait sur notre âme.

Il y a donc des premiers principes qui sont comme une ancre de salut pour l'intelligence, et sans lesquels elle flotterait à jamais dans le vide.

Pendant longtemps je n'avais que des idées vagues ou fausses, et je ne voyais que des préjugés populaires dans les vérités de la religion. J'avais beaucoup de ces demi-lumières qui font apercevoir les difficultés sans donner la force de les résoudre. Il est certain que la religion ne me paraissait que fanatisme, et que j'aurais voulu voir le sacerdoce disparaître de l'univers. Je regardais la religion comme une sorte de mythologie, une suite d'inventions fabuleuses, une chose surannée. La religion détruite à mes yeux, il n'y avait plus de lien entre Dieu et moi. J'étais malheureux alors ; je ne pouvais supporter la vie. La lumière avait cessé de luire dans mon intelligence.

A mesure que j'avançai dans la connaissance de la vérité, j'éprouvai l'émotion d'un voyageur qui, longtemps perdu

dans les lieux bas et profonds des catacombes, et après avoir déjà renoncé à remonter au séjour des vivants, aperçoit tout-à-coup dans le lointain un point douteux qui lui semble moins sombre que le reste. Il marche, et le point grandit à mesure qu'il avance : quelques pas de plus, c'est une étincelle; quelques pas encore, l'étincelle est un flambeau; il marche toujours en laissant derrière lui les ténèbres, il marche plus librement au milieu des objets que l'aube commence à blanchir, et va tomber enfin à genoux à l'entrée du gouffre inondé de lumière par le soleil qui rayonne dans toute sa splendeur au sein du firmament.

Quelle reconnaissance ne dois-je pas à Dieu, qui n'a pas permis que je vinsse à Paris dans l'âge des passions, avant d'avoir affermi la vérité de la religion dans mon esprit ! Si j'étais arrivé dans cette capitale du monde sans connaître Jésus-Christ, j'aurais pu me perdre au milieu de la corruption de cette grande ville.

CHAPITRE XVII.

Continuation de la lecture de la Bible et du Discours sur l'histoire universelle.

Tout, dans la Bible, me frappait de plus en plus. La définition de Dieu donnée par Moïse : « Je suis celui qui suis, » me parut digne de l'Etre infini. Ces mots : « Il a dit que la lumière soit, et la lumière fut, » m'étonnaient par leur grandeur. Toutes les erreurs des païens, des athées et des panthéistes sont détruites par un seul verset de l'Écriture : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*. Par un seul acte de sa volonté, Dieu a tiré l'univers du néant. Dieu est la source de tous les êtres; tout remonte à cette nature bienheureuse, à cette bonté immense, à cette beauté si désirable, à cette source de la vie, à cette lumière spirituelle, à cette sagesse inaccessible. Dieu est le principe de tout ce

qui existe. Ces mots si simples détruisent tous les systèmes des sages du siècle. Ils sont la révélation de l'origine du monde, et la preuve de sa fin. Les choses visibles n'ont commencé qu'après les invisibles. Le monde spirituel a précédé le monde sensible.

La parole de conseil dont Dieu se sert pour la création de l'homme : « Formons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » me fit profondément réfléchir. Dieu, se parlant à lui-même, parle à des personnes. L'âme, créée à l'image et ressemblance de la nature divine, doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée ; c'est ce que signifie le souffle divin qui l'a fait naître. L'homme porte en lui l'image de deux grands mystères : le mystère de la Trinité et le mystère de l'Incarnation. Si la Trinité nous présente un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la vie, la puissance et l'amour; l'âme de l'homme nous offre en elle trois attributs distincts, l'être, la raison et l'amour, tous trois ne faisant qu'une seule âme. La nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ forment une seule personne. L'homme aussi est une substance spirituelle unie à une substance matérielle. Ces deux mystères de l'homme et de Dieu se soutiennent donc et s'éclairent l'un par l'autre. La nature humaine et la nature divine sont unies dans le Rédempteur, comme en nous la nature matérielle et la nature spirituelle. Sans doute ce sont là des mystères ; mais s'ils sont au-dessus de mon intelligence ils n'ont rien de contraire à ma raison, et ils sont démontrés vrais dès qu'ils sont démontrés révélés. Tout consiste à s'assurer de la révélation. Dieu a parlé par Moïse, il parle par l'Ecriture, et l'Ecriture rend témoignage de deux grandes vérités : la création et la rédemption. Jésus-Christ est aussi visible dans l'Ecriture que Dieu dans l'univers.

La prophétie de Daniel sur la date de la naissance du

Messie m'étonna par sa précision, et le grand évêque de Meaux développe admirablement cette preuve éclatante de la religion. Daniel, pendant la captivité de Babylone, annonce que le Christ paraîtra et *sera mis à mort*, *Christus occidetur*, soixante-dix semaines d'années après l'édit publié par Artaxerxès pour rebâtir Jérusalem ; que le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple, et qu'un autre peuple, dépendant d'un autre chef, viendra et détruira la ville et le sanctuaire [1]. Prophétie merveilleuse accomplie par la mort de Jésus et l'entrée des Romains à Jérusalem! Comment douter de l'existence de cette prophétie antérieurement à Jésus-Christ? Et comment expliquer sans Jésus-Christ non-seulement les prédictions qui déterminent le temps de la venue du Messie, mais encore celles qui décrivent sa personne, l'œuvre accomplie par lui dans le monde, et les moyens qu'il devait employer pour l'accomplir? Toutes ces prophéties, si frappantes aujourd'hui, étaient interprétées par la Synagogue avant la venue du Messie comme nous les interprétons nous-mêmes depuis sa venue; c'est depuis la mort de Jésus-Christ que les Juifs ont cherché à les obscurcir. Comment comprendre, sans le dessein formel de Dieu de manifester le Messie à l'univers, l'état actuel des Juifs dispersés dans le monde entier, pour attester la promesse d'un Messie?

Dans toutes les parties du monde connu, on trouve une Synagogue, et l'on voit un peuple à genoux devant le livre qui contient son histoire, devant la loi qui lui fut donnée au Sinaï, devant les oracles annonçant le Sauveur du monde. Ce livre est fermé depuis plus de deux mille ans, et le peuple qui le conserve fidèlement atteste son authenticité, ce peuple

[1] Les soixante-dix semaines d'années forment, depuis la captivité de Babylone, les quatre cent quatre-vingt-dix ans après lesquels le Messie devait paraître dans le monde.

que cinq mille ans n'ont pu détruire ni même altérer, qui est à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants, et dont les lois, les mœurs et les rites dureront autant que le monde, malgré les haines et les persécutions du genre humain; ce peuple était le seul, avant la venue de Jésus-Christ, qui crût à l'unité de Dieu; les autres nations étaient alors plongées dans l'idolâtrie. Le livre des Juifs, porté par eux dans tout l'univers, et qui intéresse à un si haut degré l'humanité, contient la grande promesse faite à Adam, à Seth, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob; il est conservé par un grand peuple sorti de la famille de Jacob, il est le plus ancien monument de l'histoire du monde primitif. Le commencement de ce livre a été conservé par les Samaritains quand ils se séparèrent de Jérusalem, et le texte se lit encore entre les mains de quelques débris de Samarie retrouvés au pied du Liban. Trois cents ans avant Jésus-Christ, la Bible a été traduite en grec par les Septante, et cette traduction a rendu impossibles les altérations du texte et les falsifications qu'auraient pu vouloir y introduire les Juifs et les Chrétiens. Ce livre, qui annonce au monde un Messie, en décrit d'avance tous les traits.

Comment un envoyé de Dieu pouvait-il prouver sa mission autrement que par des prophéties et par des miracles? Et je vois Jésus-Christ établissant son autorité d'abord sur des prophéties, ensuite sur des miracles. *Sondez les Ecritures*, dit Jésus-Christ, *elles vous parleront de moi; voyez mes œuvres, elles me rendent témoignage.* Ce n'est que plus tard que j'ai appris à soulever les voiles mystiques dont l'Ecriture est couverte, et à trouver le sens caché renfermé dans le sens littéral.

Je m'étais dit souvent : Les miracles, pour être admis comme preuve d'une révélation, doivent être des faits publics, palpables, visiblement contraires aux lois de la nature, et non pas des prestiges propres à fasciner les yeux.

Les témoins de ces miracles doivent être à l'abri de toute illusion et de tout soupçon d'imposture.

Il faut que les faits miraculeux n'aient pu être exagérés, altérés ou supposés.

Et ces miracles de Jésus-Christ, qui étaient tous des bienfaits, ont eu des témoins, et ces témoins sont morts pour attester ce qu'ils ont vu, et ces témoins sont les apôtres! Ils assurent qu'ils ont vu Jésus-Christ, qu'ils ont mangé et conversé avec lui depuis sa résurrection, qu'ils l'ont vu monter au ciel. Leur témoignage a été scellé de leur sang. Il a reçu pendant trois siècles le sceau de la certitude historique par le témoignage de leurs disciples et des disciples de leurs disciples. Ceux-ci ont soutenu par milliers, jusqu'à la mort, qu'ils avaient vu les miracles des apôtres, et le monde a été changé parce qu'il a vu les merveilles opérées au nom de Jésus-Christ.

Je remarquai dès-lors la grande différence qui existe entre les martyrs du Christianisme et les martyrs des autres religions. Les martyrs des chrétiens sont de véritables témoins dans le sens du mot grec *martùr*. En effet, les apôtres ne sont pas morts pour affirmer que Jésus-Christ était Dieu, comme les Mahométans ont pu mourir pour soutenir que Mahomet était un prophète; ils sont morts pour attester des faits qu'ils ont vus et sur lesquels ils n'ont pu tromper ni être trompés. Ce ne sont pas des fanatiques séduits par un grand homme, mais des témoins de faits miraculeux, et de faits sur lesquels leur témoignage pouvait s'exercer comme sur des faits naturels. Cette distinction me frappa; elle était de la lumière pour moi.

Je dois dire que, dans mon examen du Christianisme, je n'ai jamais cédé sur aucun point sans être arrivé à la conviction, sans avoir donné une adhésion complète à chaque point, objet de mes doutes. J'ajouterai encore qu'à mesure que j'étudiais la religion, j'avais le sentiment intérieur

de sa vérité, et que ce sentiment était une impression de lumière et de force, impression vraiment irrésistible.

Bossuet me fit encore entrevoir que l'histoire était soumise à l'action providentielle, et qu'il y avait une raison divine des événements de ce monde. Cette vérité m'apparut seulement alors. Aujourd'hui elle fait ma joie et ma contemplation. L'ensemble et la liaison secrète de tout ce qui se passe autour de nous prouvent que les caprices et les passions des hommes ne changent rien aux desseins de Dieu. Je comprends aujourd'hui que Dieu est aussi grand dans le gouvernement moral que dans le gouvernement physique de l'univers, dans la marche des empires que dans la vie d'une âme. Mais l'histoire a été longtemps pour moi un livre fermé.

CHAPITRE XVIII.

Mes dernières objections.

Quelques objections me restaient encore.

Je vais les parcourir ici rapidement, parce que tout ce qui inquiète les esprits qui n'ont pas examiné, m'avait arrêté aussi.

Le *Dictionnaire philosophique* et les plaisanteries de Voltaire sur la Bible m'avaient fait beaucoup de mal. J'ai reconnu depuis que Voltaire est rempli de mensonges. Il cite un chapitre de l'historien Josèphe, et pas un mot attribué par lui à cet historien ne s'y trouve. Il parle des ixions et des griffons, animaux fantastiques interdits par Moïse, et c'est une invention. Les mariages entre frères et sœurs n'ont existé que dans son imagination. Ezéchiel dit que les animaux mangeront la chair des braves, et Voltaire prétend que les Juifs mangeaient de la chair humaine, et il cite Ezéchiel. Il fait entendre que quarante-deux mille hommes furent égorgés pour n'avoir pas bien prononcé le mot Schi-

bolech. Son ignorance dépasse toute idée; il fait du *Sadder*, poëme persan, un homme.

J'avais lu dans Voltaire que les Juifs ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Je fus bien étonné de lire textuellement dans Daniel que de cette foule de morts qui dorment dans la poussière les uns se réveilleront pour une vie éternelle, les autres pour un opprobre éternel. J'ai remarqué plus tard qu'une foule d'objections élevées par l'ignorance contre la Bible viennent de fausses interprétations. Ainsi le mot qu'on a traduit par *les géants* veut dire *des hommes puissants*. Nabuchodonosor, devenu fou et se croyant un animal, a été présenté par Voltaire comme changé en bête. La consécration de Jephté au Seigneur est devenue, pour quelques traducteurs, un sacrifice sanglant.

Combien de fois je m'étais dit que je ne pouvais admettre une religion qui fait un devoir à l'homme de croire sans examen, et je lisais le contraire dans les apologistes de la religion : « Nous devons, dit saint Pierre, être toujours prêts à répondre à tous ceux qui nous demandent raison de l'espérance que nous avons. »

« Notre religion craint-elle la lumière, dit M. de Châteaubriand, dans le *Génie du Christianisme* ? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on n'en découvre la fausseté ? Le Christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau? Bannissez une frayeur pusillanime! par excès de religion ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps où il était bon de dire : Croyez et n'examinez pas; on examinera malgré nous; et notre silence timide, en augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidèles. »

L'Amérique, peuplée quand Christophe Colomb y débar-

qua, était une objection pour moi. La lecture de Robertson et tout ce qu'il raconte de la manière dont l'Amérique reçut les diverses peuplades du nord et du midi suffit pour me détromper.

Une autre objection se présentait souvent à mon esprit; elle avait puissamment contribué à mon éloignement pour la religion : c'est l'esprit d'intolérance imputé au clergé. Les *Incas*, de Marmontel, avaient fortifié les préventions que m'avait données sur ce point l'*Essai sur l'Histoire générale.* Je demandai la vérité à l'étude des faits, et je vis dans l'*Histoire ecclésiastique* saint Ambroise refusant de communiquer avec ceux qui poursuivaient la mort des hérétiques. J'entendais le pape Grégoire disant à l'évêque de Terracine, qui avait chassé des Juifs d'un lieu où ils s'assemblaient : « Nous voulons que vous fassiez cesser ces plaintes; car c'est par la douceur, la bonté, les exhortations, qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et la terreur. Il ne faut pas les amener malgré eux, puisqu'il est écrit : « Je vous offrirai un sacrifice volontaire. »

CHAPITRE XIX.

Suite des objections.

Les objections contre le déluge et contre la chronologie ne résistèrent pas à l'examen. Je lus l'histoire ecclésiastique tout entière, et je fus frappé de la marche étonnante de Dieu par rapport à l'Eglise, de la séparation des deux puissances, principe de la vraie liberté, de l'abolition de l'esclavage et de l'établissement du droit des gens, bienfaits admirables dus au clergé, ministre du Christianisme. Les recherches de la Société asiatique établie à Calcutta ne laissèrent aucun doute dans mon esprit sur l'identité des traditions indiennes et des traditions mosaïques. Les géologues

avec leurs couches de terre, les chronologistes avec leurs dynasties chaldéennes et égyptiennes, les astronomes avec leurs pendules, qui m'inquiétaient autrefois, ne me faisaient plus aucune impression. La Genèse avait triomphé de ces nouvelles attaques comme elle avait triomphé des anciennes : les entrailles de la terre et les régions des étoiles n'ont pas fourni un argument solide contre la religion du Fils de l'homme et du Fils de Dieu.

L'argument de Bayle sur la prescience et sur l'origine du mal m'avait embarrassé plus qu'inquiété.

La lecture de la Théodicée de Leibnitz dissipa tous mes doutes, ainsi qu'un passage de Fénelon, où il montre très-bien que la prescience de Dieu n'influe pas plus sur les actions de l'homme, que notre post-science, la science historique, sur les actions de ceux qui ont vécu avant nous. La pierre arrachée aux carrières demande-t-elle compte à l'architecte, dit Leibnitz, d'avoir été enlevée à la terre pour y être bientôt replacée et servir aux fondements d'un temple? Les colonnes, avant que le fronton les surmonte, doivent-elles s'étonner d'être ainsi exposées aux vents et à la pluie, et accuser l'architecte d'agir sans plan et sans intelligence? Attendons aussi que l'œuvre de Dieu soit complete, et lorsque nous connaîtrons les raisons de toutes les choses creées, nous les trouverons pleines de sagesse.

Je compris alors qu'il suffisait d'étudier la religion pour trouver des réponses aux objections, et que l'ignorance seule causait l'éloignement de tant de personnes pour elle.

Je vis donc que, pendant quelques années, je n'avais fait que m'élever contre des imaginations fantastiques, croyant réellement combattre en elles la foi du chrétien; impie et téméraire que j'étais, de condamner ce dont il eût fallu d'abord m'instruire avant d'oser en parler.

Je ne puis dire la réaction qui se faisait dans mon esprit contre ceux qui m'avaient trompé ; car il n'est pas plus per-

mis d'abuser de l'esprit et du talent pour corrompre que du pouvoir pour opprimer.

Quand le breuvage est mortel, qu'importe qu'il soit présenté dans une coupe d'or? Qu'importe que Voltaire et Rousseau aient été de grands écrivains, puisqu'ils étaient de grands corrupteurs? Ce qu'il y a de plus odieux dans leur conduite, c'est qu'ils ont renouvelé les objections de tous les hérétiques, de Celse, de Julien, de Porphyre, sans citer les réponses d'Origène, de Tertullien, de saint Augustin. Ils ont copié les livres des Juifs, des Protestants et des Sociniens, sans dire tout ce qui leur avait été répondu par Bossuet, Fénélon, Leibnitz, etc. Ils ont appelé à leur aide tous les secours des sciences, les relations des voyageurs, sans critique, sans discernement. La foi gênait leurs passions, ils ont voulu la détruire. On l'a dit depuis longtemps, si la foi était sans conséquence pour la conduite, tout incrédule deviendrait croyant.

L'exemple de la conversion de La Harpe me toucha beaucoup, ainsi que tout ce qu'il a écrit contre les philosophes, son Discours sur la poésie sacrée et ses fragments d'Apologie de la religion chrétienne, que je lus alors. Il connaissait bien Voltaire et les philosophes. Ses réponses à leurs sophismes sont péremptoires. Quand je suis arrivé à Paris, Dupuis et Volney avaient encore des partisans; le livre des *Ruines* de l'un, et l'*Origine des cultes* de l'autre, de nombreux lecteurs. Jésus-Christ était le soleil, les apôtres les signes du Zodiaque, la sainte Vierge la constellation de la Vierge, Adam celle du Bouvier, la fête de Pâques l'entrée du soleil au signe du Bélier. Ce système a été livré au ridicule, et ne méritait pas une autre réfutation. On a très-bien montré que l'histoire de Napoléon pouvait être expliquée de la même manière; que ses voyages d'un bout de l'Europe à l'autre représentaient la marche du soleil autour du globe; les douze maréchaux, les douze signes du Zodiaque; enfin,

que toute sa vie n'était qu'un tissu de fables renouvelées de la mythologie païenne.

Il était enfin clair pour moi qu'il n'y a sur la terre qu'un seul culte, par lequel je puisse être agréable à Dieu; que rien ne m'importait plus que de connaître ce culte; que je ne pouvais le découvrir que par la voie de la raison ou par la voie de la révélation; que la raison, obscurcie par les passions, est insuffisante pour arriver à cette découverte; que d'ailleurs la religion consiste dans des devoirs que Dieu prescrit à l'homme; que la raison ne peut sonder les desseins de Dieu : d'où résulte la nécessité de la révélation. Je reconnus encore que la connaissance d'un Dieu imprimée dans l'âme avait été défigurée et presque anéantie avant Jésus-Christ; que toutes les nations n'avaient alors qu'une idée confuse de la Divinité; que les hommes étaient prosternés aux pieds des idoles, et que la révélation seule leur a fait connaître le principe de nos vices, l'étendue de nos maux, et le remède qui doit les guérir.

CHAPITRE XX.

Mes études philosophiques.

Je ne puis trop redire le bonheur que j'éprouvais de voir toutes mes objections disparaître une à une. Je me suis déjà servi de la comparaison des brouillards des Alpes, et de la lumière qui les dissipe; je la retrouve dans le Dante. Permettez-moi de la citer ici :

Ricorditi, lettor, se mai nell' Alpe
Ti colse nebbia per laqual vedessi
Non altrimenti che per pelle talpe,
Come, quando i vapori umidi e spessi
A diradar cominciansi, la spera

Del sol debilemente entra per essi :
E fia la tua immagine leggiera
In giugnere a veder, com' io rividi
Lo sole.

« O lecteur, si jamais, dans les Alpes, tu as été surpris par un brouillard à travers lequel on ne pût pas plus distinguer les objets, que certains animaux ne peuvent les reconnaître à travers la peau qui recouvre leurs yeux, rappelle-toi comment le rayon du soleil pénètre peu à peu les noires et humides vapeurs, quand elles commencent à se dissiper, et tu auras une faible idée de l'aspect que m'offrit le soleil. »

J'avais lu la philosophie sèche de Condillac, et je n'en avais rapporté que des doutes. Je me vois encore emportant dans mes promenades le *Traité des sensations*, que me vantaient mes camarades de collége, imbus alors de tous les préjugés philosophiques. Ce livre me glaça. Cette statue recevant l'esprit successivement par ses sens me paraissait une idée froide et triste. Mais Voltaire m'avait tant répété l'axiôme d'Aristote : Rien ne peut être dans l'esprit qu'il n'ait été auparavant dans les sens, *nihil est in intellectu quàm priùs fuerit in sensu*, que je subissais encore son influence, même à mon insu. Je crus donc quelque temps, avec Condillac, que nos pensées étaient des *sensations transformées*, et avec Locke, que la matière pouvait être susceptible de la faculté de penser.

D'après Hume et d'après Locke, il n'existe ni esprit ni matière ; il n'existe que des esprits sans objet, sans sujet ; ombres vaines que l'imagination retient suspendues en quelque sorte sur l'abîme du néant universel.

Locke, Berkeley et Hume anéantissaient l'esprit et la matière. Le scepticisme universel est le résultat de cette philosophie.

J'étudiai Platon, Descartes, Malebranche, et le *Traité*

de la connaissance de Dieu et de soi-même, de Bossuet, et toutes ces études m'amenèrent à ces conclusions philosophiques si simples et si claires :

« Il y a en dehors de nous une raison essentielle, commune à toutes les intelligences, une lumière éternelle, supérieure à nos esprits, qui contient en elle-même tous les principes des sciences et des arts, tous les principes de la morale et des lois que nous devons suivre ; en un mot, une raison suprême, nécessairement existante.

« Il y a en nous une raison naturelle, commune à tous les hommes, qui est un don du Créateur ; c'est l'œil, pour ainsi dire, que nous avons reçu pour contempler la lumière de la raison suprême, pour en recevoir les rayons dans notre âme et pour les développer par notre attention.

« Il y a aussi dans le monde une espèce de raison arbitraire, une raison factice ou de création purement humaine que chacun se fait à lui-même selon ses vues particulières, pour la substituer à la place de la raison universelle dans ses raisonnements, et plus encore dans sa conduite. » Notre raison est donc le regard de notre âme, et doit s'attacher à rechercher la vérité, à l'aide de la raison de Dieu, qui conserve des communications ineffables avec la raison de l'homme. »

Voilà la philosophie à laquelle j'arrivais après avoir traversé celle de Locke et de Condillac.

Avec Descartes et Malebranche j'avais trouvé un terrain solide, et je dois ajouter que les ouvrages de M. de Bonald sur la métaphysique fortifièrent en moi la philosophie spiritualiste et catholique. Ses dissertations sur cette belle question posée par Rousseau : La parole a été nécessaire à l'homme pour inventer la parole, me ravirent d'admiration. « Pour moi, dit Rousseau, convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et se former par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème. »

CHAPITRE XXI.

De ma volonté et de mes affections.

Pendant ce travail de mon intelligence qui l'absorbait tout entière, que devenait la partie active de moi-même? Où était ma volonté? Quels étaient mes sentiments? Quel était le mobile de mes actions?

Outre le désir invincible de connaître, désir qui existe dans l'homme, il y a en lui un besoin irrésistible d'être et d'aimer. La raison doit tout conduire en nous; mais pour qu'elle conduise, il faut qu'elle ait elle-même une règle, et cette règle est dans la parole, dans la volonté de Dieu, dans la religion. La religion ne pouvait pas régler mon intelligence, puisque mon esprit lui demandait compte de ses titres. La religion dirige tous les mouvements de l'âme, les sentiments, les agitations qu'elle éprouve, comme l'amour, la haine, la crainte, l'espérance, le désir, les passions enfin. Mais quand la religion ne domine pas l'intelligence, la raison n'est plus souveraine, et l'âme ressemble à un vaisseau flottant au gré des vents et des flots, sans boussole et sans gouvernail.

« Ni créateur, ni créature, dit le grand poète de l'Italie, n'ont existé sans amour. Le cœur, créé pour aimer vite, se dirige vers tout ce qui lui plaît; l'imagination nous retrace l'objet réel, et nous en développe tellement le charme, que l'esprit est captivé et se porte tout entier vers cet objet. Ce sentiment devient une nouvelle nature. De même que le feu s'élève en haut, et tend à monter toujours, ainsi l'esprit conçoit un désir qui est une continuelle aspiration, et il ne s'arrête plus qu'il n'ait obtenu ce qu'il veut. La raison doit repousser les affections coupables; elle doit conseiller, diriger, et garder la porte de nos pensées. » Mais quand la raison cherche elle-même des bases, elle ne peut

plus servir à diriger les sentiments et les actions; voilà pourquoi, pendant que mon esprit cherchait la vérité, mon cœur était complètement livré à lui-même.

Nous avons tous le désir d'être heureux, nous éprouvons tous le besoin d'étendre notre existence par les richesses ou par l'opinion des hommes; la fortune ne me tentait pas, mais la gloire, c'est-à-dire le sentiment de l'immortalité, séduisait mon imagination. Les lettres m'en parurent le moyen. La volonté s'attache à ce qui nous paraît un bien. Cet éclat de la réputation me paraissant un bien réel, ma volonté inclinait de ce côté. Je ne songeais pas alors que ces idées de gloire ne reposent sur rien de solide.

C'est de la vérité que dépend notre destinée éternelle; tout le reste passera, et cette vérité ne passera point. Les sciences en elles-mêmes honorent Dieu, puisqu'elles s'occupent de ses ouvrages; elles honorent l'homme, puisqu'elles signalent l'énergie de ses facultés. Il en est de même des arts, dont notre imagination a fait l'espèce de création que Dieu a voulu permettre à l'homme, l'imitation des choses créées. Mais cette imitation n'est pas au-dessus des choses mêmes, et finira comme elles. Tous ces ornements d'un édifice périssable tomberont avec lui; et si l'homme, bercé par ses illusions, oublie la nature des choses, elles ne continuent pas moins à entraîner dans leur cours, vers un terme inévitable, tout ce qu'il se plaît à éterniser dans ses chimères. Qu'importe que ceux qui ont chanté le soleil et les mers, ou qui les ont transportés sur la toile coloriée, aient appelé immortels, dans leur langage d'un jour, ces fragiles monuments d'un jour! Où seront les chants et les couleurs, quand le soleil et les mers ne seront plus? Qu'importe que ceux qui ont représenté sur la scène les actions des rois et des héros se flattent d'une gloire aussi durable que celle de leurs personnages! Que deviendra cette scène de gloire, quand le grand théâtre du monde se sera lui-même éclipsé? Enfin, qu'importe qu'un

Newton ait calculé les lois du mouvement des corps célestes, sans pouvoir soupçonner même la cause de ce mouvement? Que restera-t-il à Newton, quand tous ces corps innombrables et immenses rentreront dans le néant [1] ?

C'est cependant ce sentiment de vaine gloire littéraire qui m'a fait sortir de la belle vallée où je suis né, quitter ma famille, mes amis, pour venir dans la capitale, où je ne connaissais personne.

Mais Dieu s'est servi de ce mobile pour m'amener dans cette grande ville où je devais être conduit jusqu'au sacerdoce.

Je ne savais pas pourquoi Dieu m'attirait à Paris : je rêvai la vanité, j'ai trouvé la vérité.

La bonté de la Providence sur moi s'est manifestée sans aucune participation de ma raison, et j'ai été conduit pour ainsi dire à mon insu dans la voie où elle voulait me faire entrer, et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ma liberté a été entière, quoique mes plans et mes projets fussent différents des résultats où je suis arrivé.

Je retrouve dans les *Confessions* de saint Augustin les mêmes réflexions quand il parle de son départ pour Rome :

« Ce fut par un dessein de votre Providence, dit ce grand homme, que je me laissai persuader d'aller à Rome et d'y enseigner ce que j'enseignais à Carthage ; dans ces petites choses se découvrent la profondeur de vos conseils et votre miséricorde toujours présente pour nous secourir.

« C'était vous, mon Dieu, vous, mon espérance et mon partage dans la terre des vivants, qui, pour sauver la vie de mon âme, m'excitiez ainsi à changer de pays ; c'était vous qui me faisiez si vivement éprouver ces dégoûts qui me poussaient en quelque sorte hors de Carthage ; vous encore qui me présentiez ces amorces par lesquelles je me sentais attiré vers Rome.

[1] La Harpe.

« Vous seul, mon Dieu, vous seul saviez la fin pour laquelle je partais d'ici pour aller là. Votre miséricorde m'a conduit sans péril au travers des flots jusqu'à cette source des eaux vivifiantes de votre grâce qui devaient me purifier de toutes mes souillures Vous aviez résolu de m'arracher à mes passions par les passions même qui m'entraînaient. »

CHAPITRE XXII.

Départ de Grenoble. — Arrivée à Paris.

Je lisais habituellement le *Mercure*. Les articles de M. de Fontanes sur madame de Staël et sur M. de Châteaubriand, *le Jour des morts*, les vers adressés à l'illustre chantre des Martyrs, m'avaient inspiré pour le grand-maître de l'Université la plus grande confiance. Je lui écrivis pour lui demander de me donner une place auprès de lui. Je lui fis ma demande en prose et en vers. Je reçus deux lettres. M. de Fontanes me donnait quelque espérance. Je pris la résolution de partir pour Paris, et je disposai tout pour ce voyage.

J'obtins de mon pere et de ma mère leur consentement, parce qu'ils ne croyaient pas que j'en userais sitôt; mais ma détermination etait prise. Je ne pensais plus qu'à l'exécuter. J'avais un parent a quelques lieues de Lyon: je devais m'arrêter quelques jours chez lui. Habitué comme je l'étais par mes herborisations à faire de grandes courses à pied, je me levai un jour à cinq heures du matin, c'était au mois de mars 1810 : je sortis de ma chambre, et je descendis l'escalier. Je trouvai ma sœur aînee, qui avait compris la veille ma resolution, elle m'attendait. Elle m'embrassa en pleurant, et voulut me donner tout ce qu'elle possédait de plus precieux pour me servir en cas que j'eusse besoin d'argent.

Je n'oublierai jamais son émotion. Je lui dis adieu en pleurant, et me voilà longeant les terrasses du jardin de Grenoble

et me dirigeant vers la porte de France, traversant Voreppe, Moirans, Rives, laissant derrière moi ces montagnes et cette vallée où s'était passée mon enfance, et où j'avais commencé ma jeunesse. Quand l'horizon se développa devant moi sans être borné de tous côtés par des rochers, il me sembla que j'entrais dans un autre monde et une vie nouvelle.

Je me retournai, et fis mes adieux à nos montagnes. Et je me souviens moins de mon regret en les quittant que de ma joie, quand je les revis en 1812 [1].

[1] Je me rappelle encore mon émotion. J'arrivai de nuit au pied des montagnes de Voreppe, je descendis de la voiture, je courais en avant; la lune était voilée, je cherchais avidement à reconnaître tous les lieux que j'allais revoir. Les souvenirs de mon enfance passée dans les Alpes sont si vifs, que toutes les circonstances en sont encore présentes à mon esprit. Tout ce qu'on dit de l'amour des Suisses pour leurs montagnes, et du mal du pays qu'ils éprouvent, ne m'étonne pas.

Les souvenirs de mes herborisations ont eu longtemps pour moi un charme inexprimable. Toutes les fois que j'ouvrais mon herbier, je me rappelais les lieux où j'avais cueilli telle ou telle plante, les oiseaux que j'entendais chanter en ce moment au-dessus de ma tête, le mouvement de l'air dans les feuilles des arbres, le nuage qui passait dans le ciel, tout m'était présent. Je comprends ce matelot qui, né dans un vaisseau, mourut lorsque ce vaisseau fut hors d'état de se remettre en mer, et que les planches en furent dispersées. Cette anémone me rappelle un soir où je m'étais perdu après avoir cherché des plantes toute la journée : j'avais trouvé cette magnifique fleur près d'un précipice au-dessous d'un rocher qui dominait la Romanche. J'étais descendu dans ce précipice. Le jour tombait, je ne savais de quel côté me diriger. Enfin j'entendis les sonnettes de quelques vaches. Un berger me remit dans mon chemin, et je rentrai dans le châlet. A la vue de cette gentiane, je suis encore saisi de l'aspect d'un châlet de Charousse; je vois encore le rocher qui était auprès, la prairie d'un vert admirable où paissait un beau troupeau. Je revois la Grande-Chartreuse, la prairie qui l'entoure, la chapelle de Saint-Bruno, en jetant les yeux sur ces campanules blanches que j'ai cueillies à la porte du couvent.

Combien de fois je me retournai vers Grenoble! que de peine j'avais à m'arracher de l'aspect de cette belle vallée!

De Bourgoing à Lyon je pris les voitures publiques, ainsi que de Lyon à Paris. Le souvenir de ce voyage le plus présent encore pour moi, c'est, près de Fontainebleau, l'aspect de toutes ces petites voitures dont les cochers criaient : *Paris! Paris!* Ce mot était magique. La curiosité me soutenait. Je croyais que j'allais entrer dans une ville d'or et de marbre; tous les hommes que je devais voir m'apparaissaient comme des géants. Quelle fut ma surprise quand on me dit : *Voilà Paris*, et que je me trouvai dans le faubourg Saint-Marceau! Je ne pouvais revenir de ma surprise. Je descendis dans un hôtel de la cour du Commerce; je pris là une petite chambre très-modeste, et je me hâtai d'aller rue Dauphine chez un jeune homme avec qui j'avais herborisé dans nos Alpes, et qui depuis deux ans était à Paris. Il me conduisit partout. J'étais pressé de voir mon professeur de mathématiques, et je me rendis quelques jours après mon arrivée au séminaire de Saint-Sulpice. Je trouvai là M. David; il me reçut très-bien, et me présenta à un ecclésiastique qu'il me dit être notre compatriote. Je n'entreprendrai pas de peindre l'impression que me fit l'abbé Teysseyre; je sentis pour lui un attrait irrésistible. Je promis de le revenir voir souvent, et j'ai tenu ma parole. Je puis dire comme saint Augustin parlant de saint Ambroise:

« C'était vous, Seigneur, qui me meniez invisiblement vers lui afin que, m'ouvrant les yeux, il me menât ensuite vers vous. Je commençai aussitôt à l'aimer. J'étais suspendu tout entier aux paroles qui sortaient de sa bouche. »

Je voulus être présenté aux personnages les plus marquants de cette époque, et vis successivement MM. de Chateaubriand, Bernardin-de-Saint-Pierre, Palissot, Andrieux, Saint-Ange, de Talleyrand, de Bonald, MMmes de Staël, de Genlis, de Laval, de Coigny.

Paris était alors rempli du mouvement des fêtes du mariage de Napoléon. Nous étions en 1810. Je partageai ma vie entre les cours publics au Collége de France, mes travaux littéraires, le Théâtre-Français, le Théâtre-Italien, le Musée, quelques promenades autour de Paris, à Bellevue, Versailles, Chantilly, Morfontaine, Ermenonville. J'allai aux Français entendre Talma, et je me rappelle encore l'impression profonde que me firent les *Horaces*. Je pleurai d'admiration en entendant ce vers du vieil Horace à ses enfants :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Ce sentiment de l'admiration a toujours été un des sentiments dominants de ma vie, et ce vers un de ceux que j'ai le plus goûtés.

J'allai passer au Musée, où se trouvaient alors les plus beaux tableaux de l'Italie, des journées entières en contemplation. Je recherchais surtout dans la peinture l'élégance des poses, la perfection du dessin, l'expression et la pensée.

La beauté des formes antiques, la pureté du langage, l'harmonie des sons mettaient mon âme en relation avec un monde idéal dans lequel j'aimais à vivre. L'année où j'arrivais était l'année de l'exposition de l'*Atala* de Girodet et de l'*Endymion*. Ces deux tableaux me charmèrent ; mais j'étais toujours ramené aux peintures de l'Italie, à la *sainte Famille* et au *saint Michel* de Raphaël. J'entendis aussi madame Grassini, et plus tard madame Pasta.

La poésie et la musique me révélaient le langage de l'âme dans l'éternité ; aussi jamais je n'ai cru que les arts dussent se borner à une simple imitation de la nature ; ils peuvent servir à nous faire comprendre cette beauté idéale que l'âme perçoit et qui n'a pas de nom ici-bas. Je n'ai jamais trouvé la moindre beauté dans l'école flamande, qui

tude! ô seule béatitude! Il me disait souvent, en faisant allusion aux difficultés que certains hommes opposent à la religion : « Si les vérités mathématiques obligeaient dans la pratique, il y aurait peu de personnes qui croiraient aux vérités mathématiques. » Le miel découlait de ses lèvres. « Il faut s'engager hautement dans le monde, me disait-il sans cesse. Faites profession de vos croyances, vous serez défendu même par ce qui perd les autres, par le respect humain. » Un jour je rencontrai dans sa chambre le duc de Rohan, et il nous dit en nous présentant l'un à l'autre: « *Faciem euntis in Jerusalem*, voici la figure de quelqu'un qui va à Jérusalem. » Depuis la mort de M. Teysseyre, M. de Rohan et moi nous nous sommes tous deux faits prêtres.

Je racontai toute ma vie à M. Teysseyre. Il me parla de la nécessité de me confesser et de communier. Je savais tout ce que les protestants et les philosophes opposent à la confession et à la communion. Mais il m'était impossible, depuis que je reconnaissais l'autorité de Jésus-Christ, de ne pas voir dans ces mots du Christ aux apôtres : « tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans le ciel, » l'établissement du pouvoir d'absoudre les péchés; et dans ces paroles : « ceci est mon corps, » l'établissement de la communion. L'argument qui m'a le plus frappé en faveur de la confession auriculaire et de de la transsubstantiation, c'est que les Grecs, les Nestoriens, et des sectes séparées de l'Eglise romaine depuis plus de douze cents ans, pensent sur ce point comme les Latins. Je fis tout ce que M. Teysseyre voulut, et je trouvai une grande joie à suivre ses conseils. Il m'a donné cette grande leçon : « Faites toutes vos actions comme si vous deviez mourir après les avoir faites. » L'Esprit saint était en lui, c'était un ange.

Quand il est mort, c'était le 23 août 1818, j'étais à Toulouse... Je l'ai prié... Tous ses amis ont fait comme moi, et

nous lui avons tous appliqué ce verset de l'Ecriture : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

CHAPITRE XXIV.

Ma communion. — Amour de Dieu.

C'est à la chapelle de la sainte Vierge, à Saint-Sulpice, que je communiai en 1811, et je puis dire que ce fut là ma première communion. Je me donnai tout entier à Dieu, et j'éprouvai la vérité de ce vers du Dante :

Tanto si dà quanto truova d'ardore.

« Dieu se donne à nous d'autant plus qu'il trouve en nous plus d'ardeur. » La communion me fit connaître l'amour divin, je ne songeai plus qu'à servir Dieu et à être utile aux hommes. Tous les biens du monde me parurent de la vanité, je voulus me dévouer à soigner les malades dans les hôpitaux, je désirai entrer au séminaire et passer dans les pays de mission. Je ne pouvais plus comprendre que j'eusse aimé quelque chose en dehors de Dieu. Qu'était-ce que la grandeur des sites, la beauté que j'avais contemplée dans les tableaux de Raphaël et du Guide à côté de la beauté infinie de Dieu ? Qu'étaient la bonté des hommes et leur puissance, en comparaison de Dieu? Dieu m'aime, me disais-je, Dieu a voulu souffrir et mourir pour moi. Ces pensées me ravissaient.

Non, je n'oublierai jamais l'amour qui se répandit dans mon cœur après ma communion de Saint-Sulpice. C'est de là que datent pour moi le désir du martyre, l'amour du séminaire, les vœux ardents pour la vie contemplative. Je me vois encore dans une des rues de Paris où je passais souvent, m'écriant : O mon Dieu ! je voudrais mourir pour vous ! Je me vois encore à la Charité, près du lit des malades; je me rappelle les délices que j'éprouvais dans mes promenades

à Aulnay au lever du soleil, mes lectures, mon désir de souffrir, tout cela ne venait point de moi, mais de la communion.

Les cérémonies de l'Eglise avaient jusqu'ici été une lettre morte pour moi.

Ce n'est que lorsque j'en connus toutes les raisons, que je compris leur langage symbolique, qu'elles devinrent une expression tendre de l'amour qui était dans mon cœur. Cependant ce n'est que bien plus tard que j'ai compris la croix, et que j'ai senti que le Calvaire était le plus grand des spectacles pour l'homme, puisqu'il nous révèle la grandeur de l'amour de Dieu pour nous; le prix que nous devons attacher à notre âme, puisque Dieu a tant souffert pour elle; l'horreur que nous devons avoir pour le péché, puisqu'il n'a pu être effacé que par le sang d'un Dieu.

Je ne puis mieux faire connaître les sentiments qui remplissaient mon cœur qu'en rappelant ce que saint Augustin disait après sa conversion. J'éprouvai tout ce qu'il a si bien exprimé. Vous comprendrez, mon cher ami, que je ne vois en cela qu'un rapprochement de situation d'esprit et de cœur, et non pas un parallèle avec cet homme admirable dont la gloire est consacrée par les siècles.

« Je vous aime, Seigneur, et ce n'est point avec doute, mais avec certitude, que je sais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé, et voilà que de toutes parts et le ciel, et la terre, et toutes les choses qu'ils renferment, me disent de vous aimer et ne cessent de le dire à tous les hommes, afin que, s'ils ne vous aiment pas, ils soient sans excuse.

« Qu'aimé-je donc, ô mon Dieu, lorsque je vous aime? Ce n'est ni ce qu'il y a de beau dans le monde visible, ni ce que les révolutions du temps nous apportent d'agréable, ce n'est ni l'éclat de la lumière dont les yeux sont charmés, ni la douce impression des chants les plus mélodieux, ni l'o-

deur suave des fleurs et des parfums, ni le miel, ni tout ce qui peut charmer dans les joies du monde.

« Ce n'est rien de tout cela que j'aime lorsque j'aime mon Dieu, et néanmoins c'est comme une lumière, une voix, un parfum, un aliment, et encore je ne sais quelle volupté que j'aime lorsque j'aime mon Dieu, lumière, voix, parfum, aliment, volupté que je goûte dans cette partie de moi-même tout intérieure et invisible, où brille aux yeux de mon âme une lumiere que ne borne point l'espace; où se fait entendre une mélodie dont le temps ne mesure pas la durée; où s'exhale un parfum qui ne se dissipe point dans l'air; où je me nourris d'un aliment immortel que mon avidité ne peut ni diminuer ni détruire; où je m'attache étroitement à un objet aimable, sans qu'il y ait jamais satiété dans les délices dont m'enivre sa possession.

« Voilà ce que j'aime lorsque j'aime mon Dieu. Et qu'est-ce que cet objet de mon amour ? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : Ce n'est point moi; et tout ce qu'elle contient m'a fait la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, et à tout ce qu'ils renferment de vivant, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes point ton Dieu, cherche au-dessus de nous. J'ai interrogé l'air que nous respirons, et l'air m'a répondu avec tous ses habitants : Je ne suis pas Dieu. J'ai interrogé le soleil, la lune, les étoiles : Nous ne sommes point le Dieu que tu cherches, m'ont-ils répondu. J'ai dit ensuite à tous les objets qui m'environnent : Puisque vous n'êtes point mon Dieu, apprenez-moi du moins quelque chose de ce qu'il est, et tous ont élevé la voix et se sont écrié : C'est celui qui nous a faits. J'ai donc demandé à tout l'univers quel est mon Dieu, et l'univers m'a répondu : Ce n'est pas moi, mais celui qui m'a fait. »

Je compris alors que l'amour est la fin de tout, que tout est vanité sur la terre, et qu'il faut aimer Dieu et ne servir que lui.

L'image de Dieu est partout. La lumière du soleil nous

présente un certain éclat de sa gloire et de sa majesté? La durée du temps, le cours perpétuel des rivières, nous offrent quelque trace de son éternité. Nous voyons quelque rayon de sa beauté dans l'émail des fleurs et dans les couleurs de l'aurore. L'instinct des animaux, qui passe notre intelligence, nous retrace quelques vestiges de sa sagesse. La fécondité de la terre, qui produit toujours sans jamais se lasser, nous parle de sa bonté infinie, et la vaste étendue des cieux nous montre son immensité. Enfin toutes les créatures portent quelques traits de ses perfections, et notre âme comprend toutes ces merveilles, et s'élève jusqu'à lui.

Qu'on ne dise donc plus qu'en aimant Dieu on aime quelque chose d'invisible; il resplendit dans tout ce que nous aimons, ou plutôt il est ce que nous aimons dans tous les objets créés. Tout ce qu'il y a de beau, d'aimable, de gracieux dans les créatures n'est qu'une goutte d'eau auprès de l'océan des beautés et des bontés de Dieu. Mais c'est surtout le soin de sa providence qui confond notre amour. Bonté infinie, il semble que vous n'aimiez que moi seul au monde, et que vous ayez abandonné le reste des hommes pour n'aimer que moi. *Tanquàm omnium sis oblitus et de me solo sis sollicitus.*

Je revois encore par la pensée un crépuscule d'Aulnay, qui me rappelle une des prières les plus vives que j'aie adressées au ciel, et une nuit étoilée qui m'a porté pour ainsi dire aux pieds du trône de Dieu.

Ceux qui ont été religieux ou qui le sont ont connu et connaissent un monde inconnu aux autres hommes.

Ma vie peut se diviser en deux parts :

Un premier travail de la lumière pour chasser les ténèbres de mon esprit ;

Un travail de l'amour divin pour chasser les affections terrestres. Le récit de ce second travail sera l'objet de la seconde partie de l'histoire de mon âme. Je ne sais pas encore quand je l'écrirai et si je l'écrirai.

NOTE.

Tome II, page 237. — *Article sur M. Drach.* — Ce n'est qu'après l'impression de cet article que nous avons pu nous procurer la *Troisième Lettre*, publiée à Rome par M. Drach, sur les motifs de sa conversion, et qui forme un volume. Ne pouvant en donner ici l'analyse, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même. La plus grande partie de cette *Troisième Lettre, adressée aux Israélites*, a pour objet d'expliquer la prophétie d'Isaïe (ch. 7, 14) *par les traditions de la Synagogue;* l'auteur démontre, par des citations irréfutables, que la véritable Synagogue et les anciens rabbins ont toujours entendu la prophétie : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel... » de la même manière que l'Eglise catholique elle-même. Cette concordance d'interprétation a déjà été prouvée dans la *Première Lettre* de M. Drach, dont nous avons rapporté des extraits dans ce volume, page 237. — Quant à cette *Troisième Lettre*, nous recommandons au lecteur, sur ce point si important, particulièrement l'*Avant-propos* de l'auteur; les pages 20, 21, 30, 32; la page 34 (section I); la page 39 et la page 44 (section II); les pages 45, 48, 73, et la page 80, où l'auteur dit : « J'en viens maintenant aux autorités de la Synagogue, qui prouvent que mon explication de la prophétie d'Isaïe est conforme à ce qu'ont enseigné nos pères de tout temps. » Dans les autres sections du même volume M. Drach réfute toutes les objections des rabbins modernes.

TABLE.

—

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





